

Léon Trotsky

ŒUVRES

Publiées sous la direction de Pierre Broué

mai 1940

à

août 1940

Introduction et notes de Pierre Broué

Publications de l'institut Léon Trotsky

SOMMAIRE

Avertissement (Institut Léon Trotsky).....	11
Une Collaboration internationale	13
Liste des sigles	15
Introduction (Pierre Broué).....	17
Repères chronologiques	23

Nous avons titré tous les textes qui ne l'avaient pas été soit par Trotsky, soit de son vivant. Les titres que nous proposons sont placés entre [...].

Manifeste sur la Guerre impérialiste et la révolution prolétarienne mondiale (mai 1940)	27
[Excuses...] à A. I. Villareal (26 mai 1940).....	76
Lettre au Procureur général du Mexique (27 mai 1940).....	77
Accusateurs ou Accusés ? (28 mai 1940).....	84
[Sur le Manifeste] à J. P. Cannon (28 mai 1940).....	85
[Une Enquête qui s'égare] à L. Cárdenas (31 mai 1940).....	87
Lettre au Chef de la Police (31 mai 1940).....	90
[Monsieur le Frère] à la presse (2 juin 1940)	93
[La Démission de Burnham] à A. Goldman (5 juin 1940)	95
L'Avenir des armées de Hitler (printemps 1940).....	97
[Il faut un Rectificatif] à <i>El Nacional</i> (6 juin 1940).....	98

LÉON TROTSKY

L'Attentat du 24 mai (8 juin 1940)	100
[Le mémoire sur l'attentat] à A. Lenero (9 juin 1940)	121
La Réponse à <i>El National</i> (12 juin 1940)	123
Discussions avec les visiteurs américains du S.W.P. (12-15 juin 1940)	129
Le Rôle du Kremlin dans la catastrophe européenne (17 juin 1940)	175
[Le Nid de Reptiles de <i>Nation</i>] (18 juin 1940)	177
[Pas d'accusation contre Bassols] à la presse (25 juin 1940)	179
Le Cadavre de Harte (25 juin 1940)	180
[Condoléances] (25 juin 1940)	183
Notre Cap ne change pas (30 juin 1940)	184
[La Lettre de l'oncle] à Frank & Molinier (1 ^{er} juillet 1940)	189
Contre-Interrogatoire par Pavón Flores (2 juillet 1940)	191
[Des Témoignages sur l'argent du G.P.U.] à Goldman (3 juillet 1940)	206
[Le départ des archives] à I. Garcia Tellez (3 juillet 1940)	208
Déclaration supplémentaire à la déposition du 2 (3 juillet 1940)	210
<i>Futuro, El Popular, La Voz de México</i> et les agents du G.P.U. (5 juillet 1940)	212
[Service militaire ?] à A. Goldman (9 juillet 1940)	225
[Bob...] à J. Harte (10 juillet 1940)	227
[Démenti Formel] à <i>La Prensa</i> (11 juillet 1940)	229
[Des Informations] à L. Sánchez Salazar (15 juillet 1940)	230
[Les Dépôts] à A. Goldman (17 juillet 1940)	231
[Sur une Visite] à J. Vanzler (17 juillet 1940)	232
[Encore les dépositions] à A. Goldman (18 juillet 1940)	233

ŒUVRES, MAI-AOÛT 1940

Notes sur la Déposition de Belém Estrada (Juillet 1940)	234
[Des Tâches urgentes] à A. Goldman (23 juillet 1940)..... :	235
Questions et Notes sur la déposition de Carmen Palma (juillet 1940).....	236
Pourquoi on « accable » Siqueiros (23 juillet 1940).....	241
Pavón Flores, l'avocat du G.P.U. (26 juillet 1940)..... 1.....	243
Appel à la Presse (27 juillet 1940) '	246
[Encore des calomnies] au New York Times (27 juillet 1940).....	247
[Payer les Dettes] à R. Karsner (27 juillet 1940).....	249
[Mme Brenner va réfléchir] à A. Goldman (27 juillet 1940).....	251
[Les Dépôts à venir] à A. Goldman (27 juillet 1940)..... ;	253
[Le Malheur de Frankel] à A. H. Buchman (29 juillet 1940).....	254
[Une Affaire bien suspecte] à C. Curtiss (29 juillet 1940).....	256
Questions à Serrano (juillet 1940).....	257
[Nouvelles de la Maison] (1 ^{er} août 1940)	260
[Encore et toujours les dépositions] à A. Goldman (1 ^{er} août 1940)	261
Le dernier Discours de Molotov (2 août 1940)	262
[Une curieuse Façon d'informer] à La Prensa (2 août 1940)	264
[Un nouveau Mensonge des staliniens] à C. Curtiss (2 août 1940)	265
[Des Nouvelles, s.v.p.] à J. van Heijenoort (2 août 1940)	267
[L'Affaire Guérin] à S. Gordon (3 août 1940)	268
[La Machine à calomnier] à Liberty (3 août 1940)	269
[Remerciements à des donateurs] (3 août 1940)	270
[Les assassins se feront passer pour trotskystes !] (6 août 1940)	272

LÉON TROTSKY

Réponses à des questions concernant les Etats-Unis (7 août 1940).....	281
[Sur l'Article de Dwight Macdonald] à A. Goldman (9 août 1940).....	294
[Remerciements pour un Témoignage] à S. LaFollette (12 août 1940).....	296
[Une Tâche commune] à B. Gitlow (12 août 1940).....	297
[Dire la Vérité] à A. Goldman (12 août 1940).....	298
[Le Conflit avec Liberty] à A. Goldman (12 août 1940).....	300
[Combattre le Pacifisme] au S.W.P. (13 août 1940).....	302
[Le Transfert des archives] à J. van Heijenoort (16 août 1940).....	304
[De bons Cadeaux] à C. Curtiss (16 août 1940).....	305
[La Politique antipacifiste du S.W.P.] à C. Moustakis (17 août 1940).....	307
[Le F.B.I. et les Archives] à A. Goldman (17 août 1940).....	309
Le Comintern et le G.P.U. (L'Attentat du 24 mai et le P.C. mexicain. Prémisses politiques) (17 août 1940).....	310
[Une Visite attendue] à R. Rainbolt (18 août 1940).....	362
[Petites Nouvelles] à H. Malter (20 août 1940).....	363
[Vive la Liberté] à E. Palmquist et M. Geldman (20 août 1940).....	364
Bonapartisme, Fascisme et Guerre (Fragments) (20 août 1940).....	366

ANNEXES

Ouvrages cités ou consultés.....	379
Index des noms de personnes	385
Index des journaux et périodiques	392
Index des matières	393
Index des organisations. institutions. instances	396

AVERTISSEMENT

Depuis le volume 8, les Œuvres reposent essentiellement sur la documentation de la Houghton Library de l'Université de Harvard, les Papiers d'exil de Trotsky, accessibles depuis le 2 janvier 1980. Nous n'avons pas systématiquement indiqué les rares textes que nous n'avons pas cru devoir retenir, accusés de réception, courtes lettres, télégrammes. Le lecteur constatera l'absence de quelques documents : nous le regrettons avec lui, le départ de Coyoacán de Jean van Heijenoort a pesé de façon négative sur la conservation et le classement des archives auxquelles il avait jusque-là consacré temps et soin.

Les textes traduits ou revus pour ce volume du russe l'ont été par Isabelle Lombard et Katia Péresse, de l'anglais et du castillan par Pierre Broué, de l'allemand par Maurice Stobnicer. Pierre Broué a dactylographié le manuscrit.

Introduction et notes sont de Pierre Broué. Damien Durand a relu le manuscrit, Pierre Saccoman réalisé les tâches techniques. La documentation été réunie par l'équipe de chercheurs de l'institut Léon Trotsky et du G.R.L.O.T. L'index des noms propres, des journaux et des organisations est de Pierre Broué, l'index-matières de Damien Durand et Serge Lambert.

Avec ce volume 24 s'achève la première série de la publication des *Œuvres* de Trotsky dans son dernier exil ; entreprise par l'institut Léon Trotsky en 1978, avant l'ouverture des papiers d'exil.

La seconde série commencera avec l'année 1928 et la correspondance d'Alma-Ata et couvrira la période jusqu'en 1932. Des volumes supplémentaires permettront de combler les lacunes dans les volumes 1 à 7, quand les archives n'étaient pas encore ouvertes.

UNE COLLABORATION INTERNATIONALE

Les personnes dont les noms suivent, qui ont toutes été actives de son vivant dans le mouvement suscité par Trotsky ont été interrogées oralement ou par écrit par les chercheurs ou collaborateurs de l'institut et ne nous ont pas ménagé leur aide.

Ce sont Fulvio Abramo (Sao Paulo), Erwin H. Ackerknecht (Zurich), Manuel Alvarado (Mexico), John Archer (Londres), Fritz Belleville (Bâle), Earle Birney (Toronto), Charlie Curtiss (Los Angeles), Yvan Craipeau (Nice), Margaret Dewar (Lindfield), Octavio Fernández (Mexico), Eugenio Fernández Granell (Madrid), Milton Genechin (Los Angeles), Frank Glass (Los Angeles), Albert Glotzer (New York), Plinio Gomès de Mello (Sao Paulo), Oskar Hippe (Berlin), Félix Ibarra (Mexico), Loukas Karliaftis (Athènes), Siegfried Kissin (Londres), Pearl Kluger (New York), George Kopp (Lima), Stefan Lamed (Montreal), Katia Landau de Balboa (Cuemavaca), Ernest Mandel (Bruxelles), Harry Milton (San Francisco), Raymond Molinier (Paris), Félix Morrow (New York), Pierre Naville (Paris), Walter Nelz (Zurich), George Novack (New York), Michel Raptis (Athènes), Gérard Rosenthal (Castelnau-Magnac), Georges Scheuer (Paris), Clara Thalmann (Nice), Oscar Waiss (Frankfurt/Main), Adolfo Zamora (Mexico).

Nous saluons la mémoire de Juan Andrade, Jean Beaussier, Hugo Dewar, Lola Estrine, Pierre Frank, Sam Gordon, Joseph Hansen, Tom Kerry, Alfonso Leonetti, Mário Pedrosa, John Poulos, Jean Rous, Herminio Saccheta, Art Sharon (Ray Sparrow), Paul Thalmann, Georges Vereeken, George L. Weissmann, Francisco Zamora, Francisco Zendejas, qui tous nous avaient personnellement aidé.

Nous saluons tout particulièrement les deux disparus de

LÉON TROTSKY

1986 sans que les Œuvres n'auraient pu voir le jour aussi vite, George Breitman et Jean van Heijenoort (Van).

Pour notre documentation générale, nous devons beaucoup aux institutions suivantes : Houghton Library de Harvard, Archives de la Hoover Institution à Stanford, Library Walter Reuther à Detroit, Wayne State, Library of Social History et Tamiment Libray à New York, l'institut international d'histoire sociale à Amsterdam, la Bibliothèque de documentation internationale (B.D.I.C.) à Nanterre, l'institut Feltrinelli à Milan, la Bibliothèque communale de Follonica, l'Archivo Historico Nacional de Salamanca, le Centre d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale à Bruxelles, les Bibliothèques Lerdo de Tejada et Lombardo Toledano à Mexico, le Centre d'études et de recherches sur les mouvements trotskystes et révolutionnaires internationaux (C.E.R.M.T.R.I.), la Fundacion Pablo Iglesias à Madrid, le Centre de documentation internationale d'E.D.L à Paris, le Centre de documentation Benjamin Franklin à Paris, les Bibliothèques universitaires de Berkeley et Harvard, la Bibliothèque municipale de Los Angeles, les archives du Labour Party à Londres, du Musée social à Paris, les archives départementales du Vaucluse, les Archives nationales à Paris, les archives privées d'Octavio Fernández à Harvard, de Georges Vereeken à Harvard, d'Albert Glotzer à New York, de Charlie Curtiss à Los Angeles.

Nous remercions tous ceux qui nous ont aidés bénévolement et qu'il n'est plus possible de continuer à énumérer.

LISTE DES SIGLES

A.C.W.U.	American Cloth Workers Union
A.F.L.	American Fédération of Labor
A.N.L.C.	American Negro Labor Congress
A.P.R.A.	Alianza Popular Revolucionaria Americana
A.W.P.	American Workers Party
B.B.C.	British Broadcasting Corporation
C.C.C.	Civilian Conservation Corps
C.E.L	Comité exécutif international
C.G.T.	Confédération générale du Travail
C.I.O.	Congress for Industrial Organization
C.L.A.	Communist League of America
C.N.T.	Confederaciôn Nacional del Trabajo
Comintern	Internationale communiste
C.P.	Communist Party
C.P.S.A.	Communist Party of South Africa
C.T.A.L.	Confederaciôn de Trabajadores de America Latina
C.T.M.	Confederaciôn de Trabajadores de Mexico
D.N.A.	Der Norske Arbeiderparti
F.B.I.	Fédéral Bureau of Investigation
F.O.L	Front ouvrier international
G.P.U.	Gosoudarstvennoie polititcheskoe upravlenie
I.C.	Internationale communiste
I.L.G.W.U.	International Ladies Garment Workers Union
L.W.W.	Industrial Workers of the World
J.C.	Jeunesses communistes
K.P.D.	Kommunistische Partei Deutschlands
L.E.A.R.	Liga de Escritores y Artistas Revolucionarias
N.A.P.	Norwegisches Arbeiterpartei
N.K.V.D.	Narodny kommissariat vnoutrennik del
O.M.S.	Otdel mejdunarodnoi sviazi

LÉON TROTSKY

P.C.	Parti communiste
P.C.L	Parti communiste internationaliste
P.O.I.	Parti ouvrier internationaliste
P.O.U.M.	Partido Obrero de Unificaciôn Marxista
P.R.M.	Partido de la Revoluciôn Mexicana
P.R.N.	Partido Revolucionario Nacional
P.S.	Parti socialiste
P.S.O.E.	Partido Socialista Obrero Espanol
P.S.O.P.	Parti socialiste ouvrier et paysan
S.D.F.	Social-democratic Fédération
S.F.I.O.	Section française de l'internationale
SJ.	ouvrière
S.P.	Secrétariat international
S.P.D.	Socialist Party
S.S.	Sozial-demokratische Partei Deutschlands
S.U.P.	Schutz-Staffel
S.W.P.	Sailors' Union of Pacific
U.A.W.	Socialist Workers Party
U.N.A.M.	United Automobile Workers
W.P.U.S.	Universidad Nacional Autonoma de Mexico
Y.P.S.L.	Workers Party of the United States

INTRODUCTION

Depuis le début de la Seconde Guerre mondiale, c'est en fait la discussion au sein du S.W.P., la crise au sein de la section nord-américaine, qui ont accaparé, sinon toute l'attention, du moins tous les soins de Trotsky et le gros de son travail. Articles de discussion et lettres politiques ont pris le pas sur les études de fond et les commentaires de l'actualité. Les nécessités de la discussion l'ont même conduit parfois à mettre l'accent sur des aspects secondaires au détriment des analyses et perspectives qu'on pouvait attendre de lui en d'autres circonstances et surtout selon d'autres priorités.

Avec la scission, il revient aux grands travaux et d'abord, dans le cadre de la préparation de la conférence mondiale de la IV^e Internationale qu'il a voulue, à la rédaction de son Manifeste, un beau texte de principes et de continuité internationaliste à la veille du grand massacre, qui ouvre ce dernier volume. C'est au même moment que s'enclenche vraiment la guerre avec l'offensive allemande de mai 1940, l'attaque sur la Belgique et les Pays-Bas, la chute de Paris et la débâcle française, cet exode qui jette sur les routes tant de compagnons de lutte de Trotsky de toutes les nationalités, et finalement l'armistice avec l'avènement en France du régime de Vichy et du maréchal Pétain. Trotsky pressent ce que va être l'Europe des années qui viennent, les révoltes de masses contre la double oppression nationale et sociale, le mûrissement de la révolution prolétarienne, son explosion dans les pays qui en constituent d'ores et déjà les maillons les plus faibles, la décomposition des armées des impérialistes provisoirement victorieux. Il donne au régime hitlérien de l'Europe brune un maximum de dix années de durée et affirme sa certitude que les Etats-Unis, comme l'Union soviétique, vont être prochainement entraînés dans le conflit mondial. Dans ce même ouvrage, il revient à l'actualité de la

planète, il apparaîtra clairement que le sort de l'humanité ne pourra se régler que par les armes. Dans la grandiose « militarisation » du monde, les révolutionnaires doivent se garder avant tout d'être confondus avec les pacifistes. Pour vaincre en effet définitivement et à l'échelle du monde, les révolutionnaires socialistes prolétariens doivent accepter de se battre sur l'arène que l'histoire leur présente et se montrer capables de devenir des « militaristes », des socialistes révolutionnaires prolétariens militaristes. Ils ont le devoir d'apprendre à utiliser et d'utiliser à leur compte, celui de leur classe, le maniement de ces armes par lesquelles se règlent les comptes définitifs. Les dirigeants du S.W.P., qui lui rendent visite à la mi-juin, ne peuvent dissimuler leur surprise : installés dans une tradition internationale de « lutte contre la guerre », ils ont quelque peine à comprendre la « politique militaire » que Trotsky développe devant eux, la revendication de l'entraînement militaire des ouvriers sous le contrôle des syndicats, celle de la formation d'officiers ouvriers, l'affirmation que les travailleurs, qui veulent se battre contre le fascisme et ce qu'il signifie pour eux comme pour l'humanité tout entière, doivent exiger de ne pas le faire « à la Pétain » ni sous les ordres de généraux ou d'amiraux fascistes.

Pourtant, après avoir achevé le Manifeste qui rappelle les principes et avant tout que « cette guerre n'est pas notre guerre », il ne rédigea pas le grand article, l'étude qui aurait été nécessaire pour faire comprendre à ses camarades que, face à la seconde guerre mondiale, il ne s'agissait pas de répéter la politique de Lénine à partir de 1914, mais de la continuer, c'est-à-dire de l'approfondir et de la couronner en conduisant les travailleurs à la victoire de leur révolution. Des notes et fragments inachevés, trouvés sous forme de « rouleaux » déjà dactylographiés, soit encore enregistrés dans le dictaphone, des réflexions au passage dans le cours d'une lettre, une remarque pénétrante, un coup d'œil fulgurant dans un commentaire d'actualité ou une réponse à une objection, c'est tout ce dont nous disposons pour comprendre la position entièrement neuve et pourtant conforme à la tradition bolchevique que Trotsky se proposait de développer au sujet de la seconde guerre mondiale en tant que matrice de la révolution mondiale. Il n'en aura pas le temps dans le bref délai qui lui reste à vivre.

Ce n'est pas cette fois un débat interne qui fait obstacle à la rédaction de ce texte capital, mais une tentative d'assassinat. L'attentat du 24 mai 1940 est évidemment l'œuvre de Staline, mais cela n'exclut pas qu'il ait été réalisé en alliance concrète avec

Hitler—et l'on ne peut douter qu'un Churchill consulté eût donné son aval : l'élimination de Trotsky est une absolue nécessité au moment où la guerre éclate, ouvrant à terme le risque d'une révolution qui la terminerait. L'attentat manqué, les assassins mettent en marche la machine d'intoxication destinée à affaiblir sa défense et à créer les conditions les plus favorables pour une seconde tentative qui ne saurait tarder. Trotsky sait tout cela et son activité politique à partir du 24 mai va être concentrée avant tout sur le court et même le très court terme, les nécessités de défendre sa vie et celle des siens contre l'accumulation de mensonges destinée à protéger les assassins de la veille et du lendemain.

Sous la forme d'un « mémoire » destiné aux autorités mexicaines, nous avons, de la plume de Trotsky, le récit de l'attentat nocturne tel qu'il l'a vécu. Les témoins ont été subjugués par son exceptionnel sang-froid. Son admirable mécanique intellectuelle n'a pas été un instant enrayée. C'est sans hésitation qu'il a donné le nom de Staline comme instigateur de l'attentat quand le chef du service secret lui a demandé qui pouvait avoir organisé son assassinat. Mais il est obligé très vite de porter sa polémique devant l'opinion publique mexicaine du fait de l'intoxication d'une fraction de la police et de la presse par les complices des assassins. Avec l'arrestation de deux de ses gardes du corps s'esquisse en effet le deuxième volet de l'opération du 24 mai — prévu en cas de succès mais d'autant plus nécessaire pour les tueurs en cas d'échec puisqu'il leur assure éventuellement l'impunité. Quelques témoins dûment chapitrés et probablement achetés, des dépêches de presse habilement rédigées et astucieusement diffusées, la rumeur distillée dans les « milieux généralement bien informés », l'inévitable corruption du milieu de la presse — et l'on voit surgir tout d'un coup une monstrueuse orchestration tendant à faire croire que l'attentat a été simulé par Trotsky lui-même, qu'il s'agit d'un « auto-asalto » comme va l'assurer une grande partie de la presse, traçant ainsi la voie à quelques policiers crédules ou dociles, en tout cas sensibles à certaines pressions. Certains n'hésitent pas à ajouter, non sans aplomb, que le jeune garde américain disparu depuis la nuit tragique, était évidemment la pièce maîtresse de ce simulacre, ce qui explique son « départ précipité ». Sans hésiter, Trotsky se tourne alors vers le président Cdrdenas, le chef de ce gouvernement qu'il tient pour « le plus honnête du monde » — et il fait bien, puisque l'enquête, immédiatement remise sur ses rails, va dès lors progresser à toute allure.

Bientôt en effet, le travail des policiers mexicains, mieux orientés, donne d'importants résultats. La découverte de comparses mène à l'arrestation de participants à l'attentat et la recherche des fugitifs conduit les policiers à l'une de leurs cachettes et à la tombe sommaire où a été enseveli Robert S. Harte, l'Américain « disparu ». Et la vérité éclate au grand jour. Le chef du commando des tueurs — des tueurs staliniens, le doute n'est plus permis — était précisément celui dont Trotsky avait souligné dès le premier jour qu'il était le suspect n° 1, le coronelazo d'Espagne, le peintre mégalomane et violent David Alfaro Siqueiros, avec ses camarades anciens combattants d'Espagne dont le major Justo — de son vrai nom David Serrano Andonegut —, homme du G. P. U. entré au bureau politique du P.C.M. à l'occasion de sa réorganisation récente; Robert S. Harte, lui, a sans doute été victime des propres beaux-frères de Siqueiros, notamment Luis Arenal, peintre et graveur connu lui aussi, et collaborateur de la presse de la C.T.M.

La machine à protéger les tueurs fonctionne à la perfection, dotée qu'elle est, à n'en pas douter, de moyens matériels illimités. C'est un autre membre de la direction du P.C.M., l'avocat Mário Pavôn Flores, « avocat du G. P. U. » écrit Trotsky, qui centralise la politique de l'appareil et des services, coordonne les déclarations des témoins et des détenus, orchestre également à travers la presse le nouveau thème selon lequel Siqueiros, « un demi-fou », aurait depuis longtemps été exclu du P.C.M. et serait à la solde de... Trotsky. On cherche en outre à museler Trotsky, ou à tenter de le museler, en l'inhéant dans sa propre défense, en l'ensevelissant sous une pluie de plaintes en diffamation : plainte de Narciso Bassols, qui est une pièce centrale dans le dispositif contre Trotsky, menace de plainte de Carlos Contreras — l'homme du G. P. U. dont on ne sait pas encore que c'est Vidali — qui joue au paisible citoyen, plaintes des organes dont la fonction du moment est de protéger les assassins, l'hebdomadaire du P.C.M., La Voz de México, la revue mensuelle Future et le quotidien El Popular, de la C. T.M. — une démarche que l'on comprendra mieux quand il sera établi que leurs collaborateurs ont non seulement trempé dans la préparation politique et morale de l'attentat, par leurs articles ou leurs dessins, mais encore pris part à sa réalisation pratique ayant troqué le stylo pour la mitraille, ce qui ne les empêche pas de jouer aux vertus outragées.

Trotsky n'a guère de répit ni de repos dans les semaines qui suivent l'attentat. Même sa discussion avec le groupe de dirigeants du S.W.P. venus en juin n'a pas le ton habituel de ce genre de

débats et reflète une tension au premier abord surprenante. Est-ce fa-un résultat des dissensions qui se sont manifestées au plan de la tactique pendant la lutte contre les shachtmaniens ? Dans le débat qui se déroule du 15 au 17, Cannon, crispé sur des positions, non seulement sectaires mais parfois ultimatises, semble incapable pourtant de soutenir contre Trotsky une discussion principielle et la distance semble devenue un gouffre entre les deux « vieux » quand on en vient à traiter de la campagne présidentielle aux Etats-Unis ou des initiatives nécessaires en direction du parti communiste des Etats-Unis.

Les mémoires rédigés par Trotsky pour le président Cárdenas, puis pour les autorités judiciaires qui mènent l'enquête, constituent des documents fondamentaux pour l'histoire de cette période de la vie de Trotsky et de la vie politique du Mexique. La plainte en diffamation des journaux du P.C.M. et surtout de la C. T.M. de Lombardo Toledano lui permet d'écrire pour sa propre défense une magistrale démonstration de ce qu'est la nature d'un parti stalinien contrôlé formellement par l'I. C. mais en réalité par la tentacule des « services » qui ont leurs hommes partout et surtout qui tiennent les cordons de la bourse.

Trotsky ne doutait pas une seconde que Staline n'abdiquerait pas et tenterait de nouveau, et très rapidement, un nouvel attentat. Ses amis, ses proches, en ont débattu et, pour certains, en débattent encore : n'était-il pas, en fait, très mal protégé, ne se montrait-il pas imprudent par son hospitalité trop ouverte, son avidité de contacts humains, ses besoins de sociabilité sous le couvert du militantisme prosélyte ? Acceptant à contrecoeur les contraintes d'une vie de reclus dans une « forteresse moyenâgeuse », avec ses créneaux et sa tour de guet, son système d'alarme et ses tours de garde, ses gilets pare-balles et le reste, il refuse de systématiser la fouille des visiteurs et, de façon générale, tout ce qui pourrait l'isoler réellement des rares contacts qu'il a pu encore conserver avec le monde et ses vastes horizons.

C'est pourquoi — et bien qu'il n'éprouve visiblement aucune sympathie pour lui — il ouvre tout de même sa maison au « mari de Sylvia » et l'invite à prendre le thé : l'homme, un faux Belge au passeport canadien, véritable agent du G. P. U., va revenir pour lui soumettre un article sur « le troisième camp » de Shachtman et ses amis. Tandis que Trotsky se penche sur le manuscrit, l'homme, par derrière, le frappe en pleine tête avec le piolet qu'il a dissimulé dans son imperméable avec une arme à feu et une lettre, écrite pour le cas où il ne sortirait pas vivant de la maison, qui cherche à accréditer la version selon laquelle il serait un « trot-

LÉON TROTSKY

skyste déçu » ! Trotsky aura encore la force de rappeler à ses gardes qu'il faut « faire parler » l'assassin ; en fait c'est la lettre qui « parle » le plus dans la mesure où elle porte la marque de fabrique du G. P. U. et de ses ateliers de faux.

Il faudra treize ans et la collaboration internationale de plusieurs polices pour qu'on découvre enfin la véritable identité de l'assassin, Ramón Mercader. Il a fallu presque cinquante ans pour que les lecteurs de l'Humanité apprennent que c'était bien Staline qui avait fait assassiner Trotsky et que l'ordre était venu, par le G. P. U. à travers l'internationale et le parti mexicain.

REPERES CHRONOLOGIQUES

1940

MAI

- 1^{er} - Cris hostiles à Trotsky venant des rangs P.C.M. et C.T.M. lors de la manifestation ouvrière dans la capitale.
- 2/3 - Les troupes alliées débarquées en Norvège sont évacuées.
- 8 - Condamnation de militants trotskystes à Paris.
- 10 - Offensive générale de la Wehrmacht à l'Ouest avec attaque contre Pays-Bas et Belgique.
— Churchill Premier Ministre à la place de Chamberlain.
- 13 - Chute de Rotterdam.
- 18 - En France, remaniement du gouvernement Reynaud : le maréchal Pétain vice-président.
- 19 - Première session de la conférence de la IV^e Internationale à New York.
- Le général Weygand à la tête de l'armée française.
- 21 — Burnham démissionne du Workers Party.
- 24 — Attentat contre la maison de Trotsky qui échappe au mitraillage. Disparition du garde américain R. S. Harte.
- 26 - Deuxième session de la conférence de la IV^e et adoption du « Manifeste ».
- 27 - Capitulation du Roi des Belges Léopold III.
- 28 — Arrivée au Mexique d'Antoinette Konikow.

LÉON TROTSKY

— Première rencontre de Trotsky et de Mercader à l'occasion du départ des Rosmer.

- 29 - La Police mexicaine lance un mandat d'arrêt contre Diego Rivera qui prend la fuite et se réfugie aux Etats-Unis.

JUIN

- 5 — Nouveau remaniement du gouvernement Reynaud où le général de Gaulle devient sous-secrétaire d'Etat à la Guerre.

- 10 - Entrée en guerre de l'Italie.

— Weygand proclame « Paris ville ouverte ».

- Haakon VII de Norvège réfugié à Londres.

- 11 — Arrestation des trotskystes en Suisse.

- 12 — Deuxième visite de Mercader chez Trotsky.

- Pétain et Weygand se prononcent pour la demande d'armistice.

- Ultimatum soviétique à la Lituanie.

- 12/15 — Discussion de Trotsky avec ses visiteurs et gardes.

- 14 — Entrée de la Wehrmacht dans Paris.

- 16 — Pétain chef du gouvernement français.

- 17 - Le gouvernement Pétain demande l'armistice.

— A México, David Serrano, dirigeant du P.C.M., arrêté dans l'affaire de l'attentat.

- 18 — « Appel » à la B.B.C. lancé par de Gaulle.

- Conférence de presse des chefs de la police mexicaine donnant les détails des aveux des inculpés sur l'attentat dirigé par Alfaro Siqueiros et auquel ont participé des gens liés au P.C.M.

- 22 - Armistice franco-allemand.

- 23 — Entrée de P. Laval et A. Marquet dans le gouvernement Pétain.

ŒUVRES, MAI-AOÛT 1940

- 25 - Marceau Pivert offre ses services à de Gaulle.
- Découverte du cadavre de R. S. Harte. Ses assassins en fuite.
- 26 - Bassols annonce une plainte en diffamation contre Trotsky.
- « Lettre aux ouvriers anglais » de Marcel Hic.
- 27 - Marquet ministre de l'intérieur de Pétain.
- 30 - Lettre de Carlos Contreras (Vidali), qui se plaint d'être calomnié, à *El Universal*.

JUILLET

- 1^{er} - Ramôn Mercader quitte México.
- 2 - Déposition de Trotsky dans l'affaire de l'attentat.
- 3 - Bombardement de Mers-el-Kébir par la flotte britannique : plus d'un millier de marins français tués.
- *La Voz de México*, *Futuro* et *El Popular* portent plainte contre Trotsky pour diffamation.
- 7 - Lettre à *Excelsior* de Contreras qui annonce une plainte en diffamation.
- 8 - Début des bombardements allemands sur la Grande-Bretagne.
- 10 - Pleins pouvoirs votés en France au maréchal Pétain, chef de l'Etat, et début de la « révolution nationale ».
- 21 - La Lettonie et la Lituanie deviennent des Républiques socialistes soviétiques.
- 22 - L'Estonie devient république socialiste soviétique.
- 26 - Ultimatum soviétique à la Roumanie.
- 28 - Entrée de l'Armée rouge en Roumanie, occupation de la Bessarabie et de la Bukovine du Nord.
- 29 - Retour à México de Ramôn Mercader.

LÉON TROTSKY

AOÛT

- 2 — Bessarabie et Bukovine du Nord devenues république socialiste soviétique de Moldavie qui « demande » son incorporation à l'U.R.S.S.
- « Aveux » de Serrano tendant à démontrer que Siqueiros était un agent de... Trotsky.
 - Grand discours de Molotov au Soviet suprême.
- 3/6 — Les républiques baltes « admises » dans l'U.R.S.S.
- 20 - Ramôn Mercader frappe Trotsky d'un coup de piolet.
- 21 - Mort de Trotsky.
- 24 — Arrivée à Harvard des caisses de documents d'archives expédiées de Coyoacán.

MANIFESTE DE LA IV^e INTERNATIONALE SUR LA GUERRE IMPÉRIALISTE ET LA RÉVOLUTION PROLÉTARIENNE MONDIALE¹

(23 mai 1940)

La conférence extraordinaire de la IV^e Internationale, parti mondial de la révolution socialiste, se réunit à un tournant de la deuxième guerre impérialiste. La phase des tâtonnements, des préparatifs et de la relative inactivité militaire est tout à fait révolue. L'Allemagne a déchaîné toutes les furies de l'enfer dans une grande offensive à laquelle les Alliés ripostent de leur côté en employant toutes leurs forces de destruction. Désormais, la vie de l'Europe et de l'humanité tout entière sera déterminée pour longtemps par le cours de la guerre impérialiste et ses conséquences économiques et politiques.

La IV^e Internationale considère que le moment est venu de donner ouvertement et clairement son point de vue sur cette guerre et ses participants, de dire comment elle juge la politique de guerre des différentes organisations ouvrières et, ce qui est le plus important, quelle est l'issue qui conduit à la paix, à la liberté et à l'abondance.

La IV^e Internationale ne se tourne pas vers les gouvernements qui ont précipité les peuples dans ce massacre, ni vers les politiciens bourgeois responsables de ces gouvernements, ni vers la bureaucratie ouvrière qui soutient la bourgeoisie en guerre. La IV^e Internationale n'a aucun lien avec les oppresseurs, les

1. Manifeste adopté par la Conférence de la IV^e Internationale de mai 1940, texte publié dans *Socialist Appeal*, 29 juin 1940, traduit de l'anglais, vérifié sur l'original russe (7842-7876) avec la permission de la Houghton Library. La conférence extraordinaire (dite « d'alarme ») se tint en deux sessions séparées par une semaine, les 19 et 26 mai 1940. Les délégués munis de mandats étaient Cannon et Gordon, avec Morrow et Goldman comme suppléants, Munis, Alberto González (Abraham Golod), le Canadien Richardson, Colay, Jean van Heijenoort et Benjamin Suhl. Parmi les invités, Sara et Jack Weber, Harry Braverman et Bill Shoenfeld, Jo Hansen, l'Australien Nick Origlasso, Farrell Dobbs. La direction désignée (le C.E.I.) fut composée de Goldman, Cannon, Dobbs, Richardson, Origlasso, Munis, Schüssler, van Heijenoort, W. Held, Gordon et, bien entendu, Trotsky.

exploiteurs, les impérialistes. Elle est le parti mondial des travailleurs, des opprimés, des exploités. C'est à eux que ce manifeste s'adresse.

Les causes générales de la guerre actuelle

La technique est aujourd'hui infiniment plus puissante qu'à la fin de la guerre de 1914-1918, alors que l'humanité s'est beaucoup appauvrie. Le niveau de vie a baissé dans un pays après l'autre. Au seuil de la guerre actuelle, l'agriculture se trouvait dans une situation pire qu'au début de la dernière guerre. Les pays agricoles sont ruinés. Dans les pays industriels, les classes moyennes sont économiquement ravagées et une sous-classe permanente de chômeurs — ces parias modernes — s'est constituée. Le marché intérieur a rétréci. L'exportation de capitaux a diminué. L'impérialisme a véritablement ébranlé le marché mondial, le faisant éclater en sphères dominées par des puissants pays. Avec l'énorme augmentation de la population de la terre, le commerce mondial de 109 états de notre planète a diminué presque d'un quart dans la décennie qui a précédé la guerre actuelle. Le volume du commerce extérieur de certains pays a été réduit à la moitié, le tiers ou le quart.

Les pays coloniaux souffrent de leurs propres crises internes et des crises de leurs métropoles. Des nations arriérées qui, hier encore, était à moitié libres, sont aujourd'hui réduites en esclavage (Abyssinie, Albanie, Chine²). Chaque pays impérialiste doit disposer de ses propres sources de matières premières, avant tout pour la guerre, c'est-à-dire, pour une nouvelle lutte pour les matières premières. Pour s'enrichir davantage, les capitalistes sont en train de détruire et de dévaster ce qui a été accumulé par le travail de plusieurs siècles.

Le monde du capitalisme décadent est surpeuplé. La question de l'admission d'une centaine de réfugiés supplémentaire devient un problème majeur pour une puissance mondiale

2. Attaquée en mai 1936, l'Abyssinie avait été conquise en mai 1936 par l'armée italienne, de même que l'Albanie en avril 1939, alors qu'elles étaient jusque-là des Etats indépendants reconnus. En mars 1938, les Japonais avaient installé à Nankin un gouvernement fantoche dirigé par l'ancien chef du Guomindang et rival de Tchiang Kai-chek, Wang Jingwei. Tchiang s'était replié sur Tchoungking, et l'autorité de Wang s'étendait, sous la protection des troupes d'« occupation » à la plus grande partie de la Chine urbaine.

3. Il y avait beaucoup de résistance aux Etats-Unis à l'accueil des réfugiés européens fuyant devant l'avance allemande, et, avec l'armée, la Gestapo et les

téléphone, de la radio et de la télévision, les voyages d'un pays à un autre sont paralysés par les passeports et les visas. La période de la disparition du commerce mondial et du déclin du commerce national est en même temps celle d'une intensification monstrueuse du chauvinisme et particulièrement de l'antisémitisme. A l'époque de sa montée, le capitalisme a sorti le peuple juif du ghetto et en a fait l'instrument de son expansion commerciale. Aujourd'hui, la société capitaliste en déclin essaie de presser le peuple juif par tous ses pores : dix-sept millions d'individus sur les deux milliards qui habitent la terre, c'est-à-dire moins de 1 % ne peuvent plus trouver de place sur notre planète! Au milieu des vastes étendues de terres et des merveilles de la technique qui a conquis pour l'homme le ciel comme la terre, la bourgeoisie s'est arrangée pour faire de notre planète une abominable prison.

Lénine et l'impérialisme

Le 1^{er} novembre 1914, au début de la dernière guerre impérialiste, Lénine écrivait :

« L'impérialisme met en jeu le sort de la culture européenne. Après cette guerre, s'il ne se produit pas une série de révolutions, d'autres guerres suivront — le conte de fées de “ la der des ders ” est un conte creux et pernicieux... »⁴

Travailleurs, rappelez-vous cette prédiction ! La présente guerre — la deuxième guerre impérialiste — n'est pas un accident, ne résulte pas de la volonté de tel ou tel dictateur. Elle a été prédite depuis longtemps. Son origine dérive inexorablement des contradictions des intérêts capitalistes internationaux. Contrairement aux fables officielles destinées à droguer le peuple, la cause principale de la guerre comme des autres maux sociaux — le chômage, le coût élevé de la vie, le fascisme, l'oppression coloniale — est la propriété privée des moyens de production et l'Etat bourgeois qui repose sur ces fondements.

S.S. Au premier rang, nombre de Juifs. Beaucoup d'organisations faisaient campagne pour ce qu'on appelait « l'ouverture des portes », mais les visas arrivaient au compte-gouttes en Europe.

4. Lénine, *Œuvres*, XXI, p. 34.

Avec le niveau actuel de technique et de qualification des travailleurs, il est parfaitement possible de créer des conditions adéquates pour le développement matériel et spirituel de l'humanité tout entière. Il faudrait seulement organiser la vie économique dans chaque pays et sur notre planète entière de façon juste, scientifiquement et rationnellement, conformément à un plan général. Aussi longtemps cependant que les principales forces productives de la société sont détenues par des trusts, c'est-à-dire des cliques capitalistes isolées et aussi longtemps que l'Etat national demeure un outil complaisant aux mains de ces cliques, la lutte pour les marchés, pour les sources de matières premières, pour la domination du monde, doit inévitablement assumer un caractère de plus en plus destructeur. Le pouvoir d'Etat et la domination de l'économie ne peuvent être arrachés des mains de ces cliques impérialistes rapaces que par la classe ouvrière révolutionnaire. C'est le sens de l'avertissement de Lénine disant que, sans « une série de révolutions victorieuses », une guerre impérialiste nouvelle se produirait inévitablement. Les différentes prédictions et promesses qui ont été faites ont été soumises à l'épreuve des événements. Le conte de fées de la « der des ders » s'est révélé un mensonge. La prédiction de Lénine est devenue la tragique vérité.

Les causes immédiates de la Guerre

La cause immédiate de la guerre actuelle est la rivalité entre les empires coloniaux anciens et riches, Grande-Bretagne et France, et les pillards impérialistes en retard, Italie et Allemagne.

Le xix^e siècle a été l'ère de l'incontestable hégémonie de la plus ancienne puissance capitaliste la Grande-Bretagne. De 1815 à 1914 — il est vrai, non sans quelques explosions militaires isolées, « la Pax Britannica » a régné. La flotte britannique, la plus puissante du monde, jouait le rôle de gendarme des mers. Toutefois cette époque appartient au passé. Dès la fin du siècle dernier, l'Allemagne, armée de la technique moderne, a commencé à avancer vers la première place en Europe. De l'autre côté de l'Océan apparaissait un pays plus puissant encore, ancienne colonie britannique. La contradiction économique la plus importante de celles qui conduisirent à la guerre

l'Allemagne. Quant aux Etats-Unis, leur participation à la guerre était de caractère préventif — on ne saurait permettre à l'Allemagne de soumettre le continent européen.

La défaite rejeta l'Allemagne dans une impuissance totale. Démembrée, entourée d'ennemis, réduite à la famine par les réparations, affaiblie par les convulsions de la guerre civile, elle apparut hors de course pour longtemps. Sur le continent européen, c'était la France qui jouait pour le moment les premiers violons. Pour la victorieuse Angleterre, le bilan de la guerre, ne laissait en définitive qu'un lourd passif : indépendance grandissante des dominions, mouvements coloniaux pour l'indépendance, perte de l'hégémonie navale, diminution de l'importance de sa flotte du fait du développement de l'aviation.

Utilisant la force d'inertie, l'Angleterre a essayé encore de jouer le rôle dirigeant dans l'arène mondiale au cours des premières années après sa victoire. Ses conflits avec les Etats-Unis ont commencé à revêtir un caractère de toute évidence menaçant. Il pouvait même sembler que la prochaine guerre pouvait éclater entre les deux aspirants anglo-saxons à la domination mondiale. L'Angleterre cependant s'est vite convaincue que son poids spécifique économique ne lui permettait pas de combattre contre le colosse de l'autre côté de l'Océan. L'accord de parité navale qu'elle conclut avec les Etats-Unis signifiait sa renonciation formelle à l'hégémonie navale, déjà perdue dans la réalité. La substitution au libre échange de barrières douanières signifiait l'aveu ouvert de la défaite de l'industrie britannique sur le marché mondial. Sa renonciation à la politique du « splendide isolement » amenait dans son sillage l'introduction du service militaire obligatoire. Ainsi les traditions les plus sacrées s'en allaient-elles en poussière.

La France est également caractérisée par la disproportion entre son poids économique et sa position mondiale, mais sur une échelle réduite. Son hégémonie en Europe reposait sur une conjoncture temporaire, des circonstances créées par l'anéantissement de l'Allemagne et les combinaisons artificielles du traité de Versailles. Le nombre de ses habitants et les bases économiques de cette hégémonie étaient bien insuffisantes. Quand se dissipa l'hypnose de la victoire, les rapports de force réels apparurent à la surface. La France apparut bien plus faible qu'elle n'était apparue, non seulement à ses amis mais à ses ennemis. Cherchant une protection, elle devint en quelque sorte le dernier dominion de la Grande-Bretagne.

La régénération de l'Allemagne sur la base d'une technique

de premier ordre et de ses capacités d'organisation était inévitable. Elle se produisit plus tôt qu'on ne l'avait cru possible, dans une large mesure du fait du soutien de l'Allemagne par l'Angleterre contre l'U.R.S.S., contre les prétentions excessives de la France, et de façon moins immédiate, contre les Etats-Unis. De telles combinaisons internationales s'étaient révélées fructueuses plus d'une fois dans le passé pour l'Angleterre capitaliste, aussi longtemps qu'elle était restée la puissance la plus forte. Mais à l'époque de sa sénilité, elle s'est montrée incapable de chasser les esprits qu'elle avait elle-même invoqués.

Armée d'une technique supérieure, d'une plus grande souplesse, et d'une capacité de production supérieure, l'Allemagne a une fois de plus essayé de chasser l'Angleterre de marchés très importants, particulièrement en Europe du Sud-Est et en Amérique latine. Contrairement au xix^e siècle, où la compétition entre les pays capitalistes se développa sur un marché mondial en expansion, l'arène économique de la lutte d'aujourd'hui est en train de se rétrécir au point qu'il ne reste plus aux impérialistes qu'à s'arracher les uns aux autres les débris du marché mondial.

L'initiative d'un nouveau partage du monde est revenue naturellement, comme en 1914, à l'impérialisme allemand. Surpris, le gouvernement britannique a d'abord essayé de payer le prix pour rester à l'écart de la guerre par des concessions aux dépens des autres (Autriche, Tchécoslovaquie⁵). Mais cette politique ne pouvait durer longtemps. L'* « amitié » avec la Grande-Bretagne n'était pour Hitler qu'une brève phase tactique. Londres avait déjà donné à Hitler plus qu'il n'avait escompté obtenir. Les accords de Munich, au moyen desquels Chamberlain espérait sceller une amitié durable avec l'Allemagne, ont au contraire accéléré la rupture. Hitler ne pouvait rien attendre de plus de Londres — une expansion ultérieure de l'Allemagne frapperait les lignes vitales de la Grande-Bretagne elle-même. Ainsi la « nouvelle ère de paix⁶ » annoncée par Chamberlain en octobre 1938 a conduit en quelques mois à la plus terrible de toutes les guerres.

5. L'*Anschluss*, c'est-à-dire le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, avait eu lieu en mars 1938, la Tchécoslovaquie, amputée en octobre 38 avait été dépecée en mars 39.

6. La formule de Chamberlain suivant laquelle l'accord de Munich avait ouvert « une nouvelle ère de paix », avait déjà déclenché l'ironie de Trotsky (*Œuvres*, 19, pp. 144-148).

Les Etats-Unis

Alors qu'elle tentait de toutes ses forces dès les premiers mois de la guerre de s'emparer des positions laissées libres sur le marché mondial par l'Allemagne soumise au blocus, la Grande-Bretagne a été évincée du marché mondial, quasi automatiquement par les Etats-Unis. Les deux tiers de l'or mondial sont concentrés dans les caves américaines. Le troisième tiers est en train d'y affluer. Le rôle de l'Angleterre comme banquier du monde appartient au passé. Et il n'en va pas mieux dans les autres domaines. Au moment où la marine militaire et la marine marchande de la Grande-Bretagne subissent des pertes énormes, les chantiers navals américains construisent des bâtiments à une échelle colossale qui va assurer la prédominance de la flotte américaine sur les flottes britannique et japonaise. Les Etats-Unis sont de toute évidence en train de se préparer à adopter le *two powers standard* (une flotte supérieure aux flottes additionnées des deux puissances suivantes). Le nouveau programme pour la flotte aérienne envisage d'assurer la supériorité des Etats-Unis sur le reste du monde.

Cependant, la puissance industrielle, financière et militaire des Etats-Unis, la première puissance capitaliste dans le monde, n'assure nullement l'épanouissement de la vie économique américaine, mais, au contraire, donne à la crise de son système social un caractère particulièrement pernicieux et convulsif. On ne peut trouver d'emploi ni aux milliards de dollars ni aux millions de chômeurs ! Dans les thèses de la IV^e Internationale, *La Guerre et la IV^e Internationale*, publiées il y a six ans, il avait été prédit :

« Le capitalisme des Etats-Unis se heurte aux mêmes problèmes qui ont poussé l'Allemagne en 1914 sur le chemin de la guerre. Le monde est partagé ? Il faut refaire le partage. Pour l'Allemagne, il s'agit d' " organiser " l'Europe. Les Etats-Unis doivent " organiser " le monde. L'histoire est en train de conduire l'humanité à l'éruption volcanique de l'impérialisme américain^{7 8}. »

La politique du *New Deal* et du *Good Neighbour** ont été les ultimes tentatives d'ajourner l'explosion en remédiant à la

7. *Œuvres*, 4, p. 52.

8. Le *New Deal* (Nouvelle Donne) désigne la politique de relance de l'économie par la consommation (grands travaux, salaires, etc.) adoptée par

crise sociale par des concessions et des accords. Après la faillite de cette politique qui a gaspillé des dizaines de milliards de dollars, il ne restait à l'impérialisme américain qu'à recourir à la méthode du « coup de poing ». Sous un prétexte ou un autre, un mot d'ordre ou un autre, les Etats-Unis vont intervenir dans ce choc gigantesque pour préserver leur domination mondiale. On ignore encore le moment et le lieu de cette lutte entre le capitalisme américain et ses ennemis — et peut-être Washington même ne le sait pas encore. La guerre contre le Japon serait une lutte pour « l'espace vital » dans l'océan Pacifique. La guerre dans l'Atlantique, même si elle était dans l'immédiat dirigée contre l'Allemagne, serait une lutte pour l'héritage de la Grande-Bretagne.

La possibilité d'une victoire de l'Allemagne sur les Alliés plane comme un cauchemar sur Washington. Avec comme base le continent européen et les ressources de leurs colonies, avec toutes les usines et les chantiers navals d'Europe à sa disposition, l'Allemagne — surtout alliée au Japon en Orient — constituerait un danger mortel pour l'impérialisme américain. Les batailles de Titans qui se déroulent aujourd'hui *sur les champs de bataille européens sont, en ce sens, des épisodes préparatoires dans la lutte entre l'Allemagne et l'Amérique. La France et l'Angleterre ne sont que des bastions du capitalisme américain de l'autre côté de l'Atlantique. Si la frontière de l'Angleterre est sur le Rhin comme l'a assuré l'un des premiers ministres britanniques, les impérialistes américains peuvent de leur côté dire que la frontière des Etats-Unis est sur la Tamise. Dans sa préparation fébrile de l'opinion publique à la guerre qui vient, Washington ne lésine pas sur sa noble indignation à propos du sort de la Finlande, du Danemark, de la Norvège, de la Hollande, de la Belgique⁹... Avec l'occupation du Danemark, la question du Groenland a surgi de façon inattendue, ce dernier étant « géologiquement » un fragment de l'hémisphère occidental et contenant, par un heureux hasard, des dépôts de cryolithe indispensables à la production de l'aluminium¹⁰. Et

Roosevelt à l'intérieur et celle du Good Neighbour (le Bon Voisin) désigne la politique de relations pacifiques avec les autres Etats d'Amérique, en rupture avec la politique du *Big Stick* (Gros bâton) de ses prédécesseurs sur le Nouveau Continent.

9. Il s'agit de pays récemment attaqués ou occupés.

10. Les gisements de cryolithe du Groenland étaient importants pour la construction aéronautique, grosse consommatrice d'aluminium. La question fut posée sous la forme de l'intégration du Groenland au continent, donc sur la validité d'une application à ce pays de la « doctrine Monroe ». Le 12 avril,

Washington ne perd pas non plus de vue la Chine asservie, les Philippines abandonnées, les Indes néerlandaises orphelines et les routes maritimes. C'est ainsi que des sympathies philanthropiques pour les nations opprimées et même des considérations de géologie conduisent les Etats-Unis à la guerre.

Les forces armées américaines cependant ne peuvent intervenir avec succès qu'aussi longtemps qu'il leur reste avec les Iles Britanniques et la France de solides bases d'appui. Si la France était occupée, si les troupes allemandes apparaissaient sur la Tamise, le rapport des forces changerait dramatiquement au détriment des Etats-Unis. Ces considérations contraignent Washington à accélérer tous les rythmes mais aussi à se poser la question de savoir si le moment opportun n'a pas été manqué ?

Contre la position officielle de la Maison-Blanche se déclenchent les bruyantes protestations de l'isolationnisme américain qui est une autre variété du même impérialisme¹¹. La fraction des capitalistes dont les intérêts sont liés d'abord au continent américain, à l'Australie et à l'Extrême-Orient calcule qu'en cas de défaite des Alliés, les Etats-Unis acquerraient automatiquement à leur profit un monopole non seulement de l'Amérique latine, mais aussi du Canada, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Quant à la Chine, aux Indes néerlandaises et à l'Orient en général, c'est la conviction de toute la classe dirigeante des Etats-Unis que la guerre contre le Japon est en tout cas inévitable dans l'avenir proche. Sous le couvert de l'isolationnisme et du pacifisme, une fraction influente de la bourgeoisie est en train d'élaborer un programme d'expansion continentale américaine et de se préparer à la lutte contre le Japon. La guerre contre l'Allemagne pour la domination mondiale, selon ce plan, n'est que différée. Quant aux petits-bourgeois pacifistes à la Norman Thomas^{11 12} et ses confrères, ce ne sont que des enfants de chœur dans l'un des deux clans impérialistes.

Notre lutte contre l'intervention des Etats-Unis dans la

devant la presse, le président Roosevelt reconnaissait qu'il s'agissait d'une « hypothèse » à retenir, bien qu'un peu prématurée. Pour le moment les E.-U. se contentaient d'installer un consulat et d'envoyer une « aide humanitaire » au Groenland, colonie du Danemark, métropole occupée.

11. On sait que la doctrine Monroe se résume officiellement par la formule « L'Amérique aux Américains » — que ses critiques traduisent « Le continent américain aux Yankees » — et qu'elle constituait l'un des points de départ de l'isolationnisme.

12. Norman Thomas (1884-1968), ancien pasteur, était le chef du parti socialiste et le plus connu des porte-drapeau du courant pacifiste.

guerre n'a rien de commun avec l'isolationnisme et le pacifisme. Nous disons ouvertement aux ouvriers que le gouvernement impérialiste ne peut pas ne pas entraîner ce pays dans la guerre. Les discussions au sein de la classe dirigeante ne tournent qu'autour de la question de quand entrer dans la guerre et contre qui tirer le premier coup. Compter sur la possibilité de garder les Etats-Unis dans la neutralité au moyen d'articles de journaux et de résolutions pacifistes, c'est comme essayer d'arrêter la marée avec un balai. La lutte véritable contre la guerre signifie la lutte de classe contre l'impérialisme et une dénonciation impitoyable du pacifisme petit-bourgeois. Seule la révolution peut empêcher la bourgeoisie américaine d'intervenir dans la deuxième guerre impérialiste ou de commencer la troisième guerre impérialiste. Toutes les autres méthodes ne sont que charlatanisme ou stupidité ou un mélange des deux.

La Défense de « la Patrie »

Il y a presque un siècle, quand l'Etat national constituait encore un facteur relativement progressiste, le **Manifeste communiste** proclamait que les prolétaires n'avaient pas de patrie. Leur seul but était la création d'une patrie des travailleurs englobant le monde entier. Vers la fin du xix^e siècle, l'Etat bourgeois avec ses armées et ses barrières douanières est devenu le plus grand frein au développement des forces productives qui exigent une arène plus vaste. Un socialiste qui se prononce aujourd'hui pour la défense de la « patrie » joue le même rôle réactionnaire que les paysans de Vendée qui se précipitèrent à la défense du régime féodal, c'est-à-dire de leurs propres chaînes¹³.

Dans les dernières années et même les derniers mois, le monde étonné a observé avec quelle facilité les Etats étaient effacés de la carte du monde : Autriche, Tchécoslovaquie, Albanie, Pologne, Danemark, Norvège, Hollande, Belgique¹⁴... La carte politique a été redessinée avec une rapidité

13. La guerre de Vendée se déclencha en 1793 sous la forme d'une insurrection contre la conscription encouragée par l'activité du clergé fidèle à la monarchie ; écrasée, elle se prolongea tout de même sous la forme d'une guérilla jusqu'en 1796. Les Vendéens étaient dans leur majorité des paysans pauvres qui acceptaient l'autorité des prêtres et des nobles.

14. L'Autriche avait été rayée de la carte en 1936, la Tchécoslovaquie et la Pologne en 1939, les autres en 1940.

sans égale à aucune époque, sauf celle des guerres napoléoniennes^{15 16}. A cette époque, il s'agissait alors d'Etats féodaux surannés qui devaient faire place à l'Etat national bourgeois. Aujourd'hui, il s'agit d'Etats bourgeois surannés qui doivent céder la place à la fédération socialiste des peuples. Comme toujours la chaîne se brise à son maillon le plus faible. La lutte des bandits impérialistes laisse aussi peu de place à de petits Etats indépendants que la concurrence féroce des trusts et cartels aux petits industriels et commerçants indépendants.

Du fait de sa position stratégique, l'Allemagne estime plus payant d'attaquer ses ennemis principaux à travers les petits pays neutres. La France et la Grande-Bretagne, au contraire, estiment plus profitable de se couvrir de la neutralité des petits Etats et de laisser l'Allemagne les pousser par les coups qu'elle leur porte dans le camp des Alliés des « démocraties ». Le fond de la question n'est pas modifié par cette différence dans les méthodes stratégiques. Les petits satellites sont réduits en poussière dans les meules des grands pays impérialistes. La « défense » des grandes patries exige la destruction d'une dizaine de petites et moyennes.

Même cependant en ce qui concerne les grands Etats, ce qui est en jeu pour la bourgeoisie, ce n'est pas du tout la question de la défense de la patrie, mais celle de la défense des marchés, des concessions étrangères, des sources de matières premières et des sphères d'influence. La bourgeoisie ne défend jamais la patrie pour la patrie. Elle défend la propriété privée, les privilèges, les profits. Chaque fois que ces valeurs sacrées sont menacées, la bourgeoisie prend tout de suite le chemin du défaitisme. Ce fut la voie de la bourgeoisie russe dont les fils, au lendemain de la révolution d'Octobre, combattirent et sont une fois de plus prêts à combattre dans toute armée du monde contre leur propre ancienne patrie. Pour sauver son capital, la bourgeoisie espagnole s'est tournée vers Mussolini¹⁷ et Hitler pour en recevoir une aide militaire contre son propre peuple¹⁸. La bourgeoisie

15. Allusion aux guerres du premier Empire qui conduisirent Napoléon jusqu'à Moscou après Madrid et Vienne.

16. L'offensive allemande du début de mai avait commencé par le viol de la neutralité de la Belgique et des Pays-Bas de façon à tourner les lignes françaises et attaquer du Nord.

17. Dès 1934, Mussolini, qui avait déjà à son service le chef de la Phalange José Antonio Primo de Rivera, avait également conclu un accord par lequel il soutenait matériellement les monarchistes et les généraux conspirateurs.

18. L'aide aux « nationalistes » fut plus massive de la part des Italiens, mais l'Allemagne envoya des techniciens, des chars, des avions (Légion Condor).

norvégienne a aidé l'invasion de la Norvège par Hitler. Il en a toujours été et en sera toujours ainsi.

Le patriotisme officiel n'est qu'un masque des intérêts des exploiters. Les ouvriers conscients rejettent ce masque avec mépris. Ils ne défendent pas la patrie bourgeoise, mais les intérêts des travailleurs et des opprimés de leur propre pays et du monde entier. Les thèses de la IV^e Internationale affirment :

« Contre le mot d'ordre réactionnaire de la défense nationale, il faut lancer celui de la destruction révolutionnaire de l'Etat national. A la maison de fous de l'Europe capitaliste il faut opposer le programme des Etats-Unis socialistes d'Europe comme étape sur la route vers les Etats-Unis socialistes du monde¹⁹. »

La « Lutte pour la Démocratie »

Le mot d'ordre de guerre pour la démocratie contre le fascisme n'est pas moins mensonger. Comme si les ouvriers avaient oublié que le gouvernement britannique a aidé Hitler et ses bourreaux à prendre le pouvoir²⁰! Les démocraties impérialistes sont en réalité les plus grandes aristocraties de l'histoire. Angleterre, France, Hollande et Belgique reposent sur l'asservissement des peuples coloniaux. La démocratie des Etats-Unis repose sur la confiscation de l'immense richesse d'un continent entier. Tous les efforts de ces « démocraties » sont orientés vers la préservation de leur position privilégiée. Une importante partie du fardeau de la guerre est reportée par les démocraties impérialistes sur leurs colonies. Les esclaves sont obligés de fournir du sang et de l'or pour assurer à leurs maîtres la possibilité de demeurer des esclavagistes. Les petites démocraties capitalistes sans colonies sont des satellites des grands empires et glanent une partie de leurs profits coloniaux. Les classes dirigeantes de ces Etats sont prêtes à renoncer à la démocratie à tout moment pour conserver leurs privilèges.

Dans le cas de la minuscule Norvège²¹, le mécanisme interne de la démocratie décadente s'est une fois de plus

19. *Œuvres*, 4, p. 55. La citation n'est pas textuelle.

20. Il y avait, de façon générale, accord pour considérer que les milieux dirigeants britanniques — la grande presse notamment — avaient favorisé l'ascension de Hitler.

21. La résistance s'affaiblissait en Norvège, où la campagne allemande ne dura pas deux mois.

manifesté sous les yeux du monde entier. La bourgeoisie norvégienne a utilisé simultanément son gouvernement social-démocrate²² et les policiers, juges et officiers fascistes²³. Au premier choc sérieux, les têtes des démocrates ont été balayées et la bureaucratie fasciste, qui a su immédiatement trouver avec Hitler un langage commun, est devenue maîtresse de la maison. Avec diverses variantes nationales, cette même expérience s'était antérieurement déroulée en Italie, Allemagne, Autriche, Pologne, Tchécoslovaquie et un certain nombre d'autres Etats. Dans un moment de danger, la bourgeoisie a toujours été capable de dépouiller de ses atours démocratiques le véritable appareil de domination en tant qu'instrument direct du capital financier. Seul un aveugle sans espoir peut croire que les généraux et amiraux français font la guerre au fascisme²⁴ !

La guerre n'a pas arrêté le processus de transformation des démocraties en dictatures réactionnaires, mais au contraire, mène sous nos yeux ce processus à son terme.

Dans chaque pays comme sur l'arène mondiale, la guerre a tout de suite renforcé les groupes et institutions les plus réactionnaires. Les états-majors généraux, ces repaires de conspiration bonapartiste, les antres cruelles de la police, les bandes de patriotes stipendiés, les Eglises de toutes confessions sont tout de suite poussées au premier plan. La Curie pontificale, foyer de l'obscurantisme et de la haine entre les hommes, est aujourd'hui courtisée de tous côtés, particulièrement par le président protestant Roosevelt²⁵. Le déclin matériel et spirituel entraîne toujours dans son sillage l'oppression et une exigence accrue d'opium religieux²⁶.

Cherchant à se procurer les avantages d'un régime totalitaire, les démocraties impérialistes commencent à assurer leur propre défense en redoublant leur offensive contre la classe ouvrière et la persécution des organisations révolutionnaires. Le-

22. Comme à l'époque de l'internement de Trotsky, le premier ministre norvégien, Johann Nygardsvold appartenait au parti ouvrier, le D.N.A. (que Trotsky appelle N.A.P. — ses initiales allemandes).

23. Trotsky avait eu comme geôliers ou censeurs de hauts fonctionnaires norvégiens qui étaient aussi des fascistes notoires, collaborateurs de Quisling comme Jonas Lie ou Konstad.

24. Qui Trotsky peut-il viser ? Personne en particulier. Mais les noms de Pétain, Weygand et Darlan s'imposent.

25. Franklin D. Roosevelt (1882-1945) avait été élu, alors qu'il était candidat démocrate, président des Etats-Unis en 1932. Il avait des contacts avec le Vatican sur la question de l'entrée en guerre de l'Italie.

26. Allusion à la célèbre phrase de Marx selon laquelle « la religion est l'opium du peuple ».

danger de guerre et maintenant la guerre elle-même sont utilisés par elles d'abord et avant tout pour écraser les ennemis de l'intérieur. La bourgeoisie suit toujours et sans hésiter la règle : « L'ennemi principal est dans notre propre pays. »²⁷

Comme c'est toujours le cas, c'est le plus faible qui souffre le plus. Les plus faibles dans l'actuel carnage des peuples, ce sont les innombrables réfugiés de tous pays, parmi lesquels les exilés révolutionnaires. Le patriotisme bourgeois se manifeste avant tout par la brutalité avec laquelle il traite les étrangers sans défense. Avant qu'aient été construits les camps de concentration pour prisonniers de guerre, toutes les démocraties avaient construit des camps de concentration pour les exilés révolutionnaires²⁸. Les gouvernements du monde entier, particulièrement celui de l'U.R.S.S., ont écrit le chapitre le plus noir de notre époque par la façon dont ils ont traité les réfugiés, les exilés, les apatrides²⁹. Nous envoyons nos salutations les plus chaleureuses à nos frères emprisonnés et persécutés et leur disons de ne pas perdre courage. C'est des prisons des capitalistes et de leurs camps de concentration que sortiront la majorité des dirigeants de l'Europe et du monde de demain.

Les Mots d'ordre de guerre des nazis

Les mots d'ordre officiels de Hitler ne résistent pas en général à l'examen. La lutte pour l' « unification nationale » a depuis longtemps été démasquée comme un mensonge, car Hitler est en train de transformer un Etat national en un Etat multinational, piétinant la liberté et l'unité d'autres peuples. La lutte pour « un espace vital » n'est rien qu'un camouflage de l'expansion impérialiste, c'est-à-dire de la politique d'annexion et de pillage. La justification raciale de cette expansion est un mensonge : le national-socialisme modifie ses sympathies et antipathies raciales en accord avec ses considérations stratégiques. Peut-être un élément quelque peu plus stable de la

27. La formule avait été lancée pendant la guerre par l'Allemand Karl Liebknecht et elle constituait le dénominateur commun des positions diverses des internationalistes socialistes.

28. L'aspect le plus spectaculaire fut peut-être l'accueil des réfugiés d'Espagne et en particulier des volontaires internationaux dans les camps du Sud-Ouest de la France.

29. La liste serait interminable des réfugiés étrangers en U.R.S.S. liquidés pendant la Ejoivtchina.

propagande fasciste est-il l'anti-sémitisme, auquel Hitler a donné une forme zoologique, découvrant le véritable langage de la « race » et du « sang » dans l'aboiement du chien et le grognement du porc. Ce n'est pas pour rien qu'Engels a appelé l'anti-sémitisme « le socialisme des imbéciles ³⁰ » ! L'unique trait du fascisme qui ne soit pas une imposture, c'est sa volonté de puissance, de conquête, de pillage. Le fascisme est une distillation chimiquement pure de la culture de l'impérialisme.

Les gouvernements démocratiques qui en leur temps ont salué Hitler comme un champion de la croisade contre le bolchevisme, en font maintenant une sorte de Satan surgi à la surprise générale des profondeurs de l'enfer et qui viole la sainteté des traités, des frontières, des règles et des règlements. S'il n'y avait pas Hitler, le monde capitaliste fleurirait comme un jardin. Quel mensonge misérable ! Cet épileptique allemand, avec une machine à calculer dans le crâne et un pouvoir illimité entre les mains, n'est pas tombé du ciel ni surgi de l'enfer : il n'est rien d'autre qu'une personnification de toutes les forces destructives de l'impérialisme. Exactement comme Gengis Khan et Tamerlan³¹ apparurent aux peuples pasteurs plus faibles comme les fléaux destructeurs de Dieu, alors qu'en réalité ils ne faisaient qu'exprimer le besoin de toutes les tribus de pasteurs de plus de terres à pâturage et de pillages des régions habitées, de même Hitler, ébranlant jusqu'à leurs fondations les puissances coloniales, ne fait que donner une expression plus achevée à la volonté de pouvoir impérialiste. Par l'intermédiaire de Hitler, le capitalisme mondial, poussé au désespoir par sa propre impasse, a commencé à s'enfoncer dans les flancs une dague aiguisée.

Les bouchers de la seconde guerre impérialiste ne réussiront pas à faire de Hitler le bouc émissaire de leurs propres péchés.

C'est devant le tribunal du prolétariat que tous les gouvernants actuels auront à répondre. Hitler ne fera rien de plus que d'occuper la première place parmi les criminels sur le banc des accusés.

30. Cette même formule est très souvent attribuée à Bebel.

31. *Gengis Khan* (1162-1227), khan des Mongols en 1206, conquiert le Nord de la Chine et de l'Inde, la Corée, l'Iran, l'Iraq et une partie de la Russie. *Tamerlan*, forme dégradée de Timur Lang (1336-1405) descendant de Gengis Khan, parti du Turkestan, conquiert la Perse, l'Asie centrale, envahit Russie, Inde et Asie Mineure et bat les Turcs.

La Prépondérance allemande

Quelle que soit l'issue de la guerre, la prépondérance allemande s'est déjà clairement manifestée. Incontestablement, Hitler ne possède aucune « arme nouvelle ». Mais la perfection de toutes les armes diverses qui existent et une combinaison bien coordonnée de ces armes — sur la base d'une industrie plus hautement rationalisée — donne un poids énorme à l'impérialisme allemand. Sa dynamique militaire est étroitement liée aux traits spécifiques d'un Etat totalitaire, unité de volonté, concentration de l'initiative, secret de la préparation, soudaineté de l'exécution. En outre, la paix de Versailles a rendu aux Alliés un mauvais service. Après quinze ans de désarmement allemand, Hitler a été obligé de bâtir une armée à partir de rien et, de ce fait, son armée est libre de toute routine et n'a à traîner avec elle aucune technique ni aucun équipement démodés. L'entraînement technique des troupes est inspiré par les idées nouvelles basées sur le dernier mot de la technique. Apparemment, seuls les Etats-Unis sont destinés à dépasser la machine allemande à tuer.

La faiblesse de la France et de la Grande-Bretagne n'était pas inattendue. Les thèses de la IV^e Internationale, en 1934, assuraient : « L'effondrement de la S.D.N. est indissolublement lié au début de celui de l'hégémonie française sur le continent européen. » Ce document programmatique déclare plus loin « L'Angleterre dominatrice a moins de succès encore dans ses desseins », que la bourgeoisie britannique est « terrifiée par la désintégration de son Empire, par le mouvement révolutionnaire en Inde, l'instabilité de ses positions en Chine³² ». La puissance de la IV^e Internationale réside en ce que son programme est capable de subir victorieusement l'épreuve des grands événements.

L'industrie de l'Angleterre et de la France, du fait du flux assuré des super-profits coloniaux, a été longtemps derrière à la fois pour la technique et l'organisation. De plus, la prétendue « défense de la démocratie » par les partis socialistes et les syndicats a créé une situation politique très privilégiée pour les bourgeoisies française et britannique. Les privilèges engendrent toujours paresse et stagnation. Si l'Allemagne révèle aujourd'hui sa colossale prépondérance sur la France et l'Angleterre,

32. *Œuvres*, 4, pp. 49-50.

la part du lion dans la responsabilité de cette situation revient aux défenseurs social-patriotes de la démocratie qui ont empêché le prolétariat d'arracher à temps à l'atrophie France et Angleterre par une révolution socialiste.

« Le Programme de Paix »

En échange de l'asservissement des peuples, Hitler promet d'établir en Europe pour des siècles une « Paix allemande ». Mirage creux ! La « Paix britannique » après la victoire sur Napoléon ³³ ne pouvait durer un siècle — et pas mille ans — que parce que la Grande-Bretagne était le pionnier de la technique nouvelle et d'un système progressiste de production. Indépendamment de la puissance de son industrie, l'Allemagne actuelle, comme ses ennemis, est le porte-drapeau d'un système social condamné. La victoire de Hitler ne signifierait en réalité pas la paix, mais le commencement d'une nouvelle série de heurts sanglants à l'échelle mondiale. En renversant l'Empire britannique, en réduisant la France au statut de la Bohême-Moravie ³⁴, en se basant sur le continent européen et ses colonies, l'Allemagne deviendrait indubitablement la première puissance du monde. A ses côtés, l'Italie pourrait au mieux — et pas pour longtemps — prendre le contrôle du bassin méditerranéen. Mais être la première puissance ne signifie pas être la seule. La lutte pour « l'espace vital » ne ferait qu'entrer dans une phase nouvelle.

L'« ordre nouveau » que le Japon se prépare à établir, en s'appuyant sur la victoire allemande, a comme perspective l'extension de la domination japonaise sur la plus grande partie du continent asiatique. L'Union soviétique se trouverait elle-même coincée entre une Europe germanisée et une Asie japonisée. Les trois Amériques, comme l'Australie et la Nouvelle-Zélande, reviendraient aux Etats-Unis. Si l'on prend en compte en outre l'empire italien provincial, le monde serait temporairement divisé en cinq « espaces vitaux ». Mais l'impérialisme, par sa nature même, abhorre la division du pouvoir. Pour avoir les mains libres contre l'Amérique, Hitler devrait

33. L'Angleterre avait été l'âme des coalitions successives contre Napoléon 1^{er} et c'est à elle qu'il se rendit, par elle qu'il fut exilé.

34. Le démembrement de la Tchécoslovaquie avait donné naissance à une Slovaquie « indépendante » et un « protectorat » de Bohême-Moravie, dirigés et gouvernés par des fonctionnaires allemands.

régler dans le sang ses comptes avec ses amis de la veille, Staline et Mussolini, et les Etats-Unis ne resteraient pas des observateurs désintéressés dans cette nouvelle lutte. La troisième guerre impérialiste serait conduite non par des Etats nationaux, ni par des empires de type ancien, mais par des continents entiers... La victoire de Hitler dans la guerre actuelle ne signifierait donc pas un millier d'années de « paix allemande », mais un chaos sanglant pour des décennies sinon des siècles.

Mais une victoire des Alliés n'aurait pas des conséquences beaucoup plus brillantes. La France victorieuse ne pourrait rétablir sa position comme grande puissance qu'en démembrant l'Allemagne, en restaurant les Habsbourg, en balkanisant l'Europe. La Grande-Bretagne ne pourrait jouer un rôle dirigeant dans les affaires européennes qu'en refourbissant son jeu entre les contradictions entre Allemagne et France d'une part, Europe et Amérique de l'autre. Cela signifierait une édition nouvelle et dix fois pire de la paix de Versailles avec des effets infiniment plus pernicioeux sur l'organisme affaibli de l'Europe. Il faut ajouter qu'une victoire alliée sans l'aide américaine est improbable, et que les Etats-Unis demanderaient sans doute pour leur aide un prix plus élevé que lors de la dernière guerre. L'Europe avilie et épuisée — l'objet de la philanthropie de Herbert Hoover³⁵ — deviendrait le débiteur failli de son sauveur d'outre-Atlantique.

Finalement, si l'on accepte la variante la moins probable, à savoir la conclusion de la paix entre adversaires épuisés conformément à la formule pacifiste « Ni vainqueurs ni vaincus », cela signifierait la réapparition du chaos antérieur, reposant cette fois sur des ruines sanglantes, l'épuisement, l'amertume. En peu de temps, tous les vieux antagonismes remonteraient à la surface avec une violence explosive et éclateraient en nouvelles convulsions internationales.

La promesse des Alliés de créer une fédération européenne démocratique cette fois est le plus grossier de tous les mensonges pacifistes. L'Etat n'est pas une abstraction, mais un instrument du capitalisme monopoleur. Tant que les trusts et les banques ne sont pas expropriés au bénéfice du peuple, la lutte entre les Etats est aussi inévitable que la lutte entre les trusts

35. Herbert C. Hoover (1874-1964) avait dirigé au lendemain de la première guerre l'organisation des « secours » américains qui avait servi de point d'appui à la contre-offensive contre la révolution. Il avait été plus tard président

eux-mêmes. Une renonciation volontaire, de la part de l'Etat le plus puissant, à l'avantage que lui vaut sa force, est une utopie aussi ridicule que la division volontaire des parts du capital entre les trusts. Tant que subsiste la propriété capitaliste, une « fédération » démocratique ne serait qu'une répétition en pire de la S.D.N. avec tous ses vices et moins ses illusions.

C'est en vain que les maîtres impérialistes de la destinée essaient de ressusciter un programme de salut qui a été complètement discrédité par l'expérience des dernières décennies. C'est en vain que leurs valets petits-bourgeois réchauffent les panacées pacifistes depuis longtemps changées en leurs caricatures. Les ouvriers avancés ne seront pas dupes. La paix ne sera pas conclue par les forces qui font la guerre actuellement. Les ouvriers et les soldats dicteront leur propre programme de paix !

Défense de l'U.R.S.S.

L'alliance de Staline avec Hitler qui fut le lever de rideau de la guerre mondiale et conduisit tout droit à l'asservissement du peuple polonais, était le résultat de la faiblesse de l'U.R.S.S. et de la panique du Kremlin face à l'Allemagne. La responsabilité de cette faiblesse ne repose sur nul autre que le même Kremlin : sa politique intérieure, qui a ouvert un abîme entre la caste dirigeante et le peuple ; sa politique extérieure, qui a sacrifié les intérêts de la révolution mondiale aux intérêts de la clique stalinienne.

La mainmise sur la Pologne orientale — gage de l'alliance avec Hitler, et garantie contre Hitler — a été accompagnée de la nationalisation de la propriété semi-féodale et capitaliste en Ukraine et en Biélorussie occidentales. Sans cela, l'U.R.S.S. n'aurait pas pu incorporer à l'U.R.S.S. les territoires occupés. La révolution d'Octobre étranglée et profanée faisait ainsi savoir qu'elle vivait encore.

En Finlande, le Kremlin n'a pas réussi à accomplir un bouleversement social semblable. La mobilisation impérialiste de l'opinion publique mondiale « pour la défense de la Finlande », la menace d'une intervention directe de l'Angleterre et de la France, l'impatience de Hitler qui voulait s'emparer du Danemark et de la Norvège avant que les troupes britanniques et françaises soient apparues sur la terre Scandinave — tout cela a obligé le Kremlin à renoncer à la soviétisation de la Finlande et

à se borner à mettre la main sur les positions stratégiques indispensables.

L'invasion de la Finlande a incontestablement soulevé dans la population soviétique une condamnation profonde. Les ouvriers avancés comprenaient cependant que les crimes de l'oligarchie du Kremlin n'enlevaient pas de l'ordre du jour la question de l'existence de l'U.R.S.S. Sa défaite dans la guerre mondiale signifierait non seulement le renversement de la bureaucratie totalitaire, mais la liquidation des nouvelles formes de propriété, l'effondrement de la première expérience d'économie planifiée et la transformation de tout le pays en colonie, c'est-à-dire la remise à l'impérialisme de ressources naturelles colossales qui lui donneraient un répit jusqu'à la troisième guerre mondiale. Ni les peuples de l'U.R.S.S. ni la classe ouvrière mondiale dans son ensemble ne tiennent à un tel résultat.

La résistance de la Finlande à l'U.R.S.S., malgré son héroïsme, n'a pas plus été une action de défense nationale indépendante que la résistance ultérieure de la Norvège à l'Allemagne. Le gouvernement d'Helsinki lui-même l'a compris quand il a décidé de capituler devant l'U.R.S.S. plutôt que de transformer la Finlande en base militaire pour la France et l'Angleterre. Notre pleine reconnaissance du droit de chaque nation à disposer d'elle-même n'altère pas le fait qu'au cours de la guerre actuelle, ce droit ne pèse pas plus qu'une plume. Il nous faut déterminer la ligne fondamentale de notre position en accord avec des facteurs fondamentaux et pas de dixième ordre. Les thèses de la IV^e Internationale disent :

« Le concept de défense nationale, surtout quand il coïncide avec l'idée de la défense de la démocratie, peut très facilement abuser des ouvriers des pays petits et neutres — Suisse, partiellement Belgique ou pays Scandinaves) [...] Seul un petit bourgeois sans espoir sorti d'un misérable village suisse comme Robert Grimm³⁶ peut penser sérieusement que la guerre mondiale dans laquelle il est entraîné se mène pour la défense de l'indépendance de la Suisse³⁷. »

36. Robert Grimm (1881-1958), socialiste suisse, pacifiste pendant la guerre, l'une des cibles de l'ironie de Trotsky depuis l'époque de Zimmerwald et Kienthal.

37. Œuvres, 4, p. 59. La traduction a été revue légèrement.

Ces paroles prennent aujourd'hui une signification particulière. Ces petits-bourgeois qui croient que c'est à partir d'épisodes tactiques comme l'invasion de l'Armée rouge en Finlande qu'on peut déterminer la stratégie prolétarienne par rapport à la défense de l'U.R.S.S. ne sont en rien supérieurs au social-patriote suisse Robert Grimm.

La campagne lancée par la bourgeoisie mondiale sur la guerre soviéto-finnoise a été extrêmement éloquente dans son unanimité et sa furie. Ni la perfidie ni la violence du Kremlin auparavant n'avaient soulevé l'indignation de la bourgeoisie, car toute l'histoire de la politique mondiale est écrite en termes de perfidie et de violence. Sa crainte et son indignation ont été provoquées par la perspective d'un bouleversement social en Finlande sur le modèle de celui qu'avait réalisé l'Armée rouge en Pologne orientale. Il s'agissait d'une menace contre la propriété capitaliste. La campagne anti-soviétique, qui avait un caractère de classe du début à la fin, a révélé une fois de plus que l'U.R.S.S., en vertu de fondements sociaux établis par la révolution d'Octobre, dont l'existence de la bureaucratie dépend en dernière analyse, demeure encore un Etat ouvrier qui épouvante la bourgeoisie du monde entier. Des accords épisodiques entre la bourgeoisie et l'U.R.S.S. n'altèrent pas le fait qu' « à une échelle historique, l'antagonisme entre l'impérialisme mondial et l'Union soviétique est infiniment plus profond que ceux qui opposent entre eux les différents pays capitalistes ».

Nombre de radicaux petits-bourgeois, qui, hier encore, considéraient l'Union soviétique comme un axe pour grouper les forces « démocratiques » contre le fascisme, ont découvert soudain, maintenant que leurs patries à eux ont été menacées par Hitler, que Moscou, qui n'est pas venu à leur aide, suit une politique impérialiste et qu'il n'existe aucune différence entre l'U.R.S.S. et les pays fascistes.

« Mensonge ! », va répondre tout ouvrier ayant une conscience de classe — « Il existe une différence ! ». La bourgeoisie apprécie cette différence sociale mieux et plus profondément que les girouettes radicales. Assurément, la nationalisation des moyens de production dans un pays, et un pays arriéré comme celui-là, n'assure pas encore la construction du socialisme. Mais elle est susceptible de renforcer les conditions favorables au socialisme, à savoir le développement planifié des forces productives. Tourner le dos à la nationalisation des moyens de production sous prétexte qu'elle n'assure pas en elle-

même le bien-être des masses équivalait à condamner à la destruction une fondation de granit sous prétexte qu'il est impossible de vivre sans murs ni toits. L'ouvrier qui a une conscience de classe sait qu'une lutte victorieuse pour une émancipation totale est impensable sans la défense d'une conquête aussi colossale que l'économie planifiée contre la restauration des rapports capitalistes. Ceux qui ne peuvent pas défendre les anciennes positions n'en prendront jamais de nouvelles.

La IV^e Internationale ne peut défendre l'U.R.S.S. que par les méthodes de la lutte de classe révolutionnaire. Enseigner aux ouvriers à bien comprendre le caractère de classe de l'Etat — impérialiste, colonial, ouvrier — et les relations réciproques entre les classes ainsi que leurs contradictions internes, dans chacune d'entre elles, permet aux ouvriers de tirer des conclusions pratiques de toute situation donnée. Tout en menant une lutte inlassable contre l'oligarchie de Moscou, la IV^e Internationale rejette catégoriquement toute politique qui aiderait l'impérialisme contre l'U.R.S.S.

La défense de l'U.R.S.S. coïncide en principe avec la préparation de la révolution prolétarienne mondiale. Nous rejetons carrément la théorie du socialisme dans un seul pays, qui est née du cerveau du stalinisme ignorant et réactionnaire. Seule la révolution mondiale peut sauver l'U.R.S.S. pour le socialisme. Mais la révolution mondiale apporte avec elle l'élimination inévitable de l'oligarchie du Kremlin.

Pour le renversement révolutionnaire de la clique bonapartiste du Kremlin

Après avoir pendant cinq ans léché les bottes des « démocraties », le Kremlin a révélé son cynique mépris pour le prolétariat mondial en concluant une alliance avec Hitler et en l'aidant à étrangler le peuple polonais, il a fait le fanfaron, avec un chauvinisme honteux à la veille de l'invasion de la Finlande et a étalé une incapacité militaire non moins honteuse dans la lutte qui a suivi. Il a bruyamment promis d'« émanciper » le peuple finnois des capitalistes, puis a capitulé lâchement devant Hitler : telle a été la performance du régime stalinien aux heures critiques de son histoire.

Les procès de Moscou avaient déjà révélé que l'oligarchie totalitaire était devenue un obstacle absolu sur la voie du développement du pays. Le niveau toujours plus élevé des

besoins de plus en plus complexes de la vie économique ne peut plus supporter son étranglement par la bureaucratie. La bande des parasites n'est pourtant pas prête à faire des concessions. En luttant pour sa position, elle détruit ce qu'il y a de meilleur dans le pays. Il ne faudrait pas penser que le peuple qui a fait trois révolutions en douze ans est soudain devenu stupide. Il est réprimé et désorienté, mais il observe et il pense. La bureaucratie lui rappelle chaque jour son existence par sa domination arbitraire, son oppression, sa rapacité et sa soif sanglante de vengeance. Les ouvriers et les kolkhoziens mourant à moitié de faim murmurent avec haine au sujet des caprices dispendieux des commissaires cruels. Pour le 60^e anniversaire de Staline, les ouvriers de l'Oural ont été obligés de travailler pendant un an et demi à un portrait gigantesque du « père des peuples » détesté, fait de pierres précieuses — une entreprise digne du Perse Xerxès ou de l'Égyptienne Cléopâtre^{38 39}. Un régime capable de se laisser aller à de telles abominations ne peut que provoquer la haine des masses.

La politique étrangère correspond à la politique intérieure. Si le gouvernement du Kremlin avait réellement exprimé les intérêts de l'Etat ouvrier, si l'internationale communiste avait servi la cause de la révolution, les masses populaires de la petite Finlande auraient inévitablement été attirées par l'U.R.S.S. et l'invasion de l'Armée rouge, ou bien n'aurait pas été nécessaire du tout ou aurait été acceptée d'emblée par le peuple finnois comme un acte révolutionnaire d'émancipation. En réalité toute la politique antérieure du Kremlin éloignait de l'U.R.S.S. les ouvriers et paysans finnois. Alors que Hitler avait pu compter sur l'aide de ce qu'on appelait « la cinquième colonne » dans les pays neutres qu'il envahissait, Staline ne trouva aucun soutien d'aucune sorte en Finlande en dépit de la tradition de l'insurrection de 1918 et de la longue existence du parti communiste finnois. Dans ces conditions, l'invasion de l'Armée rouge assumait le caractère d'une violence militaire directe et ouverte. La responsabilité de cette violence retombe intégralement et sans partage sur l'oligarchie de Moscou.

38. Allusion au souverain perse Xerxès (Khsaryasha) I^{er} (486-465 av. J.C.), envahisseur de la Grèce, battu à Salamine, célèbre pour son faste, et à la reine d'Égypte *Cleopatra* (69-30) qui vécut avec César puis Marc-Antoine.

39. C'est en janvier 1918 qu'avait été proclamé un gouvernement soviétique de Finlande, chassé après une féroce guerre civile par les forces de Mannerheim, aidé par l'Allemagne. Le P.C. finnois avait été créé au cours d'une conférence en U.R.S.S. en août 1918.

La guerre est le révélateur d'un régime. Comme conséquence de la première période de la guerre, la position internationale de l'U.R.S.S., en dépit de succès trompe-l'œil, a de toute évidence empiré. La politique étrangère du Kremlin a repoussé de l'U.R.S.S. de larges cercles de la classe ouvrière mondiale et des peuples opprimés. Les bases stratégiques de soutien prises par Moscou constitueront un facteur de troisième ordre dans le conflit des forces mondiales. Dans l'intervalle, l'Allemagne a acquis la partie la plus importante et la plus industrialisée de la Pologne et une frontière commune avec l'U.R.S.S., c'est-à-dire une porte vers l'Est. A travers la Scandinavie, l'Allemagne domine la mer Baltique, transformant la Baltique en une bouteille fermement scellée. La Finlande ulcérée tombe sous le contrôle direct de Hitler. Au lieu d'Etats neutres faibles, l'U.R.S.S. affronte maintenant une Allemagne puissante, de l'autre côté de sa frontière de Leningrad. La faiblesse de l'Armée rouge décapitée par Staline a été démontrée au monde entier. Les tendances nationalistes centrifuges à l'intérieur de l'U.R.S.S. se sont intensifiées. Le prestige de la direction du Kremlin a décru. L'Allemagne à l'Ouest, le Japon à l'Est sont aujourd'hui infiniment plus confiants qu'auparavant, avant l'aventure finnoise du Kremlin.

Dans son maigre arsenal, Staline ne pouvait trouver qu'une seule et unique réponse à l'avertissement menaçant des événements : il a remplacé -Vorochilov⁴⁰ par un néant plus vide encore, Timochenko⁴¹. Comme toujours en pareil cas, le but de la manœuvre est de détourner la colère du peuple et de l'armée du principal responsable criminel de ses malheurs et de mettre à la tête de l'armée un individu dont la fiabilité est garantie par son insignifiance. Le Kremlin s'est une fois de plus manifesté comme le principal repaire du défaitisme. C'est seulement en détruisant ce repaire que la sécurité de l'U.R.S.S. peut être protégée.

La préparation du renversement révolutionnaire de la caste dirigeante de Moscou est l'une des tâches principales de la IV^e Internationale. Elle n'est ni simple ni facile. Elle exige de l'héroïsme et des sacrifices. Cependant, l'époque de grandes

40. Klementi E. *Vorochilov* (1881-1969), vieux bolchevik ouvrier, lié à Staline pendant la guerre civile et porté par sa faveur aux plus hautes responsabilités militaires, était d'une médiocrité généralement reconnue et... le chef de l'Armée rouge en 1939.

41. Semion K. *Timochenko* (1895-1970) cavalier, lui aussi lié à Staline pendant la guerre civile, lui devait son avancement.

convulsions dans laquelle est entrée l'humanité portera à l'oligarchie du Kremlin coup sur coup, brisera son appareil totalitaire, suscitera la confiance en elles des masses ouvrières et facilitera ainsi la formation d'une section soviétique de la IV^e Internationale. Les événements vont œuvrer en notre faveur si nous sommes capables de les y aider.

Les Peuples coloniaux dans la guerre

Par le simple fait qu'elle crée d'énormes difficultés et dangers pour les centres impérialistes des métropoles, la guerre a ouvert de larges possibilités aux peuples opprimés. Le grondement du canon en Europe annonce l'approche de l'heure de leur libération.

Si un programme de transformation sociale pacifique est utopique pour les pays capitalistes avancés, alors le programme de libération pacifique des colonies est doublement utopique. D'un autre côté, les derniers des pays arriérés demi-libres ont été réduits en esclavage sous nos yeux (Ethiopie, Albanie, Chine...). Toute la guerre actuelle est une guerre pour les colonies. Certains leur font la chasse, d'autres en détiennent qu'ils refusent d'abandonner. Aucun des deux camps n'a la moindre intention de les libérer de son plein gré. Les centres métropolitains décadents sont forcés de pressurer le plus possible leurs colonies et de leur donner en échange le moins possible. Seule une lutte révolutionnaire directe et ouverte des peuples asservis peut ouvrir la route de leur émancipation.

Dans les pays coloniaux et semi-coloniaux, la lutte pour un Etat national indépendant et par conséquent la « défense de la patrie » est différente en principe de celle des pays impérialistes. Le prolétariat révolutionnaire du monde entier soutient inconditionnellement la lutte de la Chine ou de l'Inde pour l'indépendance nationale, car dans cette lutte, en « arrachant les peuples arriérés à l'asiatisme, au régionalisme, à la soumission à l'étranger, ils portent des coups sévères aux Etats impérialistes ». (La IV^e Internationale et la Guerre)

En même temps, la IV^e Internationale sait d'avance et avertit ouvertement les nations arriérées que leurs Etats indépendants tardivement constitués ne peuvent plus longtemps compter sur un développement démocratique indépendant. Encerclée par le capitalisme décadent et empêtrée dans les contradictions impérialistes, l'indépendance d'un Etat arriéré

sera inévitablement à moitié fictive et son régime politique, sous l'influence des contradictions de classe internationales et de la pression extérieure, tombera obligatoirement dans une dictature contre le peuple — tel est le régime du Parti du Peuple en Turquie, du Guomintang en Chine ; demain, celui de Gandhi sera le même en Inde⁴². La lutte pour l'indépendance nationale des colonies n'est, du point de vue du prolétariat révolutionnaire, qu'une étape transitoire sur la route qui va plonger les pays arriérés dans la révolution socialiste internationale.

La IV^e Internationale ne dresse pas de cloison étanche entre pays arriérés et avancés, révolution démocratique et socialiste. Elle les combine et les subordonne à la lutte mondiale des opprimés contre les oppresseurs. De même que l'unique force authentiquement révolutionnaire de notre époque est le prolétariat international, de même le seul programme véritable pour la liquidation de toute oppression, sociale ou nationale, est celui de la révolution permanente.

La grande leçon de la Chine

La tragique expérience de la Chine est une grande leçon pour les peuples opprimés. La révolution chinoise de 1925-1927 avait toutes les chances de vaincre. Une Chine unifiée et transformée aurait constitué à cette époque un puissant bastion de liberté en Extrême-Orient. Tout le destin de l'Asie et d'une certaine façon du monde entier aurait été différent. Mais le Kremlin, manquant de confiance dans les masses chinoises et recherchant l'amitié des généraux, a utilisé tout son poids pour subordonner le prolétariat chinois à la bourgeoisie et a ainsi aidé Tchiang Kai-chek à écraser la révolution chinoise⁴³. Déçue, divisée et affaiblie, la Chine était grand ouverte à l'invasion japonaise.

Comme tout régime condamné, l'oligarchie stalinienne est déjà incapable d'apprendre les leçons de l'histoire. Au début de la guerre sino-japonaise, le Kremlin rangea de nouveau le parti

42. Le Parti du Peuple, parti nationaliste turc, avait été fondé par Mustapha Kemal et dirigé après sa mort par Ismet Inonu, le Guomintang fondé par Sun Yat-sen était le parti de Tchiang Kai-chek, et le Congrès national indien de Gandhi le parti nationaliste en Inde.

43. *Tchiang Kai-chek* (en fait Jiang Jieshi) (1887-1975) officier nationaliste, chef de l'armée après la mort de Sun Yat-sen avait détruit par la répression et la violence le P.C. et les syndicats chinois. L'I.C. avait fait entrer les militants du P.C.C. dans le Guomintang.

communiste sous l'autorité de Tchiang Kai-chek, écrasant dans l'œuf l'initiative révolutionnaire du prolétariat chinois. Cette guerre, qui approche maintenant de son troisième anniversaire⁴⁴, aurait pu depuis longtemps se terminer par une catastrophe pour le Japon si la Chine l'avait menée comme une authentique guerre du peuple basée sur une révolution agraire et embrasant les soldats japonais de sa propre flamme. Mais la bourgeoisie chinoise craint ses propres masses en armes plus que ses violeurs japonais. Si Tchiang Kai-chek, le sinistre bourreau de la révolution chinoise est obligé par les circonstances de faire la guerre, son programme reste basé, comme avant, sur l'oppression de ses propres ouvriers et les compromis avec l'impérialisme.

La guerre en Extrême-Orient sera de plus en plus liée à la guerre impérialiste mondiale. Le peuple chinois n'arrachera l'indépendance que sous la direction du prolétariat jeune et prêt au sacrifice dont l'indispensable confiance en lui ressuscitera à la faveur de la révolution mondiale naissante. Il saura indiquer une ligne de marche ferme. Le cours des événements met à l'ordre du jour le développement de notre section chinoise en un puissant parti révolutionnaire.

Les Tâches de la révolution en Inde

Dès les tout premières semaines de la guerre, les masses indiennes ont exercé une pression grandissante obligeant les dirigeants nationaux « opportunistes » à parler un langage inhabituel. Mais malheur au peuple indien s'il fait confiance à ces paroles ronflantes ! Sous le masque du mot d'ordre d'indépendance nationale, Gandhi s'est déjà hâté de proclamer son refus de créer des difficultés à la Grande-Bretagne pendant la sévère crise actuelle⁴⁵. Comme si les opprimés, où et quand que ce soit, avaient jamais pu se libérer sauf en exploitant les difficultés de leurs oppresseurs !

La répugnance « morale » de Gandhi pour la violence reflète la peur de la bourgeoisie indienne devant ses propres masses. Elle a d'excellentes raisons de présumer que l'impérialisme britannique va l'entraîner aussi dans le désastre. Londres,

44. Les premiers incidents avaient eu lieu en juillet 1937.

45. Mohandas Gandhi (1869-1948) assurait qu'il serait immoral de faire des difficultés à quelqu'un qui se bat pour sa vie.

pour sa part, prévient qu'au moindre signe de désobéissance, elle appliquera « toutes les mesures nécessaires », y compris, bien sûr, cette aviation qui fait si cruellement défaut sur le front Ouest. Il existe une nette division du travail entre la bourgeoisie coloniale et le gouvernement britannique : Gandhi a besoin des menaces de Chamberlain et de Churchill⁴⁶ pour mieux arriver à paralyser le mouvement révolutionnaire.

Dans le proche avenir, l'antagonisme entre les masses indiennes et la bourgeoisie promet de s'aggraver au fur et à mesure que la guerre impérialiste deviendra de plus en plus une gigantesque entreprise commerciale pour la bourgeoisie indienne. En ouvrant un marché exceptionnellement favorable pour les matières premières, elle peut promouvoir rapidement l'industrie indienne. Si la destruction complète de l'Empire britannique coupe le cordon ombilical qui relie le capital indien à la City de Londres, la bourgeoisie nationale recherchera vite un nouveau patron à Wall Street. Les intérêts matériels de la bourgeoisie déterminent sa politique avec la force des lois de la gravitation.

Tant que le mouvement de libération est contrôlé par la classe exploiteuse, il est incapable de sortir de l'impasse. Le seul moyen de garder l'Inde soudée est la révolution agraire sous le drapeau de l'indépendance nationale. Une révolution dirigée par le prolétariat sera dirigée non seulement contre la domination britannique, mais aussi contre les princes indiens, les concessions étrangères, la couche supérieure de la bourgeoisie nationale et les dirigeants du Congrès national aussi bien que ceux de la Ligue musulmane⁴⁷. C'est la tâche urgente de la IV^e Internationale que de créer en Inde une section stable et puissante.

La politique traîtresse de collaboration de classe à travers laquelle le Kremlin, au cours des cinq dernières années, a aidé les gouvernements capitalistes à préparer la guerre, a été

46. Winston *Churchill* (1874-1965), aristocrate, dirigeant conservateur britannique, caractérisé par sa haine de la révolution et sa méfiance de l'Allemagne, lord de l'amirauté du gouvernement Chamberlain en septembre 1939, était devenu Premier Ministre le 10 mai 1940. Arthur Neville *Chamberlain* (1869-1940), d'une famille d'industriels conservateurs avait été Premier Ministre du 26 mai 1937 au 10 mai 1940. Il avait vainement tenté d'apaiser Hitler et de le tourner vers l'Est ; notamment lors des accords de Munich.

47. Le Congrès national indien, animé à l'époque par des hommes aussi différents, voire opposés, que Gandhi, Nehru et Chandra Bose, était le parti nationaliste indien dont le caractère « hindou » s'était accentué avec la création — appuyée par les Britanniques — de la Ligue Musulmane de M. A. Jinnah.

brutalement liquidée par la bourgeoisie, dès qu'elle n'a piii eu besoin d'un déguisement pacifiste. Mais, dans les pays coloniaux et semi-coloniaux — non seulement en Chine et en Inde, mais en Amérique latine —, la fraude du « Front populaire » continue à paralyser encore les masses ouvrières, en faisant de la chair à canon pour la bourgeoisie « progressiste » et créant ainsi une base politique indigène pour l'impérialisme.

L'Avenir de l'Amérique latine

La monstrueuse croissance des armements aux Etats-Unis prépare à une solution violente des contradictions complexes dans l'hémisphère occidental et devrait bientôt poser brutalement la question de la destinée des pays latino-américains. L'intermède de la politique de « bon voisinage » touche à son terme. Roosevelt ou son successeur sortira bientôt le poing de fer du gant de velours. Les thèses de la IV^e Internationale déclarent :

« L'Amérique centrale et l'Amérique du Sud ne pourront s'arracher à l'arriération et à l'esclavage qu'en unissant leurs Etats dans une fédération puissante. Mais ce n'est pas la tardive bourgeoisie sud-américaine, agence vénale de l'impérialisme étranger, qui sera appelée à résoudre cette tâche, mais le jeune prolétariat sud-américain, dirigeant choisi par les masses opprimées. Le mot d'ordre, dans la lutte contre la violence et les intrigues de l'impérialisme mondial et contre la sanglante besogne des cliques indigènes compradores est donc : Etats-Unis soviétiques de l'Amérique centrale et du Sud⁴⁸. »

Ecrites il y a six ans, ces lignes ont maintenant revêtu une actualité particulièrement brûlante.

C'est seulement sous sa propre direction révolutionnaire que le prolétariat des colonies et des semi-colonies pourra réaliser une collaboration invincible avec le prolétariat des métropoles et la classe ouvrière dans son ensemble. C'est seulement cette collaboration qui peut conduire les peuples opprimés à leur émancipation complète et définitive, par le renversement de l'impérialisme dans le monde entier. Une

48. Œuvres, 4, pp. 56-57.

victoire du prolétariat international délivrera les pays coloniaux de la longue et pénible étape de développement capitaliste en leur ouvrant la possibilité d'arriver au socialisme la main dans la main avec le prolétariat des pays avancés.

La perspective de la révolution permanente ne signifie en aucun cas que les pays arriérés doivent attendre le signal des pays avancés, ou que les peuples coloniaux doivent attendre patiemment que le prolétariat des métropoles les libère. L'aide arrive à celui qui s'aide lui-même. Les ouvriers doivent développer la lutte révolutionnaire dans tous les pays, coloniaux ou impérialistes, où il existe des conditions favorables et ainsi faire un exemple pour les travailleurs des autres pays. Seules l'initiative et l'activité, la résolution et le courage peuvent réellement matérialiser le mot d'ordre « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

La Responsabilité des dirigeants ouvriers traîtres dans la guerre

La victoire de la révolution espagnole aurait pu ouvrir une ère de renversements révolutionnaires dans toute l'Europe et empêcher ainsi la guerre actuelle. Mais cette héroïque révolution, qui contenait en elle toutes les possibilités de vaincre, a été étouffée dans les embrassades de la II^e et de la III^e Internationales, avec la coopération active des anarchistes. Le prolétariat a été appauvri par cette perte d'un autre grand espoir et enrichi des leçons d'une autre monstrueuse trahison.

Le puissant mouvement du prolétariat français en juin 1936 a révélé des conditions exceptionnellement favorables pour la conquête révolutionnaire du pouvoir. Une république soviétique française aurait immédiatement conquis l'hégémonie révolutionnaire sur l'Europe, provoqué des répercussions révolutionnaires dans tous les pays, ébranlé les régimes totalitaires et ainsi sauvé l'humanité du carnage impérialiste actuel avec ses innombrables victimes.

Mais la politique profondément basse, couarde et traîtresse de Léon Blum et de Léon Jouhaux⁴⁹, activement soutenue par la section française de l'I.C., a conduit à l'effondrement d'un des mouvements les plus prometteurs de la dernière décennie.

49. Léon Blum (1872-1950) était le maître à penser de la S.F.I.O., le leader de ceux des socialistes qui étaient pour la guerre contre l'Allemagne. Léon Jouhaux (1879-1954) était secrétaire de la C.G.T. depuis 1909.

L'étranglement de la révolution espagnole et le sabotage de l'offensive prolétarienne en France — ces deux événements tragiques — ont pris place à la veille de la guerre actuelle. La bourgeoisie s'est convaincue qu'avec de tels « dirigeants ouvriers », à sa disposition, elle pouvait faire ce qu'elle voulait, y compris un nouveau massacre des peuples. Les dirigeants de la II^e Internationale ont empêché le prolétariat de renverser la bourgeoisie à la fin de la première guerre impérialiste. Les dirigeants des II^e et III^e Internationales ont aidé la bourgeoisie à déclencher une deuxième guerre internationale. Qu'elle devienne leur tombeau politique !

La II^e Internationale

La guerre de 1914-1918 a scindé la II^e Internationale, d'un coup, en deux camps séparés par des tranchées. Chaque parti social-démocrate défendait sa patrie. Ce n'est que plusieurs années après la guerre que les frères ennemis traîtres se réconcilièrent et proclamèrent l'amnistie mutuelle.

Aujourd'hui la situation de la II^e Internationale est tout à fait différente, — en surface. Toutes ses sections sans exception sont d'un même côté des lignes militaires, dans le camp des Alliés : certains parce qu'ils sont des partis de pays démocratiques, d'autres parce que ce sont des émigrés de pays belligérants ou neutres. La social-démocratie allemande, qui a suivi une politique chauvine méprisable pendant la première guerre impérialiste sous le drapeau des Hohenzollern, est aujourd'hui un parti du « défaitisme » au service de la France et de l'Angleterre. Il serait sans excuses de croire que ces laquais au cœur endurci soient devenus des révolutionnaires. Il existe des explications plus simples. L'Allemagne de Guillaume II⁵⁰ offrait aux réformistes des possibilités suffisantes de sinécures personnelles dans les organismes parlementaires, les municipalités, les syndicats et autres postes. La défense de l'Allemagne impériale était la défense d'une auge bien pleine dans laquelle la bureaucratie ouvrière conservatrice enfouissait son groin. « La social-démocratie ne demeure patriote que tant que le régime politique lui assure profits et privilèges », avertissons-nous dans nos thèses il y a six ans⁵¹. Les mencheviks et les narodniks russes qui

50. *Guillaume II* de Hohenzollern (1859-1941) roi de Prusse, empereur d'Allemagne, abdiqua en novembre 1918.

51. Les thèses en question sont « La IV^e Internationale et la Guerre ».

étaient patriotes même sous le tsar — quand ils avaient leur propre fraction à la Douma, leurs propres journaux, leurs propres permanents syndicaux, et espéraient continuer à progresser dans cette voie — maintenant qu'ils ont perdu tout cela, ont une position défaitiste par rapport à l'U.R.S.S.

En conséquence, « l'unanimité » actuelle de la II^e Internationale s'explique par le fait que toutes ses sections espèrent que les Alliés vont sauver leurs postes et leurs revenus dans la bureaucratie ouvrière des pays démocratiques et restaurer ces postes et ces revenus dans les pays totalitaires. La social-démocratie ne va pas au-delà de rêves éveillés impuissants sur le patronage de la bourgeoisie « démocratique ». Ces invalides politiques sont totalement incapables de lutter même quand c'est de leurs propres intérêts qu'il s'agit.

C'est en Scandinavie que c'est apparu le plus clairement, dans ces pays qui apparaissaient comme le sanctuaire le plus sûr de la II^e Internationale et qui, tous trois, étaient gouvernés pendant nombre d'années par la sobre, réaliste, réformiste et pacifiste social-démocratie. Le socialisme était ce que ces messieurs appelaient la démocratie royale conservatrice, plus l'Eglise d'Etat, plus les chiches réformes sociales rendues possibles pour un temps par la limitation des dépenses militaires. Soutenus par la S.D.N. et protégés par le bouclier de la « neutralité », les gouvernements Scandinaves misaient sur des générations de développement tranquille et pacifique. Mais les maîtres impérialistes n'ont accordé aucune attention à leurs calculs. Il leur a fallu - esquiver les coups du destin. Quand l'U.R.S.S. envahit la Finlande, les trois gouvernements Scandinaves se sont proclamés neutres par rapport à la Finlande. Quand l'Allemagne envahit le Danemark et la Norvège⁵², la Suède proclama sa neutralité par rapport aux deux victimes de cette agression. Le Danemark trouva même moyen de se proclamer neutre par rapport à lui-même. La Norvège, sous la gueule des canons de son gardien l'Angleterre, a été la seule à esquisser quelques gestes symboliques d'autodéfense. Ces héros sont tout à fait prêts à vivre aux dépens de la patrie démocratique, mais se sentent peu enclins à mourir pour elle. La guerre qu'ils n'avaient pas prévue a renversé au passage leurs espoirs d'une évolution pacifique sous le Roi et Dieu. Le paradis Scandinave, dernier refuge des espoirs de la II^e Internationale

52. Le 9 avril, par une attaque simultanée contre les ports, la Wehrmacht avait occupé le Danemark et pris position en Norvège.

est devenu un minuscule secteur de l'enfer impérialiste général.

Les opportunistes social-démocrates ne connaissent qu'une seule politique — celle de l'adaptation passive. Dans les conditions du capitalisme décadent il ne leur reste qu'à livrer une position après l'autre, à réduire leur programme déjà misérable, diminuer leurs revendications et même y renoncer totalement, battre en retraite toujours plus loin jusqu'à ce qu'ils n'aient plus qu'un seul endroit où reculer, un trou de rat. Mais, même de là, la main impitoyable de l'impérialisme les tire par la queue. Telle est la brève histoire de la II^e Internationale. La guerre actuelle est pour elle une seconde mort — définitive cette fois, on peut le penser.

La III^e Internationale

La politique de la III^e Internationale — un mélange d'opportunisme grossier et d'aventurisme débridé — exerce sur la classe ouvrière une influence plus démoralisante encore si possible que la politique de sa sœur aînée la II^e Internationale. Le parti révolutionnaire construit toute sa politique sur la conscience de classe des ouvriers; la III^e Internationale ne se préoccupe que de contaminer et d'empoisonner la conscience de classe.

La propagande officielle de chacun des camps belligérants dénonce parfois très justement les crimes du camp opposé. Goebbels dit pas mal de choses vraies sur la violence britannique en Inde. La presse anglaise et française dit beaucoup de choses pénétrantes sur la politique étrangère de Hitler et de Staline. Néanmoins, cette propagande unilatérale constitue en elle-même le pire poison chauvin. Les demi-vérités sont le type de mensonge le plus dangereux.

Toute la propagande actuelle de l'I. C. appartient à cette catégorie. Après cinq années de honteux léchage de bottes des démocraties, quand l'ensemble du « communisme » a été réduit à un monotone réquisitoire contre les agresseurs fascistes, l'I.C. a découvert tout d'un coup à l'automne de 1939 l'impérialisme criminel des démocraties occidentales. Demi-tour à gauche ! A partir de ce moment, pas un seul mot de condamnation de la destruction de la Tchécoslovaquie et de la Pologne, la mainmise sur le Danemark et la Norvège ni les actes répugnants de bestialité infligés par les bandes de Hitler aux peuples juif et polonais ! Hitler était devenu un végétarien épris de paix,

constamment provoqué par les impérialistes occidentaux. L'alliance anglo-française était présentée par la presse de l'I.C. comme « le bloc impérialiste contre le peuple allemand ». Goebbels^{53 54} lui-même n'aurait rien cuisiné de meilleur! Le parti communiste allemand en émigration brûlait de la flamme de l'amour de sa patrie. Et comme la patrie allemande n'avait pas cessé d'être fasciste, il se trouva que le parti communiste allemand avait... une position social-fasciste . Le temps était enfin venu où la théorie de Staline sur le social-fascisme prenait chair et sang.

A première vue, la conduite des sections française et anglaise de l'internationale communiste est apparue diamétralement opposée. Contrairement aux Allemands, elles étaient obligées d'attaquer leur propre gouvernement. Mais ce défaitisme soudain n'était pas de l'internationalisme, mais une variété déformée de patriotisme... ces messieurs considèrent que leur patrie est le Kremlin duquel dépend leur bien-être. Beaucoup de staliniens français se sont comportés avec un indéniable courage sous la persécution. Mais le contenu politique de ce courage a été souillé par le fait qu'ils enjolivaient la politique rapace du camp ennemi. Que doivent en penser les ouvriers français ?

Les internationalistes révolutionnaires ont toujours été décrits par la réaction comme les agents d'un ennemi étranger. L'I.C. a créé une situation pour ses sections française et anglaise qui fait qu'elle a fourni les bases même d'une telle accusation, poussant ainsi, de force, les ouvriers dans le camp patriotique ou les condamnant à la confusion et la passivité.

La politique du Kremlin est simple : il a vendu l'internationale à Hitler en même temps que du pétrole et du manganèse. Mais la servilité de chien avec laquelle ces gens ont accepté d'être vendus atteste de façon irréfutable la corruption interne de l'I.C.

Ni principes, ni honneur, ni conscience : il ne reste de tout cela aux agents du Kremlin... qu'une échine souple. Mais des gens à l'échine souple n'ont encore jamais conduit de révolution.

L'amitié de Staline avec Hitler ne durera pas toujours ni

53. Le Dr Joseph Goebbels (1897-1945) était le ministre de la propagande de Hitler.

54. Trotsky fait ici allusion à l'époque où, dans une frénésie de division, les sections de l'I.C. accusaient les partis social-démocrates de « se fasciser » et ne parlaient plus de < social-démocratie » mais de « social-fascisme ».

même longtemps. Avant que ce manifeste ait atteint les masses, il est possible que la politique extérieure du Kremlin ait réalisé un nouveau tournant. En ce cas, le caractère de la propagande de l'I.C. changerait également. Si le Kremlin se rapproche des démocraties, l'I.C. exhumerait une fois de plus de son magasin d'accessoires le *Livre brun* sur les crimes du national-socialisme⁵⁵. Mais cela ne veut pas dire que cette propagande aura un caractère révolutionnaire. En changeant d'étiquette elle demeurera aussi servile qu'auparavant. Une politique révolutionnaire exige que l'on dise avant tout aux masses la vérité. Mais l'I.C. ment systématiquement. Nous nous tournons vers les travailleurs du monde et leurs disons : « Ne croyez pas les menteurs ! »

La Social-démocratie et les Staliniens dans les colonies

Des partis liés aux exploiters et intéressés par les privilèges sont organiquement incapables de faire une politique honnête à l'égard des couches les plus exploitées des travailleurs et des peuples opprimés. La physionomie de la II^e et de la III^e Internationale est ainsi éclairée d'une clarté particulière par leur attitude à l'égard des colonies.

Agissant en qualité d'avocat pour les esclavagistes et d'actionnaire dans les profits de l'esclavage, la II^e Internationale n'a dans les colonies aucune section, si l'on ne tient pas compte de groupes accidentels de fonctionnaires coloniaux, particulièrement de francs-maçons français et, de façon générale, de carriéristes « de gauche » qui vivent sur le dos de la population indigène. Ayant renoncé opportunément à l'idée non-patriotique de dresser la population coloniale contre la « patrie démocratique », la II^e Internationale s'est acquise la prérogative de fournir à la bourgeoisie des ministres des colonies, c'est-à-dire des surveillants d'esclaves (Sidney Webb, Marius Moutet⁵⁶ et autres).

En peu de temps, la III^e Internationale qui a commencé par un courageux appel révolutionnaire à tous les peuples opprimés

55. Le communiste allemand Münzenberg et ses camarades avaient composé un « Livre brun » en 1934 sur l'incendie du Reichstag, le procès de Leipzig, etc.

56. Sidney Webb (1859-1947), un socialiste modéré, avait été secrétaire aux colonies dans le gouvernement MacDonald de 1929 à 1931. Marius Moutet (1876-1948) avait été ministre des colonies dans le premier gouvernement Blum de Front populaire ; il était député socialiste de la Drôme.

s'est complètement prostituée sur la question coloniale. Il n'y a pas si longtemps, quelques années, quand Moscou vit s'ouvrir la possibilité d'une alliance avec les démocraties occidentales, le Comintern lança les mots d'ordre d'émancipation nationale non seulement pour l'Abyssinie et l'Albanie, mais aussi pour l'Autriche. Mais, pour les colonies de la Grande-Bretagne et de la France, il se limita à souhaiter des réformes « raisonnables ». A cette époque, l'I.C. défendait les Indiens non contre la Grande-Bretagne mais contre des attaques possibles du Japon, et Tunis contre les griffes de Mussolini⁵⁷. Maintenant la situation a changé d'un seul coup. Indépendance complète pour l'Inde, l'Egypte, Alger!... Dimitrov⁵⁸ n'acceptera rien de moins. Les Arabes et les Nègres ont retrouvé une fois de plus en Staline leur meilleur ami pour ne pas parler, bien entendu, de Hitler et de Mussolini. La section allemande de l'I.C., avec l'impudence caractéristique de sa bande de parasites, défend la Pologne et la Tchécoslovaquie contre les complots de l'impérialisme britannique. Ces gens sont capables de tout et prêts à tout ! Avec un nouveau changement d'orientation du Kremlin à l'égard des démocraties occidentales, ils solliciteront de nouveau respectueusement les démocraties occidentales de bien vouloir octroyer des réformes libérales aux colonies.

Contrairement à la II^e Internationale, le Comintern, du fait de sa grande tradition, exerce une indiscutable influence dans les colonies. Mais sa base sociale a changé en conformité avec son évolution politique. En ce moment, dans les pays de nature coloniale, l'I.C. repose sur la couche qui est la base traditionnelle de la II^e Internationale dans les centres des métropoles. Les miettes qui tombent de ses super-profits ont permis à l'impérialisme de créer un semblant d'aristocratie ouvrière indigène dans les pays coloniaux et semi-coloniaux. Insignifiante si on la compare avec son modèle des centres des métropoles, elle émerge cependant dans le contexte de pauvreté générale et maintient solidement sa prise sur ses privilèges. La bureaucratie ouvrière et l'aristocratie ouvrière des pays coloniaux et semi-coloniaux, avec les fonctionnaires publics d'Etat, fournissent

57. Cette politique qui ne faisait plus de la puissance coloniale l'adversaire n° 1 devait coûter plus cher aux différents P.C. que celle de la période suivante, contrairement à ce qu'une optique un peu trop « eurocentriste » fait parfois dire à certains.

58. Giorgi Dimitrov (1882-1949), vétéran de la social-démocratie et des syndicats bulgares, pionnier du P.C., était le principal dirigeant de l'I.C. en particulier depuis le 7^e congrès en 1935.

aux « amis » du Kremlin des recrues particulièrement serviles. En Amérique latine, l'un des représentants les plus répugnants de ce type est l'avocat mexicain Lombardo Toledano dont le Kremlin a récompensé les services confidentiels en l'élevant au poste décoratif de président de la confédération des travailleurs d'Amérique latine.

En posant sans détours les questions de classes, la guerre place les prestidigitateurs et les girouettes dans une situation de plus en plus difficile que des bolcheviks authentiques doivent utiliser pour chasser définitivement la III^e Internationale des pays coloniaux.

Centrisme et Anarchisme

Parce qu'elle met à l'épreuve tout ce qui existe et balaie tout ce qui est pourri, la guerre représente un danger mortel pour les Internationales qui se survivent. Une partie considérable de la bureaucratie de l'I.C., surtout dans le cas d'un revirement de l'U.R.S.S., se tournera sans aucun doute vers sa propre patrie impérialiste. Les travailleurs, au contraire, iront de plus en plus à gauche. Dans ces conditions, scissions et ruptures sont inévitables. Nombre de symptômes indiquent également la possibilité d'une rupture de la « gauche » de la II^e Internationale. Des groupements centristes d'origine diverses vont fusionner, rompre, créer de nouveaux « fronts », de nouveaux « camps », etc. Notre époque manifesterait cependant que le centrisme lui est intolérable. Le rôle pathétique et tragique joué dans la révolution espagnole par le P.O.U.M., la plus sérieuse et la plus honnête des organisations centristes, restera toujours dans la mémoire du prolétariat avancé comme un terrible avertissement^{59 60}.

Mais l'histoire aime à se répéter. La possibilité n'est pas exclue de nouvelles tentatives pour construire une organisation

59. C'est en septembre 1938 que s'était tenu à Mexico en présence de John L. Lewis et Léon Jouhaux un congrès qui avait fondé la C.T.A.L. (Confédération de Trabajadores de América Latina) dont Lombardo Toledano était le secrétaire général. Vicente Lombardo Toledano (1893-1968), avocat et professeur de droit, leader de la C.T.M., était, au compte de Moscou, le chef d'orchestre de la grande campagne de calomnie contre Trotsky.

60. Sur le P.O.U.M. (Partido Obrero de Unificación Marxista) cette appréciation nuance un peu la sévérité des critiques que l'on retrouvera notamment dans les volumes 10 à 20 des *Œuvres*.

internationale sur le modèle de l'internationale 2 1/2⁶¹, cette fois une Internationale 3 1/4. De telles initiatives ne méritent qu'on s'y attache qu'en tant que reflets des processus bien plus profonds qui se produisent dans les masses laborieuses. Mais on peut dire d'avance en toute certitude que les « fronts », « camps » et « Internationales » centristes, manquant de fondements théoriques, de tradition révolutionnaire ou de programme achevé, n'auront qu'un caractère éphémère. Nous les aiderons en critiquant impitoyablement leur indécision et leur pusillanimité.

Cette esquisse de la banqueroute des vieilles organisations ouvrières ne serait pas complète si nous ne mentionnions pas l'anarchisme. Son déclin constitue le phénomène le plus incontestable de notre époque. Même avant la première guerre impérialiste, les anarcho-syndicalistes français ont réussi à devenir les pires opportunistes et les serviteurs directs de la bourgeoisie. Au cours de la dernière guerre, la plupart des dirigeants anarchistes internationaux sont devenus patriotes⁶². Au plus chaud de la guerre civile en Espagne, les anarchistes ont pris des postes de ministres de la bourgeoisie⁶³. Les phraseurs anarchistes nient l'Etat aussi longtemps qu'il n'a pas besoin d'eux. A l'heure du danger, comme les social-démocrates, ils se font les agents de la classe capitaliste.

Les anarchistes sont entrés dans la guerre actuelle sans un programme, sans une seule idée et avec un drapeau sali par leur trahison du prolétariat espagnol. Ils sont aujourd'hui incapables d'introduire dans les rangs des ouvriers autre chose que la démoralisation patriotique parfumée de lamentations humanitaires. En cherchant un rapprochement avec les ouvriers anarchistes qui sont réellement préparés à se battre pour les intérêts de leur classe, nous exigerons en même temps qu'ils rompent complètement avec ceux de leurs dirigeants qui, dans la guerre comme la révolution, servent de garçons de course à la bourgeoisie.

61. Tel était le surnom que les communistes avaient donné, au début des années 20, à l'Union des partis socialistes qui réunissait, autour des social-démocrates autrichiens, les partis qui ne voulaient être membres ni de la II^e ni de la III^e Internationales.

62. Parmi ceux qui furent accusés de s'être ralliés à la guerre, mentionnons le Français Sébastien Faure et le Russe Kropotkine.

63. Les anarchistes déléguèrent quatre ministres dans le gouvernement Largo Caballero, puis participèrent plus tard à un gouvernement Negrín.

Les Syndicats et la Guerre

Tandis que les magnats du capitalisme de monopole sont au-dessus des organes officiels du pouvoir d'Etat et les contrôlent de leur hauteur, les dirigeants syndicaux opportunistes courent après le marchepied du pouvoir d'Etat et constituent pour lui un soutien dans les masses populaires. Il est impossible de réaliser cette sale besogne tant qu'il existe une démocratie à l'intérieur des syndicats. Le régime intérieur des syndicats, suivant le modèle du régime des Etats bourgeois, devient de plus en plus autoritaire. En temps de guerre, la bureaucratie syndicale devient définitivement la police militaire de l'état-major général de l'armée dans la classe ouvrière.

Mais aucun zèle ne la sauvera. La guerre apporte mort et destruction aux syndicats réformistes actuels. Ceux des syndicalistes qui sont encore jeunes sont mobilisés pour le massacre. Ils sont remplacés par des jeunes, des femmes et des vieux, c'est-à-dire les moins capables de résister. Tous les pays sortiront de la guerre tellement ruinés que le niveau de vie des ouvriers sera rejeté en arrière d'une centaine d'années. Les syndicats réformistes ne sont possibles que sous le régime de la démocratie bourgeoise. Mais la première vaincue de cette guerre sera cette démocratie profondément corrompue. Dans sa chute définitive, elle entraînera avec elle toutes les organisations sur lesquelles elle s'était appuyée. Il n'y aura pas de place pour des syndicats réformistes. La réaction capitaliste va les détruire impitoyablement. Il faut tout de suite avertir les ouvriers de cette perspective et suffisamment fort pour que tout le monde l'entende.

Une époque nouvelle exige des méthodes nouvelles. Des méthodes nouvelles exigent des dirigeants nouveaux. Il n'est possible de sauver les syndicats que d'une seule manière : en les transformant en des organisations de combat qui se fixeront pour but la victoire sur l'anarchie capitaliste et le banditisme impérialiste. Les syndicats joueront un rôle important dans la construction de l'économie socialiste, mais la condition préliminaire pour cela est le renversement de la classe capitaliste et la nationalisation des moyens de production. Les syndicats ne peuvent éviter d'être ensevelis sous les ruines de la guerre que s'ils prennent la route de la révolution socialiste.

La IV^e Internationale

L'avant-garde prolétarienne est l'ennemie irréconciliable de la guerre impérialiste. Mais elle n'a pas peur de cette guerre. Elle accepte la bataille sur le terrain choisi par la classe ennemie. Elle y entre drapeaux déployés.

La IV^e Internationale est l'unique organisation qui ait correctement prédit le cours général des événements mondiaux, qui a indiqué d'avance le caractère inévitable d'une nouvelle catastrophe impérialiste, qui a dénoncé les fraudes pacifistes des démocrates bourgeois et des aventuriers petits-bourgeois de l'école stalinienne, qui a combattu contre la collaboration de classe baptisée « Fronts populaires », qui a cloué au pilori le rôle traître du Comintern et des anarchistes en Espagne, qui a critiqué sans merci les illusions centristes du P.O.U.M. qui a continué à tremper ses cadres inlassablement dans l'esprit de la lutte de classe révolutionnaire. Notre politique dans la guerre n'est que la poursuite sous forme concentrée de notre politique dans la paix.

La IV^e Internationale bâtit son programme sur les fondements théoriques de granit du marxisme. Elle rejette le méprisable éclectisme qui domine maintenant les rangs de la bureaucratie ouvrière officielle des différents camps et qui sert très souvent de masque à sa capitulation devant la démocratie bourgeoise. Notre programme est formulé dans une série de documents accessibles à tout un chacun. On peut en résumer la substance en deux mot : *dictature du prolétariat*.

Notre Programme est fondé sur le bolchevisme

La IV^e Internationale se tient totalement et sans réserves sur les fondements de la tradition révolutionnaire du bolchevisme et de ses méthodes organisationnelles. Laissons les petits-bourgeois extrémistes se plaindre du centralisme. Un ouvrier qui a participé ne fût-ce qu'une seule fois à une grève, sait qu'aucune lutte n'est possible sans discipline ni ferme direction. Toute notre époque est pénétrée de l'esprit du centralisme. Le capitalisme monopoleur a porté la centralisation économique à son ultime limite. Le centralisme d'Etat sous couvert de fascisme a pris un caractère totalitaire. Les démocraties tentent

64. C'est en fait Trotsky qui mena la critique de gauche du P.O.U.M.

de plus en plus de copier son modèle. La bureaucratie syndicale défend âprement son puissant appareil. La II^e et la III^e Internationale se servent ouvertement de l'appareil d'Etat pour combattre la révolution. Dans ces conditions, la garantie élémentaire du succès est d'opposer le centralisme révolutionnaire au centralisme de la réaction. Il est indispensable d'avoir une organisation d'avant-garde prolétarienne soudée par une discipline de fer, une authentique sélection de révolutionnaires trempés prêts à se sacrifier et inspirés par une volonté invincible de vaincre. Préparer systématiquement et sans relâche l'offensive et, quand l'heure est arrivée, frapper pour jeter toute la force de la classe sur le champ de bataille sans hésiter — seul un parti centralisé, qui n'hésite pas lui-même, est capable de l'apprendre aux ouvriers.

Des sceptiques superficiels se plaisent à souligner que le centralisme bolchevique a dégénéré en bureaucratisme. Comme si le cours tout entier de l'histoire dépendait de la structure d'un parti ! En fait, c'est le destin du parti qui dépend du cours de la lutte de classes. Mais en tout cas le parti bolchevique a été l'unique parti qui ait prouvé dans l'action sa capacité à accomplir la révolution prolétarienne. C'est précisément d'un tel parti qu'a besoin maintenant le prolétariat international. Si le régime bourgeois sort de cette guerre impuni, tous les partis révolutionnaires dégénéreront. Si la révolution prolétarienne l'emporte, les conditions qui provoquent la dégénérescence disparaîtront.

Dans les conditions de réaction triomphante, de désillusion et de fatigue des masses, dans une atmosphère politique empoisonnée par la décomposition pernicieuse des organisations traditionnelles de la classe ouvrière, au milieu des difficultés et obstacles accumulés, le développement de la IV^e Internationale a forcément procédé lentement. Des tentatives isolées et au premier abord plus amples et plus prometteuses pour l'unification de la gauche ont été plus d'une fois entreprises par des centristes qui méprisaient nos efforts. Toutes ces tentatives prétentieuses, cependant, se sont réduites en poussière avant même que les masses aient eu le temps de se souvenir de leur nom. Seule la IV^e Internationale, avec obstination, persistance et un succès grandissant, continue à nager contre le courant.

Nous avons subi l'épreuve

Ce qui caractérise une organisation révolutionnaire authentique, c'est avant tout le sérieux avec lequel elle élabore et

éprouve sa ligne politique à chaque tournant nouveau des événements. Le centralisme est fécondé par la démocratie. En pleine guerre, nos sections discutent passionnément toutes les questions de la politique prolétarienne, testant les méthodes et écartant au passage les éléments instables qui nous ont rejoints seulement à cause de leur opposition à la II^e et à la III^e Internationales. La séparation d'avec des compagnons de route indignes de confiance est un faux frais inévitable dans la formation d'un authentique parti révolutionnaire.

L'écrasante majorité de nos camarades dans différents pays a soutenu victorieusement la première épreuve de la guerre. Ce fait est d'une signification inestimable pour l'avenir de la IV^e Internationale. Chaque membre de base de notre organisation n'est pas seulement autorisé mais tenu de se considérer à partir de maintenant comme un officier de l'armée révolutionnaire qui sera constituée dans le feu des événements. L'entrée des masses sur l'arène révolutionnaire va révéler tout de suite l'insignifiance des programmes opportuniste, pacifiste et centriste. Un seul véritable révolutionnaire dans une usine, une mine, un syndicat, un régiment, un bateau de guerre, vaut infiniment mieux que des centaines de petits-bourgeois pseudo-révolutionnaires cuisant dans leur propre jus.

Les hommes politiques de la grande bourgeoisie sont de loin mieux à même de se retrouver avec le rôle de la IV^e Internationale que nos petits-bourgeois pédants. A la veille de la rupture des relations diplomatiques, l'ambassadeur français Coulondre⁶⁵ et Hitler, cherchant, au cours de leur dernière entrevue, à se faire peur l'un à l'autre, se sont retrouvés d'accord sur le fait que « le seul vrai vainqueur » serait la IV^e Internationale⁶⁶. Lors du déclenchement des hostilités contre la Pologne, la grande presse de France, Danemark et autres pays, a publié des dépêches disant que, dans les quartiers ouvriers de Berlin étaient apparues des affiches sur les murs : « A bas Staline ! Vive Trotsky ! » Cela signifie : « A Bas la III^e Internationale ! Vive la IV^e Internationale ! ». Quand une manifestation a été organisée par les plus résolus des ouvriers et des étudiants pour l'anniversaire de l'indépendance nationale⁶⁷, le « Protec-

65. Robert Coulondre (1885-1959) était ambassadeur de France à Berlin lors de la déclaration de guerre.

66. En fait, le nom de « IV^e Internationale » n'avait pas été prononcé, seulement celui de « Trotsky » dont on comprend la réserve.

67. L'anniversaire de la naissance de la Tchécoslovaquie est le 28 octobre (commémoration de 1918).

teur », le baron von Neurath ⁶⁸ a publié une déclaration officielle reportant la responsabilité de cette manifestation sur les « trotskystes » tchèques. La correspondance de Prague parue dans le journal édité par Beneš⁶⁹, l'ancien président de la République tchécoslovaque confirme le fait que les ouvriers tchèques sont en train de devenir « trotskystes ». Pour le moment, ce ne sont que des symptômes. Mais ils indiquent sans qu'on puisse se tromper le sens du développement. La nouvelle génération d'ouvriers que la guerre va pousser sur la route de la révolution se rangera à sa place sous notre drapeau.

La Révolution prolétarienne

Les conditions fondamentales pour la victoire de la révolution prolétarienne ont été établies par l'expérience historique et clarifiées sur le plan théorique : 1. L'impasse bourgeoise et la confusion de la classe dominante qui en résulte, 2. le vif mécontentement et l'aspiration à des changements décisifs dans les rangs de la petite bourgeoisie sans le soutien de laquelle la grande bourgeoisie ne peut pas se maintenir, 3. La conscience du caractère intolérable de la situation et le fait qu'on soit, dans les rangs du prolétariat, prêts à des actions révolutionnaires, 4. Un programme clair et une direction ferme de l'avant-garde prolétarienne — telles sont les quatre conditions pour la victoire de la révolution prolétarienne. La principale raison des défaites de nombreuses révolutions a sa racine dans le fait que ces quatre conditions n'atteignent que rarement le nécessaire degré de maturité au même moment. En histoire, la guerre est souvent la mère de la révolution précisément parce qu'elle secoue jusque dans leurs fondations des régimes totalement surannés, affaiblit la classe dirigeante, et hâte la montée de l'agitation révolutionnaire dans les classes opprimées.

Déjà la désorientation de la bourgeoisie, les inquiétudes et le mécontentement des classes populaires sont intenses, non seulement dans les pays belligérants, mais aussi dans les pays neutres; ces phénomènes s'intensifieront avec chaque mois de guerre. Au cours des vingt dernières années, c'est vrai, le

68. Le baron Konstantin von Neurath (1873-1956), diplomate de carrière et nazi, était « protecteur » de Bohême-Moravie depuis 1939.

69. Eduard Beneš (1884-1948), président de la République tchécoslovaque avait démissionné après Munich et se trouvait en émigration à Londres.

prolétariat a subi une défaite après l'autre, chacune plus grave que la précédente, a perdu ses illusions dans ses vieux partis et abordé la guerre incontestablement dans un état d'esprit dépressif. On ne devrait cependant pas surestimer la stabilité ou la capacité de durer de tels sentiments. Les événements les ont fait apparaître ; les événements les feront disparaître.

La guerre comme la révolution est faite d'abord et avant tout par la plus jeune génération. Des millions de jeunes, incapables d'accéder à l'industrie, ont commencé leur vie comme chômeurs et sont ainsi restés à l'écart de la vie politique. Aujourd'hui, ils sont en train de trouver leur place, ou bien ils la trouveront demain : l'Etat les organise en régiments, et pour cette raison même, ouvre la possibilité de leur unification révolutionnaire. Sans aucun doute, la guerre secouera aussi l'apathie des générations plus anciennes.

Le Problème de la Direction

Reste la question de la direction. Est-ce que la révolution ne va pas être trahie cette fois aussi dans la mesure où il y a deux Internationales au service de l'impérialisme alors que les éléments authentiquement révolutionnaires constituent une petite minorité ? En d'autres termes, allons-nous réussir à préparer à temps un parti capable de diriger la révolution prolétarienne ? Pour répondre correctement à cette question, il faut bien la poser. Naturellement, tel ou tel soulèvement peut et même doit se terminer par une défaite due à l'absence de maturité de la direction révolutionnaire. Mais il ne s'agit pas d'un soulèvement unique. Il s'agit d'une époque révolutionnaire entière.

Le monde capitaliste n'a pas d'issue, à moins de considérer comme telle une agonie prolongée. Il faut se préparer pour des longues années, sinon des décennies, de guerres, de soulèvements, de brefs intermèdes de trêve, de nouvelles guerres et de nouveaux soulèvements. C'est là-dessus que doit se fonder un jeune parti révolutionnaire. L'histoire lui donnera suffisamment d'occasions et de possibilités de s'éprouver lui-même, d'accumuler de l'expérience et de mûrir. Plus vite les rangs de l'avant-garde fusionneront, plus l'époque des convulsions sanglantes sera raccourcie, moins notre planète aura à supporter de destructions. Mais le grand problème historique ne sera en aucun cas résolu jusqu'à ce qu'un parti révolutionnaire prenne la tête du prolétariat. La question des rythmes et des intervalles est

d'une énorme importance, mais elle n'altère ni la perspective historique générale ni la direction de notre politique. La conclusion est simple : il faut faire le travail d'éduquer et d'organiser l'avant-garde prolétarienne avec une énergie décuplée. C'est précisément en cela que réside la tâche de la IV^e Internationale.

La plus grosse erreur est commise par ceux qui, cherchant à justifier des conclusions pessimistes, font simplement référence aux tristes conséquences de la dernière guerre. En premier lieu, la dernière guerre a donné naissance à la révolution d'Octobre sur les leçons de laquelle vit le mouvement ouvrier du monde entier. En second lieu, les conditions de la guerre actuelle diffèrent profondément des conditions de 1914. La position économique des Etats impérialistes, y compris les Etats-Unis, est infiniment pire aujourd'hui et le pouvoir de destruction de la guerre infiniment plus grand que ce n'était le cas il y a un quart de siècle. Il y a donc assez de raisons pour attendre cette fois une réaction bien plus rapide et bien plus décisive de la part des ouvriers et de l'armée.

L'expérience de la première guerre n'est pas sans avoir profondément affecté les masses. La II^e Internationale a tiré sa force des illusions démocratiques et pacifistes presque intactes des masses. Les ouvriers espéraient sérieusement que la guerre de 1914 serait la dernière des guerres. Les soldats se sont fait tuer pour épargner à leurs enfants un nouveau massacre. Ce n'est qu'à cause de cet espoir que les hommes ont pu supporter la guerre pendant plus de quatre années. Aujourd'hui, il ne reste presque rien des illusions démocratiques et pacifistes. Les peuples souffrent de la guerre actuelle sans plus y croire, sans en attendre plus que de nouvelles chaînes. Cela s'applique aussi aux Etats totalitaires. La vieille génération ouvrière, qui a porté sur ses épaules le fardeau de la première guerre impérialiste et qui n'a pas oublié ses leçons, est loin encore d'être éliminée de l'arène. La génération suivante, qui a fait ses classes pendant la dernière guerre, entend encore résonner dans ses oreilles les faux mots d'ordre de patriotisme et de pacifisme. L'incalculable expérience politique de ces couches qui sont maintenant écrasées par le poids de la machine de guerre se révélera dans toute sa force quand la guerre obligera les masses laborieuses à se prononcer ouvertement contre leurs gouvernements.

Socialisme ou Esclavage

Nos thèses, *La Guerre et la TV* Internationale* (1934) disent que « le fait qu'apparaisse la nature profondément réactionnaire, putréfiée et pillarde, du capitalisme moderne, la destruction de la démocratie, du réformisme et du pacifisme, le besoin ardent et brûlant du prolétariat d'échapper au désastre imminent mettent à l'ordre du jour la révolution internationale avec une force renouvelée ⁷⁰ ».

Il n'est plus question aujourd'hui, comme au xix^e, d'assurer simplement un développement plus rapide et plus sain de la vie économique : il s'agit aujourd'hui de sauver l'humanité du suicide. C'est précisément l'acuité du problème historique qui coupe complètement l'herbe sous les pieds des partis opportunistes. Le parti de la révolution, au contraire, trouve une source de puissance inépuisable dans la conscience du fait qu'il accomplit une inexorable nécessité historique.

En outre, il est inadmissible de mettre sur le même plan l'avant-garde révolutionnaire actuelle et ces internationalistes isolés qui ont élevé leur voix au début de la dernière guerre. Seul le parti russe des bolcheviks représentait une force révolutionnaire à cette époque. Mais même lui, dans son écrasante majorité, n'arriva pas, sauf pour le petit groupe en émigration autour de Lénine, à secouer l'étroitesse nationale et à s'élever à la perspective de la révolution mondiale⁷¹.

La IV^e Internationale, numériquement et surtout dans sa préparation, possède des avantages infinis sur ses prédécesseurs au début de la dernière guerre. La IV^e Internationale est l'héritière directe du bolchevisme dans son plein épanouissement. La IV^e Internationale a absorbé la tradition de la révolution d'Octobre et a transmuté en théorie l'expérience de la période historique la plus riche entre les deux guerres impérialistes. Elle a foi en elle-même et en son avenir.

La guerre, répétons-le une fois de plus, accélère énormément le développement politique. Ces grandes tâches qui, hier encore, nous semblaient à des années, voire des décennies de nous, peuvent surgir directement devant nous dans les deux ou

70. *Œuvres*, 4, p. 49.

71. Trotsky considérait qu'il y avait eu, autour de Lénine, une véritable « mutation » du bolchevisme à cette époque et un aspect nouveau « ouvert » du bolchevisme. Cf. *Cahiers Léon Trotsky*, n° 17, p. 23, à propos du ralliement de Rakovsky au bolchevisme.

trois années qui viennent et même avant. Les programmes qui reposent sur les conditions habituelles de temps de paix vont rester inévitablement suspendus en l'air. D'un autre côté, le programme de la IV^e Internationale de revendications transitoires, qui semblait si « irréel » à des hommes politiques à courte vue, va révéler sa pleine signification dans le procès de mobilisation des masses pour la conquête du pouvoir d'Etat.

Au début de la nouvelle révolution, les opportunistes vont tenter une fois de plus, comme ils l'ont fait il y a un quart de siècle, d'imprégner les ouvriers de l'idée qu'il est impossible de construire le socialisme sur des ruines et la dévastation. Comme si le prolétariat était libre de choisir! Il faut construire sur les fondations que nous donne l'histoire. La révolution russe a démontré que la domination des ouvriers pouvait sortir un pays très arriéré de la plus profonde pauvreté. D'autant plus grands sont les miracles qui s'ouvrent devant le prolétariat des pays avancés. La guerre détruit les structures, les chemins de fer, les usines, les mines, mais elle ne peut détruire la technique, la science, les qualifications professionnelles. Après avoir créé son propre Etat, organisé correctement ses propres rangs, amené au travail les forces qualifiées héritées du régime bourgeois, et après avoir organisé la production conformément à un plan unifié, le prolétariat va non seulement restaurer en quelques années tout ce qui a été détruit par la guerre, mais créer aussi les conditions de la plus grande floraison culturelle sur le fondement de la solidarité.

Que faire ?

Ce manifeste est adopté par la conférence extraordinaire de la IV^e Internationale à un moment où, après avoir submergé la Hollande et la Belgique et écrasé la résistance initiale des troupes alliées, les armées allemandes sont en train de rouler, comme une marée de feu, en direction de Paris et de la Manche. A Berlin, on s'empresse de célébrer la victoire. Dans le camp des Alliés, c'est l'inquiétude, proche de la panique. Nous n'avons ici ni la possibilité ni le besoin de nous engager dans des spéculations stratégiques sur les prochaines étapes de la guerre. L'énorme supériorité militaire de Hitler marque de toute façon de son sceau la physionomie politique de la terre entière.

« Mais la classe ouvrière n'est-elle pas obligée, dans les conditions actuelles, d'aider les démocraties dans la lutte contre

le fascisme allemand ? » C'est ainsi que la question est posée par de larges cercles petits-bourgeois pour lesquels le prolétariat n'est jamais qu'un outil auxiliaire de telle ou telle fraction de la bourgeoisie. Nous rejetons avec indignation cette politique. Naturellement, il existe une différence entre les régimes politiques bourgeois dans la société bourgeoise exactement comme il existe une différence de confort entre les wagons de classes différentes dans un train. Mais quand le train plonge dans un abîme, la distinction entre la démocratie décadente et le fascisme meurtrier disparaît devant l'effondrement de l'ensemble du système capitaliste.

Par ses victoires et ses actes pleins de bestialité, Hitler a provoqué la haine aiguë des ouvriers dans le monde entier. Mais entre la haine légitime que lui vouent les ouvriers et l'aide apportée à ses ennemis plus faibles mais non moins réactionnaires il y a un gouffre infranchissable. La victoire des impérialistes de Grande-Bretagne et de France ne serait pas moins effrayante pour le sort ultime de l'humanité que celle de Hitler et Mussolini. La démocratie bourgeoise ne peut pas être sauvée. En aidant leur bourgeoisie contre le fascisme étranger,* les ouvriers ne feraient qu'accélérer la victoire du fascisme dans leur propre pays. La tâche que pose l'histoire n'est pas de soutenir une partie du système impérialiste contre une autre mais d'en finir avec le système dans son ensemble.

Les Ouvriers doivent apprendre les arts militaires

La militarisation des masses s'intensifie chaque jour davantage. Nous rejetons la grotesque prétention d'en finir avec la militarisation par des protestations pacifiques creuses. Toutes les grandes questions seront tranchées les armes à la main au cours de la prochaine période. Les ouvriers ne doivent pas avoir peur des armes ; au contraire, ils doivent apprendre à s'en servir. Les révolutionnaires ne se séparent pas plus du peuple pendant la guerre qu'en période de paix. Un bolchevik s'efforce de devenir non seulement le meilleur syndicaliste, mais aussi le meilleur soldat.

Nous ne voulons pas permettre à la bourgeoisie de mener des soldats qui n'ont pas été entraînés ou l'ont été à moitié à la dernière heure sur le champ de bataille. Nous réclamons que l'Etat fournisse tout de suite aux ouvriers et aux chômeurs la possibilité d'apprendre à manipuler le fusil, la grenade à main,

la mitrailleuse, le canon, l'avion, le sous-marin et les autres instruments de guerre. Des écoles militaires spéciales sont nécessaires en relation étroite avec les syndicats de sorte que les ouvriers puissent devenir des spécialistes qualifiés de l'art militaire, capables d'occuper des postes de commandement.

Ce n'est pas notre guerre

En même temps nous n'oublions pas un instant que cette guerre n'est pas notre guerre. Contrairement à la II^e et la III^e Internationales, la IV^e Internationale construit sa politique non sur les fortunes militaires des Etats capitalistes mais sur la transformation de la guerre impérialiste en une guerre d'ouvriers contre les capitalistes, pour le renversement des classes dirigeantes de tous les pays, la révolution socialiste mondiale. Les changements des lignes de front, la destruction des capitales nationales ne représentent de ce point de vue que des épisodes sur la route pour la construction de la société moderne.

Indépendamment du cours de la guerre, nous remplirons notre tâche fondamentale : nous expliquons aux ouvriers que leurs intérêts et ceux du capitalisme assoiffé de sang sont irréconciliables. Nous mobilisons les travailleurs contre l'impérialisme. Nous propageons l'unité des travailleurs dans tous les pays belligérants et neutres; nous appelons à la fraternisation des ouvriers et des soldats dans chaque pays, et des soldats avec les soldats de l'autre côté de la ligne du front. Nous mobilisons les femmes et les jeunes contre la guerre. Nous menons un travail constant, persistant, inlassable de préparation à la révolution — dans les usines, les ateliers, dans les villages, dans les casernes, au front et dans la flotte.

Tel est notre programme. Prolétaires du monde, il n'y a pas d'autre issue que de vous unir sous le drapeau de la IV^e Internationale !

[EXCUSES...]¹

(26 mai 1940)

Mon cher général^{1 2},

J'ai été réellement désolé hier, quand j'ai appris par mes jeunes amis que vous aviez appelé chez nous et qu'on vous avait dit que je ne pouvais recevoir personne. Il est vrai que j'ai dû terminer un document très important³ et donner ordre de ne pas recevoir de visiteurs, mais cet ordre concernait les journalistes, photographes etc. Dans mon esprit, cela ne pouvait en aucun cas vous concerner. J'aurais été très heureux de vous voir et de vous montrer le « champ de bataille »... en tout cas je suis très touché de votre visite amicale, et je vous exprime mes remerciements les plus cordiaux.

Excusez-moi de vous écrire en anglais mais, en ce moment, je n'ai personne à ma disposition à qui je puisse dicter une lettre en espagnol.

1. Lettre à A. Villareal (10727), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le général Antonio I. Villareal (1879-1944), vieux révolutionnaire mexicain, dirigeant au début du siècle du « parti libéral », clandestin et collaborateur de *Régénération*, participa au soulèvement armé en 1910, fonda la C.N.T. en 1912 et présida en 1917 la convention mexicaine d'Aguascalientes. Il n'avait pu participer aux travaux de la commission Dewey, qu'il avait soutenue. Il était venu prendre des nouvelles de Trotsky après l'attentat et n'avait pas été reçu.

3. Le document important justifiant des ordres aussi draconiens au lendemain d'un attentat qui provoquait évidemment des visites de solidarité devant être traitées avec considération, était vraisemblablement la traduction anglaise du *Manifeste*. Trotsky avait achevé le texte russe dans la nuit du 23 mai, quelques jours avant l'attentat et, occupé le jour et le lendemain de l'attaque, devait néanmoins voir cette version anglaise. Si notre hypothèse est juste, il nous faut admettre que la Conférence internationale réunie à New York deux dimanches de suite, les 19 et 26 mai, n'avait pas adopté le texte même du *Manifeste*, qu'elle ne pouvait, du fait de l'attentat, avoir reçu, mais qu'elle en avait adopté les grandes lignes, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire. Nous en voyons une confirmation supplémentaire 1) dans le fait que le *Manifeste* n'a jamais porté de date, 2) dans une lettre de Trotsky à Cannon, du 28 mai, disant qu'il espère que le texte anglais en est arrivé à New York.

**LETTRE
AU PROCUREUR GÉNÉRAL
DU MEXIQUE¹**
(27 mai 1940)

Au cours de mon interrogatoire par un représentant du bureau du procureur général le 24 mai, il m'a été demandé, entre autres choses, qui je suspectais d'être derrière l'attentat contre ma vie. J'ai répondu : Joseph Staline. J'ai donné des explications détaillées sur les méthodes d'organisation du G.P.U. dans les pays étrangers. Cette partie de mon témoignage a été laissée complètement en dehors du procès-verbal, sans aucun doute pour des raisons d'étiquette internationale ou peut-être du fait d'aspects techniques de la procédure. Mais puisque les autorités sont intéressées avant tout à résoudre l'affaire, je sens de mon devoir de compléter mon bref témoignage sur le crime ici, parce que, selon moi, ce témoignage est d'une importance décisive quand à *la façon de mener en général l'enquête judiciaire*.

Il est avant tout nécessaire d'affirmer que la tentative d'assassinat ne pouvait avoir d'autre instigateur que le Kremlin, que Staline, par l'intermédiaire de l'agence du G.P.U. à l'étranger. Au cours des toutes dernières années, Staline a abattu des centaines de mes amis réels ou prétendus. Il a réellement exterminé ma famille entière, à l'exception de moi-même, de ma femme et d'un de mes petits-enfants. Par l'intermédiaire de ses agents à l'étranger, il a assassiné un des vieux dirigeants du G.P.U., Ignace Reiss¹², qui s'était publique-

1. Lettre au Procureur général (T 4876-3), traduit du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

2. Ignace Reiss est le nom sous lequel était connu depuis sa mort Ignacy S. Poretski (1899-1937), militant communiste de Galicie, entré dans les services secrets de l'Armée rouge, devenu responsable des services du N.K.V.D. — le G.P.U. — en Europe occidentale en 1933. Convaincu par les Procès de Moscou, il adressa le 17 juillet 1937 aux dirigeants soviétiques une lettre dans laquelle il annonçait qu'il rejoignait la IV^e Internationale. Il avait été assassiné en septembre 1937 près de Chamblandes, en Suisse.

ment déclaré mon partisan. Ce fait a été établi par la police française et les tribunaux suisses. Les mêmes agents du G.P.U. qui ont tué Reiss filaient mon fils à Paris³. La nuit du 7 novembre 1936, des agents du G.P.U. ont pénétré par effraction dans le bureau parisien de l'institut hollandais d'Histoire sociale et y ont volé une partie de mes archives. Deux de mes secrétaires, Erwin Wolf et Rudolf Klement⁴ ont été assassinés par le G.P.U., le premier en Espagne et le second à Paris. Tous les spectaculaires procès de Moscou en 1936-1937 avaient pour but de me jeter aux mains du G.P.U.

Il serait possible d'allonger considérablement la liste de ces crimes. Tous avaient pour but mon annihilation physique. Derrière tous ces actes, il y a Staline. L'arme qui est dans ses mains, c'est la police secrète soviétique, appelée le G.P.U., avec ses sections dans tous les pays étrangers. Seuls des gens qui ont intérêt à dissimuler les traces de ces crimes peuvent nier voir jeter le moindre doute sur ces actes bien connus.

En disant cela, je n'exclue pas la possibilité de la participation de la Gestapo de Hitler dans la tentative d'assassinat⁵. Le G.P.U. et la Gestapo sont jusqu'à un certain point liés; il est possible et probable que dans des cas particuliers, les mêmes agents sont à la disposition des deux. Les autorités représentatives du gouvernement allemand ont indiqué publiquement qu'elles me considéraient comme un ennemi dangereux. Il est parfaitement possible que ces deux forces de police aient coopéré dans l'attentat dirigé contre moi. En tout cas, le rôle dirigeant revient incontestablement au G.P.U. car mes activités constituent un danger infiniment plus grand pour Staline que pour Hitler.

L'organisation du G.P.U. a des traditions et des méthodes très bien établies en dehors de l'Union soviétique. Quelques

3. Le Russe blanc Anatole *Tchistoganoff* (né en 1910) avait été arrêté le 10 novembre 1936, en plein Palais de Justice, à la suite d'une plainte de Sedov qui l'accusait de le « filer ». Il avait été libéré faute de preuves. Mais il avait été dénoncé comme membre de la bande et des « services » sous le nom de *Lunettes* par une des personnes arrêtées pour l'assassinat de Reiss.

4. Erwin *Wolf* (1902-1937), originaire de la région allemande de Tchécoslovaquie, ancien dirigeant de la section allemande en exil, puis secrétaire de Trotsky en Norvège, était membre du S.I. qui l'avait envoyé en mission en Espagne en 1937. Arrêté, il disparut. Rudolf *Klement* (1908-1938), étudiant allemand, avait été secrétaire de Trotsky à Prinkipo, puis en France secrétaire administratif du S.I. Il avait disparu en juillet 1938 et les débris de son cadavre avaient été retrouvés plus tard dans la Seine.

5. Trotsky fait bien entendu allusion ici à l'attentat récent contre sa maison, où il avait miraculeusement échappé à la mort.

personnes très importantes liées au G.P.U. (le général Krivitsky ⁶, Ignace Reiss, et d'autres) ont rompu avec lui au cours des dernières années et fait toute une série de révélations extrêmement importantes. En caractérisant quelques-unes des méthodes du G.P.U., je me base sur ces révélations ainsi que sur d'autres sources qui m'ont été accessibles.

Avant toute autre chose, il est essentiel d'établir catégoriquement que l'activité du G.P.U. est étroitement entremêlée avec celle du Comintern, ou plus précisément de son appareil, avec ses éléments dirigeants et ses partisans les plus sûrs. Le G.P.U. a besoin pour son activité d'une couverture légale ou semi-légale, et d'un environnement favorable pour le recrutement de ses agents; il trouve cet environnement et cette protection dans les prétendus « partis communistes ».

Le schéma général de l'organisation du G.P.U. à l'étranger est le suivant : *dans le comité central de chaque section du Comintern est placé un dirigeant responsable du G.P.U. pour ce pays*. Son statut n'est connu que du secrétaire du parti et d'un ou deux membres de confiance. Les membres du comité central n'ont que de vagues soupçons sur le statut particulier du responsable en question. Je n'ai aucune indication précise quant au fonctionnement de cette activité au Mexique. Mais il n'y a pas de raison de douter que le Mexique constitue une exception en ce qui concerne les méthodes d'organisation du G.P.U.

En tant que membre du comité central, le représentant du G.P.U. d'un pays a la possibilité d'aborder en toute légalité tous les membres du parti, d'étudier leurs caractères, de leur confier des missions et de les entraîner peu à peu dans le travail d'espionnage et de terrorisme, faisant parfois appel à leur sens de la loyauté vis-à-vis du parti, mais faisant aussi souvent usage de la corruption.

L'ensemble du mécanisme a été découvert en France et en Suisse en liaison avec l'assassinat de Reiss et les tentatives ultérieures contre mon défunt fils et d'autres personnes. En ce qui concerne les Etats-Unis, Krivitsky a établi que la sœur de Browder⁷, secrétaire général du parti, est devenue agent du

6. W. Krivitsky était le pseudonyme de Samuel Ginzburg (1899-1940), un ancien ami d'enfance de Poretski, qui avait fait défection après son assassinat.

7. Earl Russell Browder (1891-1973) était, depuis l'élimination des « droitiers » de Lovestone, le chef indiscuté du P.C. américain et sans doute le responsable devant Moscou de l'ensemble des P.C. du Nouveau Continent. Trotsky savait qu'il avait pris part en personne aux discussions précédant la décision de passer contre lui à « l'action directe ». Dans son livre *Agent de*

G.P.U. grâce à la recommandation de son frère. Cet exemple constitue la règle plus que l'exception.

Tout conduit à penser que les principaux organisateurs de l'attentat venaient du dehors. Il est possible qu'ils aient quitté le Mexique à la veille de l'attentat, après avoir préparé l'opération et réparti les rôles. C'est la façon habituelle d'opérer du G.P.U. lequel, en tant qu'agence gouvernementale, a un intérêt exceptionnel à ne pas laisser de trace derrière lui.

Les agents du G.P.U. qui viennent dans un pays étranger pour une tâche spécifique travaillent toujours par l'intermédiaire du chef local du G.P.U., le membre du comité central du parti local mentionné ci-dessus ; sans cela, ils ne pourraient pas s'orienter dans la situation locale ni sélectionner les indispensables exécutants de leur mission. L'émissaire du dehors et le résident local, ainsi que leurs collaborateurs de confiance, élaborent le plan général de l'entreprise, étudient la liste des collaborateurs possibles et les entraînent pas à pas dans le complot. Le rôle décisif dans cette tâche technique est joué par le résident national et son état-major général.

Je n'ai pas d'informations sur le rôle réel qu'ont joué le sergent Casas et les cinq policiers placés sous ses ordres qui étaient de garde à l'extérieur de ma maison⁸. Je sais seulement qu'ils sont compromis. On ne peut être certains qu'ils ne faisaient pas partie du complot ; le G.P.U. a plus de moyens que n'importe quelle institution au monde, pour convaincre, contraindre et corrompre. Il peut avoir systématiquement insinué aux policiers que j'étais un ennemi du peuple mexicain, leur avoir promis de faire leur carrière, et finalement les avoir payés un bon prix pour leurs services. Mais des agents étrangers n'avaient pas la possibilité d'aborder les policiers mexicains ; il fallait des agents locaux. Pour les agents mexicains engagés dans ce travail de corruption, il faut se tourner vers le comité central du parti communiste et vers l'entourage de ce comité central.

Le G.P.U. s'intéresse particulièrement au problème de la préparation de l'opinion publique pour un acte terroriste, surtout quand la victime est quelqu'un de bien connu sur le plan national et international. Cette partie du travail est toujours

Staline, Krivitsky mentionne comme agent du G.P.U. non la sœur de Browder, mais sa première femme, Catherine Harrison, connue sous le nom de Kitty Harris.

8. Le sergent de police Jesús *Rodriguez Casas*, chef de la sécurité de la maison de Trotsky, avait eu des relations amicales avec tous les habitants de la maison et sa complicité avait dû être recherchée.

confiée à la presse stalinienne, aux orateurs staliniens et aux soi-disant « amis de l'Union soviétique ». Il me semble que l'enquête judiciaire, de ce point de vue, ne peut pas ne pas examiner le travail des journaux *El Popular*, *La Voz de México*, et quelques collaborateurs de *El Nacional*^{9 10 11}. Je ne fais pas allusion ici à la critique de mes convictions, car une telle critique, même la plus sévère, est le droit démocratique le plus élémentaire de chacun. Mais ni *La Voz de México* ni *El Popular* ne se sont jamais occupés de semblable critique. Leur spécialité, comme celle de certains orateurs, surtout Lombardo Toledano *, a été pendant les trois ans et demi de mon séjour au Mexique, la propagation de calomnies contre moi qui sont incroyablement grossières et fantastiques.

Je rappelle qu'à plusieurs reprises ils m'ont accusé d'être lié avec tous les cercles réactionnaires du Mexique et de l'étranger : dans un de ses discours, Toledano a affirmé que j'étais en train de préparer une grève générale contre le gouvernement Cárdenas¹¹, dans *El Machete* et ensuite *La Voz de México*¹², on m'accuse tous les dimanches de préparer une révolution avec le général Cedillo et bien d'autres contre-révolutionnaires réels ou supposés; on me décrit dans des conciliabules secrets avec un certain Dr Atl, collaborant avec les fascistes allemands au Mexique¹³, etc. etc. Récemment, *Futuro*, *El Popular*, comme *La Voz de México* ont répété systématiquement que je suis en contact secrètement avec le député réactionnaire du congrès

9. *El Popular* était le quotidien de la C.T.M., qui servait de fer de lance aux attaques contre Trotsky ; *La Voz de México* était l'hebdomadaire du P.C.M. qui se livrait à la même besogne, avec plus de discrétion du fait de la faiblesse de son tirage; *El Nacional* était l'organe du parti gouvernemental, le P.R.M., mais certains de ses rédacteurs, « progressistes » faisaient partie de la bande de Lombardo Toledano et travaillaient main dans la main avec les ennemis de Trotsky.

10. Vicente Lombardo Toledano, avocat, professeur de droit, devenu secrétaire général de la centrale syndicale C.T.M. avait été la cheville ouvrière des attaques de tout ordre contre Trotsky au Mexique et ce dernier le considérait comme un agent direct et conscient du G.P.U. Cf. *Œuvres*, 16, « Déclaration inévitable » ; pp. 198-202, et la phrase décisive, p. 202, « M. Toledano agit non pas en représentant de la politique intérieure du Mexique mais en tant qu'agent de la politique extérieure du G.P.U. »

11. Lázaro Cárdenas (1895-1970) était devenu président en 1934 et s'était appuyé sur le mouvement ouvrier, qu'il contrôlait, pour affirmer l'indépendance du Mexique face à l'impérialisme.

12. *La Voz de México*, un nouveau nom inspiré par un vieux journal catholique, était le nouveau nom du journal hebdomadaire du P.C., dont *Machete* (petit sabre) était l'ancien nom.

13. Saturnino Cedillo (1880-1939) et Gerardo Murillo dit Dr Atl (1875-1964) étaient des représentants de l'extrême-droite mexicaine.

américain Dies et que je lui ai fourni des renseignements sur le Mexique. Toutes ces accusations, il est facile de le voir, n'ont aucun sens, car elles m'attribuent des actes qui sont, non seulement contraires à mes convictions et à l'œuvre de ma vie, mais aussi à mes intérêts immédiats, puisque je devrais avoir perdu la raison pour commettre des actes déloyaux à l'égard du gouvernement mexicain qui m'a accordé une hospitalité aussi généreuse.

Je n'ai pas besoin de rappeler que j'ai, de façon réitérée, appelé dans la presse mes accusateurs à porter l'affaire devant une commission désignée par le gouvernement ou par le parti révolutionnaire mexicain (P.R.M.)* ¹¹ * * ¹⁴ afin d'examiner publiquement les accusations lancées contre moi. [Lombardo] Toledano et les chefs du parti communiste ont toujours pris grand soin de ne pas accepter cette proposition.

On ne peut s'empêcher de poser la question : pourquoi M. Lombardo Toledano et les dirigeants du parti communiste mexicain se sentent-ils obligés de répandre systématiquement des calomnies sur mon compte, avec l'objectif ostensible de me discréditer aux yeux des autorités et de l'opinion publique du Mexique? Ces messieurs ne peuvent rien avoir contre moi personnellement, puisque je n'ai jamais eu avec eux ni relations personnelles ni conflits personnels. S'ils travaillent avec tant de zèle et si peu de vergogne, c'est seulement parce qu'ils ont reçu instruction de le faire.' Qui peut l'avoir fait ? De toute évidence, l'homme du Kremlin, Joseph Staline.

Je ne veux pas dire par là que [Lombardo] Toledano et les chefs du parti communiste ont pris part directement à la préparation de l'attentat contre moi. Le G.P.U. applique une stricte division du travail. On demande à des personnes connues de propager des calomnies contre moi. Des agents moins connus, mais plus sérieux, se voient confier la tâche de l'assassinat. Néanmoins, M. Lombardo Toledano n'est pas un enfant. Il connaît parfaitement les méthodes du G.P.U., particulièrement la persécution systématique à laquelle ont été et sont encore soumis dans le monde entier les membres de ma

14. Le P.R.M. (Partido de la Revolucion Mexicana) avait été constitué le 30 mars 1938, à la place de l'ancien P.R.N. (Partido Revolucionario Nacional). Il était formé de quatre secteurs, dont un secteur ouvrier dominé par la C.T.M. Ce n'était pas formellement un « parti unique », mais tout de même-plus qu'un parti officiel. C'est en tout cas à sa tête que se réglaient toutes les questions, y compris le choix du président.

Toledano que le G.P.U. a entrepris de m'éliminer physiquement. Je suis donc en droit de dire qu'en se consacrant systématiquement à la venimeuse campagne contre moi, *M. Toledano a participé à la préparation morale de l'attentat terroriste*. Par conséquent, le témoignage de Toledano serait d'un immense intérêt pour l'enquête.

Il n'est pas douteux qu'au moins les anciens et les actuels dirigeants du parti communiste savent qui est le dirigeant local du G.P.U. Permettez-moi aussi de supposer que David Alfaro Siqueiros¹⁵, qui a participé en tant que stalinien actif à la guerre civile en Espagne, peut également savoir qui sont les plus importants et les plus actifs des membres du G.P.U., espagnols, mexicains, qui sont en train d'arriver les uns après les autres au Mexique, particulièrement *via* Paris. L'interrogatoire de l'ancien et de l'actuel secrétaire général du parti communiste et également celui de Siqueiros aideraient beaucoup à jeter la lumière sur les instigateurs de la tentative d'assassinat et en même temps à découvrir leurs complices.

15. On peut relever ici la qualité des informations dont disposait Trotsky et les justesses de ses appréciations. Car Siqueiros était effectivement *le chef de la bande qui avait mené l'attaque*. David Alfaro Siqueiros (1896-1974), peintre muraliste connu, membre du P.C. depuis les années vingt et des services sans doute depuis les années trente, avait été colonel (« el coronelazo ») en Espagne pendant la guerre civile. Depuis son retour avec ses compagnons d'armes, il s'était fait connaître par des actions publiques spectaculaires comme ses attaques contre la presse, ses coups de feu au commissariat et surtout ses attaques contre Trotsky.

ACCUSATEURS OU ACCUSÉS?¹

(28 mai 1940)

Le journal *El Popular* et maintenant la revue *Futuro*^{1 2 3} se sont adressés à la Procuration de Justice du District fédéral et ont déposé une plainte contre moi pour le délit de « diffamation ». Pour ma part, je déclare que je suis tout prêt à répondre à leurs sommations et bien entendu à comparaître pour réfuter les accusations formulées. En outre, pendant trois ans et demi, j'ai invité à plusieurs reprises les rédactions de ces organes à déférer les « accusations » contre moi à une commission impartiale désignée soit par le gouvernement, soit par le P.R.M. et n'ai jamais pu obtenir l'accord avec cette proposition de la part de mes « accusateurs ».

La décision présente des rédactions *d'El Popular* et de *Futuro* de placer l'affaire pour examen par les autorités compétentes est une acceptation à retardement de ma proposition ancienne. Je ne pouvais espérer mieux que l'intervention de la justice mexicaine dans cette affaire.

Comme les organisateurs de l'attentat du 24 mai et leurs « amis » ont propagé la rumeur que j'avais organisé un « auto-attentat », de même les personnes qui m'ont calomnié pendant des années au profit de Staline et par ordre du G.P.U., entreprennent aujourd'hui de m'accuser de les avoir diffamées.

Je puis assurer à l'avance à l'opinion publique que les rédacteurs *d'El Popular* et de *Futuro* vont me trouver bien préparé et que les accusateurs seront transformés en accusés.

1. Communiqué de presse, *Los Gangsteres de Stalin*, pp. 172-173.

2. De même qu'*EZ Popular* était le quotidien, *Futuro* était la revue mensuelle de la C.T.M.. En fait l'un et l'autre organe étaient les porte-parole de la fraction Lombardo Toledano, des organes politiques qui répercutaient contre Trotsky toutes les attaques stalinienne.

3. La plainte en diffamation était justifiée par les déclarations de Trotsky à la justice au lendemain de l'attentat. Trotsky avait souhaité cette confrontation en justice.

[SUR LE MANIFESTE DE LA IV^e]¹ (28 mai 1940)

Chers Camarades^{1 2},

Vous avez maintenant, je l'espère, le texte complet du manifeste en anglais³. J'ai été tout à fait désolé du retard occasionné d'abord par un mauvais état de santé, puis par la longueur du document et finalement par l'attentat. Si, comme je l'espère, vous avez déjà approuvé ce document (avec quelques amendements possibles), il faut à mon avis entreprendre tout de suite une action internationale sérieuse sur la base du manifeste. Mes propositions générales sont les suivantes :

1. Publier le manifeste en anglais comme numéro spécial de *Socialist Appeal* ou de *Fourth International*⁴ avec un tirage accru.

2. Outre les canaux généraux de diffusion, je propose d'envoyer des exemplaires à toutes les publications ouvrières, aux « Locaux » syndicaux, aux journaux et revues libérales et radicales, etc., avec une lettre spéciale qui devrait de façon tout à fait amicale inviter ces messieurs et dames à prendre position sur ce document compte tenu de l'importance de la question qui y est traitée. Les lettres devraient être signées du secrétaire général du parti.

3. Il faudrait en même temps qu'on traduise à New York ce document en allemand, français, et si possible en espagnol, et

1. Lettre à J.P. Cannon (7569), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. James P. Cannon (1870-1974) dirigeant du S.W.P. après avoir été jusqu'en 1928 un des dirigeants du P.C. américain, était le destinataire de cette lettre adressée en fait à l'équipe dirigeante.

3. Voir n. 3 p. 76.

4. *Socialist Appeal* était l'organe d'agitation — une ou deux fois par semaine — et *New International* l'organe théorique du Socialist Workers Party.

qu'on le publie en langues étrangères au moins sous la forme d'un bulletin, car nous ne pouvons espérer qu'il va être publié en Europe dans la période qui vient⁵.

4. Il faudrait étudier et discuter sérieusement le document dans les branches du parti.

La longueur du document est déterminée par la nécessité de présenter à nouveau notre programme dans son ensemble en relation avec la guerre. Le parti ne peut pas conserver sa tradition sans répéter périodiquement les idées générales de notre programme.

J'espère recevoir le texte de la traduction avant sa publication du fait de malentendus secondaires inévitables dans un texte de pareille longueur.

P.S. : Le camarade Hank⁶ est arrivé juste à temps. Inutile de dire combien sa présence a été utile ici cette semaine.

La démission de Burnham⁷ est une excellente confirmation de notre analyse et de notre pronostic concernant l'ex-minorité. Nous ne croyons pas que ce soit là la dernière des séparations.

5. Le Manifeste ne fut effectivement pas « publié » en Europe continentale, mais il fut traduit et diffusé clandestinement, ce qui, dans les conditions données, constituait un exploit de taille.

6. Hank Stone était le pseudonyme d'Henry Malter (1909-1986) un ingénieur militaire, membre de l'Opposition presque depuis sa fondation, qui était officier de la Garde nationale et, en cette qualité, une sorte de « responsable militaire » du S.W.P. On l'avait envoyé à Coyoacán pour examiner sous un angle technique les moyens de défense, notamment la fortification de la maison de l'avenue Viena.

7. James Burnham (né en 1905), professeur de philosophie à l'Université Columbia, ancien élève de Dewey, était venu au S.W.P. par le groupe des amis de Muste. En 1939, avec Shachtman, il avait été l'un des leaders de la minorité qui avait fait scission et fondé le Workers Party. Mais, par une lettre datée du 21 mai 1940, Burnham, expliquant que la discussion avait été pour lui l'occasion d'une réflexion de fond, avait donné sa démission du Workers Party parce qu'il rejetait désormais catégoriquement le marxisme dans tous ses aspects. Cette démission, après les arguments échangés, confirmait de façon éclatante tout ce que Trotsky avait écrit à ce sujet.

[UNE ENQUETE QUI S'ÉGARE...]¹

(31 mai 1940)

Monsieur le Président,

A la fin de 1936, dans un moment de péril extrême, non seulement pour ma vie mais aussi pour mon honneur politique, je me suis adressé à vous de la lointaine Norvège et vous m'avez généreusement accordé l'hospitalité. Aujourd'hui, à un moment critique, quand les autorités de police du Mexique commettent une erreur et une injustice évidentes à l'égard de mes collaborateurs et de moi-même, je me vois obligé de m'adresser de nouveau à vous.

Ma maison a été attaquée par une bande du G.P.U. Le général Nunez^{1 2} m'a déclaré en votre nom que la police ferait tout son possible pour éclairer ce crime. Je ne pouvais certainement pas m'attendre à autre chose de la part des autorités que vous dirigez. Je suis cependant forcé de constater amèrement que l'attitude de la police vis-à-vis de cette affaire a changé brusquement dans les trois derniers jours. La circonstance qui a fait que les attaquants, en dépit de l'armement important qu'ils ont mis en jeu pour m'assassiner, ne sont pas arrivés à me tuer, on la retourne contre moi, comme ma « faute ». Une bande de vingt hommes a attaqué ma maison pendant la nuit, neutralisé les policiers, forcé la porte de mon bureau, tiré de 200 à 300 coups de feu, jeté des bombes incendiaires dans la maison et dans la cour, blessé mon petit-fils³ et séquestré de toute

1. Lettre au président Cárdenas (T 4876-5), traduite du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le général José Manuel Nunez était le chef des services secrets mexicains et nous n'avons pas d'indications biographiques à son sujet. Il avait tenu à prendre personnellement l'enquête en main.

3. Le petit-fils blessé au talon était le jeune Sieva, Vsievodol Volkov fils de Zinaïda, la fille aînée de Trotsky, venu au Mexique l'année précédente amené par les Rosmer.

évidence un de mes gardes⁴. A-t-on découvert les criminels? Je ne sais pas. Cependant, deux de mes collaborateurs les plus proches, victimes de cet attentat en même temps que moi, étaient arrêtés, sur la base de soupçons que j'ignore, mais — je l'affirme d'avance — certainement faux. Otto Schüssler⁵ m'a accompagné dans mes pérégrinations dans les onze années écoulées. Charles Cornell⁶ vit dans ma maison depuis un an. Si la police m'avait interrogé sur mes deux collaborateurs avant de les arrêter, j'aurais sans aucun doute dissipé ses soupçons, parce que je les connais tous les deux comme des hommes d'honneur irréprochables, inconditionnellement loyaux au Mexique et fidèles à ses principes. Cependant je n'ai pas été interrogé une seule fois, par qui que ce soit, sur les circonstances qui ont servi de prétexte pour leur arrestation et que je devrais certainement connaître mieux que personne.

Objectivement, rien n'a changé en ces jours : ma maison est encore pleine des traces de l'attentat, mon petit-fils va tous les jours se faire panser. N'a pas changé non plus, bien sûr, mon ardent désir d'aider complètement les autorités à éclairer ce crime. Mais ce qui a changé brusquement, c'est l'attitude des autorités qui enquêtent vis-à-vis des habitants de ma maison : les victimes de l'attentat deviennent de plus en plus des accusés.

Monsieur le Président, cette façon de procéder n'est pas nouvelle. Quand la bande des fascistes norvégiens attaqua ma maison en 1936⁷ pour voler mes archives, et, si possible, m'enlever moi-même, les autorités norvégiennes commencèrent par arrêter les criminels, puis se mirent à suivre *la ligne de moindre résistance*, affirmèrent que l'attaque des fascistes avait été une « étincelle » et m'arrêtèrent avec mon épouse. Il y a

4. Un des gardes de la maison de Trotsky avait disparu avec les assaillants, un jeune Américain, membre du S.W.P., Robert Sheldon Harte; les interprétations divergeaient.

5. Otto Schüssler (1905-1982) était venu de Leipzig à Prinkipo en avril 1932. Il en était reparti en avril 1933. Il avait également séjourné chez Trotsky à Barbizon entre novembre 1933 et avril 1934. Il était revenu prendre des fonctions de secrétaire au début de 1939 : il ne s'agissait donc pas de onze ans auprès de Trotsky mais de moins de trois.

6. Charles Olney Cornell (né en 1911), un enseignant et membre du S.W.P., était garde auprès de Trotsky depuis mai 1939.

7. Dans la nuit du 5 au 6 août 1936, un commando de fascistes norvégiens s'était introduit dans la maison de Trotsky à Hpnefoss en son absence. Us avaient volé des copies de lettres qui furent ensuite publiées par la presse nazie de Berlin.

quelques mois les auteurs de cette « chispa »⁸ ont aidé Hitler à s'emparer de la Norvège⁹.

L'enquête s'engage dans une voie fausse. Je ne crains pas de l'affirmer parce chaque jour qui viendra démentira l'hypothèse ignominieuse de l'auto-assaut¹⁰ et compromettra tous ceux qui la propagent, directement ou indirectement.

Monsieur le Président, je ne puis exprimer mieux ma profonde estime pour votre personne qu'en vous disant toute la vérité. Je suis prêt, à la première demande que vous ferez, à faire toutes les déclarations nécessaires.

Votre attentif serviteur.

8. Nous avons conservé ici le mot castillan. « La chispa », c'est l'étincelle.

9. On sait que le Rassemblement national du major Vidkun Quisling, dont les cambrioleurs de Trotsky étaient membres, allait arriver au pouvoir avec leurs chefs et nombre de ceux qui avaient été les geôliers de Trotsky en Norvège.

10. La version de « l'auto-assaut » (Trotsky ayant organisé, selon elle, un faux attentat contre lui-même afin de pouvoir en accuser le G.P.U.) avait été lancée depuis quelques jours dans la presse du P.C.M. et de la C.T.M. Or la police semblait depuis quelques jours se lancer sur cette piste.

LETTRE AU CHEF DE LA POLICE¹

(31 mai 1940)

Monsieur le colonel Leandro Sánchez Salazar,^{1,2}

En même temps que la protestation que je suis obligé d'envoyer au président de la République, le général Lázaro Cardenas, je me vois obligé d'attirer avec la plus grande urgence votre attention sur les circonstances suivantes ;

1) L'attentat n'est pas un accident inattendu qu'on puisse attribuer à Dies,    Diego Rivera³, etc. L'attentat n'est pas le premier de son espèce, et j'ai pris toutes les mesures de défense face à la perspective d'un attentat inévitable de la part du G.P.U. Maintenant que l'attentat est un fait accompli, on s'en prend à mes amis et défenseurs, on suspecte mes amis d'hier, mais aucun de mes ennemis véritables, bien connus de tout le monde.

2) Je ne sais rien du chauffeur de M. Rivera. Mais la tentative de suggérer que le grand peintre ait pu participer est une fantaisie tout à fait absurde.

3) Cette tentative co  incide de façon surprenante avec les intentions des attaquants eux-mêmes qui criaient : « Vive Alman  z  n !⁴ » pour donner l'impression que cette attaque était un

1. Lettre au colonel Sánchez Salazar (T 4876-6), traduite du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le colonel Leandro A. Sánchez Salazar, chef de la police, venait aussi des services secrets et nous n'avons pas d'indications biographiques le concernant.

3. Le peintre Diego Rivera (1886-1957), ancien camarade de parti et ami personnel de Trotsky, s'était brouillé avec lui au début de 1939. Son chauffeur avait été longuement interrogé dans le cadre de l'enquête à laquelle lui-même se d  roba en quittant sa maison avec l'aide de l'actrice Paulette Goddard et en se réfugiant aux Etats-Unis. Martin Dies (1901-1972)   tait député du Texas.

4. Juan Andreu Alman  z  n (1891-1965), un des plus jeunes généraux de la révolution et l'une des plus grosses fortunes du pays, était le candidat de la droite aux présidentielles, avec le soutien de Rivera notamment.

incident de politique intérieure, puisque, comme on le voit dans la presse, Rivera était lié à la campagne du général Almazán. La règle classique du G.P.U. est de tuer un ennemi et de rejeter la responsabilité sur un autre ennemi.

4) Dans un journal d'aujourd'hui, on publie ceci : « Ultérieurement ont surgi des divergences personnelles entre Trotsky et Diego Rivera. Il y a eu également la circonstance que le peintre a rencontré certains problèmes avec son épouse M^{me} Frida Kahlo, qui ont culminé avec leur divorce. »

« Trotsky a quitté la maison de ses amis et pris celle où il vit actuellement. »

Je suis certain que cette ignominie provient d'un journaliste démoralisé et n'a rien de commun avec les sources officielles d'information.

Mes divergences avec Rivera avaient un caractère politique, théorique et artistique, et elles ont été aggravées par son tempérament impulsif. Toute la correspondance concernant la rupture de nos relations est à la disposition de l'enquête, si une enquête sérieuse a lieu également sur ce point, qui n'a rien à voir avec l'attaque du G.P.U.

Il y a treize mois que ma famille a quitté la maison de Rivera. Nous avons appris son divorce par la presse, il y a cinq ou six mois seulement. Je repousse avec indignation et dégoût cet épisode qui n'a rien à voir avec l'attentat du G.P.U., moralement protégé par MM. Lombardo Toledano et autres.

5) Je n'ai rien de commun avec les activités politiques de Diego Rivera. Nous avons rompu nos relations personnelles voici quinze mois. Je n'ai eu pendant plus d'un an aucune relation avec lui, directe ou indirecte, qui eût pu donner prétexte à la monstrueuse construction qui impute à Diego Rivera la responsabilité de cette action commise indubitablement par les agents du G.P.U. et couverte politiquement par la campagne odieuse de MM. Lombardo Toledano, Laborde, Encina, Salgado⁵ et autres.

5. Après Lombardo Toledano, dirigeant de la C.T.M. et, selon lui, agent du G.P.U., Trotsky mentionne plusieurs dirigeants anciens et nouveaux du P.C.M. Hernán Laborde (1896-1955), cheminot, secrétaire général en 1929, venait d'être exclu et accusé de complicité avec Trotsky, malgré sa participation à la meurtrière campagne contre lui. Le paysan Dionisio Encina (né en 1907), une personnalité assez falote l'avait remplacé. Andrés García Salgado, collaborateur de *Futuro*, était l'un des nouveaux promus au comité central, ce qui rendait probable sa participation à la préparation de « l'action directe » contre Trotsky. Il passait pour avoir été compagnon de Sandino dans la guérilla nicaraguayenne et était commissaire politique en Espagne.

6) Je suis absolument certain que les appréhensions de mes collaborateurs et amis reposent sur des faits de la même valeur que ceux qui concernent Diego Rivera. Je suis certain que les recherches s'orientent vers une impasse. Tous les jours, tous les faits nouveaux, toute piste sérieuse feront s'évanouir ces constructions artificielles et démasqueront les véritables criminels avec leurs inspireurs et protecteurs individuels.

7) Jusqu'à présent, je me suis imposé le mutisme le plus absolu pour ne pas gêner l'enquête. Mais, compte tenu de son orientation fausse — de façon surprenante —, je me réserve le droit absolu de faire appel à l'opinion publique mexicaine et internationale dans cette affaire.

[MONSIEUR LE FRÈRE]¹

(2 juin 1940)

Oui. J'ai dit publiquement que la théorie de l' « auto-assaut » était stupide et extravagante. Un frère de M. Lombardo Toledano^{1 2} affirme, à cet égard, que j'ai insulté la police et en particulier le général Nuhez, de qui, dans le passé, je puis dire que je n'ai reçu qu'aide et attention.

La déclaration de ce député est une falsification grossière. Ni la police en général, ni son chef en particulier n'ont émis l'hypothèse de l' « auto-assaut », dans aucun contexte. Une telle théorie, ou, plus précisément, une affirmation générale de ce type, a été exprimée par des publications dont la mission est de dissimuler et de justifier les crimes de Staline et de son G.P.U. Quelques fonctionnaires de police ont cru de leur devoir *d'enquêter* sur cette assertion. Mais le devoir de la police d'enquêter sur *toutes* les variantes ne me prive pas du droit de caractériser l'assertion de Lombardo Toledano et de ses amis qui rivalisent dans l'absurdité et l'extravagance de leurs calomnies avec le parti communiste... Ou peut-être l'honorable député exige-t-il que je considère moi-même l'hypothèse selon laquelle j'aurais mobilisé vingt hommes armés, capturé les policiers, enlevé l'un de mes gardes, mis le feu à ma propre

1. Communiqué de presse (T 4882), traduit du castillan avec la permission de la Houghton Library.

2. Luis *Lombardo Toledano*, frère du secrétaire général de la C.T.M. et député du P.R.M., avait donné une déclaration assez largement reproduite dans la presse, qu'*EZ Popular* titrait « Trotsky insulte la police mexicaine ». Le ton de la déclaration était d'une xénophobie et d'un chauvinisme assez remarquables. Partant des déclarations de Trotsky sur la théorie de la simulation de l'attentat que la police semble avoir retenue pendant quelques jours, le député écrivait notamment : « Pour Trotsky, la police du Mexique est une police stupide. Elle ne mérite aucun respect. Nous autres, Mexicains, nous pensons autrement [...] Si Trotsky pense cela des institutions de l'unique pays au monde qui a voulu lui donner asile, on s'explique pourquoi il ne lui est permis de vivre dans aucune autre partie de la planète. »

LÉON TROTSKY

maison, attaqué ma femme et moi, blessé mon petit-fils — et tout cela pour des raisons que personne ne peut expliquer de façon cohérente — que je considère donc cette hypothèse comme le résultat du sérieux de la pensée et la preuve de la finesse de la pensée juridique de M. [Lombardo] Toledano et de ses amis ?

Au cours de ma conférence de presse, j'ai dit, en réponse à une question directe, que, bien que je ne puisse être d'accord avec la manière dont M. Salazar procédait avec mes collaborateurs, je n'avais cependant pas le moindre doute que la police ne serait inspirée dans son enquête que par le désir d'établir la vérité.

L'objectif de cette nouvelle insinuation est double : (1) provoquer l'hostilité de la police contre la victime de l'agression et aider ainsi les agresseurs, (2) provoquer, si possible, mon expulsion du Mexique, c'est-à-dire mon transfert aux mains du G.P.U.

Permettez-moi d'ajouter une chose : si on remonte la piste des différentes rumeurs et dénonciations mensongères mises en circulation par des sources mystérieuses et à demi mystérieuses, elle nous conduirait très près du commandement suprême des agresseurs.

[LA DÉMISSION DE BURNHAM]¹

(5 juin 1940)

Cher Ami,

Nous attendons d'une minute à l'autre l'arrivée à notre maison de Konikow^{1 2}, de son hôtel. Egalement celle des gens qui ont fait le voyage en auto. Nous regrettons seulement beaucoup que vous ne soyez pas parmi eux.

Il m'est matériellement impossible de vous donner un nouvel article pour le prochain numéro de *Fourth International*. Vous devriez avoir dans vos dossiers un vieux discours de moi sur l'Armée rouge, traduit ici par Rae Spiegel³. Je doute beaucoup qu'il puisse maintenant vous servir à quelque chose, mais je vous le dis à tout hasard.

Les archives sont prêtes à être embarquées. Je me suis adressé aux autorités mexicaines pour leur coopération nécessaire. Elles ont répondu qu'elles étaient prêtes à faire le nécessaire si j'insistais, mais elles croient qu'une expédition des archives maintenant, pendant l'enquête, peut faire une impression défavorable sur l'opinion publique. Je trouve cet argument très sérieux et j'ai répondu que je suis prêt à renvoyer l'embarquement d'une semaine ou deux dans l'espoir que la police réussira pendant ce temps à découvrir les assaillants.

Burnham ne reconnaît pas la dialectique, mais la dialectique ne lui permet pas d'échapper à son filet. Il est pris comme

1. Lettre à A. Goldman (8326), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Antoinette Konikow (1869-1946), médecin, née en Russie, vétéran du mouvement socialiste et féministe, puis du P.C., avait été, en contact avec Sointsev, l'un des éléments pionniers de l'Opposition de gauche aux Etats-Unis.

3. Rae Spiegel (née en 1908?), militante de la section américaine depuis le début des années 30, avait été secrétaire volontaire de Trotsky à Coyoacán en 37-38.

une mouche dans une toile d'araignée. Le coup porté à Shachtman est irréparable. Quelle leçon sur les blocs principiels et les blocs sans principe! Et ce pauvre Abern⁴. Il y a quatre ans, il avait trouvé le protecteur de sa clique familiale en la personne du Révérend Père Muste⁵ et de son enfant de chœur Spector⁶ ; maintenant, il a recommencé cette expérience avec le catholique sécularisé Burnham et son avocat Shachtman⁷... Au bon vieux temps, nous attendions souvent des années et des décennies pour vérifier un pronostic. Maintenant, le rythme des événements est si fiévreux que la vérification surgit de façon inattendue le lendemain. Pauvre Shachtman !

P.S. : Si vous l'estimez nécessaire, vous pouvez informer M. Metcalf⁸ de la raison du report de l'expédition des archives.

4. Martin Abern (1898-1949), ancien dirigeant du S.P. devenu secrétaire des J.C. et collaborateur de Cannon, puis « chef historique » de l'Opposition, avait participé avec la minorité au conflit de 1940 et rejoint le Workers Party scissionniste.

5. Abraham Johannes Muste (1885-1967), un pasteur, avait été le directeur pédagogique de Brookwood Labor College, puis, de l'A.W.P. et du W.P.U.S. après la fusion A.W.P.-C.L.A. Il avait visité Trotsky en Norvège, à l'été 1936, mais peu après, à Notre-Dame, avait retrouvé sa foi religieuse et rompu pour redevenir pasteur.

6. Maurice Spector (1908-1968) avait été très jeune l'un des fondateurs et dirigeants du P.C. du Canada. Il avait accompagné Cannon au VI^e congrès de l'I.C. et rallié alors l'Opposition. Plus tard il faisait partie de ce que ses adversaires appelaient « la clique Abern ».

7. Max Shachtman (1903-1972), un ancien dirigeant des J.C. et l'un des « chefs historiques » de l'Opposition aux E.-U., avait été l'un des porte-drapeau de l'Opposition de 1939 et était devenu dirigeant du W.P.

8. Keyes DeWitt Metcalf (né en 1899) était responsable de la bibliothèque de Harvard.

[L'AVENIR DES ARMEES DE HITLER]¹ (printemps 1940)

Les soldats de Hitler sont des ouvriers et des paysans allemands^{1 2}. Après la trahison de la social-démocratie et du Comintem, ces ouvriers et paysans ont succombé en grand nombre aux fumées du chauvinisme après les succès militaires sans précédent. Mais la réalité des rapports de classe est plus forte que l'intoxication chauvine.

Les armées d'occupation doivent vivre côte à côte avec les peuples vaincus ; elles doivent assister à l'appauvrissement et au désespoir des masses laborieuses ; elles doivent être témoins de leurs efforts pour résister et protester, d'abord bâillonnés puis de plus en plus ouverts et courageux.

Par ailleurs, la caste militaire et bureaucratique allemande, après une série de victoires et de pillages en Europe, s'élèvera encore plus au-dessus du peuple, étalera de plus en plus ses pouvoirs, ses privilèges et va se démoraliser comme toute caste de parvenus.

Les soldats allemands, c'est-à-dire les ouvriers et les paysans, auront, dans la majorité des cas, plus de sympathie pour les peuples vaincus que pour leur propre caste dirigeante³. La nécessité d'intervenir à tout moment comme « pacificateurs » et oppresseurs désintégrera rapidement les armées d'occupation en les infectant d'un esprit révolutionnaire.

1. Fragment dicté par Trotsky au printemps 1940, Library of Social History New York.

2. Cette vérité première fut soigneusement dissimulée par les belligérants pendant toute la durée de la Seconde Guerre mondiale. On connaît la formule selon laquelle les seuls < bons Allemands » étaient morts — une renonciation totale à l'« internationalisme prolétarien ».

3. Tel était le fondement de l'idée des adversaires du terrorisme individuel en zone d'occupation faisant porter les coups des partisans contre des soldats ordinaires de l'armée allemande.

[IL FAUT UN RECTIFICATIF]¹

(6 juin 1940)

Cher Monsieur,

Suivant attentivement les reflets de l'attaque du 24 mai dans la presse capitaliste, je trouve dans votre précieux journal, dans le numéro en date du 27 mai, une note sous le titre « Trotsky se contredit ». La note m'attribue des versions différentes sur la façon dont j'ai échappé à la fusillade et la pièce dans laquelle j'ai passé la nuit. Cette dépêche constitue du début à la fin une misérable fabrication. Dans mes déclarations, il n'y avait pas et il ne pouvait pas y avoir l'ombre d'une contradiction. Votre rédaction a simplement été victime de comptes rendus tendancieux, pour ne pas dire criminels, dont la source est à rechercher tout près de celle de l'attaque^{1 2}.

La note commence par ces mots : « Les observateurs ont fait divers commentaires sur les déclarations de l'ancien commissaire à la Guerre soviétique *{El Nacional*, 27 mai, section 2, page 2). Vous auriez sans doute pu rendre un très grand service à l'enquête et à l'opinion publique en indiquant plus précisément qui sont ces « observateurs » qui vous ont donné de fausses informations. Ces observateurs ne peuvent pas être des membres de ma maison, ils ne peuvent pas être des enquêteurs et non plus des observateurs de loin. Ne serait-ce pas seulement quelque journaliste qui n'a rien observé du tout, mais plutôt exécuté une instruction du G.P.U. ? Le caractère malveillant de

1. Lettre au directeur d'*El Nacional* (T 4883), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Trotsky pensait qu'il y avait une campagne générale d'intoxication des moyens d'information par les « amis du G.P.U. », mais n'osait pas affirmer encore ce qu'il subodorait, à savoir qu'il y avait de ces derniers dans la rédaction même de l'organe du P.R.M.

l'information est dicté par deux objectifs : égarer l'enquête et préparer le terrain pour l'hypothèse de l'auto-assaut.

Aucun doute que vous comprendrez l'importance de ces circonstances et que vous vous empresserez de faire la clarification nécessaire.

L'ATTENTAT DU 24 MAI¹

(8 juin 1940)

L'attaque se produisit à l'aube, vers quatre heures du matin. Je dormais profondément, car j'avais pris un soporifique après une journée de travail écrasante. Réveillé par les rafales de la fusillade, mais encore plutôt dans un demi-sommeil, je m'imaginai d'abord que l'on célébrait la fête nationale près de la maison, avec des feux d'artifice. Mais les explosions étaient trop proches de nous, à l'intérieur même de la pièce, près de moi et au-dessus de ma tête. L'odeur de la poudre prenait de plus en plus à la gorge. De toute évidence, ce que nous attendions depuis longtemps était maintenant en train de se produire : nous étions attaqués. Où étaient les policiers cantonnés hors de la maison? Qu'étaient devenus les gardes placés à l'intérieur? Pieds et poings liés? Enlevés? Assassinsés? Ma femme avait déjà sauté du lit. La fusillade continuait sans arrêt. Ma femme m'a dit plus tard qu'elle m'avait entraîné sur le plancher, me poussant dans le coin entre le lit et le mur. C'est l'exacte vérité. Elle était restée devant moi, près du mur, comme pour me protéger de son corps. Mais, par gestes et à voix basse, je la persuadai de s'étendre à terre. Les coups de feu venaient de tous côtés, il était difficile de savoir d'où exactement. A un moment, comme elle me le raconta plus tard, ma femme put distinguer la lueur du coup de feu : c'est donc que la rafale partait de la pièce même, bien que nous ne voyions personne. Mon impression est que deux cents coups de feu environ furent tirés, dont une centaine dans la pièce même, tout près de nous. Des éclats de vitre et de plâtre volaient dans toutes les directions. Un peu plus

1. Mémoire aux autorités mexicaines envoyé au président Cárdenas par l'intermédiaire de son chef de cabinet. A. Lenero (T 4887), traduction du russe revue. Les [] indiquent la partie qui ne fut pas publiée dans l'édition au Mexique en 1940 de *Los Gangsters de Stalin* parce qu'elle avait été reprise dans l'étude sur le Comintern et le G.P.U.

tard, je m'aperçus que j'avais été légèrement touché deux fois à la jambe droite.

Quand la fusillade s'arrêta, nous entendîmes notre petit-fils² appeler dans la pièce voisine : « Grand-père ! ». La voix de l'enfant, dans la nuit, au milieu de la fusillade, reste le souvenir le plus tragique de toute cette nuit. Après qu'une rafale eût traversé son lit en diagonale comme l'attestent les marques sur la porte et le mur, l'enfant se jeta sous son lit : une balle traversa matelas, le blessa au gros orteil et s'enfonça dans le plancher. Les assaillants lancèrent deux bombes incendiaires et quittèrent la chambre de notre petit-fils. Criant « Grand-père ! », il courut derrière eux dans le patio, laissant derrière lui une traînée de sang, et, sous le feu, se précipita dans la chambre d'un des gardes, Harold Robins³.

Au cri de notre petit-fils, ma femme se précipita dans sa chambre, déjà vide. Le plancher, la porte et un petit meuble brûlaient. « Ils ont enlevé Sieva », lui dis-je. Ce fut le pire moment. Les coups de feu continuaient, mais déjà loin de notre chambre à coucher, quelque part dans le patio ou dehors, près des murs. Apparemment, les terroristes couvraient leur retraite. Ma femme s'empressa d'étouffer les flammes avec une couverture. Une semaine plus tard, elle devait encore soigner ses brûlures.

Deux membres de notre garde apparurent, Otto [Schüssler] et Charles [Cornell] : ils avaient été séparés de nous pendant l'attaque par un feu nourri de mitraillettes. Ils confirmèrent que les assaillants semblaient s'être retirés puisqu'on n'en voyait plus un seul dans le patio. Le garde de service cette nuit-là, Robert Sheldon Harte avait disparu. Les deux automobiles étaient parties. Pourquoi les policiers de garde, qui stationnaient à l'extérieur, gardaient-ils le silence ? Ils avaient été ligotés par les attaquants qui criaient « Vive Almazân ». Telle fut l'histoire que racontèrent les policiers ligotés.

Ma femme et moi crûmes, le lendemain, que les attaquants avaient tiré à travers les fenêtres et les portes, et qu'aucun d'eux n'avait pénétré dans notre chambre. Pourtant un examen de la

2. Vsiévolod P. Volkov, plus tard Esteban Volkow (né en 1926), était le fils de Zinaïda, fille aînée de Trotsky, qui s'était suicidée en exil à Berlin et de P. I. Volkov, enseignant, mort en déportation après 1935. Il avait été recueilli par son oncle et la compagne de ce dernier, Jeanne Martin, et était finalement arrivé à Mexico en août 1939.

3. Harold Robcrman dit *Robins* (né en 1912) était un peintre en bâtiment que le S.W.P. avait envoyé à Coyoacán comme garde et chauffeur.

trajectoire des balles prouva de façon irréfutable que les huit coups qui frappèrent le mur à la tête des deux lits et qui trouèrent le matelas en quatre endroits, ainsi que les traces de balles dans le plancher sous le lit, ne pouvaient avoir été tirés que de l'intérieur de la pièce. Des douilles trouvées sur le plancher et une couverture roussie en deux endroits témoignent en faveur de la même interprétation.

Quand les terroristes entrèrent-ils dans notre chambre ? Au cours de la première partie de l'attaque, avant que nous soyons réveillés ? Ou bien au contraire pendant les derniers moments, alors que nous étions couchés sur le plancher ? Je penche pour la seconde hypothèse. Ayant tiré à travers portes et fenêtres plusieurs vingtaines de balles, et n'ayant entendu ni cris ni gémissements, les attaquants avaient toutes raisons de penser qu'ils n'avaient pas achevé leur besogne. L'un d'entre eux a dû entrer au dernier moment pour donner le coup de grâce. Il est possible que draps et traversins aient conservé la forme de corps humains. A quatre heures du matin, la pièce était dans l'obscurité. Ma femme et moi restions étendus en silence et sans bouger sur le plancher. Avant de quitter notre chambre, le terroriste qui vint pour vérifier si la tâche était déjà accomplie a pu tirer quelques coups sur le lit « pour en avoir le cœur net ».

Il serait fastidieux d'analyser ici dans le détail les légendes variées, nées de l'incompréhension ou de la malveillance, qui ont servi directement ou indirectement à la théorie de l'attentat simulé. La presse allégua que ma femme et moi n'étions pas dans notre chambre la nuit de l'attentat. *El Popular* — l'organe de l'allié des staliniens, [Lombardo] Toledano — se répandit en propos concernant mes « contradictions » : selon une version, on dit que j'avais rampé dans un coin de la pièce, selon une autre, que j'avais sauté sur le plancher, etc. Il n'y a là-dedans pas un mot de vrai. Toutes les pièces de la maison sont occupées la nuit par des personnes désignées d'avance, à l'exception de la bibliothèque, de la salle à manger et de mon bureau. Mais précisément, les attaquants traversèrent ces pièces et ne nous y trouvèrent pas. Nous dormions là où nous dormions toujours ; dans notre chambre à coucher. Comme on l'a déjà établi, je me jetai dans un coin de la pièce et ma femme m'y rejoignit.

Comment se fait-il que nous ayons survécu ? De toute évidence par un hasard heureux. Les lits furent sous un feu croisé. Peut-être les attaquants eurent-ils peur de se blesser mutuellement et tirèrent-ils instinctivement plus haut ou plus bas qu'ils n'auraient dû. Mais ce n'est qu'une supposition du

domaine de la psychologie. Il est également possible que ma femme et moi ayons aidé le hasard en ne perdant pas la tête, en n'appelant pas au secours, alors que cela n'aurait servi à rien, en ne tirant pas quand cela n'aurait eu aucun sens, mais en restant tranquillement étendus sur le sol, faisant les morts⁴.

[Il pourrait paraître incompréhensible aux non-initiés que la clique de Staline m'eût d'abord exilé, puis ait tenté ensuite de m'assassiner à l'étranger. N'eût-il pas été plus simple de me fusiller à Moscou, comme tant d'autres ?

Voici l'explication. En 1928, lorsque je fus exclu du parti et exilé en Asie centrale, il était encore impossible non seulement de parler de peloton d'exécution, mais même d'arrestation. La génération avec laquelle j'avais traversé la révolution d'Octobre et la guerre civile était encore en vie. Le bureau politique se sentait assiégé de tous côtés. D'Asie centrale, j'avais pu maintenir des contacts directs avec l'Opposition. Dans ces conditions, Staline, après avoir hésité pendant un an, décida d'avoir recours à l'exil comme un moindre mal. Il pensa que Trotsky, isolé de l'U.R.S.S., dépourvu d'appareil et de ressources matérielles, serait incapable d'entreprendre quoi que ce soit. De plus il calcula qu'après être parvenu à me noircir complètement aux yeux de la population, il n'aurait aucune difficulté à obtenir du gouvernement allié de Turquie mon retour à Moscou pour le coup final. Les événements ont toutefois montré depuis qu'il est possible, sans appareil ni ressources matérielles, de prendre part à la vie politique. Avec l'aide de jeunes camarades, j'ai posé les bases de la IV^e Internationale qui se fraie lentement mais sûrement son chemin. Les procès de Moscou de 1936-1937 ont été organisés pour obtenir mon expulsion de Norvège, c'est-à-dire en fait me livrer aux mains du G.P.U. Mais cela n'a pas réussi. J'ai atteint le Mexique. Je sais que Staline a reconnu à plusieurs reprises que c'était une « erreur énorme » de m'avoir exilé. Pour réparer cette erreur, il ne restait qu'une action terroriste.

Au cours des dernières années, le G.P.U. a supprimé des centaines de mes amis, ainsi que des membres de ma famille en U.R.S.S. En Espagne, il a assassiné mon ancien secrétaire Erwin Wolf et plusieurs camarades ; à Paris, il a assassiné mon fils, Léon Sedov⁵, que les tueurs professionnels de Staline

4. Ici commence la coupure indiquée n. 1.

5. Léon (Lev) L. Sedov (1906-1938), fils de Trotsky, l'avait suivi en exil et avait partagé son combat jusqu'à sa mort à Paris dans des circonstances suspectes.

guettaient depuis deux ans. A Lausanne, le G.P.U. a tué Ignace Reiss qui l'avait quitté et avait rejoint les rangs de la IV^e Internationale. A Paris, les agents de Staline ont assassiné un autre de mes anciens secrétaires, Rudolf Klement, dont le corps fut retrouvé dans la Seine, la tête, les mains et les jambes coupées. On pourrait poursuivre cette liste interminable.

Au Mexique, il y eut une tentative évidente de me faire assassiner dans ma maison par un individu muni d'une fausse recommandation d'un homme politique très connu⁶. Ce fut après cet incident, qui donna l'alarme à mes amis, que nous primes des mesures de protection plus sérieuses : garde nuit et jour, système d'alarme, etc.

Après la participation active et véritablement meurtrière du G.P.U. dans les événements d'Espagne, j'ai reçu nombre de lettres de mes amis, surtout de Paris et de New York, à propos des agents du G.P.U. qui ont été envoyés de France ou des Etats-Unis au Mexique. Les noms et les photographies de ces messieurs, je les ai transmis en temps voulu à la police mexicaine. La déclaration de guerre a d'autant plus aggravé cette situation par suite de ma lutte irréductible contre la politique étrangère et intérieure du Kremlin. Mes déclarations et mes articles dans la presse mondiale — sur le démembrement de la Pologne, la faiblesse de l'Armée rouge dirigée par Staline, etc. — ont été reproduits à des dizaines de millions d'exemplaires. Le mécontentement ne cesse de grandir en U.R.S.S. même. En tant qu'ancien révolutionnaire, Staline se souvient que la III^e Internationale était infiniment plus faible au début de la Première Guerre mondiale que ne l'est à présent la IV^e. Le déroulement de la guerre peut donner un puissant élan au développement de la IV^e Internationale, y compris en U.R.S.S. C'est pourquoi Staline ne peut pas avoir manqué de donner ordre à ses agents d'en finir avec moi au plus vite.

Des faits connus de tous et des considérations politiques générales démontrent également sans aucun doute possible que l'organisation de l'attentat du 24 mai ne peut être l'œuvre que du G.P.U. Il ne manque pourtant pas de preuves supplémentaires :

1° Quelques semaines avant l'attentat, la presse mexicaine était pleine de rumeurs au sujet d'une concentration d'agents du G.P.U. au Mexique. Il y avait bien des choses fausses dans

6. Il s'agit de la curieuse affaire au cours de laquelle un homme s'était présenté à la maison de Trotsky prétendant apporter un colis de la part du général Mùgica. Ce dernier, contacté par téléphone, avait démenti, mais l'homme, maladroitement alerté, s'était éclipsé et ne fut pas retrouvé.

ces rapports. Mais le fondement de ces rumeurs était exact.

2° Il faut noter avec soin l'exceptionnelle qualité technique de l'attentat. L'assassinat n'a échoué que par un de ces hasards qui font partie intégrante de toute guerre. Mais la préparation et l'exécution de l'attentat sont étonnantes par leur caractère méthodique, leur efficacité et le nombre des participants. Les terroristes sont familiarisés avec les abords de la maison et sa vie intérieure : ils sont équipés d'uniformes de police⁷, d'armes, de scies électriques, d'échelles de corde, etc. Ils ont parfaitement réussi à ligoter les policiers placés à l'extérieur. Ils ont paralysé les gardes placés à l'intérieur par une disposition judicieuse de leurs tirs ; ils ont pénétré dans la chambre de la victime désignée, tiré impunément pendant trois à cinq minutes, lancé des bombes incendiaires et quitté le champ de bataille sans laisser derrière eux la moindre trace. Une telle entreprise dépasse les possibilités d'un groupe indépendant. Il faut noter la formation, l'entraînement, les ressources considérables et la sélection des exécutants. Cela, c'est le travail du G.P.U.

3° Tout à fait conforme au système classique du G.P.U. est le soin avec lequel on cherche à dévoyer l'enquête sur une fausse piste en introduisant cette dernière dans la préparation même de l'attentat. En ligotant les policiers, les assaillants criaient : « Vive Almazân ! » Ces clameurs artificielles et frauduleuses, la nuit, devant cinq policiers dont trois dormaient, visaient deux buts à la fois : distraire, ne fût-ce que pour quelques jours l'attention de l'enquête à venir et la tenir à l'écart du G.P.U. et de son agence au Mexique et compromettre les partisans d'un des candidats à la présidence. Tuer un adversaire en rejetant le soupçon sur autrui, c'est la méthode classique du G.P.U., ou, plus exactement, de son inspirateur, Staline.

4° Les assaillants avaient apporté avec eux plusieurs bombes incendiaires, dont deux ont été jetées dans la chambre de mon petit-fils. Ceux qui participaient à l'attaque avaient donc l'intention non seulement de tuer mais aussi de mettre le feu. Leur unique but, dans ce cas, ne pouvait être que de détruire mes archives. Ceci n'intéresse que Staline, du fait de l'exceptionnelle valeur de mes archives dans ma lutte contre l'oligarchie

7. Ces uniformes avaient été procurés aux conspirateurs par un instituteur rural membre du P.C. qui avait sollicité un fonctionnaire pour une opération du parti contre les gens d'Almazân. Découvert, l'instituteur dénonça l'homme qui lui avait passé commande, début mai, David Serrano, dirigeant du P.C.M. Luis Mateo Martinez devait tenter de se suicider en prison aux premiers jours de sa détention.

du Kremlin. Ce sont en particulier mes archives qui m'ont permis de démontrer que les procès de Moscou n'étaient que des machinations policières. Le 7 novembre 1936, le G.P.U., courant de gros risques, avait déjà volé à Paris une partie de mes archives. Il ne les oublia pas pendant la nuit du 24 mai. Les bombes incendiaires sont ainsi une sorte de carte de visite de Staline.

5° Tout à fait caractéristique des crimes du G.P.U. est la division du travail entre les tueurs clandestins et les « amis » légaux. Tout en préparant l'attaque par un travail conspiratif clandestin, on menait une campagne ouverte de calomnies dans le but de discréditer la victime présumée. La même division du travail se poursuit après le crime : les terroristes vont se cacher pendant que leurs avocats tentent ouvertement d'attirer l'attention de la police sur une fausse piste.

6° Enfin, il n'est pas possible de ne pas relever les réactions de la presse mondiale : les journaux de toutes tendances partent de l'idée tacite ou nettement exprimée selon laquelle cet attentat est l'œuvre du G.P.U. Seuls les journaux stipendiés par le Kremlin ou à ses ordres soutiennent une version différente. C'est une preuve politique irréfutable I

Le matin du 24 mai, les représentants de la direction de la police me demandèrent ma collaboration pour résoudre le problème. Le colonel Salazar et des dizaines d'agents s'adressèrent à moi, de la manière la plus amicale possible, pour obtenir des informations diverses. Ma famille, mes collaborateurs et moi-même, nous fîmes tout ce qui était en notre pouvoir.

Le 25 ou le 26 mai, deux agents de la police secrète me dirent que l'enquête était sur une bonne voie, et qu'il était déjà de toute façon prouvé < qu'il s'agissait bien d'une tentative d'assassinat ». Je fus étonné. Après tout, était-il nécessaire de le prouver ? Je me demandai précisément **contre qui** la police avait à prouver que cet attentat en était bien un ? En tout cas, jusqu'au soir du 27 mai, l'enquête, autant que je pouvais en juger, était tournée contre les assaillants inconnus, et pas contre les victimes. Le 28 mai, je transmis au colonel Salazar une épreuve, qui, comme le démontra la **troisième** phase de l'enquête, était de la plus haute importance. Mais était alors inscrite à l'ordre du jour une **seconde** phase, que je n'aurais jamais imaginée, celle d'une enquête dirigée contre moi et mes collaborateurs.

Dans la nuit du 28 mai, un changement complet et brutal dans l'orientation de l'enquête et dans l'attitude de la police vis-

à-vis de ma maison fut préparé et réalisé. Nous fûmes immédiatement entourés d'une atmosphère hostile. Que se passe-t-il?, nous demandions-nous avec embarras. Ce tournant ne s'est pas produit tout seul. Il devait y avoir des raisons concrètes et impératives. Il ne s'était révélé et ne pouvait se révéler même un semblant de fait ou d'élément factuel pouvant justifier pareil tournant dans le cours de l'enquête. Je ne puis y trouver d'autre explication que l'énorme pression exercée par le G.P.U. appuyé sur tous ses « amis ». Un véritable coup d'état s'était produit en coulisses. Qui l'avait dirigé ?

C'est ici qu'intervient un fait qui pourrait sembler insignifiant, mais qui mérite la plus grande attention. Au matin du 27 mai, *El Popular* et *El Nacional* publièrent tous deux une histoire identique : « M. Trotsky se contredit », m'imputant des contradictions sur ma conduite durant la nuit du 24 mai et dans le cours de l'attentat lui-même. Cette histoire, que, dans l'agitation de ces heures, j'ai laissée passer sans y prêter attention, était du début à la fin une pure affabulation. Qui avait donné cette information aux journaux « de gauche » ? C'est une question capitale. On se réfère comme sources à des « observateurs anonymes ». Qui sont ces « observateurs » ? Qu'ont-ils donc observé, et où ? Il est tout à fait évident que *cette histoire avait pour but de préparer et de justifier aux yeux des cercles gouvernementaux, où ces journaux sont largement diffusés, le tournant hostile de l'enquête contre moi et mes collaborateurs*. Un examen serré de cet épisode mettrait à coup sûr bien des choses en lumière.

Deux employées de la maison furent interrogées pour la première fois le 28 mai, c'est-à-dire le jour même où nous étouffions déjà dans une atmosphère hostile, et où la police se tournait déjà vers l'interprétation de l'« attentat simulé ». Le lendemain 29, les deux femmes furent de nouveau convoquées, emmenées à 4 heures de l'après-midi via Madero (Guadalupe) où elles furent interrogées jusqu'à 11 heures du soir dans l'immeuble, et de 11 heures à 2 heures du matin, dans une automobile dans la cour obscure.

Aucun procès-verbal ne fut pris. Elles furent reconduites à la maison aux environs de 3 heures. Le 30 mai, un agent de police apparut dans la cuisine avec un procès-verbal tout prêt, et les deux femmes le signèrent sans l'avoir lu. L'agent quitta la cuisine une minute environ après y être entré. Quand ces deux femmes apprirent par les journaux que mes secrétaires Charles et Otto avaient été arrêtés sur la base de leurs déclarations, elles

affirmèrent toutes les deux qu'elles n'avaient absolument rien dit qui puisse justifier leur arrestation.

Pourquoi ces deux membres de ma garde ont-ils été arrêtés, et pas les autres? Parce que Otto et Charles servaient d'agents de liaison avec les autorités et avec quelques camarades qui se trouvaient en ville. Préparant le coup contre moi, les magistrats chargés de l'instruction décidèrent d'isoler d'abord totalement notre maison. Le même jour, un Mexicain, Z[endejas] et un Tchèque B[azant]⁸, deux jeunes amis qui nous avaient rendu visite pour exprimer leur sympathie, furent arrêtés. Le but de leur arrestation était évidemment identique : couper toutes nos liaisons avec le monde extérieur. On exigea des gardes arrêtés qu'ils avouent « en un quart d'heure » que c'était moi qui leur avait donné l'ordre d'accomplir cet attentat. Je ne tiens pas à exagérer de tels épisodes ou à leur donner une signification tragique. Ils ne m'intéressent que du point de vue de la possibilité de démasquer les forces réunies « en coulisses » et qui furent capables, en 24 heures, de déclencher de façon presque magique un tournant radical dans l'orientation de l'enquête. Ces forces continuent aujourd'hui encore à exercer une influence sur le cours de l'enquête.

Le jeudi 30 mai, lorsque B[azant] fut interrogé via Madero, tous les agents de la police parlaient de la théorie de F « attaque contre soi-même » et se conduisaient avec insolence à mon égard, à l'égard de ma femme et de mes collaborateurs. Pendant ses quatre jours d'incarcération, Z[endejas] eut l'occasion d'écouter quelques conversations entre les policiers. Voici sa conclusion : « La main de Lombardo Toledano, de Bassols⁹ et autres pénétrait profondément dans l'activité de la police et ce avec beaucoup de succès. L'idée de l'auto-attentat était artificiellement soufflée par cette source. »

La pression des cercles intéressés a dû assumer des proportions véritablement irrésistibles pour obliger les représentants de l'enquête à prendre au sérieux l'idée absurde de l'attaque contre soi-même.

8. Francisco Zendejas (1917-1985) était étudiant aux Etats-Unis et, à son retour était venu assurer des gardes à la maison de Trotsky. Il avait amené avec lui un boursier de Tchécoslovaquie qu'il avait connu aux Etats-Unis, Jan Basant (né en 1913).

9. Narciso Bassols (1898-1959), professeur de droit, ancien ministre de l'instruction publique avant 1934, puis ministre de l'intérieur en 1934, des Finances en 35-36, était ambassadeur à Paris, et ses services opéraient un tri qui permit de faire venir au Mexique nombre de staliniens, écartant leurs adversaires. Trotsky l'accusait — et le F.B.I. le soupçonnait fortement — d'être en liaison et en travail commun avec le G.P.U.

Quel but aurais-je poursuivi en m'aventurant dans une entreprise aussi monstrueuse, aussi répugnante et aussi dange-reuse? Personne ne l'a encore expliqué jusqu'à présent. On allègue que je voulais noircir Staline et son G.P.U. Mais un autre attentat ajouterait-il quoi que ce soit à la réputation d'un homme qui a détruit une vieille génération entière du parti bolchevique? On dit que je voulais prouver l'existence de la « cinquième colonne ». Pourquoi ? Dans quel but ? En outre, les agents du G.P.U. suffisent parfaitement pour perpétrer un attentat sans qu'il soit besoin de la mystérieuse 5^e colonne. On dit que j'ai voulu créer des difficultés au gouvernement mexi-cain. Quels motifs plausibles aurais-je pu avoir de susciter des difficultés au seul gouvernement qui m'ait offert l'hospitalité? On dit que j'ai voulu provoquer une guerre entre les Etats-Unis et le Mexique. Mais cette explication relève intégralement du domaine du délire. Pour provoquer une telle guerre, il eût été en tout cas plus efficace d'organiser un attentat contre un ambassa-deur américain ou des magnats du pétrole, pas contre un bolchevik révolutionnaire, étranger et haï des cercles impéria-listes.

Quand Staline organise un attentat pour m'assassiner, le sens de son action est clair : il veut abattre son ennemi n° 1. Staline ne court ce faisant aucun risque : il agit de loin. Au contraire en organisant un « attentat simulé », je dois assumer moi-même la responsabilité d'une telle entreprise : je mets en jeu mon propre destin, celui de ma famille, ma réputation politique et celle du mouvement que je sers. Qu'ai-je donc à y gagner?

Mais, même si l'on voulait admettre l'impossible, c'est-à-dire qu'après avoir renoncé à la cause de toute ma vie et foulé aux pieds le sens commun et mes propres intérêts vitaux, j'aie décidé d'organiser cet « attentat simulé » pour quelque objectif inconnu, il reste encore la question suivante : Où et comment ai-je pu obtenir vingt exécutants? Comment ai-je pu les équiper d'uniformes de policiers ? Comment les ai-je armés ? Comment les ai-je équipés du matériel nécessaire? etc. En d'autres termes, comment un homme, qui vit presque complètement isolé du monde extérieur, a-t-il pu réaliser une entreprise qui n'est concevable que pour un puissant appareil ? Je dois avouer que je me sens mal à l'aise en critiquant une idée qui est au-dessous de toute critique.

Le G.P.U. a adroitement mobilisé ses agents pour m'assas-siner. La tentative a échoué accidentellement. Les amis du

G.P.U. sont compromis. Ils sont maintenant obligés de faire tout ce qu'ils peuvent pour rejeter sur moi la responsabilité de l'attentat manqué de leur propre chef. Ce faisant, ils n'ont pas un grand choix des moyens. Il leur faut agir par des méthodes grossières et conformer à l'aphorisme de Hitler : plus le mensonge est gros et plus facilement on le croira] *°.

On peut tirer des conclusions extrêmement précieuses du travail en coulisses du G.P.U. d'une étude du comportement d'une partie de la presse mexicaine dans les jours qui ont suivi la tentative d'assassinat. Laissons de côté *La Voz de México*, la publication stalinienne officielle, avec ses contradictions grossières, ses accusations insensées et ses calomnies cyniques. Laissons également de côté les organes de la droite qui sont inspirés d'un côté par la recherche du sensationnel et essaient de l'autre d'utiliser l'attentat à leur profit à eux, c'est-à-dire contre la « gauche » en général. Politiquement, je suis plus loin de journaux comme *Universal* ou *Excelsior* que de Lombardo Toledano et les siens. J'utilise ces journaux-là pour me défendre exactement comme j'utiliserais un autobus pour me déplacer.

De plus, les manœuvres des journaux de droite ne sont qu'un reflet de la politique du pays et ils ont essentiellement une attitude détachée par rapport à la question de l'attentat et celle du G.P.U. Pour nos objectifs, il est bien plus important d'analyser le comportement d'*El Popular* et en partie d'*El Nacional*. La politique active dans ce cas, c'est *El Popular* qui la mène. En ce qui concerne *El Nacional*, il ne fait que s'adapter à son ami intéressé.

En dépit du fait rapporté par les journaux, que [Lombardo] Toledano avait quitté la capitale deux ou trois jours avant l'attentat, *El Popular* avait au moment critique des directives claires et précises. L'attentat n'a pas surpris ce journal, ne l'a pas pris au dépourvu. Dans cette affaire, la rédaction n'a pas essayé de faire de l'attentat une plaisanterie ni de faire allusion à ma « folie de la persécution », etc. Au contraire, le journal a tout de suite pris un ton sérieux et alarmé. Le numéro du 25 mai, sur toute la première page, lançait le mot d'ordre : « L'attentat contre Trotsky est un attentat contre le Mexique. » L'éditorial sous ce titre exigeait l'enquête la plus rigoureuse et la punition exemplaire des coupables *quelles que soient leur tendance politique et la puissance étrangère à laquelle ils sont liés*. Par cette phraséologie l'article cherche à donner l'impression de la plus

10. Ici se termine la coupure signalée n. 1.

grande impartialité et d'une indignation patriotique. L'objectif immédiat est de creuser en quelque sorte un abîme entre la rédaction d'*El Popular* et les terroristes qui pourraient un jour ou l'autre tomber aux mains de la police. Cette mesure de précaution est d'autant plus nécessaire qu'*El Popular* avait mené avec un zèle tout particulier une campagne de calomnies contre moi au cours de la période précédente.

Pourtant, sous la coquille littéraire de l'impartialité, pointent quelques insinuations prudentes destinées à être mieux élaborées dans les jours qui suivent. On remarque en passant, dans une simple phrase qu'il y a « des aspects mystérieux et suspects à cet attentat ». Ce jour-là, ces mots sont passés inaperçus. Mais il est maintenant parfaitement clair que l'auteur de l'article s'était réservé d'avance la possibilité d'avancer la théorie de l'« assaut simulé » *en cas d'échec de l'enquête judiciaire*. La seconde insinuation n'est pas moins significative : l'article prédit que les « ennemis du Mexique » attribueront l'attentat à Staline et à Moscou ⁿ. Les ennemis du Mexique ici sont identifiés à ceux de Staline. L'appel solennel à rechercher les criminels, quelle que soit la puissance avec laquelle ils sont liés, revêt donc une interprétation très limitée.

Avec tous ces zigzags et ses équivoques, l'article est soigneusement réfléchi. Ses contradictions découlent du caractère contradictoire et indéfini de la situation elle-même. On ne connaît pas encore le résultat de l'enquête. Au cas où elle aurait abouti, il fallait battre en retraite aussi loin que possible. Au cas où elle n'aboutirait pas, il était nécessaire de conserver la liberté d'action sur la ligne de la vieille calomnie et de la persécution. Il fallait en même temps détourner du G.P.U. aussi loin que possible l'attention, sans pour autant se lier totalement les mains. En relisant aujourd'hui cet article, on peut voir clairement que la manœuvre était cousue de fil blanc.

Dans le numéro du 26 mai, la même ligne continue pour l'essentiel. *El Popular* exige des autorités la punition énergique

11. Le communiqué du P.C.M. indiquait : « L'attaque contre la maison de Trotsky a été organisée et exécutée par des éléments provocateurs chassés de la police, et des cadres de l'armée ; cette provocation fait partie du programme de la réaction au service des compagnies pétrolières et de l'impérialisme yankee pour préparer l'atmosphère afin de déclencher des représailles et de véritables attentats contre les organisations et leurs dirigeants, et en premier lieu contre le P.C. » Le bref commentaire d'*El Popular* indiquait que l'objectif des criminels était d* « attribuer l'attentat » « au gouvernement soviétique, aux puissances européennes ennemies des E.U. et à la 5^e colonne enfin » : « La grossière manœuvre ne pouvait être plus claire. »

des coupables. Le danger que ceux qui ont participé à l'attentat tombent entre les mains de la police est encore très grand, d'où cet accent sévère d'impartialité.

Le numéro du 27 mai reproduit déjà la cynique histoire « M. Trotsky se contredit¹² ». C'est la première tentative pour développer l'insinuation à propos des « aspects suspects » de l'attentat. On affirme dans cette histoire que j'ai donné un témoignage contradictoire au sujet de mes faits et gestes pendant l'attaque. L'incongru de la situation saute aux yeux. Si un homme qui vit dans la solitude de l'émigration a été capable de mobiliser vingt conspirateurs et d'obtenir pour eux des uniformes et des mitraillettes, alors il doit être capable de préparer une réponse sur ses faits et gestes au moment de l'attentat. Mais ne chicanons pas sur la technique de la falsification. Une chose est claire : *El Popular* est en train de préparer le terrain pour la théorie de l'« assaut simulé ».

L'enquête pendant ce temps se heurte à de grandes difficultés : le G.P.U. est capable de prévoir beaucoup de choses et de bien couvrir ses propres traces. Quatre jours se sont écoulés depuis l'attentat. Le danger de l'arrestation des principaux participants de l'attentat pouvait être considéré comme écarté, d'autant plus que, dans l'intervalle, ils avaient largement eu la possibilité de franchir la frontière avec des passeports préparés à l'avance. Conformément à cela, *El Popular* adopte le 27 mai un ton plus hardi. Il ne s'en tient pas à l'histoire mentionnée ci-dessus dans la partie « informations ». L'éditorial de ce jour déclare nettement que « tous les jours qui passent, l'attentat éveille des doutes importants et paraît de plus en plus suspect et de moins en moins logique » ; plus loin on emploie le mot de « camouflage ». L'article attribue l'attentat aux impérialistes américains qui cherchent à intervenir au Mexique et s'appuient apparemment sur ma collaboration. Pourquoi les impérialistes m'auraient-ils choisi comme l'objet de l'attentat plutôt qu'un autre, on ne le sait pas. Et la raison précise pour laquelle l'attentat contre un bolchevik russe au Mexique pourrait justifier une intervention des Etats-Unis demeure encore moins compréhensible. Au lieu d'analyses et de preuves, un choix de phrases ronflantes.

Il reste à rappeler qu'avant la conclusion du bloc Hitler-Staline, *El Popular* avait l'habitude de me caricaturer toujours

12. L'article *A'El Popular* assurait que Trotsky « avait donné trois versions différentes quant au lieu où il se trouvait à l'heure de la fusillade ».

avec une croix gammée. Je ne fus donc soudain transformé en agent des Etats-Unis qu'après l'invasion de la Finlande par l'Armée rouge. *El Popular* essaie de disposer de moi avec la même liberté dont Staline use pour donner des ordres à ses agents. Dans leur agitation verbale et leurs manœuvres de coulisses, Toledano et ses alliés sont sans aucun doute allés beaucoup plus loin que dans leur propre presse. Comme le montrent les événements des jours suivants, ils ont engagé un travail particulièrement intense dans la police.

Le 28 mai, les autorités chargées de l'enquête étaient déjà totalement gagnées à l'idée de l'« attentat simulé ». Deux de mes secrétaires, Otto [Schüssler] et Charles [Cornell] et deux personnes liées à la maison, Bfazant] et Z[endejas] ont été arrêtés. Après cette victoire, *El Popular* se retire soigneusement dans l'ombre : dans le numéro du 28 mai, il prend de nouveau une position objective. La raison pour laquelle les directeurs du journal prenaient garde de ne pas s'engager irrévocablement est claire. Ils en savaient plus qu'ils n'en disaient, ils avaient beaucoup moins confiance dans la version de l'attentat simulé que n'en avait la police qu'ils avaient égarée sur une fausse piste. C'est pourquoi, après avoir transféré la responsabilité sur le dos de la police, *El Popular*, le 28 mai, reprend une fois de plus l'attitude de l'observateur patriote alarmé.

Dans le numéro du 29 mai, *El Popular* publiait sans commentaire la déclaration du parti communiste qui exigeait non le châtimement des terroristes, mais l'expulsion de Trotsky du Mexique³. Ce jour-là, ma maison et tous ses habitants furent coupés du monde extérieur par un anneau de soupçons fantasmagoriques. Il vaut la peine de souligner qu'en la circonstance également, [Lombardo] Toledano abandonne les mots d'ordre les plus naïfs du Kremlin pour les laisser lancer par les dirigeants du parti communiste qui, eux, n'ont rien à perdre. Il cherche à conserver une porte de sortie pour sa propre retraite.

Le 1^{er} juin, la presse publia ma lettre au procureur de la République, dans laquelle je désignais nommément [Lombardo] Toledano comme un complice moral de la préparation de *

13. Le communiqué du P.C.M. assurait : « Il n'y a pas de doute que la provocation exécutée dans la maison de Trotsky a été organisée par la réaction mexicaine et les agents de la commission Dies Le Parti communiste dénonce devant le peuple et ses organisations révolutionnaires cette affaire comme une provocation d'envergure qui mérite d'être condamnée par les masses et qui, de la part de notre président Cárdenas, doit mériter l'expulsion immédiate du Mexique de Trotsky et de sa suite. »

l'attentat. Après cela, Toledano sort à moitié de l'ombre. « La C.T.M. accuse Trotsky de servir d'instrument dans la guerre des nerfs », proclamait *El Popular* le 6 juin¹⁴. Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est de la rhétorique vide, sans aucun sens ni preuve à l'appui ! Au nom de la C.T.M., [Lombardo] Toledano soumet aux autorités un document dans lequel l'attentat est entremêlé dans un filet d'intrigues internationales large et tout à fait vague. En dehors de moi-même, qui suis suspect d'intriguer, il y a beaucoup de facteurs, d'institutions et d'individus. Beaucoup, mais pas le G.P.U. Seuls « des ennemis du Mexique », comme nous le savons déjà, sont capables de soupçonner le G.P.U. Ainsi, à travers toutes ses manœuvres, Toledano demeure l'ami n° 1 du G.P.U.

Contrairement à tous les autres journaux de la capitale, *El National* n'a même pas mentionné l'attentat dans la première partie de son numéro du 25 mai. Il a reproduit dans la deuxième une dépêche intitulée : « Trotsky subit dans sa maison un attentat théâtral (!). » On ne sait pas sur quelle base il est arrivé à cette appréciation. Je suis malheureusement obligé de dire qu'en plusieurs circonstances antérieures, ce journal a essayé de m'attribuer des actes répréhensibles sans une ombre de justification.

Il faut relever avec la plus extrême attention le fait que, le jour où *El National* parlait d'un attentat « théâtral », *El Popular* écrivait : « L'attentat contre Trotsky est un attentat contre le Mexique. » Il peut sembler à première vue qu'*El National* avait une attitude bien plus hostile vis-à-vis de la victime de l'attentat que ne l'avait *El Popular*. En fait, ce n'était pas le cas. Par son attitude, *El National* révélait simplement qu'il était beaucoup plus loin qu'*El Popular* des sources du stalinisme et par conséquent de celles de l'attentat. Les rédacteurs d'*El National* font tout leur possible pour plaire aux staliens. Ils savent que le plus simple est de lancer contre moi quelque soupçon. Quand ils ont reçu la nouvelle de l'attentat contre ma maison, l'un des rédacteurs a mis en circulation la première formule ironique qui lui est passée par la tête. Ce fait même montre que les rédacteurs d'*El National*, à la différence de ceux d'*El Popular*, ne connaissent pas ce sur quoi ils écrivent.

14. La protestation de la C.T.M. revendiquait non seulement le jugement et la condamnation des auteurs matériels de l'attentat contre la maison de Trotsky, mais aussi la conduite audacieuse provocatrice et menaçante du « chef d'une organisation politique internationale (la IV^e Internationale) car c'est ce qu'est Trotsky, pas un réfugié politique ».

Au cours des jours qui suivent, on peut cependant observer un rapprochement des lignes de ces deux publications. *El Nacional*, devinant d'après le comportement d'EZ *Popular* qu'il avait agi avec imprudence en lançant son hypothèse d'un attentat « théâtral », bat en retraite à la hâte et prend une attitude plus réservée. Pour sa part, *El Popular*, s'étant convaincu qu'aucun de ceux qui ont participé à l'attentat n'a été arrêté, a commencé à passer sur la position de l'attentat « théâtral ». L'histoire du 27 mai, « M. Trotsky se contredit », était également publiée par *El Nacional*.

Sur la base d'une analyse des articles d'EZ *Popular* et d'une comparaison entre eux et les articles d'EZ *Nacional*, il est donc possible d'affirmer avec certitude que [Lombardo] *Toledano connaissait d'avance les préparatifs de l'attentat*, au moins en gros. Le G.P.U. a préparé simultanément — et par des canaux différents — le complot secret, la défense politique et le dévoiement de l'enquête. Pendant les journées critiques, *El Popular* recevait sans aucun doute des instructions de Toledano en personne. Il est tout à fait probable que l'auteur de l'article du 25 mai n'est autre que lui. En d'autres termes, Lombardo Toledano a eu une part morale dans la préparation de l'attentat et dans la dissimulation de ses traces.

Pour mieux comprendre le contexte de cet attentat en même temps que certaines circonstances liées à l'enquête, il faut dire quelques mots de ma garde. Certains journaux ont publié des rapports disant que je « louais » pour ma garde presque exclusivement des étrangers, que c'étaient des mercenaires, etc. Tout cela est faux. Ma garde existe depuis le jour de mon exil en Turquie, c'est-à-dire depuis presque douze ans. Sa composition n'a cessé de changer en fonction du pays dans lequel je vivais, bien qu'un petit nombre de mes collaborateurs m'aient accompagné d'un pays à l'autre. Elle a toujours été formée de jeunes camarades, liés à moi par l'identité de nos idées politiques et choisis par mes amis plus vieux et plus expérimentés parmi les volontaires dont il n'a pas manqué.

Le mouvement auquel j'appartiens est un mouvement jeune qui est apparu sous les persécutions sans précédent de l'oligarchie de Moscou et de ses agences dans tous les pays du monde. De façon générale, il est impossible de trouver dans l'histoire un mouvement qui ait eu autant de victimes en si peu de temps que le mouvement de la IV^e Internationale. C'est ma profonde conviction personnelle qu'à notre époque de guerres, d'annexions, de rapines, de destructions, et de toutes sortes de

bestialités, la IV^e Internationale est destinée à jouer un grand rôle historique. Mais c'est l'avenir. Dans le passé, elle n'a connu que les coups et la persécution. Personne n'aurait pu espérer au cours des douze dernières années faire une carrière grâce à la IV^e Internationale. Pour cette raison, ceux qui ont rejoint ce mouvement sont des gens désintéressés, convaincus, prêts à renoncer non seulement aux biens matériels, mais aussi, si c'est nécessaire, prêts au sacrifice de leur vie. Sans vouloir aucunement tomber dans l'idéalisation, je me permettrai néanmoins de dire qu'il est impossible de trouver dans une autre organisation une telle sélection d'hommes dévoués à leur drapeau et étrangers aux prétentions personnelles, que dans la IV^e Internationale. Ma garde a été entièrement recrutée dans cette jeunesse.

La garde au Mexique a d'abord été constituée de jeunes amis mexicains. Cependant je me suis rapidement persuadé des inconvénients d'une telle solution. Mes ennemis essayaient systématiquement de m'impliquer dans la politique du Mexique afin de rendre impossible mon séjour dans ce pays. Et, dans la mesure où mes jeunes amis mexicains, vivant dans ma maison, pouvaient réellement apparaître dans une certaine mesure comme des agents de mon influence politique, j'ai été obligé de refuser qu'ils participent à ma garde et de les remplacer par des étrangers, essentiellement des citoyens des Etats-Unis. Tous ont été envoyés ici après une sélection spéciale opérée par mes vieux amis expérimentés.

Laissez-moi ajouter, pour être parfaitement clair, que ce n'est pas moi qui assume les frais de ma garde — je n'ai pas les ressources suffisantes — mais un comité spécial qui collecte les fonds nécessaires parmi nos amis et sympathisants. Nous vivons — ma famille et mes gardes — en une petite communauté fermée, séparée du monde extérieur par quatre murs élevés. Toutes ces circonstances suffisent à expliquer pourquoi je considère comme justifiée la confiance que je fais à ma garde et pourquoi je la crois incapable de trahison ou de crime.

En dépit de toutes ces précautions, il est évidemment impossible de considérer comme absolument exclue la possibilité qu'un agent isolé du G.P.U. ait pu s'infiltrer dans ma garde. L'enquête, dès le début, a soupçonné Robert Sheldon Harte, le membre de ma garde qui a été enlevé, d'avoir été complice de l'attentat. A cela j'ai répondu : si Sheldon Harte était un agent du G.P.U., il aurait pu me tuer la nuit sans mettre en branle vingt personnes qui ont toutes couru un risque considérable. De plus, dans les jours qui ont précédé l'attentat, Sheldon Harte

s'occupait de choses insignifiantes comme acheter de petits oiseaux, réparer une cage, la peindre, etc. Je n'ai pas entendu un seul argument convaincant indiquant que Sheldon Harte était un agent du G.P.U. C'est pourquoi, dès le début, j'ai prévenu mes amis que je serais le dernier à donner quelque crédit à la thèse de la participation de Sheldon à l'attentat. Si, contrairement à toutes mes suppositions, cette participation se trouvait confirmée, cela ne changerait rien à la signification générale de l'attentat. Avec ou sans l'aide d'un membre de la garde, c'est le G.P.U. qui a organisé un complot pour m'assassiner et brûler mes archives. Telle est l'essence de cette affaire.

Dans ses déclarations officielles, le parti communiste répète que le terrorisme individuel ne fait pas partie de son système d'action, etc. Personne ne suppose que cet attentat a été organisé par le parti communiste. Le G.P.U. utilise les partis communistes, mais il ne se confond pas avec eux.

Parmi les participants possibles de l'attentat, ceux qui connaissent bien la vie interne du parti communiste ont cité un individu qui a été autrefois exclu du parti et a été réintégré plus tard, en échange de certains services. La question de la catégorie des « exclus » est généralement d'un très grand intérêt du point de vue de l'étude des méthodes criminelles du G.P.U. Dans la première période de la lutte contre l'Opposition en U.R.S.S., la clique de Staline excluait délibérément du parti les Oppositionnels les plus faibles, les plaçant ainsi dans des circonstances matérielles très difficiles et donnant ainsi au G.P.U. la possibilité de recruter parmi eux des agents pour travailler au sein de l'Opposition. Plus tard, cette méthode a été perfectionnée et étendue aux partis de la III^e Internationale.

Les exclus peuvent être divisés en deux catégories : certains quittent le parti en raison de divergences de principe et tournent le dos au Kremlin, cherchant d'autres voies. D'autres sont exclus pour légèreté dans la gestion des fonds ou pour des faits, réels ou supposés, contraires à la morale. La majorité des exclus de la seconde catégorie a été étroitement liée à l'appareil du parti, est incapable d'un autre travail, et s'est trop habituée à une position privilégiée. Les exclus de ce type constituent pour le G.P.U. un matériel valable, et il en fait des instruments obéissants pour les plus dangereuses et les plus criminelles de ses entreprises.

Laborde, qui a été le chef du parti communiste mexicain pendant de nombreuses années, a été récemment exclu sur la base des accusations les plus monstrueuses : comme un homme

LÉON TROTSKY

vénal, qui avait vendu des grèves, et même... touché de l'argent des... « trotskystes ». La chose la plus étonnante cependant est qu'en dépit du caractère particulièrement ignominieux des accusations contre lui, Laborde n'a même pas essayé de se justifier¹⁵. Il a montré ainsi que son exclusion était nécessaire en fonction de quelque objectif mystérieux auquel lui, Laborde, n'osait pas s'opposer. Mieux encore, il a saisi la première occasion pour déclarer dans la presse son indéfectible loyauté au parti, même après son exclusion. En même temps que lui, un certain nombre de gens ont été exclus, qui ont suivi la même tactique. Ces gens sont capables de tout. Ils exécuteront n'importe quel ordre, perpétreront n'importe quel crime, pour ne pas perdre la faveur du parti. Il est même possible que certains d'entre eux aient été exclus d'avance pour dégager la responsabilité du parti pour leur participation à l'attentat qui était en préparation. Dans de tels cas, les instructions concernant qui doit être exclu et quand, émanent des représentants les plus qualifiés du G.P.U. qui agissent en coulisses.

Pour Staline, il aurait été beaucoup plus profitable d'avoir organisé le meurtre de telle sorte qu'il ait été possible de le représenter aux yeux de la classe ouvrière mondiale comme le châtiment soudain et spontané d'un « ennemi du peuple » par les ouvriers mexicains. Il faut de ce point de vue accorder une grande attention à l'insistance et à l'acharnement du G.P.U. à me lier à tout prix à la campagne électorale présidentielle, plus précisément à la candidature du général Almazân. Un certain nombre de déclarations de Toledano et des dirigeants du P.C. révèlent avec beaucoup de clarté cet objectif stratégique : trouver ou fabriquer un prétexte favorable pour leur permettre de s'occuper les armes à la main de leurs ennemis sur la liste desquels je n'occupe probablement pas la dernière place. Il ne fait aucun doute qu'existent au sein de la milice ouvrière de la C.T.M. des groupes de choc secrets spéciaux créés par le G.P.U. pour les entreprises les plus risquées.

Pour faire pièce à ce plan à temps, j'ai continuellement exigé à toute occasion dans la presse la constitution d'une commission d'enquête impartiale pour examiner à fond tous ces faux rapports. Mais, même sans cela, l'opinion publique du

15. Cf. t. 23 n. 4 p. 324, la lettre de Laborde exclu proclamant sa fidélité au P.C. et à ses propres calomnies contre Trotsky. Ni Campa ni lui ne levèrent le petit doigt pour empêcher le crime qui se préparait et auxquels ils n'avaient, disant-ils, pas voulu s'opposer.

Mexique a visiblement jusqu'à maintenant rejeté la calomnie. Les staliniens, autant que je puisse en juger, n'ont pas réussi à inculquer aux cercles ouvriers la haine contre moi. Staline, pendant ce temps, se fatiguait d'attendre l'explosion d'« indignation populaire » et le G.P.U. a reçu de lui l'ordre d'agir par les méthodes plus habituelles et plus directes.

L'échec accidentel de l'attentat si soigneusement et si habilement préparé, est un coup sérieux pour Staline. Le G.P.U. doit se réhabiliter devant lui. Staline doit faire la démonstration de sa puissance. Une répétition de l'attentat est inévitable. Sous quelle forme? Peut-être une fois encore sous celle d'un acte purement terroriste, où des bombes apparaîtraient avec les mitraillettes. Mais il n'est pas du tout exclu qu'ils essaient de camoufler l'acte terroriste au moyen d'une fausse « indignation populaire ». La campagne de calomnies menée de façon toujours plus venimeuse par les agents de Staline au Mexique vise précisément ce but.

Pour justifier leur persécution contre moi et pour dissimuler les attentats du G.P.U., les agents du Kremlin parlent de mandance « contre-révolutionnaire ». Tout dépend de ce que l'on entend par révolution et contre-révolution. La force la plus puissante de la contre-révolution à notre époque est l'impérialisme, aussi bien sous sa forme fasciste que sous sa couverture quasi-démocratique. Aucun pays impérialiste ne veut m'autoriser à vivre sur son territoire. Quant aux pays opprimés, demi-indépendants, ils ont refusé de m'admettre, sous la pression des gouvernements impérialistes ou de la bureaucratie de Moscou laquelle joue maintenant un rôle extrêmement réactionnaire dans le monde entier. Le Mexique m'a accordé son hospitalité parce qu'il n'est pas un pays impérialiste ; et, pour cette raison, son gouvernement s'est révélé, de façon tout à fait exceptionnelle, suffisamment indépendant à l'égard de toute pression extérieure pour se déterminer conformément à ses propres principes. Je peux donc affirmer que je vis sur cette terre non pas conformément à la règle, mais comme une exception à la règle.

Dans une époque de réaction comme la nôtre, un révolutionnaire est obligé de nager contre le courant. Je le fais de mon mieux. La pression de la réaction mondiale s'est peut-être exprimée de façon plus implacable sur mon destin personnel et celui de mes proches. Je n'y vois là aucun mérite qui me revienne en propre : c'est le résultat de l'enchevêtrement de

LÉON TROTSKY

circonstances historiques. Mais quand des gens comme Tolédano, Laborde et autres clament que je suis un « contre-révolutionnaire », je peux tranquillement ne pas en tenir compte, laissant le verdict final à l'Histoire.

[LE MÉMOIRE SUR L'ATTENTAT]¹

(9 juin 1940)

Cher Monsieur^{1 2},

Le retard de ce document est dû aux fréquentes interruptions de mon travail à cause de l'enquête.

J'ai écrit ces pages avec une totale liberté, comme si je les avais écrites pour moi-même. Je crains cependant que quelques idées essentielles ne soient formulées que comme de brèves allusions sans preuves. Ces dernières ne me manquent pas. Mais je ne veux pas allonger à l'excès ce document.

J'ajoute ici une considération que, du fait de son caractère pas suffisamment justifié, je n'ai pas l'intention d'inclure dans le texte même du memorandum.

L'enquête est effectuée simultanément par divers organismes de police qui ne coopèrent pas, mais sont plus ou moins en concurrence entre eux. Il est possible qu'il y ait là un côté positif. Mais il m'a été plutôt donné d'observer le côté négatif de ce genre de parallélisme. Ce côté négatif consiste non seulement en ce que beaucoup d'énergie est gaspillée de façon superflue pour un même travail, mais aussi en ce que, dans le cours de la compétition, chaque groupe cherche à faire prévaloir une hypothèse contre celle des autres et crée ainsi sa propre construction, souvent artificielle. Parmi les enquêteurs, j'ai rencontré des hommes perspicaces, intelligents et habiles. Mais il m'a semblé parfois que leur travail manquait de l'unité basée sur un plan général de division des fonctions et de vérification

1. Lettre à A. Lenero (8806), traduite du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

2. Agustfn Lenero Rufz (né en 1904), d'abord magistrat, puis enseignant, ensuite diplomate, était depuis 1938 secrétaire particulier du président Cárdenas. En réponse à l'appel de Trotsky à ce dernier, il lui avait rendu visite et demandé le mémoire ci-dessus, dont cette lettre constitue une introduction.

LÉON TROTSKY

périodique des résultats obtenus, sous la direction d'une personne unique capable de faire la synthèse du problème dans sa totalité... Je n'ai cependant observé qu'une fraction de l'enquête et en outre, en tant que partie intéressée, et il est par conséquent possible que mes impressions aient été unilatérales.

Ce document n'a, c'est évident, aucun caractère officiel et il n'est en aucun cas destiné à la publication. Je vous l'envoie en deux exemplaires que vous pourrez employer de la façon que vous croirez nécessaire.

Avec mes remerciements cordiaux pour votre aimable visite, je demeure votre serviteur dévoué.

AU SUJET DE LA RÉPONSE DU DIRECTEUR D'EL NACIONAL : UN PROBLÈME QUI MÉRITE L'ATTENTION DE L'ENQUÊTE¹

(12 juin 1940)

Dans ma lettre du 6 juin, j'ai posé à la rédaction *d'El Nacional* la question de la source de l'information publiée dans ce périodique le 27 mai sous le titre « M. Trotsky se contredit »^{1 2}. La réponse du directeur *d'El Nacional* n'a pas éclairé cette question mais l'a au contraire rendue plus confuse. Cette note ne m'intéresse pas du point de vue de la calomnie qu'elle véhicule : je suis arrivé à m'habituer aux calomnies. Cette calomnie présente cependant un intérêt objectif pour arriver à démasquer complètement les attaquants et leurs complices.

Le directeur *d'El Nacional* m'a expliqué que ce furent les reportages parus dans *El Universal*, *Excelsior* et *La Prensa* des 24, 25 et 26 mai qui ont servi de base à sa note. Sur cette base, le directeur *d'El Nacional* établit l'existence de mes contradictions sur la question de l'endroit où je me trouvais la nuit de l'attaque et de comment j'échappai aux coups de feu.

Il est absolument incontestable qu'il y a eu beaucoup de contradictions, d'erreurs et de confusions dans les reportages. Mais, si les reporters se contredisent les uns les autres et eux-mêmes parfois, on ne peut en déduire que je me suis contredit. Le directeur *d'El Nacional* veut faire apparaître que les reporters ne se basent que sur mes paroles, qu'ils les ont parfaitement comprises, qu'ils les ont notées une par une, et que les journaux les ont reproduites littéralement. En un mot, il établit une identité entre les reporters et moi. C'est en cela que réside la première et claire faute de jugement de sa part. Tout homme qui n'est pas un analphabète sait que les reportages, particulièrement ceux qui traitent d'événements sensationnels, abondent

1. Mémoire aux enquêteurs (T 4893), traduit du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

2. Cf. pp. 98-99.

toujours en contradictions. Quand plusieurs reporters décrivent un incendie, ils donnent au moins l'impression qu'il s'agit de trois incendies différents. Ce n'est pas un effet de leur mauvaise volonté ou de leur mauvaise foi ; le travail des reporters, en soi, rapide, nerveux, toujours précipité, crée inévitablement des malentendus, des exagérations et des erreurs. Pour quelles raisons le directeur *d'El Nacional* m'a-t-il attribué les contradictions des reporters ?

Il fait certainement référence au fait que je n'ai pas « démenti » ces contradictions. C'est la seconde contre-vérité dans son jugement. Dans les premiers jours qui ont suivi l'attentat, je n'ai pas eu le temps de démentir les contradictions ni même de lire les journaux. Dans ma maison, agent après agent recueillaient déclarations, faits, etc. Je considérais comme plus important de donner des faits exacts à l'enquête que de courir après les contradictions des informations dans la presse.

En outre, les reportages cités par le directeur *d'El Nacional* ne se réfèrent pas dans leur majorité à moi. Et ce n'est pas par hasard. L'après-midi même de l'attentat, le 24, j'ai informé les journalistes, en présence du colonel Salazar, que je me refusais à donner à la presse aucune information concernant l'attentat afin de ne pas gêner directement ou indirectement l'enquête. Le colonel Salazar exprima son assentiment à cela, devant les mêmes journalistes. Et en réalité, jusqu'à la nuit du 31 du même mois, je me suis abstenu d'accorder des interviews et de faire déclarations ou rectifications. Ce n'est que lorsque je me fus convaincu qu'une certaine partie de la presse s'efforçait apparemment de faire dévier l'enquête de son droit chemin que j'ai invité, la soirée du même 31 mai, les représentants de la presse, prévenant de cela le colonel Salazar.

J'espère que ce que je viens de dire va complètement éclairer la raison pour laquelle je ne peux être rendu responsable d'aucune des contradictions des reporters, qui, dans la majorité des cas, recevaient leur information de seconde ou de troisième main, voire les construisaient sur la base de leurs propres combinaisons.

Dans les mêmes reportages que cite M. le Directeur *d'El Nacional*, on dit par exemple que Natalia Sedova est ma fille et Gertrude Schüssler mon épouse³. En réalité je n'ai plus de fille

3. Gertrude Schröter (née en 1906) était la compagne allemande d'Otto Schüssler. Elle avait vécu chez les Trotsky en France à Barbizon, comme cuisinière. Natalia Ivanovna Sedova (1882-1962) était la compagne de Trotsky et la mère de ses deux garçons.

et mon épouse est Natalia Sedova. Si les reporters ont commis deux erreurs sur cette question si Simple (je pourrais présenter une dizaine d'exemples analogues), que peut-on dire d'un épisode aussi dramatique que l'attaque nocturne par vingt individus armés? Pourquoi le directeur *d'El National* n'est-il pas arrivé à la conclusion que j'avais induit en erreur la police en appelant Natalia ma fille et Gertrude Schüssler mon épouse? Evidemment parce que ce serait absurde. Mais il n'est pas moins absurde de m'imputer des contradictions quant au lieu où je me trouvais au moment de l'attaque.

L'identification des erreurs des reporters avec mes « contradictions » porte en elle la troisième contre-vérité, la plus scandaleuse. En réalité, si les reporters donnent des témoignages faux, cela peut s'expliquer comme une simple erreur. Mais je ne peux pas me tromper sur la question du lieu dans lequel je me trouvais à l'heure des coups de feu. Si je « me suis contredit » sur cette question, cela signifie que j'essayais de couvrir *le crime*. Pourquoi le directeur *d'El National* préfère-t-il me supposer coupable d'un crime au lieu de considérer qu'il y a eu erreur de la part de tel ou tel reporter ? Quelles raisons a-t-il pour cela ?

Il n'est pas difficile de comprendre de quel crime il s'agissait. Mes « contradictions » devaient signifier que j'avais moi-même exécuté l'assaut et que je m'étais embrouillé dans mes déclarations à la police. C'est à cela que se réduit l'essence de la note « M. Trotsky se contredit ». Et c'est à cette fin qu'elle a été publiée.

La troisième contre-vérité se couvre de la quatrième. Si on avait laissé entendre dans la note que les informations des reporters étaient contradictoires et que la rédaction ait conclu, *sur cette base*, que Trotsky se contredisait, tout lecteur qui pense dirait tout de suite que cette conclusion manque de fondement et de bonne foi. Précisément la note commence par ces mots : « Les observateurs font des commentaires divers » sur « les contradictions sérieuses » de Trotsky. Qui sont ces « observateurs » ? Les reporters ? Mais ils ne font aucun « commentaire » sur mes prétendues contradictions. Simplement, ils se contredisent entre eux. Qui sont donc ces « observateurs » ? La rédaction *d'El National*? Pourquoi se dissimule-t-elle derrière les « observateurs » anonymes ? Comme on le voit, la note est de toute évidence rédigée de façon à égarer l'opinion publique et les autorités [chargées] de l'enquête. Les auteurs de la note

donnent le sentiment d'avoir une source sérieuse. Mais ils n'ont que leur malveillance.

L'affaire pourtant ne se termine pas là. La sixième contre-vérité succède à la cinquième. Il est possible de déduire des déclarations du directeur *d'El Nacional* que la rédaction elle-même, sur la base des reportages, a tiré la conclusion que je me contredisais. Mais la réalité est différente. La même note calomnieuse a paru le 27 mai dans un autre périodique dont l'impartialité est bien connue, à savoir *El Popular*⁴. Le texte, dans les deux journaux, est identique, sauf que, dans *El Popular*, la note a été publiée en première page avec un titre sensationnel, et, dans *El Nacional*, dans la seconde page de la seconde section, avec des caractères plus modestes. Il est impossible d'admettre que les deux rédactions sont arrivées simultanément aux mêmes conclusions et qu'elles les ont exposées dans les mêmes termes indépendamment l'une de l'autre. Comment expliquer dans ce cas la parution d'une note identique dans les deux journaux ? Il est clair que *la note vient d'une source commune*. Laquelle ? Là est le cœur du problème. Peut-être que la rédaction *d'El Nacional*, ayant formulé ses « conclusions », les a envoyées à *El Popular*? C'est peu probable. Le rôle *d'El Nacional* dans cette affaire n'est pas actif, mais passif. Il est plus vraisemblable d'admettre que la note a été envoyée à *El Nacional* par *El Popular*. Il est plus probable encore que la note a été fabriquée dans un troisième lieu où on sait ce que l'on veut et on ne recule pas devant les moyens nécessaires. J'exprime ma conviction que la note est sortie de sources proches du G.P.U. et qu'elle avait pour objet de dévier l'enquête du droit chemin.

En liaison avec cela, la *date* de la publication de la note est d'une grande importance : le 27 mai. Les agents du G.P.U. qui avaient à effacer les traces se sont tenus à l'écart pendant les premiers jours avec une grande prudence, craignant évidemment l'arrestation rapide des auteurs de l'attentat. Mais, au bout de trois jours, les principaux organisateurs de l'attentat étaient arrivés à quitter le pays avec des passeports prêts d'avance. Le G.P.U. a pu calculer que l'attentat ne serait pas du tout éclairci et pour cela a jugé opportun de lancer la version de F « auto-assaut » : puisqu'il n'était pas arrivé à exterminer physiquement l'ennemi, il lui fallait essayer de le liquider moralement. C'est

4. Rappelons qu'*El Popular* était le quotidien de la C.T.M., donc porte-parole de V. Lombardo Toledano.

dans cet objectif que ces messieurs les « observateurs » ont lancé le 27 mai la note « M. Trotsky se contredit ». Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'E/ *Popular* ait publié cette note avec autant de diligence : la calomnie donnait forme à sa propre ligne. Mais pourquoi *El Nacional* a-t-il jugé bon de publier cette note? M. le directeur ne nous l'a pas expliqué.

Pour couper court à toute confusion et à tout malentendu, je déclare que je ne pense absolument pas que la rédaction d'*El Nacional* ait eu consciemment le dessein de dévier l'enquête sur une fausse piste. Simplement, elle ne se rendait pas compte de ses propres actions. Puisqu'il s'agissait d'une petite faveur à ses amis staliniens aux dépens de mon honneur politique, la rédaction a publié la note calomnieuse sans y faire attention. Elle a déjà réalisé des opérations semblables à différentes reprises auparavant (si nécessaire, je le démontrerai facilement). J'indique en passant que toutes mes tentatives d'établir des relations correctes avec *El Nacional* ont échoué face à l'hostilité préméditée de sa rédaction.

Le fait que la manœuvre avec la note « Trotsky se contredit » ait pu passer sans que rien ne se soit produit, a rebondi avec tous les événements consécutifs. C'est précisément dans la journée du 27 mai que s'est produit un changement brusque dans l'orientation de toute l'enquête. Si quelques agents de la police avaient eu auparavant des soupçons ou des doutes sur mes actes, la note imprimée dans *El Nacional* donnait à ces doutes une certaine sanction officielle. Un état-major secret, qui avait fabriqué cette note, laissait deux jours à la police.

Souvenons-nous de la réprimande que le général Nunez infligea au membre du comité central du parti stalinien, M. Ramírez y Ramírez⁵, qui avait affirmé publiquement qu'il s'agissait d'un « auto-assaut ». Pour se justifier, Ramírez invoqua une erreur de dactylographie. Mais si l'enquête découvre que la note du 27 a été rédigée par le même Ramírez y Ramírez ou l'un quelconque de ses amis politiques, il serait impossible de recourir à l'excuse des erreurs de dactylographie. Nous aurions devant nous une preuve irréfutable d'un complot pour duper les autorités et aider les terroristes.

Le directeur me laisse entendre que je connais très mal la

5. Enriqúe Ramírez y Ramírez (né en 1915), membre du P.C.M. en 1932, dirigeant du syndicat des Artes Gráficas, était devenu un proche collaborateur de Lombardo Toledano et travaillait pour *El Popular* et *Futuro*.

syntaxe castillane (cela, malheureusement, est vrai) et qu'il y a dans ma lettre une faute (c'est également vrai) et il m'a fait pAisreurs réprimandes de ce genre. Pourtant, et malheureusement, il n'a pas expliqué pourquoi la rédaction a jugé possible de m'impliquer publiquement dans un crime sans avoir pour cela aucune base. Pourquoi la rédaction ne s'est-elle pas limitée à faire référence aux reportages et s'est-elle cachée derrière des « observateurs » occultes ? Pourquoi une note identique est-elle parue simultanément dans deux journaux ? Quelle était la source dont sortait la note ? Je pense par conséquent que des déclarations supplémentaires du directeur *d'El Nacional* pourraient être une aide réelle pour la découverte de la vérité sur le crime du 24 mai.

P.-S. : Je n'ai pas destiné cette lettre à la presse parce qu'une polémique publique n'apporterait probablement pas grand-chose à l'opinion générale, surtout aujourd'hui, en ces temps de difficultés internationales, de campagne électorale, etc., alors que le peuple et le gouvernement de ce pays ont d'autres tâches et d'autres intérêts. Mais comme l'enquête se prolonge, j'ai estimé nécessaire d'envoyer cette lettre aux organismes de l'enquête, avec une copie au directeur *d'El Nacional*. Naturellement, si M. le directeur, de sa propre initiative, considère comme indispensable de prolonger cette polémique dans la presse, je n'aurai personnellement aucune raison de m'y opposer.

DISCUSSION AVEC LES VISITEURS AMÉRICAINS DU S.W.P.¹ (12-15 juin 1940)

Présents : Trotsky, Cannon, Dobbs, Cornell, Gordon, Hansen, Konikow, Robins.

Trotsky. — Il est extrêmement difficile de faire des pronostics du fait du caractère sans précédent de cette guerre. Le facteur moral, en ce qui concerne l'armée française, est la grande inconnue. L'intervention de l'Italie complique et simplifie en même temps la situation. Si la Grande-Bretagne et la France ne capitulent pas, elles doivent chercher à établir une position de force en Méditerranée. Cela signifierait une politique agressive vis-à-vis de l'Italie. Le fait que l'Italie soit en train de détruire les ponts sur sa frontière avec la France signifie qu'elle n'entend pas envahir la France, mais redoute qu'elle l'envahisse. Les Alpes favorisent la France. Ses pentes combattent de son côté. Sur les Alpes, l'Italie a une position purement défensive, mais une politique offensive sur le canal de Suez, l'Afrique du Nord, etc. Tandis que l'invasion des Iles britanniques par Hitler mettrait en jeu l'existence nationale de l'Angleterre, les opérations en Méditerranée mettent en jeu l'Empire britannique.

Il n'est pas exclu que l'Italie se révèle le maillon faible de l'Allemagne. La Grande-Bretagne peut faire de l'Afrique du Nord une base d'opérations nouvelles. Cela signifierait le blocus

1. Compte rendu sténographique (T 4294 & 4295), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library. Ce texte a été publié dans divers bulletins sous le titre « Discussions avec Lund » et des extraits en ont paru aux éditions du Seuil dans le livre souvent cité : nous avons mis entre (] les passages que cette dernière a cru pouvoir supprimer. Ce compte rendu n'a visiblement pas été vérifié et ce n'est pas seulement la traduction qui manque de clarté. Les interlocuteurs de Lund-Trotsky étaient ses visiteurs, Cannon, Dobbs, Gordon, Konikow, et ses collaborateurs, Cornell, Hansen, Robins.

de l'Europe. Face à l'invasion de la Grande-Bretagne, Churchill² parle de se replier au Canada mais ne mentionne pas la Méditerranée. Sont-ils prêts à abandonner cette zone ? Il serait plus naturel qu'ils continuent à se battre tout en se repliant sur la Méditerranée. L'Amérique serait alors la troisième possibilité. Si la Grande-Bretagne n'avait pas à défendre ses îles plus longtemps, elle aurait la prépondérance en Méditerranée. Elle ferait de l'Italie l'objectif d'une lutte acharnée et isolerait l'Europe, c'est-à-dire l'Allemagne.

Il est également exclu que la Russie s'engage dans la guerre aux côtés de Hitler et de Mussolini. Si les Etats-Unis entrent dans la danse et je crois que ce sera le cas, cela aura une influence considérable sur Moscou. Imaginons qu'ils restent en dehors. La rapidité même de l'avance de Hitler renforce la position des isolationnistes qui attendraient que le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Amérique latine tombent dans leurs mains. Il y aurait alors une guerre contre le Japon avant d'affronter Hitler. Mais ce ne sont pas seulement les isolationnistes mais aussi la marche de la guerre en Europe qui détermineront ce qui se passera ensuite.

Je dois avouer que je n'ai pas lu grand-chose sur la guerre ces dernières semaines, sauf ce qu'on en dit dans la presse. Les prétendus isolationnistes sont enclins à accepter la défaite de l'Empire britannique : ils ont peur de Hitler, ils savent qu'ils ne peuvent ajourner la guerre contre lui. Il pourrait en effet les empêcher de recueillir l'héritage anglais. C'est pourquoi on a pu lire dans les journaux que le Sénat, à l'unanimité, avait accordé à Roosevelt des pouvoirs sans précédent. C'est une indication qu'il a réussi à faire l'accord entre républicains et démocrates sur la nécessité d'entrer en guerre.

Le télégramme de Cárdenas exprimant sa sympathie à la France lors de l'entrée en guerre de l'Italie a constitué la réponse du Mexique aux rumeurs américaines selon lesquelles Mexico serait nazi et qu'il faut donc intervenir. Il signifie qu'il y a accord entre Cárdenas et Washington. Bien entendu, ce sont là mes impressions, plus que des conclusions certaines. Comme je l'ai dit, je n'ai pas suivi les événements des dernières semaines d'aussi près qu'il aurait fallu afin d'en tirer des conclusions

2. Winston Churchill était depuis le mois de mai le Premier ministre de Grande-Bretagne, partisan de la lutte à outrance contre l'Allemagne. Au cours de la période précédente, il était un « fauteur de guerre » pour tous les P.C. et, dans le prolétariat des pays semi-coloniaux et coloniaux, il symbolisait la vieille oppression impérialiste.

sûres. Les derniers événements ont rapproché les Etats-Unis de la guerre. Quelle forme prendra-t-elle? Si les Alliés l'emportaient sur l'Italie, ils se ménageraient de bonnes bases aériennes contre l'Allemagne. Un succès sur l'Italie, c'est la maîtrise de l'Espagne. Un soutien des Etats-Unis sous forme de matériel de guerre peut alors devenir très efficace. L'entrée en guerre des Etats-Unis pourrait se concrétiser au début par l'envoi d'avions, de navires de guerre, peut-être de fusiliers marins, mais non de l'armée, au moins au début. Les flottes de guerre [américaines] devront être organisées de concert avec la Grande-Bretagne et la France ; il faut organiser un blocus de l'Europe pour étouffer économiquement Hitler, en dépit de ses victoires. Cela peut se faire si les Alliés gagnent Moscou à leur cause, ce qui est très probable. De tels discours contre l'Italie devraient amener Moscou à se tourner vers les Alliés, au moins autant qu'actuellement vers l'Allemagne — comme un satellite attiré par une force nouvelle.

Notre hypothèse de travail en matière de propagande doit être la suivante : encore six mois de légalité, pas plus. Nous avons souvent discuté de l'illégalité et de la façon d'y travailler. Elle n'est possible que si nous sommes cachés dans les organisations de masse.

La militarisation se poursuit actuellement à une échelle formidable. On ne peut s'y opposer par des phrases pacifistes. Cette militarisation rencontre un large soutien des masses ouvrières. Ces dernières portent à Hitler une haine sentimentale mêlée à des sentiments de classe confus. Elles haïssent les brigands victorieux. La bureaucratie utilise cela en disant qu'il faut aider à vaincre le gangster. Nos conclusions sont tout à fait différentes. Mais ce sentiment-là est la base inévitable pour la dernière période de préparation. Il nous faut trouver des bases réalistes pour elle, il nous faut nous opposer à l'envoi de nos garçons sur le champ de bataille. Les syndicats doivent, non seulement protéger les ouvriers et protéger leur qualification en temps de paix, mais aussi exiger aujourd'hui de l'Etat la possibilité d'étudier l'art militaire.

Par exemple, dans les syndicats, il nous faut argumenter ainsi : « Je suis un socialiste et vous êtes un patriote. Bien. Nous discuterons de cette divergence. Mais nous pourrions être d'accord que les ouvriers doivent être entraînés aux frais du gouvernement pour avoir des qualifications militaires. Il faudrait ouvrir des écoles liées aux syndicats, aux frais du gouvernement mais contrôlées par les syndicats. » Ce type d'approche

nous permettrait de prendre contact avec les ouvriers qui sont patriotes à 95 ou 98 %, même aujourd'hui.

Ce n'est que dans cette perspective, et pas en nous opposant abstraitement à la militarisation, que nous pouvons connaître des succès dans les syndicats et les organisations militaires. Nous pouvons trouver dans cette voie des itinéraires nouveaux et des sympathies nouvelles pour une situation illégale. Bien entendu, l'aspect technique de l'activité clandestine est important, mais il ne constitue qu'une faible part de l'activité illégale.

Et maintenant, les staliniens. Ils ne s'opposent à l'entrée en guerre des Etats-Unis que jusqu'à ce que Moscou en donne le signal. Mais, en attendant, il y a entre eux et nous une différence importante. Les mots d'ordre abstraits se ressemblent. Mais, comme leur organisation est plus importante, ils font plus de bruit que nous. Il nous faut établir avec eux une nette distinction en ce qui concerne le militarisme. Bien entendu, nous nous opposons à tout ça en général, mais nous avons des divergences particulières en matière de militarisation. D'où la très importante différence dans la préparation à l'illégalité.

Tout indique que Moscou prépare un tournant. Au Mexique, où ils se manifestent souvent en premier, le P.C. a le droit de placer Hitler et Churchill sur le même plan. Le jour où Moscou fera un demi-tour vers les démocraties comme demi-amies, il y aura une nouvelle explosion dans les rangs du P.C. Il nous faut être prêts à l'exploiter. Pour moi, les perspectives sont bonnes, pour le P.C., malgré son radicalisme transitoire, qui ne peut durer longtemps. De même, en général, malgré le radicalisme du P.C., les perspectives sont bonnes. Peut-être que les Etats-Unis vont entrer en guerre dans les six mois. Ils le feront en tant que machine militaire. Il nous faut apprendre à nous servir des armes. Tout sera désormais tranché sur le front des opérations militaires.

L'Etat aujourd'hui est en train d'organiser des machines militaires énormes avec des millions d'hommes. Nous ne pourrions vraiment plus désormais n'avoir longtemps que les minces possibilités offertes par les *Defense Guards*³ : nous allons avoir les larges possibilités données par l'Etat bourgeois lui-même.

3. Les *Defense Guards* étaient des unités de milices ouvrières que les trotskystes avaient essayé de promouvoir pour lutter contre les agressions fascistes contre les travailleurs syndiqués.

Cannon. — *Cela peut-il prendre la forme de résolutions dans les syndicats? Exigeons-nous l'équipement, l'entraînement? Comment ne pas être confondus avec les patriotes ?*

Trotsky. — Surtout au début on n'évitera pas une confusion partielle. Mais toute notre agitation, nous la situons sur une base de classe. Nous sommes contre les officiers bourgeois qui nous traitent comme du bétail, qui font de nous de la chair à canon. Nous nous sentons en revanche, à la différence des officiers bourgeois, concernés par le fait que des ouvriers sont tués. Nous voulons des officiers ouvriers. On peut dire aux ouvriers : nous, nous sommes prêts pour la révolution, mais pas vous. Mais les uns et les autres, dans cette situation, nous voulons nos officiers ouvriers, nous voulons des écoles spéciales pour ouvriers qui nous apprendront à être des officiers. Au début la presse bourgeoise va hésiter. Peut-être même soutiendra-t-elle l'idée. Mais si les lignes de classe sont nettement tracées, elle va s'inquiéter et nous attaquer.

Cannon. — *Le New York Times vient de faire un éditorial revendiquant l'instruction militaire pour tous. Sommes-nous d'accord ?*

Trotsky. — Oui. C'est correct — mais sous le contrôle de nos propres organisations. Nous rejetons le contrôle des « soixante familles ». Nous exigeons une amélioration des conditions pour l'ouvrier-soldat. Nous voulons préserver sa vie. Pas la gaspiller. Oui, messieurs les bourgeois, il faut que vous dépendiez des travailleurs. Vous les entraînez pour vos objectifs à vous. Nous voulons qu'ils le soient pour leurs objectifs à eux. Nous ne voulons pas qu'on les forme pour les placer sous le commandement d'officiers bourgeois indifférents et stupides qui en feront de la chair à canon.

[Dobbs⁴. — *Côté technique, il y a beaucoup de matériel pour une telle agitation. Des hommes mobilisés en mai étaient tués en France deux ou trois mois plus tard. Ils n'étaient pas convenablement entraînés pour se protéger. On peut rassembler beaucoup de faits en rapport avec l'expérience passée. En plaçant pour que les ouvriers aient un entraînement d'officiers, on peut rassembler du matériel sur la façon dont les officiers ont gaspillé le matériel*

⁴Farrell Dobbs (1907-1983) avait été l'un des dirigeants de la ère de 1934 à Minneapolis.

humain. C'est aussi un bon argument contre les patriotes de dire que les ouvriers se sont faits tuer faute d'être entraînés. C'est un argument qui impressionne beaucoup les ouvriers.

Cannon. — Cette ligne ne trace-t-elle pas une ligne de rupture nette avec les pacifistes à la Norman Thomas et l'équipe des « Gardez l'Amérique en dehors de la Guerre » ⁵ ? Longtemps, notre agitation a été trop abstraite. Elle était contre la guerre en général. Seule la révolution peut arrêter la guerre. C'est pourquoi nous sommes pour l'entraînement de tous. La difficulté est de bien démontrer que nous sommes réellement contre la guerre. Il nous faut des formulations claires et précises.

Dobbs. — Nous pouvons attaquer les pacifistes. Cela ne réglerait-il pas la question ? C'est inévitable : il faudra nous battre. Il faut nous former. Dans une armée rouge ou bourgeoise, il le faudra.

Cannon. — Cela implique aussi une réorganisation de notre propre mouvement. La jeunesse a été imprégnée d'une attitude anti-militariste et de volonté d'échapper à la guerre. Beaucoup ont déjà demandé comment aller au Mexique pour se cacher. Notre propagande n'est pas suffisamment distincte de celle des pacifistes. Nous disons qu'il ne faut pas de guerre ! En même temps, nous disons qu'on ne peut pas l'empêcher ! Il manque un maillon quelque part. Toutes les questions seront réglées par la guerre. La simple opposition n'a pas de sens. Mais le problème qui exige la formulation la meilleure, c'est de nous distinguer nettement des patriotes.]

Konikow. — Qu'en est-il de notre mot d'ordre « pas un cent pour la guerre » ?

Trotsky. — Supposez que nous ayions un sénateur. Il proposerait un décret en faveur de camps d'entraînement pour les ouvriers. Il pourrait demander pour cela 500 millions. En même temps, il voterait contre le budget militaire parce qu'il est contrôlé par les classes ennemies. Nous ne pouvons exproprier maintenant la bourgeoisie, aussi nous la laissons exploiter les ouvriers. Mais nous essayons de les protéger par des syndicats.

5. Norman Thomas était le principal dirigeant socialiste et le groupe « Gardez l'Amérique hors de la guerre » un mélange de pacifisme et d'isolationnisme.

Les tribunaux sont bourgeois, mais nous ne les boycottons pas comme le font les anarchistes. Nous essayons de les utiliser et nous y combattons. Comme pour les parlements. Nous sommes des ennemis de la bourgeoisie et de ses institutions, mais nous les utilisons. Les pacifistes acceptent tout ce qui est bourgeois, sauf le militarisme. Ils acceptent les écoles, les parlements, les tribunaux, sans problème. Tout est bon en temps de paix. Mais le militarisme qui est aussi bourgeois que le reste? Non, ils reculent, ils disent qu'ils n'en veulent pas. Les marxistes essaient d'utiliser la guerre comme toute autre institution bourgeoise. Il est clair maintenant que, dans la prochaine période, notre opposition au militarisme va constituer la base de notre propagande; notre agitation se fera en faveur de l'entraînement militaire des masses.

Notre programme de transition militaire est un programme d'agitation. Notre programme révolutionnaire socialiste est de la propagande.

Nous devons être tout à fait catégoriques dans la période qui vient. Nous devons stigmatiser Thomas comme le plus perfide ennemi. Nous devons dire que la guerre est inévitable. Bureaucrates ! Cette guerre signifie la mort de vos syndicats. Il nous faut faire les prédictions les plus terribles sous les couleurs les plus sombres. Nous devons nous prononcer catégoriquement pour la dictature du prolétariat. Nous devons rompre complètement avec les pacifistes. Il n'y a pas très longtemps, tout le monde était contre la guerre. Toute confusion avec les pacifistes est cent fois plus dangereuse qu'une confusion temporaire avec les militaristes bourgeois. Nous préparons l'arène nouvelle où nous abattons les militaristes. Les pacifistes aident à duper les ouvriers et les faire aider les militaristes. Nous devons le prédire, [Norman] Thomas va soutenir la guerre — la guerre est inévitable. Nous devons apprendre à manipuler les armes. Quant à ceux qui cherchent à lui échapper — y compris de notre propre parti — nous devons en parler avec le plus grand mépris. Ce sont des déserteurs. Exactement comme les objecteurs de conscience qui acceptent tout en temps de paix, mais ne veulent pas accepter la guerre. Ils sont des déserteurs de leur classe et de la révolution.

[Konikow. — Oui, il ne faut pas nous éloigner des masses.]

Gordon. — Je crois que la militarisation rapide au sein des larges masses va aider à faire prévaloir ce programme et rendra

les choses plus faciles que parmi les radicaux où il y a une longue tradition d'antimilitarisme. Des hommes comme Debs^b sont des héros. Cette tradition vit encore dans le mouvement ouvrier. Comment s'en sortir exactement, ce n'est pas clair dans ma tête

Trotsky. — Debs n'avait même pas la perspective de prendre le pouvoir et de créer une société socialiste. Il proclamait son aversion pour la guerre et on le jeta en prison. Il était courageux et honnête mais il n'avait pas la perspective de la révolution.

[Canon. — C'était une protestation, pas une façon révolutionnaire d'aborder les choses. Notre mouvement en est infecté, contaminé, surtout les jeunes qui ont la tradition socialiste de protestation mais pas celle d'entrer dans les forces armées et de les gagner.]

Trotsky. — Le mot d'ordre n'est plus « Du travail, pas de canons ! ». Dans une situation militaire, il faut des mots d'ordre nouveaux. Ce serait bien d'avoir une discussion dans le parti, peut-être une petite conférence pour élaborer un bon point de départ pour cette agitation. On pourrait faire une petite expérience à Minneapolis et Saint-Paul, et voir. Il nous faudrait des articles dans la revue sur des questions militaires. De même dans *Socialist Appeal*. En quatre ou cinq semaines, on peut se réorienter. Même ceux de la majorité qui ont un vieux fond syndicaliste peuvent être rééduqués sur un rythme très rapide. Thomas et son engance vont se ridiculiser très vite et perdre leur audience. Pour combattre le véritable ennemi, il nous faut pénétrer dans son pays qui est aujourd'hui le militarisme.

[Canon. — Pouvons-nous être appelés militaristes ?]

Trotsky. — Oui, dans un certain sens — nous sommes des militaristes révolutionnaires socialistes prolétariens. Peut-être ne devrions-nous pas employer le mot tout de suite. Attendre d'être appelés militaristes par Thomas ou quelqu'un comme ça et faire une réponse polémique : Thomas nous a appelés

6. Eugène Debs (1855-1926), chauffeur de locomotive, dirigeant en 1894 de la fameuse grève Pullman, avait fondé le S.P.A. et été candidat aux élections présidentielles ; pour son hostilité à l'entrée en guerre des Etats-Unis en 1917, il avait été condamné à dix ans de prison.

militaristes, oui, on peut nous appeler militaristes dans un certain sens. Et nous pourrions utiliser le mot avec l'explication.

[Konikow. — Nous avons commencé à discuter de ça dans notre branche, mais nous avons peur d'aller plus loin à cause des mouchards. Nous ne voulons pas les laisser mettre nos jeunes dans des camps de concentration au lieu de l'armée. Nous avons peur que nos militants soient exclus de l'armée. Comment mener notre agitation sans qu'on nous étiquette d'avance comme des traîtres ?

Trotsky. — Il y aura des victimes chez nous. Il y aura des légèretés et tout ça. Mais la ligne générale nous protège.] Dans le syndicat, je puis dire que je suis pour la IV^e Internationale. Je suis contre la guerre. Mais je suis avec vous. Je ne vais pas saboter la guerre. Je veux être le meilleur soldat exactement comme j'étais le meilleur ouvrier, le plus qualifié à l'usine. En même temps, j'essaierai de vous convaincre qu'il nous faudrait changer la société. Devant le tribunal mon camarade soldat va dire : « Il disait qu'il serait un soldat discipliné, qu'il ne provoquerait pas de révoltes. Tout ce qu'il demandait, c'est de pouvoir exprimer son opinion. » [Nous pouvons nous défendre de la même façon devant un tribunal à propos de notre prédiction que la société bourgeoise est perdue. Si la bourgeoisie pouvait préserver la démocratie, bien, mais d'ici un an, elle va imposer sa dictature. Nous combattons cette dictature les armes à la main. Naturellement, en principe, nous renverserions la prétendue démocratie bourgeoise, si une chance nous était laissée, mais les bourgeois ne nous laisseront pas le temps.

Dobbs. — De même qu'il faut être un très bon ouvrier à l'usine pour influencer les autres ouvriers, de même, à la guerre, il faut être un bon soldat.

Konikow. — Il faut de la prudence dans notre agitation.

Cannon. — Dans quelle mesure utiliser l'analogie entre armée et usine ? Peut-on le faire de façon aussi catégorique que vous venez de le faire ?

Trotsky. — Oui, je crois. Dans les usines maintenant, plus de la moitié de la production, ce sont des productions pour la guerre.

Dobbs. — Savoir si on s'engage ou si on attend d'être mobilisé ou si on cherche à l'éviter, c'est une question pratique, n'est-ce pas? S'engager volontairement, attendre ou éviter la mobilisation... c'est une question pratique quotidienne.}

Trotsky. — Nous devons être pour l'entraînement militaire obligatoire pour les ouvriers et sous le contrôle des ouvriers. C'est une façon d'aborder la question de la milice ouvrière. Quant à l'entrée dans l'armée, c'est une question individuelle. Bien entendu nous ne faisons pas de l'agitation pour qu'on s'engage !

[Dobbs. — Un représentant, au Texas, propose des mesures pour la création d'unités militaires de combat contre la V^e Colonne. Il s'agirait d'ouvriers, entraînés par des officiers choisis par le patron. C'est le cas idéal, celui qu'il faut reprendre pour montrer comment l'utiliser et le tourner.

Trotsky. — Il y aura des dizaines d'autres exemples.]

Un point de plus : nous devons polémiquer contre l'argument stupide qui assure que les Etats-Unis ne peuvent pas être attaqués. Bien sûr ils le sont. Tout empire moderne est attaqué par les changements de la puissance militaire des autres pays. L'Allemagne menace l'empire des Etats-Unis. Le capitalisme est international.

13 juin 1940

Cannon. — [...] ⁷ Nous considérons que si 10% d'entre eux ⁸ revenaient, ce serait le maximum de ce qu'il serait sain que le parti reprenne. Ce que nous attendons, en réalité, c'est environ 5 %. Si on regarde leurs rangs dans l'ensemble, on ne peut pas considérer qu'il y en ait plus de 10 % qui valent la peine d'être repris. Nous n'envisageons aucune campagne d'unité. Notre attitude est celle de l'hostilité absolue. Nous attendons leur désintégration complète. La démission de Burnham leur porte un coup terrible. Beaucoup pensaient qu'ils allaient mettre une

7. Il y a ici une interruption dans le sténogramme; on est passé de la discussion sur la guerre à un échange sur les possibilités de récupérer, dans le S.W.P. un certain nombre des éléments partis avec la minorité.

8. « Ils » désigne les minoritaires qui étaient allés former le W.P.

sourdine à leurs divergences pendant à peu près six mois pour sauver les apparences et par fierté. Burnham a utilisé Shachtman et Abern pour prendre dignement sa retraite politique plutôt que de désertier ouvertement. La minorité n'a aucun lien avec le mouvement de masses. Dans le secteur maritime où nous sommes forts, il y en a entre un et trois qui sympathisent avec notre programme. Dans l'automobile, il n'y a pas de minoritaires. La même chose chez les chauffeurs de camions. Il n'y a pas besoin d'envisager des relations organisationnelles avec la minorité. Il vaut mieux y aller à coups de marteau qu'avec des manœuvres. Comme leur position apparaît de plus en plus désespérée, ils peuvent déclencher un mouvement d'unité. Mais nous devons être très prudents. Dans leur grande majorité, ils ne sont pas assimilables. Nous n'avons pas provoqué la lutte ni la scission, mais, malgré les faux frais, on voit mal comment nous aurions pu construire le type de parti que nous voulions pour cette époque sans une scission.

Le problème, ce sont les staliniens, pas les centristes. Nous avons plus de réalité que tous les groupes centristes. Les centristes qui abandonnent le marxisme ne s'arrêtent pas à mi-chemin. Ils vont tout droit à Roosevelt. C'est particulièrement clair à travers les intellectuels de New York dont le rôle a été tout à fait misérable. C'est l'un des traits qui va peser le plus lourd sur la minorité. Shachtman et Abern ne sont qu'une marche de l'escalier qui mène à Roosevelt. Ils n'ont aucune capacité de recrutement, sauf ici ou là, par hasard.

Le problème de la transformation d'un groupe idéologique en parti ouvrier est le plus difficile de tous. Le militant ouvrier ne s'intéresse pas aux luttes d'idées, tant qu'elles ne touchent pas sa vie quotidienne. Nous en avons un exemple dans le parti. Pendant que la direction polémique et lutte, les syndicalistes sont en train de recruter.

La perspective générale est tout à fait optimiste. Le problème, ce sont les staliniens. En changeant de ligne, ils nous ont porté un rude coup. Nous étions en train de bien avancer quand ils ont pris leur virage, paralysant notre travail. Les ouvriers ne sont pas capables de faire la distinction entre nous, surtout du fait que la lutte fractionnelle nous a obligés à mettre l'accent sur notre défense de l'Union soviétique. Il nous faut une ligne d'agitation pour nous distinguer d'eux. Le parti stalinien a un puissant cadre de militants. Il a une forte machine syndicale qui dirige les ouvriers. Le pacte a semblé les désintégrer, mais ce ne sont que les démocrates au'il perd. Les vieux militants sont plus dévoués au

jamais. Ils croient que le parti a maintenant un ligne « vraiment révolutionnaire ». Il nous faut contre les staliniens une contre-attaque plus consistante.

Trotsky. — Nous ne participons pas aux élections présidentielles ?

Cannon. — Il existe des lois électorales très rigoureuses qui empêchent les petits partis de se présenter.

Trotsky. — Et le P.C. ?

Cannon. — Il achète son droit d'y participer. Par exemple, dans le haut New York, qui est très réactionnaire, le P. C. achète simplement les signatures de ceux qui en font commerce. Pour nous il n'y a pas de chemin pour accéder aux élections.

Trotsky. — Votre attitude à l'égard des autres partis ?

Cannon. — Nous faisons en certains endroits de petites campagnes pour des postes secondaires.

Trotsky. — Que disons-nous aux ouvriers quand ils nous demandent pour qui ils doivent voter comme président ?

Cannon. — Ils ne devraient pas nous poser des questions aussi embarrassantes. Nous avons essayé des campagnes pour des mots d'ordre sur les bulletins dans des élections antérieures, mais ce n'est pas sérieux. Et nous ne pouvons non plus soutenir ni les staliniens ni Thomas.

*Trotsky. — Je vois qu'il n'y a aucune campagne dans **Socialist Appeal** pour un candidat ouvrier. Pourquoi n'avez-vous pas proposé un congrès de syndicats, une convention pour désigner un candidat à la présidence? S'il était indépendant, nous le soutiendrions. Nous ne pouvons rester totalement indifférents. Nous pouvons très bien insister dans les syndicats où nous avons de l'influence sur le fait que Roosevelt n'est pas notre candidat et que les travailleurs doivent avoir le leur. Nous devrions réclamer un congrès national en liaison avec le Labor Party indépendant.*

Dobbs. — *Pendant un temps certains pensaient que Lewis⁹ se présenterait. Mais il n'en a jamais eu l'intention. Il a essayé un marchandage avec l'administration Roosevelt. Il apparaît maintenant certain que Roosevelt va se présenter.*

Trotsky. — Avec les centristes, la situation est claire. Pendant longtemps aux Etats-Unis, le mouvement socialiste n'était pas nécessaire. Maintenant que les temps sont changés et qu'il est nécessaire, il ne peut pas être réformiste. La possibilité en est épuisée. A une époque les Etats-Unis étaient riches en tendances réformistes, mais le New Deal a été la dernière flambée. Maintenant, avec la guerre, il est clair que le New Deal a dépensé toutes ses possibilités réformistes et démocratiques et créé des possibilités incomparablement plus favorables à la révolution.

J'ai eu une conversation avec Epstein^{10 11}, il y a quelques semaines. Pour Roosevelt, mais totalement désarmé quant aux possibilités ultérieures de démocratie. Quand je l'ai interrogé, il n'a pas été capable de répondre et j'ai cru qu'il allait éclater en sanglots comme un petit garçon.

L'entrée dans la guerre, c'est la fin des derniers restes de la politique du New Deal et du Good Neighbor. Le Roosevelt du troisième terme sera complètement différent de celui des deux premiers.

Dobbs. — *Dans le C.I.O. et l'A.F.L., les dirigeants ont été sensibles à la politique de Roosevelt vers la guerre, parlant de plus en plus ouvertement pour l'unité. Tobin¹¹ s'exprime plus, il est*

9. John L. Lewis (1880-1969), président de l'United Mine Workers depuis 1920, avait été l'un des bureaucrates syndicaux les plus conservateurs pendant des années, mais au cours des années 30 il avait pris la tête du mouvement pour l'organisation industrielle des syndicats qui avait abouti à la fondation du C.I.O. Dans le domaine de l'organisation politique indépendante, il avait tenté de faire pression sur le président pour obtenir plus sans ouvrir le risque de la constitution d'un « parti des travailleurs ».

10. Melech Epstein (né en 1899), socialiste en Pologne en 1905, avait fait plusieurs années de prison, émigré aux E.U. en 1913 et était devenu journaliste. Membre du P.C. en 21, il avait dirigé le journal communiste juif *Freiheit*, vécu à New York, puis Moscou, en Palestine et en Espagne. Il avait été écœuré par la politique de la « 3^e période » et s'était rapproché du P.C. à l'époque du Front populaire. Définitivement écarté par le « pacte », il avait rendu visite à Trotsky.

11. Daniel Tobin (1875-1955) était président de la Fraternité internationale des Camionneurs (*teamsters*) et avait essayé de briser la grève de 1934 à Minneapolis. Il s'était pourtant résigné à accepter la présence dans l'appareil de son syndicat d'un homme comme Dobbs, à cause de sa popularité.

engagé plus profondément. Dans les coulisses il se coordonne avec les pas vers la guerre. Dubinsky¹², un des premiers dirigeants du C.I.O., a voté pour la réaffiliation à l'A.F.L., affaiblissant ainsi Lewis. Hillman¹³, un dirigeant C.I.O. a négocié un accord de juridiction avec Dubinsky et est plutôt froid avec Lewis. Il existe un grave danger de capitulation de la part des bureaucrates du sommet, qui affaiblit les ouvriers de l'industrie. Lewis peut être obligé d'arriver à l'unité au détriment du syndicalisme d'industrie. Tous ces chefs sautent quand Roosevelt fait claquer son fouet.

Trotsky. — Les staliniens sont clairement ce qui est le plus important pour nous. Epstein dit qu'ils ont perdu 15 % des leurs, mais que les ouvriers restent fidèles au parti. C'est une question d'attitude. Leur dépendance à l'égard du Kremlin avait une grande valeur pour les chefs nationaux. Ils sont passés de la ligne du patriotisme à celle de l'hostilité à la guerre. Dans la prochaine période, leur dépendance du Kremlin leur créera de grandes difficultés. Ils sont anti-guerre et anti-impérialistes, mais nous aussi en général. Avons-nous un noyau chez eux¹⁴?

Cannon. — *Nous avons un petit noyau à New York et en un ou deux endroits.*

Trotsky. — Envoyés ?

Dobbs. — *Non. Ils sont venus à nous et nous leur avons conseillé d'y rester et de travailler à l'intérieur.*

Cannon. — *On en a gagné quelques-uns avec notre campagne contre le fascisme¹⁵.*

Trotsky. — Théoriquement, il est possible de soutenir le candidat stalinien. C'est une façon d'aborder les ouvriers

12. David Dubinsky (né en 1892), fils d'émigrés d'Europe orientale, ancien socialiste, dirigeait l'I.L.G.W.U. depuis 1932, syndicat d'industrie et avait été l'un des fondateurs du C.I.O.

13. Sidney Hillman (1887-1946), né de parents venus d'Europe orientale, avait été socialiste et dirigeait l'A.C.W.U., tenant une place importante au C.I.O.

14. Trotsky veut dire ici un noyau organisé de militants du S.W.P. entrés « en fraction » au P.C. et y travaillant pour le compte du S.W.P.

15. Trotsky fait allusion aux campagnes d'unité contre les campagnes des fascistes américains dans lesquelles le S.W.P. avait joué un rôle de premier plan.

staliniens. Nous pouvons dire : « Oui, nous connaissons ce candidat. Mais nous lui donnerons un soutien critique. » Nous pouvons répéter à une échelle réduite ce que nous ferions si Lewis se présentait. Théoriquement, ce n'est pas impossible. Ce serait très difficile, c'est vrai, mais nous n'en sommes qu'à l'analyse. Bien sûr ils nous diraient : « Nous n'avons pas besoin de votre soutien. » Nous répondrions : « Ce n'est pas vous que nous soutenons, ce sont les ouvriers. Nous les prévenons, mais nous faisons l'expérience avec eux. Ces dirigeants vont vous trahir. » Il faut trouver le moyen d'aborder le parti stalinien. Théoriquement, ce n'est pas impossible de soutenir leur candidat avec des mises en garde très dures. On pourrait les attraper. Quoi ? Comment ?

Konikow. — Mais à Boston les staliniens ne nous permettaient même pas d'entrer dans leur salle. Ils ont même jeté notre camarade dehors.

Trotsky. — Je sais. Ils nous ont même tiré dessus. Mais plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers sont avec eux. Je ne sais pas exactement combien. C'est très difficile à déterminer. Bien entendu il faudra supporter les indignations de Burnham. Shachtman dirait : « Voyez, je vous l'avais dit : capitulation devant le stalinisme. » Il y aurait même beaucoup d'hostilité dans nos propres rangs. Mais la question, ce sont les ouvriers staliniens. C'est la classe ouvrière qui est décisive. Avec des garanties, des avertissements, pourquoi ne pas l'envisager ? Est-ce que Browder est une pire canaille que Lewis ? J'en doute. Ce sont tous deux des canailles.

Cannon. — Le mouvement stalinien est particulier. En France, nous avons pu aborder les socialistes et les rejoindre. Les staliniens sont nombreux par rapport à nous mais peu nombreux en comparaison du C.I.O. Les staliniens sont haïs par les militants. Ce n'est pas l'attitude psychologique de nos militants, mais celle du large mouvement anti-stalinien. Si nous commençons à jouer ce genre de politique, nous allons encourir l'indignation de ces militants. Par exemple, les ouvriers de l'alimentation à New York. Nos camarades avaient réussi à y construire une solide fraction progressiste¹⁶. Ils pourraient être élus à des postes de

16. On appelait « progressistes » ces dirigeants syndicaux qui refusaient le contrôle du C.P. et tentaient pour lui résister de s'appuyer sur les anti-staliniens, essentiellement les trotskystes. Le travail avait été fait sous le contrôle personnel

responsabilité. Notre force s'est construite sur l'opposition au contrôle du syndicat par les staliniens. Une telle ligne perturberait notre travail. C'est la même chose dans les syndicats maritimes et dans celui de l'auto. Les staliniens sont l'obstacle principal. Une politique de manœuvre serait un désastre. Ce que nous gagnerions sur le stalinisme, nous le perdrons ailleurs.

Trotsky. — Avant d'entrer dans le parti socialiste, nous avons essayé d'analyser la situation de la même façon. Avant l'entrée dans le parti socialiste, nous avions la perspective d'épuiser toutes les possibilités. Nous n'étions pas plus proches de Thomas que nous le sommes de Browder. Ceux qui défendaient l'entrée prédisaient que nous allions en finir avec le S.P. et nous tourner ensuite vers le C.P. Imaginez le C.P. sans haine spécifique à son égard. Pourrions-nous y entrer comme nous l'avons fait dans le S.P. ? Je ne vois aucune raison de ne pas le faire — en théorie. Physiquement, ce serait impossible, mais pas en principe. Après l'entrée dans le S.P., il n'y a rien qui puisse empêcher notre entrée dans le C.P. Mais c'est exclu. Nous ne pourrions pas y entrer. Ils ne nous laisseront pas entrer.

Pouvons-nous réaliser cette manœuvre de l'extérieur? Les éléments progressistes s'opposent aux staliniens, mais nous n'en recrutons pas beaucoup. Partout nous rencontrons des staliniens. Comment briser le parti stalinien ? Il nous faut une base solide dans leurs rangs. Il y a de petits Tobin dont nous dépendons. Et eux dépendent de grands Tobin. Et ceux-là de Roosevelt. Cette phase est inévitable. Elle nous a ouvert la porte dans les syndicats. Mais elle peut devenir dangereuse. Nous ne pouvons pas dépendre de ces gens ou de leurs sentiments. Nous allons les perdre et nous couper des ouvriers staliniens. Maintenant nous n'avons aucune attitude à leur égard. Burnham et Shachtman se sont opposés à une attitude active avec les staliniens. Ils ne sont pas un accident, mais une cristallisation d'ouvriers américains abusés par Moscou. Ils représentent toute une période de 1917 à présent. Nous ne pouvons avancer sans eux. La coïncidence entre leurs mots d'ordre et les nôtres est transitoire, mais elle peut nous donner un pont vers ces ouvriers. Il faut étudier cette question. Si la

de Cannon en Californie. La personnalité « progressiste » la plus connue est le dirigeant de la S.U.P. Harry Lundeberg (1901-1957), cf. Stephen Schwartz, « La grève des marins du Pacifique en 1934 », *Cahiers Léon Trotsky* n° 20, décembre 1984.

répression commençait demain, elle commencerait d'abord contre eux, ensuite contre nous. Les militants honnêtes, durs, resteront fidèles. Les progressistes sont un type de dirigeants. La base est inquiète, inconsciemment révolutionnaire.

Dobbs. — Ce n'est pas tout à fait exact de dire que les « progressistes » ne comprennent seulement que les sommets syndicaux. Les progressistes comprennent la base et c'est particulièrement vrai dans les grands syndicats.

Cannon. — Ils n'ont pas de cohésion, mais ils sont en révolte contre les stalinien. Là où les stalinien contrôlent le syndicat, c'est là qu'un réel mouvement anti-stalinien est le plus fort. Les stalinien contrôlent les syndicats maritimes, en gros, et nous avons une profonde expérience du développement d'une révolte progressiste contre eux.

Robins. — Le mouvement syndical a grossi de millions de membres. Une nouvelle bureaucratie s'est formée, il y a eu un nouvel afflux de syndiqués conscients. Et là, deux courants, les stalinien et les anti-stalinien. Dans les deux il y avait des militants de base et des bureaucrates.

Trotsky. — Mais pourquoi cette divergence ?

Robins. — La divergence est apparue en 1934 quand les stalinien sont sortis de leurs syndicats rouges et qu'on les a pris pour un mouvement révolutionnaire. Beaucoup étaient corrompus. Beaucoup pensaient que le tournant du New Deal n'était qu'une manœuvre. Les stalinien ont passé un accord avec les sommets du C.I.O. Ils ont eu la direction de pas mal de syndicats. Ils avaient une réputation de militants. Pas une seule politique, c'est vrai, mais ils recrutaient en tant que révolutionnaires. Maintenant on ne les considère pas comme des révolutionnaires. Nombre des meilleurs ont disparu. Ceux qui restent sont des bureaucrates ou des gens désorientés.

Cannon. — Le problème est d'enlever de notre route l'obstacle du C.P. Il n'a pas dans ses rangs un gros pourcentage de matériel révolutionnaire. Il a des ouvriers mécontents qui ne voient pas d'autre force. Ils attirent par la simple inertie d'un gros appareil et d'un grand parti. Ils emploient la corruption quand ils

ne contrôlent pas encore tout l'appareil. Ils emploient le terrorisme économique. Ils font tout ce que faisaient les bureaucrates d'autrefois, mais ne le font pas à la chaîne. Incontestablement il y a de bons ouvriers parmi eux, mais seulement un faible pourcentage. C'est un terrible danger que de prendre le risque d'être condamnés par les ouvriers non staliniens pour une manœuvre qui gagnerait peu.

Le mouvement progressiste est composé d'anti-staliniens et de forces légitimes de la base, que nous organisons. Les staliniens achètent même les vieux fakirs. Ils provoquent un mouvement légitime de protestation qui est la principale source de notre recrutement et qui arrive au cours de la lutte contre le C.P. Dans le mouvement de l'auto à Los Angeles par exemple, quelques anciens du C.P. ont organisé un contre-mouvement où nous avons recruté. Les staliniens ont accumulé contre eux une haine terrible. Une manœuvre compliquée donnant la possibilité de nous identifier aux staliniens serait fausse. Notre ligne principale doit être en direction des ouvriers non-staliniens. C'est dans ce cadre qu'il nous faut traiter la question stalinienne.

Gordon . — Je suis contre la manœuvre. Peut-être ne suis-je pas tout à fait rationnel là-dessus. Peut-être est-ce surtout de l'inertie. Cannon a écrit des staliniens qu'ils étaient un mouvement étranger au mouvement ouvrier, irresponsable. Notre influence dans les groupés progressistes est un mouvement de sommet, pas de base, surtout à New York. Notre position y est très précaire. Ce n'est pas quelque chose qu'on pourrait s'attendre à voir devenir pour nous un vaste champ de recrutement. L'influence stalinienne dans les syndicats est très solide. Ils font des accords avec les fakirs de l'ancien temps mais ils ont aussi une base qui les suit. Dans le syndicat des peintres, ils ont conclu un accord avec les gangsters mais ont été aussi soutenus par la base des anti-gangsters. Nous avons construit un mouvement, chassé les staliniens, mais nous n'avons pu ni nous consolider, ni recruter. Les staliniens emploient la corruption, mais à des degrés différents : on donne les meilleurs emplois aux staliniens, de moins bons au groupe qui les entoure, de moins bons encore aux

17. Sam Gordon (1910-1982), né en Ukraine occidentale, avait entendu Cannon parler en public en 1928 de sa rupture avec le stalinisme. Il s'était définitivement engagé au cours d'un voyage en Europe et notamment en Allemagne. Membre du comité national du S.W.P., responsable du *Militant*, il était depuis quelques mois sous le nom de J. B. Stuart secrétaire administratif du S.I.

sympathisants. Les militants ne se considèrent pas comme corrompus, seulement comme... membres du C.P. « Si nous ne donnons pas les emplois, ce sont les réactionnaires qui le feront. » Il me semble que c'est leur attitude.

Mais nous n'avons pas de contact avec la base stalinienne. Avant de pouvoir faire une telle manœuvre, nous avons besoin d'organiser un noyau chez les staliens.

[*Trotsky.* — Si cette conversation n'avait d'autre résultat qu'une enquête plus précise sur les staliens, elle serait déjà fructueuse.

Notre parti n'est pas lié à la manœuvre avec les staliens plus qu'il ne le fut à la manœuvre avec le S.P. Et pourtant nous avons entrepris cette manœuvre. Il faut additionner le positif et le négatif. Les staliens ont acquis leur influence au cours des dix dernières années. Il y a eu la Dépression, puis le formidable mouvement syndical qui a culminé dans le C.I.O. Seuls les syndicalistes de métier pouvaient rester indifférents.

Les staliens ont essayé d'exploiter ce mouvement, de construire leur propre bureaucratie. Les progressistes en avaient peur. La politique de ces prétendus « progressistes » est déterminée par la nécessité de répondre aux besoins des ouvriers dans ce mouvement et, par ailleurs, elle provient de la peur des staliens. Ils ne peuvent avoir la même politique que Green parce que dans ce cas les staliens s'empareraient de leurs postes. Leur existence est un reflet de ce nouveau mouvement, mais elle ne reflète pas directement la base. C'est une adaptation des bureaucrates conservateurs à cette situation.] Il y a deux concurrents, les bureaucrates progressistes et les staliens. Nous sommes le troisième, essayant de capturer ce sentiment (à notre profit). Ces bureaucrates progressistes peuvent prendre appui sur nous en tant que conseillers dans la lutte contre les staliens. Mais le rôle de conseiller d'un bureaucrate progressiste n'est pas très prometteur à la longue. Notre rôle réel est celui du troisième concurrent.

La question de notre attitude à l'égard de ces bureaucrates se pose alors : avons-nous une position absolument claire vis-à-vis de ces concurrents? Ces bureaucrates sont rooseveltiens, militaristes. Nous essayons de pénétrer les syndicats avec leurs aide. [C'était une manœuvre correcte, je crois. On peut dire que la question des staliens sera résolue au passage dans la mesure où nous aurons réussi notre manœuvre principale. Mais avant la campagne présidentielle et la question de la guerre. nous avons

le temps pour une petite manœuvre. Nous pouvons dire, vos dirigeants vous trahissent, mais nous vous soutenons sans aucune confiance pour vos dirigeants afin de démontrer que nous pouvons marcher avec vous et vous démontrer que vos dirigeants vous trahissent.

C'est une brève manœuvre, pas décisive sur la question principale, la guerre. Mais elle est nécessaire pour connaître bien mieux les staliniens et leur place dans les syndicats, leur réaction à notre parti. Il serait fatal d'accorder trop d'attention à l'impression que nous pouvons faire sur les pacifistes et sur leurs amis les bureaucrates « progressistes ». Dans ce cas, nous serions le citron pressé des bureaucrates.] Ils nous utilisent contre les staliniens, mais, comme la guerre approche, nous traitent de non-patriotes et nous excluent. Ces ouvriers staliniens peuvent devenir révolutionnaires, surtout si Moscou change de ligne et redevient patriote. A l'époque de la Finlande, Moscou a opéré un tournant difficile ; un nouveau tournant est plus pénible encore.

[Mais il nous faut contacts et informations. Je n'insiste pas là-dessus, d'accord, mais il nous faut un plan. Quel plan proposez-vous? Les bureaucrates progressistes et les centristes malhonnêtes du mouvement syndical reflètent des changements importants à la base, mais la question est la façon d'aborder cette base. Entre la base et nous, nous nous heurtons aux staliniens.]

Konikow. — Soutenir les staliniens dans la campagne présidentielle nous tuerait. Ils changent de ligne...

Trotsky. — Rien ne peut nous tuer, camarade Konikow.

[Konikow. — Nos sympathisants seraient éloignés de nous. Les staliniens ne peuvent même pas nous parler. Ils sont exclus pour avoir parlé avec nous-

Trotsky. — C'est un coup contre le parti. Ils disent que nous sommes des agents de telle ou telle puissance. Nous, nous disons : « Si vos dirigeants sont sérieusement opposés à la guerre, nous serons avec vous, mais vos dirigeants vont trahir. C'est la politique du soutien critique. Tobin, par exemple, est un fakir doublé d'un petit-bourgeois stupide et réactionnaire, mais voterions-nous pour lui s'il se présentait de façon indépendante à la présidence ? Oui.

Konikow. — *Mais Tobin et Lewis ne nous assassinaient pas.*

Trotsky. — Je n'en suis pas si sûr. Lewis nous tuerait à coup sûr s'il était élu et s'il y avait la guerre. Ce n'est pas une question sentimentale. C'est de savoir comment briser cette hypnose. Ils disent que les trotskystes sont des agents, mais nous disons que si vous êtes sérieusement contre la guerre nous sommes avec vous. Même ce problème de faire qu'ils nous écoutent, nous nous y attaquons en expliquant. C'est une entreprise très audacieuse. Mais la cohésion de notre parti est telle que nous pourrions réussir. Mais si nous rejetons ce plan, alors il nous faut trouver une autre politique. Je répète qu'il nous faut trouver une autre politique. Laquelle ?

Cornell. — *Il ne faut pas oublier notre tâche essentielle, qui est de nous présenter aux ouvriers américains. Je pense que nous serions engloutis dans cette manœuvre à cause de la dimension de notre parti. Maintenant, nous sommes en train de devenir capables de nous séparer d'eux, mais cette manœuvre nous engloutirait. Nous devons veiller à avoir une position indépendante, pas comme un mouvement d'opposition aux stalinien.*

Trotsky. — Il ne s'agit pas d'entrée. Et une telle manœuvre serait très brève et très critique. La manœuvre elle-même présuppose que nous sommes un parti indépendant. La manœuvre est une mesure de notre indépendance. Les ouvriers du parti stalinien sont un milieu fermé, hypnotisés pendant longtemps par les mensonges. Maintenant commence la persécution à cause de la guerre. Nos critiques semblent faire partie de cette persécution d'ensemble et tout d'un coup nous apparaissent les soutenant... à cause des persécutions de la part de la bourgeoisie. Je ne dis même pas que nous allons vraiment voter pour eux — d'ici novembre la situation peut changer. Les dirigeants peuvent mener à bien leur trahison.

Hansen. — *La manœuvre me semble ressembler quelque peu à notre proposition de front unique au C.P. à l'époque de la manifestation antifasciste¹⁶. A la première manifestation, nous*

18. Hansen fait ici allusion à la fameuse contre-manifestation organisée par le S.W.P. le 20 février 1939 contre un meeting nazi au Madison Square Garden de New York.

n'avons pas fait de proposition de ce genre. Beaucoup de militants de base de notre parti nous ont critiqués. A la seconde manifestation, nous avons fait une proposition en ce sens. Elle a provoqué une réaction immédiate des staliniens. La base a été favorablement impressionnée et a interrogé ses dirigeants. Les dirigeants ont été obligés de lancer contre nous une nouvelle campagne. Résultat : nous avons gagné quelques militants.

Trotsky. — L'analogie est valable sauf que nous avons alors l'initiative. Maintenant, c'est eux qui l'ont. Bien, nous la soutenons. Il faut une enquête, une petite conférence. Je ne veux pas exagérer la manœuvre. Ce n'est pas notre ligne stratégique, mais une question tactique. C'est une possibilité.

Dobbs. — *Il me semble que vous envisagez les deux aspects de la question : un, vous posez la question de savoir s'il y a plus à gagner en nombre et en qualité qu'on ne pourrait perdre chez les anti-staliniens. Deux, la manœuvre n'est possible que tant qu'ils ont une attitude anti-guerre.*

Trotsky. — Oui. L'appareil stalinien exécute tournants et manœuvres aux ordres de Moscou. Maintenant ils font un tournant qui correspond aux sentiments les plus intimes de la base. Maintenant il est possible, soit de les aborder, soit de rester indifférents. Nous pouvons les soutenir contre leurs dirigeants ou rester à l'écart.

En outre, il y a une campagne présidentielle. Si vous êtes un parti indépendant, il vous faut une politique, une ligne, en relation à cette campagne. J'ai essayé de combiner les deux dans une période qui est importante, mais pas décisive. Elle combine les sentiments honnêtes de la base stalinienne et touche également les masses à une époque d'élection. Si vous avez un candidat indépendant, je serai pour lui, mais où est-il ? Ou bien vous vous abstenez totalement de prendre part à la campagne pour des raisons matérielles, ou bien vous devez choisir entre Browder et Norman Thomas. Nous ne pouvons accepter une abstention. L'Etat bourgeois nous a privés de la possibilité de présenter notre propre candidat. Nous pouvons dire que ce sont tous des fakirs. C'est une chose, mais des événements qui confirment notre affirmation en sont un autre. Allons-nous avoir une politique négative ou une politique dynamique ? Je dois dire qu'au cours de cette conversation j'ai été de plus en plus convaincu que nous devons avoir une politique dynamique.

Pourtant je ne propose qu'une enquête sérieuse, une discussion, puis une conférence. Nous devons avoir notre propre politique. Imaginez l'effet sur la base stalinienne. Ce serait excellent. Ils attendent d'un aussi terrible ennemi que nous que nous les arrosions d'eau très froide. Nous allons les surprendre avec un peu d'eau terriblement chaude.]

14 juin 1940

Trotsky. — Le discours de [Lombardo] Toledano, reproduit aujourd'hui dans la presse, est important pour notre politique en Amérique. Le peuple mexicain, dit Toledano, « aime » les Etats-Unis et combattra les nazis les armes à la main. Toledano exprime une fraternité totale avec les démocraties. C'est la première annonce d'un nouveau tournant de Moscou. J'ai une suggestion concrète, de publier une lettre aux ouvriers staliniens : pendant cinq ans, vos dirigeants ont été les champions des démocraties, puis ils ont changé et ont été contre tous les impérialismes. Si vous décidez fermement de ne pas permettre un changement de ligne, alors nous sommes prêts à réunir une convention pour soutenir votre candidat présidentiel. Vous devez prendre un engagement. Ce devrait être une lettre de propagande et d'agitation en direction des ouvriers staliniens. Nous verrons. Il est probable que la ligne va changer dans quelques semaines. Cette lettre vous donnera les mains libres sans que vous ayez à voter pour leur candidat.

Cannon. — *Ils vont probablement tourner avant que nous soyons revenus.*

Trotsky. — Oui, c'est bien probable.

Cannon. — *Nous devons être très prudents quand il s'agit des staliniens, pour ne pas nous compromettre. La discussion d'hier a pris une orientation unilatérale concernant nos rapports avec les syndicats, que nous agissions seulement en tant qu'avocats des fakirs ouvriers progressistes. C'est tout à fait faux. Notre objectif est de créer notre propre force. Le problème est comment commencer? Tous les sectaires sont des forces indépendantes — dans leur propre imagination. Votre impression que les anti-staliniens sont des fakirs ouvriers rivaux n'est pas tout à fait juste. Cet aspect existe, mais il y en a d'autres. Sans une opposition aux*

staliniens, nous n'avons aucune raison d'exister au sein des syndicats... Nous sommes nés en tant qu'oppositionnels et nous sommes devenus irréconciliables. Là où de petits groupes se cassent le cou, c'est quand ils n'ont que mépris pour les manœuvres et les combinaisons et ne consolident jamais rien. A l'autre opposé, il y a le groupe de Lovestone¹⁹.

Dans la S. U. P.²⁰, nous avons commencé sans aucun militant, comme nous le faisons d'habitude. Jusqu'à la guerre, il était difficile de trouver un terrain plus fructueux que les éléments anti-staliniens. Nous avons commencé avec cette idée, qu'il est impossible de jouer un rôle dans les syndicats sans y avoir des gens. Avec un petit parti, l'essentiel est d'abord d'avoir la possibilité d'y entrer. Dans la S. U.P., nous avons fait alliance avec des éléments syndicalistes. C'était une situation exceptionnelle, une bureaucratie faible, petite, dont la politique était en gros correcte et qui était contre les staliniens. Il était incompréhensible qu'ils puissent jouer un rôle autre que celui d'une opposition aux staliniens qui étaient dans cette situation les éléments les plus traîtres.

Nous avons constitué un bloc tacite avec la possibilité unique d'entrer librement dans le syndicat. Nous étions numériquement faibles, politiquement forts. Les progressistes se sont développés, ont battu les staliniens. Nous aussi, nous avons grandi. Nous y avons cinquante militants et pouvons en gagner cinquante supplémentaires. Nous avons mené une politique très prudente — pas de heurts trop vifs qui, de toute façon, n'étaient pas nécessaires, pour ne pas provoquer une scission prématurée — pour ne pas laisser dissimuler que le combat principal était contre les staliniens.

Les unions maritimes sont une partie importante dans ce domaine. Là, notre ennemi principal, ce sont les staliniens. C'est eux qui sont le gros problème. Dans les nouveaux syndicats, comme le syndicat maritime qui en réalité a surgi en 1934, ébranlant la vieille bureaucratie, les staliniens sont apparus au premier plan. Les syndicalistes de métier ancien style ne peuvent l'emporter sur les staliniens. La lutte pour le contrôle, c'est entre

19. Jay Lovestone (né en 1898), né Liebshtein en Russie, émigré en 1907, permanent du C.P. dès 1921, secrétaire national en 1922 était le porte-drapeau des droitiers et avait été exclu en 1929 ; il avait fondé un groupe d'opposition, d'abord C.P.O. puis I.L.L. qui avait réussi à prendre pied dans le syndicat de l'automobile notamment et occupait des positions dans l'appareil du C.I.O.

20. La S.U.P. est la Sailors Union of Pacific, qui avait été le syndicat de la grève de 1934 des marins de la côte Ouest.

compromettre ce combat. Nous devons être la force intransigeante classique.

Les staliniens ont conquis dans ces syndicats, surtout celui de l'auto, des positions puissantes. Les lovestonistes ont suivi la politique soulignée par Trotsky hier : avocats au compte des fakirs ouvriers, surtout dans l'auto. Ils ont disparu de la scène. Nous avons eu une politique plus prudente. Nous avons essayé d'exploiter les divergences entre le gang Martin ²¹ et les staliniens. Pendant un temps nous avons été l'aile gauche de l'entreprise Martin mais nous nous en sommes dégagés à temps. Ostensiblement, l'auto est C.I.O., mais en réalité les staliniens contrôlent tout. Et maintenant nous apparaissions comme le cercle dirigeant inspirateur de cette base qui n'a pas de dirigeants, qui est anti-stalinienne, anti-patriote, anti-Lewis. Nous avons toutes les chances de l'emporter. Il ne faut pas surestimer la possibilité que ces occasions nous ont données, à partir d'expériences dans la période écoulée, pour exploiter les divergences entre les sommets syndicaux. Si nous avions eu une attitude sectaire, nous en serions encore au point de départ.

Dans les syndicats de l'alimentation, il existe une opposition informelle au stalinisme. Il y avait des carriéristes, des progressistes, d'anciens membres du C.P. Nous avions quelques militants seulement. Il nous faut nous lier à l'un ou à l'autre pour avancer. Plus tard, nous pourrions avancer. Deux choses peuvent nous compromettre : un, être confondus avec les staliniens, deux, une attitude puriste. Si nous nous imaginons que nous sommes une puissance, ignorant les différences entre les ailes réactionnaires, nous resterons stériles.

Dobbs. — *La situation générale me conduit à penser que nous perdrons plus que nous ne gagnerions à donner l'impression que nous allons bras dessus bras dessous avec les staliniens. Nous avons noué des liens avec des réactionnaires, mais en même temps, nous avons gagné quelques excellents éléments syndicalistes, les amenant tout près du vrai bolchevisme. Nous avons gagné des positions supplémentaires. Dans l'acier, nous avons vingt-deux camarades dans le mouvement de base, dont quelques-uns jouent un rôle très important. Au dernier congrès c'est un de nos camarades qui a été le plus applaudi lors de son intervention.*

21. Warren Homer Martin (1902-1968), ancien champion du triple saut et pasteur baptiste, avait été le premier président de l'U.A.W. Il en avait été écarté à deux reprises : son « gang » avait joué avec les lovestonistes notamment.

Avant ce congrès, nous n'avions qu'un petit noyau. Depuis nous avons grossi à la base.

Trotsky. — Pouvons-nous obtenir qu'ils marchent contre Roosevelt ?

Dobbs. — *Oui.*

Trotsky. — Pour qui vont-ils voter ?

Dobbs. — *Je n'en sais rien. Peut-être Roosevelt. Pour nous, nous tourner vers les staliniens risque de semer la confusion dans les esprits. En tout cas, ne pas se presser.*

Trotsky. — Je crois que le point critique est très clair. Nous sommes dans un bloc avec les soi-disant « progressistes », pas seulement des fakirs mais d'honnêtes militants de base. Oui, ils sont honnêtes et progressistes, mais de temps en temps ils votent pour Roosevelt — une fois en quatre ans. C'est décisif. Vous proposez une politique syndicaliste, pas une politique bolchevique. La politique bolchevique commence en dehors des syndicats. Le travailleur est un syndicaliste honnête mais bien éloigné de la politique bolchevique. Le militant honnête peut se développer, mais ce n'est pas la même chose que de devenir un bolchevik. Vous avez peur de vous compromettre aux yeux des syndicalistes rooseveltiens. Mais de leur côté ils ne se tracassent pas le moins du monde à l'idée de se compromettre en votant pour Roosevelt, contre vous. Vous avez peur d'être compromis. Si vous avez peur, vous perdez votre indépendance et vous devenez à moitié rooseveltien. En temps de paix, ce n'est pas une catastrophe. En temps de guerre, cela nous compromettra. Ils peuvent nous écraser. Notre politique est bien trop orientée vers les syndicalistes pro-rooseveltiens. Je relève que c'est le cas dans le *Northwest Organizer*²². Nous en avons discuté avant, mais pas un mot n'a changé, pas un seul mot. Le danger — un danger terrible, c'est l'adaptation aux syndicalistes pro-rooseveltiens. Et vous ne donnez pas de réponse sur les élections, même pas un début de réponse. Mais nous devons avoir une politique.

Il n'est pas nécessaire maintenant de voter pour Browder. Nous sommes contre Roosevelt. Quant à Norman Thomas, il

22. Le *Northwest Organizer* était le journal syndical des militants de Minneapolis, contrôlé par Dobbs.

n'est qu'un malentendu politique. Browder cependant est un terrible handicap pour nous parce qu'il a une attitude « révolutionnaire » à l'égard de la guerre impérialiste, etc. Et notre attitude à nous ? Nous tournons le dos et nous ne donnons pas de réponse. Je comprends que la situation soit difficile.

Ce que je propose, c'est un manifeste aux ouvriers staliniens pour leur dire : pendant cinq ans, vous avez été pour Roosevelt, puis vous avez changé. Ce tournant est dans la bonne direction. Allez-vous développer et continuer cette politique, ou non ? Allez-vous laisser vos dirigeants la changer ou non ? Allez-vous continuer et développer ou non ? Si vous êtes fermes, nous vous soutiendrons. Dans ce manifeste, nous pouvons dire que si vous donnez un programme net pour votre candidat, nous voterons pour lui. Je ne vois pas de raisons de ne pas dire tous ces « si ». Cela signifie-t-il que nous avons changé notre politique syndicale ? Pas du tout. Nous continuons contre les mêmes adversaires. Nous disons que si vous examinez sérieusement votre politique vis-à-vis de Roosevelt, vous aurez telle ou telle politique dans les syndicats. Mais là, vous n'avez pas une telle politique. Nous ne pouvons pas continuer avec vous dans les syndicats.

Je serais très heureux d'entendre, ne fût-ce qu'un seul mot de vous sur votre politique dans la question de l'élection présidentielle.

Cannon. — Il n'est pas tout à fait juste de poser le problème de cette façon. Nous ne sommes pas avec les militants rooseveltiens. Nous nous sommes développés quand les staliniens étaient pro-rooseveltiens. Leur attitude actuelle est conjoncturelle. Il n'est pas vrai que nous penchions vers Roosevelt. La polémique du camarade Trotsky est une polémique pour un candidat indépendant. Si nous étions contre, la façon dont il fait le bilan serait juste. Pour des raisons techniques, nous n'avons pu avoir un candidat indépendant. La réponse réelle, c'est une politique indépendante.

C'est un faux problème : Roosevelt contre les staliniens. Ce n'est pas une opposition de classe de bonne foi contre Roosevelt. Peut-être pourrions-nous soutenir Browder contre Roosevelt, mais Browder non seulement répudiera nos voix, mais en outre se retirera en faveur de Roosevelt.

Trotsky. — Ce serait et de loin le mieux qui pourrait nous arriver. Après avoir posé nos conditions de soutien, cette

capitulation nous permettra de gagner une fraction des staliniens. Ce n'est pas une politique stratégique. C'est une politique pour la campagne présidentielle seulement.

Le fait est qu'ils ont développé toute cette propagande anti-guerre. Il nous faut considérer ce fait important dans la vie des ouvriers américains. Nous commençons par ne rien faire sur les staliniens.

La base « progressiste » c'est une espèce de demi-invention. Il y a des tendances lutte de classes, mais ils votent pour Roosevelt. Ils ne sont pas formés politiquement. Les staliniens de base ne sont pas pires. Ils sont pris dans un appareil. Ils sont disciplinés, politiques. Notre objectif, c'est d'opposer l'ouvrier stalinien à l'appareil. Comment le faire ? En les laissant seuls ? Nous ne le ferons pas. En reportant ? Ce n'est pas une politique.

Nous sommes pour une candidature ouvrière indépendante. Mais nous ne l'avons même pas dit dans notre presse. Pourquoi ? Parce que notre parti est embarrassé : il n'a pas de ligne sur les élections. En janvier dernier, nous avons discuté une campagne dans les syndicats pour avoir nos propres candidats présidentiels syndicalistes²³. Nous devions commencer à Minneapolis. Nous devions nous adresser à Tobin. Nous devions lui proposer de voter pour lui s'il était candidat. Nous devions commencer la campagne pour un président ouvrier. Mais rien n'a été fait. Rien n'est paru. Rien dans le *Northwest Organizer*.

Dobbs. — *Peut-être est-ce ma faute...*

Trotsky. — Non, c'est la mauvaise théorie de l'histoire de Hitler...

Je ne peux expliquer cela par de la négligence. Ni juste parce que c'est un journal syndicaliste avec juste une politique syndicale. Les membres du parti pouvaient écrire des lettres à la rédaction. Que pensent leurs dirigeants syndicaux ? Pourquoi nos camarades ne peuvent-ils écrire au *Northwest Organizer* ? Nous avons discuté en détail les détails techniques. Mais rien n'a été fait. Pourquoi ? Parce que cela signifie un heurt immédiat avec les rooseveltiens — pas la base — mais un heurt avec nos alliés, l'appareil, les rooseveltiens conscients qui nous attaqueraient tout de suite, un heurt avec nos ennemis de classe comme Tobin.

23. « Nous » désigne Trotsky et Farrell Dobbs qui avait séjourné chez lui.

Cannon. — Il faut opposer des candidats syndicaux sur ce terrain. Cela retiendrait ceux qui nous suivent. Mais ce que je ne peux pas accepter, c'est Browder en symbole de la lutte de classes.

Trotsky. — C'est un peu exagéré comme polémique. En janvier, je n'ai pas proposé Browder. Mais vous êtes réduits à Browder ou Roosevelt. Pourquoi ce manque d'initiative ? Pourquoi ces six mois inutilisés ? Pourquoi ? On ne peut pas réduire ça à une question individuelle, il y a des raisons générales. Il y a deux ans, j'ai discuté de cette question avec O'Shea²⁴ — et de la même nécessité. Avec Dunne²⁵ aussi. Mais le *Northwest Organizer* demeure inchangé. Il est la photographie de notre adaptation aux rooseveltiens.

D'accord, je ne crois pas qu'il serait bon que des camarades importants commencent cette campagne. Mais même des camarades totalement inconnus peuvent écrire de telles lettres. On peut écrire au bureau exécutif de son syndicat et leur demander ce que sera le sort des ouvriers. Quel est le genre de président dont nous avons besoin ? Cinq mois au moins ont été perdus. Complètement perdus. Voulez-vous en perdre deux ou trois supplémentaires ?

Et tout d'un coup Browder qui devient une figure politique idéale selon moi : un peu exagérée, la polémique !

Comment trouver un compromis ? Je demande deux ou trois cents staliniens. C'est l'exigence minimale. On peut les avoir en les faisant agir sur leurs dirigeants pour une politique de lutte de classe. Etes-vous prêts à l'imposer à vos dirigeants, demandez-vous. Et ensuite nous aurons un terrain commun.

Ce qui est juste, ce n'est pas d'écrire un manifeste, mais de nous tourner politiquement vers les ouvriers staliniens. Quel mal y a-t-il à cela ? Nous commençons une action contre les staliniens : qu'est-ce qui ne va pas là-dedans ?

Je propose un compromis. J'évaluerai Browder 50 % de moins en échange de votre part de 50 % de plus d'intérêt pour le parti stalinien.

Cannon. — Il v a bien des complications.

24. Carlos Hudson (né en 1908) ; dit Cari O'Shea, diplôme d'économie de l'Université du Minnesota, était sur la liste noire des employeurs pour avoir organisé des enseignants en syndicat. Il était rédacteur au *Northwest Organizer* et aussi au *Socialist Appeal*.

25. Vincent R. Dunne (1889-1970), vétéran I.W.W., frère d'un dirigeant du P.C., avait joué aussi un grand rôle à Minneapolis.

Gordon. — Sur la question de l'adaptation du programme de Roosevelt par nos camarades des syndicats. Est-ce vrai ? Si oui, il le fallait pour notre travail syndical. Les syndicalistes sont pour Roosevelt. Pour faire une percée, il fallait nous adapter — non pas en déroulant notre programme tout entier — afin d'avoir un point d'appui pour l'étape suivante. Nous en sommes encore au début, malgré tout le travail que nous avons fait. C'est une chose; en faire une politique permanente en est une autre. Nous sommes contre cela. Quel est le bon moment pour accomplir la rupture ? Avons-nous épuisé la période d'adaptation ?

Cannon. — L'échec de la campagne pour développer une candidature indépendante est dû à l'inertie au centre, à la lutte fractionnelle, à la tendance à attendre au lieu d'appliquer énergiquement notre politique, un sentiment de la petitesse du parti — des fautes psychologiques plutôt qu'une adaptation consciente ou inconsciente aux rooseveltiens. Le bloc dans les syndicats n'est pas un bloc politique mais un bloc sur la politique syndicale. Il est possible d'avoir une politique active dans l'opposition. En 1936, nous avons soutenu le Socialist Party, pas Roosevelt, en dépit du soutien ouvert que les syndicalistes ont apporté à Roosevelt. La situation idéale serait que le camarade Trotsky utilise son influence sur le gouvernement pour qu'il change les lois.

Trotsky. — C'est le travail du S.W.P.

Cannon. — Nous aurions dû commencer cette campagne il y a six mois. Pendant la lutte de fractions, il y a eu les élections au Congrès. Browder était candidat. Notre politique était qu'il serait mieux d'avoir notre propre candidat. Nous l'avons proposé, mais Abern a saboté. Mais aller faire campagne pour Browder précisément au moment de la guerre, quand nous essayons d'expliquer notre politique...

Trotsky. — C'est précisément l'un des éléments pour expliquer que c'est une politique fausse.

Cannon. — Le soutien à un candidat ouvrier, on peut le justifier, mais le C.P., c'est tout à fait différent. Le C.P. n'est pas un authentique parti ouvrier.

Dobbs. — Nous sommes pris de court. Vos critiques sont pertinentes. Elles vont produire de meilleurs résultats. vous

pouvez en être sûr. Mais nous sentons que cette politique serait tout à fait désastreuse. Nous préférierions sacrifier la manœuvre au travail pour Jimmy Higgins²⁶ et présenter notre propre candidat. Il ne s'agit pas de Roosevelt. Nous ferons tout, sauf soutenir les staliniens, pour aller contre Roosevelt.

Trotsky. — Bien. Mais pourquoi ne pas écrire un manifeste s'adressant à eux? Leur donner des arguments qu'ils puissent comprendre?

Mais nous n'avons pas de candidat. Il est maintenant trop tard pour en avoir un. Quelle est votre politique?

Bien, nous allons abandonner le vote pour Browder. Nous allons abandonner le manifeste. Nous allons faire un tract. Seriez-vous d'accord pour un tract sur les lignes ci-dessus? Nous pouvons exprimer nos divergences avec le C.P. « Votre parti n'accepte la lutte de classes que sur un terrain accidentel. »

Et si l'ouvrier stalinien vient vous voir et vous demande si vous allez voter pour leur candidat? Nous sommes un parti politique sérieux. Quelle est votre position? Il faut donner une réponse sérieuse. Il nous faut dire, oui, nous voterons pour lui.

Aucun parti n'est homogène, même pas le parti stalinien. Nous ne pouvons pas changer le parti mais seulement introduire un coin pour que certains d'entre eux commencent à avancer vers nous.

Cannon. — *En 1920, la première année du C.P. dans ce pays, nous avions une situation identique. Nous étions dans l'illégalité. Quelques mois avant les élections, et impossible de présenter nos candidats. Nous avons ouvertement boycotté les élections, et ce fut totalement inopérant. Lénine nous a écrit. Il disait qu'il aurait fallu voter pour Debs. Mais à cette époque il y avait une forte barrière psychologique qui nous séparait du S. P. L'affirmation de Lénine provoqua un choc. Et Debs était en prison... ce n'était pas un Browder.*

Trotsky. — Oui, bien que Browder soit condamné à la prison.

Cannon. — *Il n'y a pas eu pendant plusieurs années d'attaque directe ou d'approche des staliniens. Était-ce possible?*

26. Jimmy Higgins, personnage de roman d'Upton Sinclair, personnalise le militant ouvrier de base.

Cannon. — La lutte des fractions a mis au premier plan la question jeune. Vous avez vu la correspondance : celle de Held²⁷, une lettre de moi. Nous avons conservé environ un tiers des jeunes. Ils sont maintenant en train de discuter la question d'une organisation indépendante. Le comité central n'a pas encore discuté la question. Personnellement, j'ai tendance à penser que nous n'aurons pas besoin d'une organisation indépendante dans la période qui vient.

Théoriquement, la jeunesse devrait être un mouvement large au sein de laquelle le parti recrute. Pendant vingt ans cependant la jeunesse a été une petite ombre du parti, attirant toujours surtout des étudiants. Dans une lutte de fractions sérieuse, elle devient toujours une colonie d'exploitation. Les vrais jeunes ne nous rejoignent pas. Ils ne veulent pas être pris pour des Y.P.S.L. Ils adhèrent aux syndicats. S'ils sont des politiques sérieux, ils adhèrent au parti. Ce n'est qu'un type très particulier qui s'accroche à la jeunesse. Il a quelque chose d'artificiel. Nous avons une bonne expérience du mouvement de jeunesse dans le S. P. C'était dans des conditions anormales. Il y avait un âge limite élevé... 25, puis 30 ans. C'était une espèce de parti rival. Quand nous l'avons pris, nous avons gagné un millier ou plus de gens de plus de 21 ans. Ils avaient une tradition de lutte contre le parti, une tradition d'« avantgardisme ».

Gould^{27 28 29}, le dirigeant de la jeunesse, a commencé par défendre le parti, puis il a adopté les préjugés contre lui.

Faut-il essayer de recréer ce mouvement ou le considérer comme du passé ? Allons-nous avoir une organisation formellement indépendante pour les jeunes, les prendre dans le parti ou former des clubs étudiants ? Ce serait probablement plus honnête de les appeler clubs étudiants. Allons-nous organiser nos camarades à l'école dans des clubs marxistes, en finir avec la fiction de l'égalité organisationnelle avec le parti ? Personnellement, c'est

27. Interruption du procès-verbal : on quitte la question de la « manœuvre » avec le C.P. pour discuter organisation de jeunesse.

28. Walter Held, de son vrai nom Heinz Epe (1910-1942) était membre de la direction depuis 1933, avait émigré et s'était établi en Norvège; il avait participé avec Willi Brandt au bureau international des jeunes et proposait de ne pas maintenir une organisation de jeunes.

29. Nathan Gould (né en 1913), exclu des J.C. en 1931, avait organisé la Spartacus Youth et l'avait dirigée jusqu'en 1936, « national organizer » des Y.P.S.L. en 1937, secrétaire national en 1938, il était parti avec Shachtman.

mon opinion de ne pas reconstituer la jeunesse comme une organisation à part.

*J'aimerais entendre parler de l'expérience d'avant-guerre des bolcheviks à cet égard*³⁰.

Trotsky. — Il est difficile de faire une analogie. C'était l'époque de la montée du Capital. L'industrie manquait d'ouvriers. Il y avait un afflux des villages. La situation changeait brutalement. Le jeune du village était désorienté. Le parti le recrutait tout de suite. Il rompait avec sa famille, son église, son village. Il devenait presque tout de suite un homme de parti. Le mouvement clandestin était un mouvement politique. On ne pouvait pas créer de clubs de danse. De même l'Europe n'était pas comparable. La période d'avant-guerre était une période de conservatisme de parti. Karl Liebknecht³¹ avait dirigé le mouvement de jeunesse contre le parti. Il n'était pas très fort. Il agissait plutôt comme un substitut pour une gauche du parti.

Maintenant, la situation est fondamentalement différente économiquement. Les jeunes se sentent perdus. Il n'y a pas d'emplois. Pourquoi n'avons-nous que des étudiants, pas des ouvriers ? Les étudiants sont désorientés sur le plan théorique. Au lieu de la prospérité éternelle, ils ne voient que la faillite. Les jeunes cherchent des formules pour sortir de cette situation. La classe ouvrière est atomisée. Elle n'est pas habituée aux généralisations, et il est donc difficile de la convaincre dans les syndicats ou le domaine politique, et c'est une difficulté. Quant aux relations entre la jeunesse et le parti, je m'abstiens de toute prédiction. Nous vivons une époque de changements brusques. Les prédictions en ce domaine sont difficiles. Peut-être n'est-il pas raisonnable à cette étape d'avoir une organisation de jeunes séparée. Au début, j'étais très opposé à Held, mais j'ai réfléchi maintenant. Cette période et cette étape concrètes n'ouvrent pas de sérieuses possibilités pour une organisation séparée.

La question est de savoir comment pénétrer la jeunesse organisée par l'Etat capitaliste. C'est une question nouvelle. Je ne serais pas surpris si demain nous étions obligés de créer une

30. Il n'y avait pratiquement pas d'expérience d' « avant-guerre » de jeunesse révolutionnaires : tout commença à Petrograd entre février et octobre 1917 comme le montre I. Vêlez dans *Cahiers Léon Trotsky* n° 23, 1985.

31. Karl Liebknecht (1871-1919), fils du dirigeant social-démocrate Wilhelm Liebknecht, fondateur du S.P.D., avait été l'un des dirigeants des jeunesse qu'il avait entraînées dans la lutte anti-militariste. Le réseau qu'il avait construit servit à la construction des relations internationales.

organisation spéciale pour cela, c'est-à-dire une organisation spéciale pour les jeunes et pour ceux qui sont organisés dans les forces militaires. Nous devrions créer une commission spéciale pour étudier cette question. Tout va se développer à un rythme fiévreux. Une telle organisation sera aussi importante que les syndicats. Nous aurons des organisations avec des millions de membres. Beaucoup vont commencer leur éducation dans l'armée. Beaucoup n'ont jamais été syndiqués. C'est là qu'ils recevront leur éducation en action collective.

Nous ne pouvons inventer de formes, mais nous pouvons enquêter. On peut transformer cela peu à peu en organisation à part. Ce serait un crime que de perdre du temps sur cette question. Nous devons commencer tout de suite. Voir toutes les possibilités. Si nous avons de l'initiative, nous pouvons avoir un considérable succès. Pas une organisation de jeunesse spéciale, mais le début d'une organisation spéciale dans le domaine militaire.

Dobbs. — Il nous faut traverser une phase expérimentale. Nous n'avons pas de modèle. La militarisation de la jeunesse est un problème entièrement nouveau. Les jeunes sont d'accord pour ne pas être maintenant une organisation séparée. Nous les avons utilisés dans le passé comme champ de recrutement pour le parti; ceux qui étaient dans l'industrie étaient mis quand c'était possible en contact avec des couches plus larges de jeunes. Mais à Minneapolis, seule une décision du parti pouvait les faire adhérer à la Y.P.S.L.

Hansen ³². — Je pense que Weiss ³³ n'est pas d'accord avec les autres camarades dirigeant les jeunes. Si j'ai bien compris, sa position est que, tandis que, dans l'immédiat, ce n'est peut-être pas possible d'avoir une organisation de jeunesse séparée, il nous faut nous préparer pour en avoir une à l'avenir, c'est-à-dire que les possibilités d'une organisation de jeunesse ne sont pas encore épuisées.

Dobbs. — Avec la militarisation de la jeunesse qui va de pair avec la militarisation des syndicats, de grandes possibilités vont

32. Joseph LeRoy Hansen (1910-1979) avait rejoint la C.L.A. en 1934, travaillé à San Francisco pour le journal de la S.U.P. puis servi Trotsky comme secrétaire et garde : il jouissait de sa confiance.

33. Murry Weiss (1915-1981) avait adhéré à 17 ans à la C.L.A. Il dirigeait les jeunes et était membre du C.N. du parti.

s'ouvrir devant nous. Dans les camps du Civilian Conservation Corps, l'organisation était très difficile. Le C. C. C. est considéré par les jeunes comme un pis-aller. Mais, avec les jeunes dans de vraies organisations militaires, les possibilités sont énormes.

15 juin 1940

Hansen. — Hier le camarade Trotsky a fait plusieurs remarques sur notre adaptation à ceux qu'on appelle les « progressistes » dans les syndicats et a mentionné la ligne du Northwest Organizer et aussi notre attitude par rapport aux élections et aux staliniens. Je voudrais souligner que ce n'est pas entièrement nouveau de la part du camarade Trotsky. Il y a plus de deux ans, pendant les discussions sur le programme de transition, il a abordé exactement les mêmes points et pris la même position, compte tenu de la différence de l'époque et du fait que ce n'étaient pas alors les élections, mais le Farmer Labor Party qui étaient au premier plan.

Le camarade Trotsky a aussi écrit quelques lettres concernant les staliniens et la nécessité d'une ligne plus positive à leur égard. Au cours de la dernière lutte fractionnelle également, le camarade Trotsky, dans son texte polémique « D'une Egratignure au Danger de Gangrène » a cité le point suivant, qu'il a souligné : « Le parti devra plus d'une fois rappeler à ses propres syndicalistes qu'il ne faut pas que l'adaptation pédagogique aux couches les plus arriérées du prolétariat se transforme en une adaptation politique à la bureaucratie conservatrice des syndicats ». Je me demande si le camarade Trotsky considère que notre parti manifeste une tendance conservatrice en ce sens que nous nous adaptons politiquement à la bureaucratie syndicale.

*Trotsky. — Dans une certaine mesure, je crois qu'il en est ainsi. Je ne peux observer d'assez près pour être tout à fait certain. Cette phase ne se reflète pas assez dans le **Socialist Appeal**. Il n'existe pas de bulletin intérieur pour les syndicalistes. Ce serait bien d'en avoir un et de publier des articles de discussion sur notre travail syndical. En observant le **Northwest Organizer**, je n'ai pas relevé le moindre changement pendant toute une période. Il est resté apolitique. C'est un symptôme dangereux. La négligence complète du travail en relation avec le parti stalinien est un autre symptôme dangereux.*

Se tourner vers les staliniens ne signifie pas que nous

devions nous détourner des progressistes. Cela veut seulement dire qu'il faut dire la vérité aux staliniens, qu'il faut les attraper d'avance à leur prochain tournant.

Il me semble qu'on peut admettre une sorte d'adaptation passive à notre travail syndical. Il n'y a pas danger immédiat, mais un avertissement sérieux qui indique la nécessité d'un changement d'orientation. Nombre de camarades sont plus intéressés par le travail syndical que par celui du parti. Il faut plus de cohésion dans le parti, plus de manœuvres aiguës, une formation théorique systématique plus sérieuse : autrement les syndicats peuvent absorber nos camarades.

C'est une loi historique que les responsables syndicaux forment la droite du parti. Elle ne connaît aucune exception. C'était vrai dans la social-démocratie, vrai aussi chez les bolcheviks. Tomsky^{34 35} était à droite, vous savez. C'est tout à fait naturel. Ils ont affaire avec la classe, les éléments arriérés : ils sont l'avant-garde du parti dans la classe ouvrière. Le domaine nécessaire d'adaptation est dans les syndicats. Les gens dont elle est le travail sont ceux qui sont dans les syndicats. C'est pourquoi la pression des éléments arriérés se reflète à travers les camarades des syndicats. C'est une pression saine, mais elle peut aussi les faire rompre avec les intérêts historiques de classe : ils peuvent devenir opportunistes.

Le parti a fait des progrès sérieux. Ces progrès n'ont été possibles que par une certaine mesure d'adaptation ; mais par ailleurs nous devons prendre des mesures pour faire face à des dangers inévitables. Je n'ai noté que quelques symptômes sérieux qui indiquent le besoin d'une plus grande cohésion, un accent plus fort sur le parti. Nos camarades doivent être en premier lieu des membres du parti et seulement en second lieu des syndicalistes. C'est surtout vrai pour les responsables et journalistes des syndicats.

Avant de continuer... Je viens juste de recevoir le dernier numéro de *Labor Action* . Shachtman lance un nouveau mot d'ordre : « Ayons un programme pour la Paix, pas pour la Guerre ! » Mais c'est la guerre, pas la paix. C'est une tendance pacifiste. Ce n'est pas un programme pour la guerre qui est inévitable.

34. Mikhail P. Efremov dit *Tomsky* (1886-1936), vieux-bolchevik, était devenu, après la prise du pouvoir, chef des syndicats soviétiques. Un des trois dirigeants de la droite, il s'était suicidé après sa mise en cause au premier procès de Moscou.

35. *Labor Action* était l'organe du Workers Party de Shachtman.

Cannon. — Peut-on considérer que les staliniens sont différents de façon essentielle de tout autre groupement ou parti ouvrier ? Les tactiques applicables aux socialistes, etc. le sont-elles à eux ? Il y a une forte tendance à considérer les staliniens comme différents : pas comme une tendance ouvrière. L'expression la plus grossière de cette tendance se manifeste dans l'American Labor Party de New York. Ils considèrent les staliniens non pas comme un parti de la classe ouvrière, mais comme une agence d'une puissance étrangère. C'est la position de Lovestone et Hook³⁶ sur l'affaire du passeport de Browder. C'était la position de Burnham au comité central.

Nous étions pour une défense critique. Si par exemple Oneal était arrêté, nous le défendrions pareillement. Il n'existe pas de différence fondamentale entre Oneal³⁷ et la II^e Internationale et Browder comme représentant de la bureaucratie stalinienne. L'un et l'autre sont traîtres au mouvement ouvrier. Burnham soutenait que les staliniens n'étaient pas du tout un mouvement ouvrier. Ils étaient selon lui comme les nazis allemands. Nous ne devons pas les défendre. C'est important pour l'élaboration de notre tactique politique générale. Tant que les social-démocrates représentent une force, ils nous faut non seulement avoir une politique d'opposition directe, mais aussi une politique de manœuvre. Peut-on opérer une distinction fondamentale entre eux et Lewis, Green³⁸, etc. ? A mon avis, au moins subjectivement, nous avons fait cette distinction. Nous n'avons pas eu une politique de manœuvre depuis 1934, ni nationalement, ni internationalement. En général, ne faut-il pas reconsidérer cela ? Votre proposition l'exige impérativement.

Trotsky. — Bien sûr, les staliniens sont légitimement une partie du mouvement ouvrier. Que cette partie soit abusée par ses dirigeants pour les objectifs spécifiques du G.P.U. est une chose et pour ceux du Kremlin une autre. Ils ne sont pas du tout différents des autres bureaucraties ouvrières d'opposition. Les puissants intérêts de Moscou influencent la III^e Internationale, mais ce n'est pas différent en principe. Bien entendu nous considérons différemment la terreur du contrôle du G.P.U. : nous combattons par tous les moyens, même la police bour-

36. Sydney Hook (né en 1902) était professeur de philosophie.

37. James Oneal (1875-1962), un socialiste « Vieille Garde », éditeur de *New Leader*, membre de la S.D.F., incarnait la « droite socialiste ».

38. William Green (1873-1952) avait succédé à Gompers à la tête de l'A.F.L.

geoise. Mais le courant politique du stalinisme est un courant dans le mouvement ouvrier. S'il y a des différences, elles sont à son avantage.

En France, les staliniens manifestent du courage contre le gouvernement. C'est Octobre qui les inspire encore. C'est une sélection d'éléments révolutionnaires abusés par Moscou, mais honnêtes. Si on les persécute aux Etats-Unis et s'ils restent antipatriotes parce que Moscou reporte son nouveau tournant, cela leur vaudra une autorité politique considérable. La répugnance que nous inspire le Kremlin ne détruira pas son autorité politique. Nous devons les considérer objectivement. Nous devons les considérer d'un point de vue marxiste objectif. C'est un phénomène tout à fait contradictoire. Ils sont partis de la base d'Octobre, ils ont été déformés, mais ils ont un grand courage.

Nous ne pouvons pas nous laisser emporter par nos sentiments moraux. Même les assaillants de la maison de Trotsky avaient un grand courage. Je pense que l'on peut espérer gagner ces ouvriers qui ont commencé en tant que cristallisation d'Octobre. Nous les voyons de façon négative : comment briser cet obstacle ? Il faut prendre les deux bouts. Le gang de Moscou, nous les tenons pour des gangsters, mais ceux de la base ne se sentent pas gangsters, mais révolutionnaires. Ils ont été terriblement empoisonnés. Si nous montrons que nous comprenons, que nous avons un langage commun, nous pouvons les tourner contre leurs dirigeants. Si nous gagnons 5 % d'entre eux, le parti sera perdu. Il ne pourra alors plus mener qu'une existence végétative. La désintégration commencera parce que ces 5 % les lieront à d'autres sources dans les masses.

Dobbs. — Je discutais la question des minorités raciales aux Etats-Unis et surtout la question nègre avec Dunne. Le problème est de trouver une base adéquate pour l'aborder. Dunne suggérait qu'une colonne de l'Appeal intitulée « Question nègre » met dans la tête des personnes de couleur que nous les considérons comme un problème spécial. Nous avons d'autres minorités raciales, Mexicains, Philippins, Chinois, Japonais. Il suggérait que nous changions le nom en Département des minorités raciales et de même la colonne de l'Appeal. Que nous fassions un effort plus conscient pour impliquer l'ouvrier de couleur aux problèmes généraux en tant qu'ouvrier — avec des problèmes particuliers, c'est vrai; que nous conseillions à la Fourth International d'entreprendre une série d'articles sur les divers problèmes de

minorités raciales sur une base plus large, en insistant particulièrement sur le problème nègre à cause de sa dimension.

Trotsky. — Avons-nous eu quelque succès avec les Nègres ?

Dobbs. — *Quelque succès, surtout depuis que Birchman³⁹ s'en occupe. Nous avons essayé d'associer le Département des Nègres avec le Département syndical. Sans le syndicat des musiciens, nous avons eu un rapport incontestable selon lequel il y avait des « locaux » séparés, continuant une discrimination contre les Nègres. De tels faits nous donnent aussi des liens tangibles pour continuer. Nous avons eu une importante réaction de la part des Nègres disant que nous agissions par philanthropie et non par solidarité de classe. Nous avons créé un comité avec un membre du comité politique et deux Nègres.*

Konikow. — *A Boston, nous avons essayé d'atteindre les Nègres en les aidant dans leur agitation sur la loi du lynch⁴⁰. Les staliniens ont exigé que notre camarade soit jeté dehors, mais l'organisation a refusé.*

Gordon. — *Ce n'est pas possible de classer les Nègres dans une catégorie comme problème spécial. Ils sont uniques. Ils ont leurs propres problèmes, beaucoup plus importants que les problèmes généraux des minorités raciales. Nous avons voulu faire la percée, mais pas encore commencé à gratter la surface. Dans tout Harlem, nous n'avons pas un seul camarade. Mais pour faire ce travail, nous avons besoin de Nègres. Il me semble qu'il nous faudra prendre des mesures énergiques pour commencer ce travail. Harlem est le plus grand centre prolétarien de New York.*

Nous avons aussi un problème avec la minorité juive. Nous avons essayé autrefois de sortir un organe en yiddisch mais avons dû l'abandonner. En tant que parti, nous ne faisons rien là-dessus. Le mouvement juif se développe sur un rythme fiévreux. Il est maintenant social-patriote par extrême désespoir. Ce serait une bonne chose à mettre à notre ordre du jour pour en discuter longuement et définir, déterminer une perspective, un programme d'activité concernant les Juifs et les Nègres

39. Robert L. Birchman était l'un des rares Américains noirs membre du S.W.P.

40. Rappelons que « lynch » ou « lynchage » dérive du nom du juge virginien Lynch qui préférait « exécuter d'abord et juger ensuite ».

Konikow. — Il faudrait changer le nom de la colonne. « Nègres » n'est pas très attirant. Peut-être faudrait-il mettre « Ouvriers nègres ».

Trotsky. — Comment la question des minorités raciales est-elle résolue par les divers syndicats ? N'y a-t-il pas des syndicats internationaux ?

Cannon. — Ils existent au Canada. C'est ce qui les rend internationaux.

Trotsky. — Certains ont-ils des groupes particuliers ? D'éducation ?

Dobbs. — Dans certains syndicats, il y a moins de discrimination. Mais il n'y a pas de véritable progrès.

Trotsky. — Ont-ils des publications en langues différentes ?

Dobbs. — Dans la couture, oui, et ils ont des « Locals » organisés sur la base de la langue.

Trotsky. — Lesquels ?

Dobbs. — Italiens, Grecs, Juifs. Mais là-dessus ils sont bien différents des autres syndicats.

Trotsky. — Est-ce que les camionneurs ont de l'influence dans d'autres nationalités ?

Dobbs. — Seulement les Anglais. Dans les dernières années, il y a eu un tournant assez aigu vers les Nègres. Avant, ils subissaient une discrimination. Maintenant, dans beaucoup de syndicats, ils peuvent adhérer dans le Sud. A Dallas, 60 blancs et 20 Nègres ont fait grève. Les Nègres étaient toujours assis à part. Ils n'ont jamais parlé tant qu'il y avait des Blancs et si on s'adressait à eux seulement. C'était au début. Sur la ligne de piquets ils ont montré un grand courage, plus même que les Blancs. Ils vivaient dans des maisons de la compagnie. Elle a exigé le paiement sous peine d'expulsion. Ils ont été expulsés de deux maisons. Le lendemain elles étaient réduites en cendres. A la fin de la grève, les Nègres sentaient plus qu'ils avaient droit à la parole.

Trotsky. — Pourquoi ne l'a-t-on pas raconté dans *VAppeal* ? C'est très important. Cela ferait la meilleure des colonnes pour les Nègres.

La question des minorités raciales n'est pas équitable. Le moyen le plus important et le plus commun est une publication dans la langue de la minorité en question. L'éducation des ouvriers est entravée par ces différences de langues. Même le parti le plus centralisé doit trouver le moyen de communiquer avec les différentes nationalités. Le parti n'est jamais un total d'organisation de nations. Il n'est pas une fédération de groupes nationaux et chaque ouvrier est membre d'une organisation commune. Il faut créer des canaux pour l'expression de ces ouvriers. C'est vrai des ouvriers mexicains, chinois, juifs, polonais, etc., mais les Nègres n'ont rien à voir avec la langue. C'est une question sociale déterminée par leur peau. Mais il n'est pas nécessaire de fonder un nouveau journal, c'est pourquoi il ne faut pas de moyens différents.

Dobbs. — *Mais les Chinois souffrent des mêmes discriminations sociales...*

Trotsky. — Et ils ont ça en commun, mais il n'est pas nécessaire de créer des journaux spéciaux pour eux. Je crois qu'il faudrait expliquer dans des articles comment nous abordons ces minorités. Et d'avoir des façons particulières d'aborder les Mexicains, etc., mais les plus importants de tous, ce sont les Nègres. Devons-nous changer de nom pour un autre plus général ? Je ne suis pas prêt à répondre. Est-ce le contenu qui est philanthropique ? Nous devrions exagérer en faveur des Nègres. Les esclavagistes blancs habituent les Nègres à ne pas parler les premiers. Mais sur la ligne des piquets, ils montrent plus de courage. C'est vrai de toutes les nationalités opprimées. Nous devons les aborder partout en disant que pour chaque lynché chez eux, il faudrait lyncher dix ou vingt lyncheurs.

Il faut accorder plus d'attention aux ouvriers latino-américains en rapport avec l'impérialisme américain. Il faut nous tourner en direction de l'Amérique latine. L'impérialisme américain est déjà en train de se tourner dans cette direction.

41. Le compte rendu s'interrompt de nouveau et l'on se retrouve dans la question du régime du parti.

Cannon. — La question fondamentale de l'organisation du parti a été traitée dans la lutte fractionnelle. La discussion a posé la question : la nature de notre époque est militaire; l'unique parti sérieux est celui qui vise le pouvoir. Nous avons eu dans notre parti deux reliquats du passé. Un, les socialistes n'ont jamais rêvé de changer la société. Ils voulaient organiser des protestations, mais réellement, un parti pour changer la société, cela n'a jamais été dans leurs os. Leur conception était approximative, un socialisme chrétien. Ces conceptions, c'étaient celles des gens de la social-démocratie qui sont venus à notre parti. Deux, notre parti, dans le monde entier, a souffert du désir de trop corriger le bureaucratisme stalinien, d'autant plus du fait des petits-bourgeois. Ils ont peur plus que tout de la discipline. C'était la tendance de Burnham et Shachtman. Pendant onze ans, il y a eu un va-et-vient, la moitié du temps pour les conceptions de Lénine, le reste du temps pour l'extrême opposé. Quand c'est devenu sérieux, tout ce que nous avons eu, c'est un compromis à 40-50 %. Dans ce combat il y avait une forte poussée de la base pour plus de discipline, un parti plus sérieux. Il nous faut consacrer plus de temps au concept de parti qui découle de l'âge militaire. Un parti chèvre-chou n'est bon à rien. Il faut s'assimiler cette idée dans la moelle même des os des militants.

Je pense que les militants dirigeants devraient considérer le parti comme une organisation militaire. Il faudrait formaliser beaucoup plus considérablement les formes du parti sous la forme délibérée d'une organisation hiérarchique. Un strict tableau des grades d'autorité dans le parti⁴². Il faut délibérément inculquer toutes ces choses pour construire un parti capable de lutter pour le pouvoir à notre époque. Si c'est vrai, nous avons maintenant une occasion de le bâtir maintenant. Un, parce qu'il y a pour cela une réelle pression de la base. Elle pense qu'il n'y a pas assez de discipline, pas assez de fermeté.

Dans la direction, il n'y a maintenant pas de conflit sérieux sur cette conception, un progrès bien plus sérieux pour le travail en commun. Aucune possibilité pour les éléments faibles et vacillants de capitaliser sur les divergences. Avant, c'était très mauvais, surtout à New York. C'était le rôle funeste d'Abern et de Shachtman que d'apaiser les faiblards. Il n'y a plus de possibilité de telles choses, pas dans la prochaine période.

Dans ma polémique contre Burnham, j'ai développé l'idée

⁴². La rigidité des conceptions de Cannon peut expliquer comment la plupart des jeunes avait suivi la minorité lors de la scission.

d'une direction professionnelle — pas de dilettantisme à temps partiel ou de tentative de jouer avec le parti. Je crois bien sûr que, dans cette question des permanents du parti, tout dépend des fonds. Mais l'idée qu'un militant du parti devrait être prêt à travailler pour le parti, cette idée devrait être universelle. Il faut en finir avec la tolérance pour les directions amateurs.

Trotsky. — Avant d'oublier — le parti devrait élaborer une sorte de plate-forme pour la question juive, un bilan de toute l'expérience du sionisme, avec la simple conclusion que le peuple juif ne peut se sauver que par la révolution socialiste. Je crois que nous pouvons avoir une importante influence à New York parmi les ouvriers de la confection.

Gordon. — *Qu'est-ce que vous proposeriez comme approche tactique ?*

Trotsky. — C'est autre chose. Je n'ai pas assez d'informations sur cette étape. D'abord il faut leur donner une perspective, critiquer tout leur passé, la tendance démocratique, etc. Etablir pour eux que la révolution socialiste est l'unique solution réaliste de la question juive. Si les ouvriers et paysans juifs revendiquaient un Etat indépendant, bien, mais ils ne l'ont pas obtenu sous la Grande-Bretagne. Mais, s'ils le veulent, le prolétariat peut le leur donner. Nous ne sommes pas pour, mais seule la classe ouvrière victorieuse peut le leur donner.

Je crois que c'est d'une immense importance ce que Cannon a écrit un jour, de créer un patriotisme de parti : si des révolutionnaires mûrs ne sont pas d'accord, mais comprennent aussi la valeur historique du parti, ils peuvent avoir une discussion très âpre mais être certains que c'est sur une base commune et que la minorité se soumettra à la majorité. Ce sentiment, on ne peut pas le produire artificiellement, mais bien entendu une propagande exprimant l'importance du parti à notre époque peut rendre les militants fiers d'y appartenir. Ce qui est misérable chez les petits-bourgeois, c'est la légèreté de leur attitude à l'égard du parti. Ils ne comprennent pas ce que c'est qu'un parti.

En même temps, il faut créer un rapport souple entre démocratie et centralisme⁴³. Nous avons suffisamment de

43. Bien entendu cette notion n'est compréhensible que pour qui donne son sens primitif à la notion de « centralisme démocratique » et ne l'identifie pas, comme les media aujourd'hui, au centralisme tout court. Mais on peut relever

centaines de membres qui ont traversé assez d'expériences et qui veulent maintenant une organisation centralisée. Ces gens dans dix ans seront la vieille garde. Ces cadres, dans une nouvelle phase, peuvent donner la possibilité de quelques centaines ou quelques milliers de membres d'origines diverses. Ceux-là peuvent introduire de nouvelles tendances critiques. On ne peut pas les assimiler par le centralisme. Il faut élargir la démocratie, leur laisser découvrir que la vieille garde est plus expérimentée. Aussi, après une période d'existence très centralisée, on peut avoir une période nouvelle de large discussion puis une période centralisée plus normalisée.

Notre croissance sera convulsive. Elle peut introduire dans nos rangs des matériaux humains semi-bruts. C'est un avantage énorme d'avoir le soutien des cadres. Ils expliqueront aux nouveaux camarades. En même temps, il est dangereux d'imposer trop tôt le centralisme aux nouveaux membres qui n'ont pas la tradition d'estime pour la direction qui repose en grande mesure sur les expériences du passé. Cela maintient aussi l'équilibre du passé.

C'était là aussi l'une des principales qualités de la direction de Lénine : de la discipline de fer à la complète liberté apparente dans les rangs. Dans la réalité il n'a jamais perdu le contrôle, mais le membre moyen se sentait parfaitement libre. De cette façon, il posait la base d'un nouveau centralisme. Cela lui donna le moyen de traverser une guerre sévère. Pendant cette guerre sévère, les rapports de parti indiquèrent une organisation sévère et militaire. En dépit de tout, l'équilibre du parti fut préservé. Même au front, nous avions des réunions de parti fermées, où tous les membres discutaient avec une liberté complète, critiquaient les ordres, etc. Mais quand nous quittions la pièce, les ordres devenaient une discipline stricte, pour infraction à laquelle un commandant pouvait fusiller. Nous étions capables de réaliser des manœuvres très compliquées. Au début, quand l'armée n'était presque composée que de communistes de l'époque prérévolutionnaire, ayant des relations antérieures, déjà stabilisées, tout était facile. Mais quand il y eut plus de cinq millions d'hommes, la majorité étaient des éléments nouveaux, sans tradition et, dans l'armée, ils apprenaient la discipline sous sa forme la plus sévère. Il y eut des protestations

avec quelle souplesse Trotsky va ici contredire point par point les conceptions de Cannon tout en le ménageant dans la forme : le tableau qu'il brosse du parti bolchevique « militarisé » est l'opposé du parti « militaire » que rêve Cannon.

de mécontentement qui furent utilisées alors par Staline contre Trotsky. Il fallait pour un certain temps laisser la bride sur le cou à ces éléments et, par la conviction, créer avec eux une nouvelle base pour un régime militaire plus sévère. Tsaritsyne joua un rôle en cela, avec Staline, Vorochilov, Timochenko. Ils se basaient sur ces éléments. C'étaient des guérilleros comme Shachtman en politique. Dans la guerre finnoise, ce fut la preuve de la vieille école de Tsaritsyne que Staline n'apparaisse pas au front : absolument incompréhensible. Bien sûr, il avait le G.P.U. pour prendre soin du Kremlin. Vorochilov est renvoyé, le dernier de l'opposition de Tsaritsyne.

Dobbs. — Nous avons construit quelque chose de ce genre à Minneapolis, dans la ligne de piquets. Pleine discussion, puis travail dans la plus sévère discipline.

Trotsky. — Oui, c'est psychologique de consacrer assez de temps à les convaincre que les têtes font ces choses dans l'intérêt du parti pas leur intérêt personnel. C'est alors que le parti a son capital moral le plus important.

Konikow. — Est-ce qu'un bulletin intérieur ne serait pas utile ?

Cannon. — Oui, oui.

Gordon. — Comment concevez-vous la vie du parti dans la période qui vient? Pourrons-nous nous permettre des congrès, des plénums, etc. ?

Trotsky. — Cela dépend des conditions objectives de la guerre. Il est possible qu'on commence à vous persécuter dans la prochaine période. Alors, centralisme absolu. Le comité central doit avoir le droit de coopter de nouveaux membres sans congrès. En cas d'arrestations par la police. Pour soutenir par ces moyens la cohésion du parti. La confiance n'est possible que par une bonne politique et du courage. Ce serait une épreuve très importante et une sélection très sérieuse. Le centralisme réel qui formera un précieux capital de la vie profonde du parti. Quand un congrès n'est pas possible, on a la possibilité d'informer les meilleurs cadres, les meilleurs éléments qui défendent alors la politique dans les organisations locales pour

LÉON TROTSKY

ne pas prendre le parti par surprise. Cela dépend parfois d'un délai de 24 heures pour expliquer. Alors on peut commencer à agir. Autrement il peut y avoir du mécontentement, le parti peut être perturbé en peu de temps].

LE ROLE DU KREMLIN DANS LA CATASTROPHE EUROPÉENNE¹

(17 juin 1940)

La capitulation de la France n'est pas un simple épisode militaire^{1 2}. Elle fait partie de la catastrophe européenne. L'humanité ne peut continuer à vivre sous le régime de l'impérialisme. Hitler n'est pas un accident. Il n'est que l'expression la plus accomplie, la plus consistante et la plus bestiale de l'impérialisme qui menace d'engloutir toute notre civilisation.

Mais, en liaison avec les causes générales de la catastrophe inhérente à l'impérialisme, il n'est pas permis d'oublier le rôle criminel sinistre joué par le Kremlin et le Comintern. Personne n'a aidé Hitler autant que Staline. Personne d'autre que Staline n'a créé une situation aussi dangereuse pour l'U.R.S.S.

Durant cinq années, le Kremlin et son Comintern ont fait de la propagande pour une « alliance des démocraties » et des « fronts populaires » avec l'objectif d'une guerre préventive contre les « agresseurs fascistes ». Cette propagande, comme en témoigne de manière très frappante l'exemple de la France, a eu une puissante influence sur les masses populaires. Mais, quand la guerre approcha réellement, le Kremlin et son agence le Comintern sautèrent soudain dans le camp des « agresseurs fascistes ». Staline, avec sa mentalité de maquignon, cherchait à sa façon à rouler Chamberlain, Daladier³, Roosevelt et à obtenir des positions stratégiques en Pologne et dans les Pays Baltes.

1. Article (T 4895-1), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. C'est la première réaction écrite de Trotsky après l'effondrement militaire de l'armée française et à la veille de la demande d'armistice.

3. Trotsky fait allusion ici aux négociations entre l'U.R.S.S. et les représentants des gouvernements français et britanniques à Moscou en août 1939. Edouard Daladier (1884-1970), radical-socialiste et ancien dirigeant de leur aile favorable au Front populaire, était président du conseil en France à cette époque ; il avait également signé l'année précédente les accords de Munich.

Mais la volte-face du Kremlin a eu des conséquences plus importantes, impossibles à mesurer : non seulement elle a roulé les gouvernements, mais elle a désorienté et démoralisé les masses populaires, en premier lieu dans les prétendues démocraties. Avec sa propagande des « Fronts populaires », le Kremlin avait détourné les masses de la lutte contre la guerre impérialiste. En passant du côté de Hitler, Staline a brutalement brouillé les cartes et paralysé la puissance militaire des « démocraties ». En dépit de toutes les techniques de destruction, le facteur moral conserve encore une importance décisive dans la guerre. En démoralisant les masses populaires d'Europe — et non seulement d'Europe — Staline a joué le rôle d'agent provocateur de Hitler. La capitulation de la France est l'un des résultats de cette politique.

Mais ce n'est pas du tout le seul. Malgré les conquêtes territoriales du Kremlin, la position internationale de l'U.R.S.S. s'est considérablement aggravée. Le glacis polonais a disparu. Le glacis roumain va disparaître demain. La puissante Allemagne, maîtresse de l'Europe, acquiert une frontière commune avec l'U.R.S.S. La Scandinavie, où se trouvent des pays faibles et presque désarmés, est occupée par la même Allemagne. Ses victoires à l'Ouest ne sont qu'une préparation à une gigantesque marche vers l'Est. Dans son attaque contre la Finlande, l'Armée rouge décapitée et démoralisée encore une fois par Staline a démontré sa faiblesse au monde entier. Dans sa marche prochaine contre l'U.R.S.S., Hitler aura le soutien du Japon.

Les agents du Kremlin commencent à reparler d'une alliance des démocraties contre les agresseurs fascistes. Il est possible que Staline, dupeur dupé, soit forcé de faire une nouvelle volte-face en politique étrangère. Mais malheur aux peuples s'ils font de nouveau confiance aux agents malhonnêtes du Kremlin ! Staline a contribué à faire de l'Europe un chaos sanglant et à mener l'U.R.S.S. au bord du gouffre. Les peuples de l'U.R.S.S. ne peuvent que ressentir la plus grande angoisse...

Seul le renversement de la clique totalitaire de Moscou, seule la régénérescence de la démocratie soviétique, peuvent libérer les forces des peuples soviétiques pour le combat contre l'inévitable et prochaine attaque de l'Allemagne impérialiste. Ainsi le patriotisme soviétique est-il inséparable de la lutte impitoyable contre la clique stalinienne.

LE NID DE REPTILES DU JOURNAL *NATION*¹ (18 juin 1940)

Je constate que *Nation*², qui s'est salie elle-même par son attitude vis-à-vis des impostures judiciaires de Moscou, s'est, cette fois, empressée de soutenir les versions fantasmagoriques et stupides du G.P.U. au sujet de l'attentat du 24 mai. Tout le monde semble coupable, le général Almazân, la « réaction », peut-être Trotsky lui-même, mais en aucun cas Staline.

Pendant ce temps, la police mexicaine a découvert les assaillants. Ce sont — par hasard — des agents de Staline...

Quel nid de reptiles, ces pseudo-révolutionnaires de *Nation*! Mais ils n'éviteront pas leur punition : nous apprendrons aux ouvriers américains à les apprécier comme ils le méritent : à les mépriser.

Qui est l'auteur de l'article de *Nation* sur l'attentat contre Léon Trotsky? Harry Block³ est un citoyen des Etats-Unis. Il est marié à Malou Cabrera, la fille de Luis Cabrera⁴, avocat très riche et très réactionnaire des compagnies pétrolières et des grands propriétaires du Yucatan. Harry Block est en même temps un proche collaborateur de Lombardo Toledano, l'agent politique bien connu du G.P.U. au Mexique. Harry Block est

1. Article (T 4898) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. *Nation* était un hebdomadaire libéral des Etats-Unis qui avait eu une attitude très ambiguë à l'égard de l'U.R.S.S., refusant de se prononcer sur les procès de Moscou : Trotsky avait traité *Nation* et *New Republic* de « prêtres de la demi-vérité ». *Nation* avait publié dans son numéro du 8 juin 1940 un article intitulé « La conspiration fantôme du Mexique », signé de Harry Block.

3. Harry Block (né en 1902) avait fait ses études à New York puis travaillé dans l'édition, avant d'épouser une Mexicaine, Maria-Luisa Cabrera. Il était alors parti pour Mexico en qualité de correspondant de *Nation*.

4. Luis Cabrera (1876-1954) avocat et journaliste, avait été l'un des collaborateurs de Madero, et secrétaire d'Etat aux Finances du président Carranza. Il était le rédacteur des lois agraires de 1912 et 1915 et avait ensuite fortement évolué vers la droite.

l'administrateur de *Futuro*, l'ignoble mensuel calomniateur de Lombardo Toledano. Il est aussi le chef du département des publications de l'Université ouvrière stalinienne. Sous les auspices de la C.T.M., il publie un bulletin hebdomadaire spécial, *Mexican Labor News*, qui est distribué gratuitement aux Etats-Unis.

Dans l'état-major particulier de Lombardo Toledano, l'« autorité » de Harry Block repose sur le fait qu'il est considéré comme l'agent de l'ambassade soviétique à Washington pour ses relations avec la C.T.M. Le chef de l'agence soviétique à Washington est Oumansky⁵, qui a fait sa carrière diplomatique en tant qu'agent du G.P.U. Par conséquent, Harry Block est l'intermédiaire de confiance entre les deux agents du G.P.U. Oumansky et Lombardo Toledano⁶. Rien d'étonnant que Harry Block défende la sale théorie de l'attentat simulé dans les pages d'une revue aussi prostituée que *Nation*.

Pendant ce temps, la majorité des assaillants a été arrêtée. Tous sont membres du parti communiste et agents du G.P.U. Ce sont les collègues d'Oumansky, de Lombardo Toledano et de Harry Block. Il serait intéressant de connaître maintenant la réaction du comité de rédaction de *Nation*.

5. Konstantii A. Oumansky (1902-1945), correspondant de Tass en 1918, était, selon Trotsky, un agent du G.P.U. ; devenu diplomate en 1931 il avait été conseiller d'ambassade en 1936, puis ambassadeur à Washington en 1939.

6. On peut s'interroger sur la précision des informations données ici par Trotsky si on ne tient pas compte du fait qu'il était en liaison avec l'un des anciens dirigeants importants de la C.T.M., Rodrigo Garcfa Trevirio, lequel avait conservé non seulement des liens mais un véritable réseau d'information qui lui permit à tout moment d'indiquer à Trotsky qui était qui et de connaître certains projets de la C.T.M. ou du P.C.M.

[PAS D'ACCUSATION CONTRE BASSOLS]¹

(25 juin 1940)

Dans divers journaux, on m'attribue une « nouvelle accusation » lancée contre M. Narciso Bassols^{1 2}. Cette affirmation est fausse. De fait, mes déclarations devant le Juge, le Licencié Ramôn Carranca Trujillo, le 24 juin, ont consisté en une récapitulation des faits du 24 mai devant les enquêteurs, au cours de laquelle j'ai indiqué le nom de M. Bassols comme une des personnes qui, selon moi, auraient pu faire la lumière sur le crime. Dans la même audience, j'ai précisé qu'il s'agit d'une « personne qui a beaucoup de choses à dire » ; c'est textuellement ce que j'ai dit.

Pendant le mois dernier, les enquêtes policières n'ont pas abouti et leurs résultats ont consisté en la vérification des pistes et soupçons. Ce travail se poursuit jusqu'à présent et, pour ma part, j'assure que je ne réalise aucune enquête indépendante et ne pourrais le faire. C'est pourquoi je n'ai aucune base pour lancer « de nouvelles accusations » en dehors de celles déjà établies et de celles que va dresser la police mexicaine sous la direction du général Nunez et du colonel Sánchez Salazar. Il ne peut s'agir que d'une mauvaise interprétation de ma déclaration.

1. Communiqué de presse, *Excelsior*, 26 juin 1940, traduit du castillan.

2. Les amis du G.P.U. semblaient avoir décidé une offensive tous azimuts pour museler Trotsky et la presse qui reproduisait ses déclarations par la menace de plaintes en diffamation, qui allaient se multiplier en quelques jours. Bassols avait envoyé une lettre publiée dans les quotidiens mexicains du 26, un texte à la fois violent et hautain émanant d'un homme qui avait été un hiérarque sous tous les présidents. Il parlait de « calomnie audacieuse et cynique », « sans fondement », d* « affirmation risible », d* « imputation imbécile », de la grande expérience de Trotsky « dans la diffamation systématique ». Le traitant de « calomniateur et de délinquant », il ajoutait « Trotsky ira en prison » avant de dénoncer longuement la campagne de presse des forces réactionnaires contre lui, Bassols... *El Popular* exultait titrant « Réquisitoire foudroyant de Bassols contre Trotsky et la presse vénale. Trotsky ira en prison. Un coup d'arrêt à sa manie de calomnier les hommes les meilleurs dans ce pays qui lui a donné asile ! ».

LE CADAVRE DE HARTE¹

(25 juin 1940)

Le cadavre de Bob Sheldon Harte^{1 2} prouve de façon tragique la fausseté de toutes les calomnies et dénonciations lancées contre lui. Les autorités policières, qui étaient obligées de ne pas refuser de prendre cette suspicion en considération, ont également manifesté dans cette affaire une exceptionnelle énergie. Le G.P.U. n'est pas une simple bande de « gangsters » — c'est une sélection internationale d'agents bien formés dans une série de crimes et armés de ressources techniques et économiques illimitées. Selon les calculs les plus modestes, la préparation technique de l'attentat au Mexique à elle seule, compte non tenu des dépenses de corruption et de celles intervenues dans d'autres pays, s'élève à 10000 dollars au moins.

C'est pour cela qu'il existe d'énormes difficultés pour démasquer les crimes du G.P.U. Dans aucun autre pays du monde, ni en France, ni en Belgique, ni en Suisse, aucun des crimes du G.P.U. n'a été aussi largement élucidé que l'a été, sous nos yeux, l'attentat du 24 mai à México. Le cadavre de Bob Sheldon va sans aucun doute jeter un peu plus de lumière sur tous les aspects de cette conspiration complexe.

Dans deux de ses communiqués, le comité central du parti « communiste » a répété que la participation de Sheldon jette

1. Communiqué de presse (T 4902), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Robert Sheldon Harte (1917-1940), fils d'un homme d'affaires américain, récemment venu au S.W.P., avait été envoyé au Mexique comme garde. Au cours de la nuit de l'attentat, c'est lui qui était de garde à la maison et avait ouvert la porte aux assaillants. Il était reparti avec eux, plusieurs -témoins assurant qu'il l'avait fait « librement » et Trotsky assurant qu'il avait été « enlevé ». Or, son cadavre enfoui dans la chaux avait été retrouvé le 25 juin dans une baraque occupée peu de temps auparavant par un groupe de meurtriers dont les frères Arenal, beaux-frères du peintre Alfaro Siqueiros.

une lumière « suspecte » sur l'attentat. En réalité, la pénétration d'un agent de Staline dans ma maison n'aurait signifié que le fait que le G.P.U. avait réussi à abuser mes amis de New York qui m'ont recommandé Bob Sheldon. Toute personne au courant sait que le G.P.U. infiltre ses agents dans toutes les organisations ouvrières et institutions d'État du monde entier. Dans ce but, elle dépense annuellement des dizaines de millions de dollars. Mais la version selon laquelle Sheldon était un agent du G.P.U. est pulvérisée. Son cadavre est un argument convaincant. Bob est mort parce qu'il s'est mis en travers de la route des assassins. Il est mort pour les idées auxquelles il croyait. Sa mémoire est sans tache.

Cui prodest? demande la vieille et sage maxime du droit romain? Qui a intérêt à calomnier Bob Harte et à égarer l'enquête? La réponse est claire : le G.P.U. et ses agents. La découverte de la source des fausses déclarations à propos de Bob révélera certainement l'une des têtes du complot.

Bob n'est pas le premier de mes proches à être tombé des mains des assassins mercenaires de Staline. Je laisse de côté les membres de ma famille, mes deux filles et mes deux fils conduits à la mort par le G.P.U. Je ne parle pas des milliers de mes partisans soumis à l'extermination physique en U.R.S.S. et dans les autres pays. Je me limite seulement à mes secrétaires dans les différents pays, qui ont été conduits au suicide par la persécution, qui ont été abattus ou assassinés par les agents du G.P.U. — sept personnes, M. Glazman, G. Boutov, J. Blumkine, N. Sermuks, I. Poznansky, R. Klement, E. Wolf³. Dans cette liste

3. Mikhail S. Glazman (? -1924) avait été le chef du secrétariat de Trotsky pendant la guerre civile. Exclu du parti et soumis à un chantage du G.P.U. dont nous ignorons les termes, il s'était suicidé en 1924. Georgi V. Boutov (? -1928), un ingénieur qui avait été le chef de cabinet de Trotsky pendant la guerre civile avait également été arrêté, mais en 1928 et soumis à un chantage. Il avait riposté par une grève de la faim en guise de protestation et en était mort à la prison de la Boutyrka. Nikolai M. Sermuks était le chef du train blindé de Trotsky, devenu l'un de ses secrétaires à partir de 1925. Il avait été arrêté à Alma-Ata où il tentait de rejoindre Trotsky et avait disparu. Igor M. Poznansky (18987-1938), jeune étudiant devenu volontairement l'un des plus proches collaborateurs de Trotsky en 1917 avait organisé les premiers détachements de « cavalerie rouge ». Arrêté en 1928, il avait cheminé de prison en déportation et avait été exécuté avec les derniers survivants des « trotskystes » d'U.R.S.S. à Vorkouta en avril 1938. Trotsky ne savait rien de précis sur le sort de Sermuks et Poznansky. En revanche, il en savait plus que le public sur le sort de Iakov G. Blumkine (1899-1929). Ce dernier, ex-terroriste s.r. très connu, condamné à mort pour avoir tué l'ambassadeur allemand pour provoquer la reprise de la guerre, avait été gagné en prison au bolchevisme par Trotsky et secrètement gracié était devenu l'un des as des services secrets à l'étranger. Dès la sortie d'U.R.S.S. de Trotsky il avait

LÉON TROTSKY

Robert (Bob) Sheldon Harte occupe le numéro huit, mais je crains que ce ne soit pas le dernier.

Et, après cela, les agents politiques du G.P.U. parlent de ma « folie de la persécution ».

pris contact avec lui et participé à la liaison entre Constantinople et Moscou. Pris à la suite d'une dénonciation, il avait été fusillé en décembre 1929. Trotsky avait nié son rôle de liaison et assuré qu'il n'avait eu avec lui qu'une rencontre fortuite. Sur Klement et Wolf, cf. n. 4 p. 78.

[CONDOLÉANCES AUX HARTE]¹

(25 juin 1940)

MA FEMME MES COLLABORATEURS MOI-MEME
NOUS INCLINONS AVEC PROFOND CHAGRIN
DEVANT DOULEUR DU PERE ET DE LA MERE DE
NOTRE CHER BOB¹ ² STOP SEULE CONSOLATION
DANS CES HEURES AMERES EST QUE LA CALOMNIE
IGNOBLE CONTRE BOB AVEC LAQUELLE LES ASSAS-
SINS ESSAYAIENT DISSIMULER ASSASSINAT EST
MAINTENANT DEMASQUEE STOP EN HEROS BOB A
PERI POUR LES IDEES AUXQUELLES IL CROYAIT

1. Télégramme (T 4902) à la famille Harte, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le cadavre de R. S. Harte venait d'être retrouvé dans le refuge des frères Arenal.

NOTRE CAP NE CHANGE PAS¹

(30 juin 1940)

A la suite de nombre d'autres Etats européens plus petits, la France est en train de devenir une nation opprimée. L'impérialisme allemand a atteint des sommets militaires sans précédents, avec toutes les possibilités qui s'ensuivent pour un pillage mondial. Que va-t-il arriver?

Du côté de toutes sortes de demi-internationalistes^{1 2} on peut s'attendre approximativement au type d'argumentation suivant : « Des insurrections victorieuses dans les pays conquis, sous la botte nazie, sont impossibles, parce que tout mouvement révolutionnaire sera aussitôt noyé dans le sang par le conquérant. Il y a encore moins de raison d'attendre un soulèvement victorieux dans le camp des vainqueurs totalitaires. Des conditions favorables pour la révolution ne pouvaient apparaître qu'à la suite de la défaite de Hitler et de Mussolini. Il ne reste donc rien à faire qu'à aider l'Angleterre et les Etats-Unis. Si l'Union soviétique nous rejoignait il serait possible non seulement de donner un coup d'arrêt aux succès militaires de l'Allemagne, mais de lui infliger de lourdes défaites économiques et militaires. Le développement ultérieur de la révolution n'est possible que sur cette voie. » *Et* ainsi de suite.

Cette argumentation qui superficiellement semble inspirée par la nouvelle carte d'Europe n'est en réalité qu'une adaptation à la nouvelle carte de l'Europe des vieux arguments du social-patriotisme, c'est-à-dire la trahison de classe. La victoire de Hitler sur la France a complètement révélé la corruption de la démocratie impérialiste, même dans le domaine de ses propres

1. Article (T 4904), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Parmi les « semi-internationalistes » visés par Trotsky, on peut penser qu'il songeait notamment à Marceau Pivert qui allait s'adresser au général de Gaulle pour lui demander de faire lancer des tracts sur la France.

tâches. On ne peut pas la « sauver » du fascisme. On peut seulement la remplacer par la démocratie prolétarienne. Si la classe ouvrière liait son destin dans la guerre actuelle à celui de la démocratie impérialiste, elle ne ferait que s'assurer une nouvelle série de défaites.

« Dans l'intérêt de la victoire », l'Angleterre a déjà été obligée d'introduire des méthodes de dictature dont la condition préalable était que le Labour Party renonce à toute indépendance politique³. Si le prolétariat international, par ses organisations et tendances, devait prendre le même chemin, cela ne ferait que faciliter et accélérer la victoire du régime totalitaire à l'échelle du monde. Si le prolétariat mondial renonçait à l'indépendance de sa politique, une alliance entre l'U.R.S.S. et les démocraties impérialistes signifierait la croissance de l'omnipotence de la bureaucratie de Moscou, sa transformation ultérieure en agence de l'impérialisme et des concessions inévitables, de sa part, à l'impérialisme dans le domaine économique. Selon toute vraisemblance, la position militaire des différents pays impérialistes dans l'arène mondiale en serait grandement changée; mais la position du prolétariat mondial, du point de vue des tâches de la révolution socialiste, ne serait que très peu changée.

Pour créer une situation révolutionnaire, disent les sophistes du social-patriotisme, il faut porter un coup à Hitler. Pour remporter une victoire sur Hitler, il faut soutenir les démocraties impérialistes. Mais si, pour sauver « les démocraties », le prolétariat renonce à une politique révolutionnaire indépendante, qui, au juste, utiliserait une situation révolutionnaire naissant de la défaite de Hitler? Il n'a pas manqué de situations révolutionnaires dans le dernier quart de siècle. Mais il a manqué un parti révolutionnaire capable d'utiliser une situation révolutionnaire. Renoncer à préparer un parti révolutionnaire sous prétexte de provoquer une « situation révolutionnaire », c'est conduire les ouvriers au massacre, les yeux bandés.

Du point de vue d'une révolution dans un pays donné, la défaite de son gouvernement impérialiste est incontestablement un « moindre mal ». Les pseudo-internationalistes refusent cependant d'appliquer ce principe aux démocraties vaincues. En revanche, ils interprètent la victoire de Hitler comme un

3. La Grande-Bretagne avait vu la formation d'un gouvernement d'Union nationale qui allait durer jusqu'à la fin de la guerre.

LÉON TROTSKY

obstacle, non pas relatif, mais absolu sur la voie de la révolution en Allemagne. Ils mentent dans les deux cas.

Dans les pays vaincus, la position des masses va immédiatement être extrêmement aggravée. A l'oppression sociale s'ajoute l'oppression nationale dont le fardeau principal est supporté par les ouvriers. De toutes les formes de dictature, la dictature totalitaire d'un conquérant étranger est la plus intolérable. En même temps, la réussite de la tentative des nazis pour utiliser les ressources naturelles et l'appareil industriel des nations vaincues, va inévitablement dépendre des paysans et des ouvriers autochtones. Ce n'est toujours qu'après la victoire que les difficultés économiques se présentent. Il est impossible de mettre un soldat armé d'un fusil près de chaque ouvrier et paysan polonais, norvégien, danois, néerlandais, belge, français⁴. Le national-socialisme n'a pas de recette pour transformer les peuples vaincus d'ennemis en amis.

L'expérience des Allemands en Ukraine en 1918 a démontré combien il est difficile d'exploiter par des méthodes militaires la richesse naturelle et la force de production d'un peuple vaincu et à quelle vitesse une armée d'occupation se démoralise dans une atmosphère d'hostilité universelle. Les mêmes processus exactement vont se développer sur une bien plus grande échelle sur le continent européen sous l'occupation nazie. On peut s'attendre avec assurance à la transformation rapide de tous les pays conquis en poudrières. Le danger est plutôt que les explosions ne se produisent trop tôt sans préparation suffisante et conduisent à des défaites isolées. Il est en général impossible pourtant de parler de révolution européenne et mondiale sans prendre en compte les défaites partielles.

Hitler, le conquérant, rêve naturellement tout éveillé de devenir le bourreau en chef de la révolution prolétarienne dans toutes les régions de l'Europe. Mais cela ne signifie pas du tout que Hitler aura assez de force pour traiter la révolution prolétarienne comme il a pu le faire avec la démocratie impérialiste. Ce serait une erreur fatale, indigne d'un parti révolutionnaire, que de fétichiser Hitler, d'exagérer sa puissance, de sous-estimer les limites objectives de ses succès et de ses conquêtes. Il est vrai que Hitler a bruyamment promis d'établir la domination du peuple allemand aux dépens de toute

4. On peut relever encore l'extrême lucidité de l'analyse de Trotsky dans une situation où tant d'« observateurs » ne se retrouvaient plus.

Mais selon toute vraisemblance, cette splendeur ne durera même pas dix ans.

Il nous faut apprendre des leçons du passé récent. Il y a vingt et un ans, non seulement les pays vaincus, mais les vainqueurs aussi sont sortis de la guerre avec leur vie économique désorganisée et ce n'est que très lentement — dans la mesure même où ils y arrivèrent vraiment — qu'ils se sont assurés les avantages de leur victoire. C'est pourquoi le mouvement révolutionnaire a pris d'importantes proportions dans les pays de l'Entente victorieuse aussi. Ce qui manquait, ce n'était qu'un parti révolutionnaire capable de prendre la tête du mouvement.

Le caractère total, c'est-à-dire englobant tout, de la guerre actuelle, exclut la possibilité d'un « enrichissement » direct aux dépens des pays vaincus. Même dans le cas d'une victoire totale sur l'Angleterre, l'Allemagne, afin de conserver ses conquêtes, serait obligée dans les premières années d'assumer des sacrifices tels qu'ils l'emporteraient de loin sur les avantages qu'elle pourrait tirer directement de ses victoires. Les conditions de vie des masses allemandes doivent en tout cas s'aggraver considérablement dans la prochaine période. Million après million de soldats vainqueurs vont retourner dans leur patrie et leur maison encore plus paupérisées même par rapport à ce qu'elles étaient quand ils en avaient été arrachés. Une victoire qui abaisse le niveau de vie des peuples ne renforce pas le régime, mais l'affaiblit. La confiance en eux des soldats démobilisés qui ont remporté tant de victoires doit avoir grandi énormément. Leurs espérances trahies vont se transformer en mécontentement et amertume. D'un autre côté, la caste des Chemises brunes⁵ va s'élever encore plus au-dessus du peuple ; son règne arbitraire et sa corruption vont provoquer une hostilité plus grande encore.

Dans le cours de la dernière décennie, le pendule politique en Allemagne, du fait de l'impuissance de la démocratie tardive et de la trahison des partis ouvriers, est allé brusquement à droite, puis, à la suite de la désillusion avec les conséquences de la guerre et du régime nazi, le pendule ira encore plus nettement et plus fort à gauche. Le mécontentement, l'inquiétude, la protestation, les grèves, les heurts armés seront bientôt à l'ordre du jour en Allemagne. Hitler aura trop de soucis à Berlin pour

5. Qui Trotsky vise-t-il ? Pas les « chemises brunes » qui étaient les S. A. décapités en 1934, ni peut-être les S.S. à l'uniforme noir, en tout cas les unités dites d* « élite », les corps prétoriens.

LÉON TROTSKY

pouvoir jouer avec succès le rôle de bourreau à Paris, Bruxelles et Londres.

En conséquence, la tâche du prolétariat révolutionnaire ne consiste pas à aider les armées impérialistes à créer une « situation révolutionnaire » mais à préparer, fondre et tremper ses rangs internationaux pour des situations révolutionnaires dont il ne manquera pas.

La nouvelle carte de guerre d'Europe n'invalide pas les principes de la lutte de classe révolutionnaire. La IV^e Internationale ne change pas son cap.

[LA LETTRE DE L'ONCLE]¹

(1^{er} juillet 1940)

Chers Neveux ^{1 2},

J'ai reçu en son temps votre lettre du 25 mai, mais je n'ai pas compris l'objectif pratique du message que vous m'adrezsez³. On pourrait comprendre que vous désirez vous réconcilier avec votre père et toute la famille. Bien entendu, je serais heureux, si tel était le cas, de servir d'intermédiaire. Mais vous devez comprendre qu'après mes tentatives antérieures, lesquelles ont échoué si lamentablement par votre faute, je suis dix fois plus prudent qu'auparavant. Malheureusement, votre lettre ne dissipe pas mes doutes. Vous dites que chacun a tiré les leçons des expériences, que ces expériences ne sont peut-être pas les mêmes pour tous, mais que rien ne peut empêcher que tous en viennent aux mêmes conclusions à l'avenir. C'est extrêmement vague. La famille de votre père⁴ a ses traditions, ses règles de conduite, et elle est fière de ces traditions et de ces règles. Je ne crois pas que votre père soit disposé à changer ses conceptions et ses méthodes comme prix de la réconciliation avec vous. Tout

1. Lettre à R. Molinier et P. Frank (9262), traduite de l'anglais avec la permission de la Houghton Library.

2. La lettre est adressée à Raymond Molinier et Pierre Frank qui pour des raisons de sécurité avaient écrit à Trotsky « mon cher oncle ». Raymond Molinier (né en 1904) et Pierre Frank (1905-1984), tous deux anciens du P.C., oppositionnels exclus et pionniers de l'Opposition de gauche en France, avaient fondé le journal *La Commune* en 1935, ce qui avait été à l'origine de leur rupture avec Trotsky. Ils avaient dirigé ensuite le P.C.I. de 1936 à 1938, dont les militants avaient rejoint le P.S.O.P. de Marceau Pivert en 1938. Tous deux étaient passés à l'étranger dès l'éclatement de la guerre.

3. De Londres, où ils se trouvaient au moment de l'attentat du 24 mai, Frank et Molinier avaient adressé à Trotsky un message de solidarité (Cf. *Cahiers Lion Trotsky* n° 9) dans laquelle ils proposaient de « renouer les relations familiales » en précisant que les raisons qui avaient rendu la rupture nécessaire devaient être révisées d'un côté comme de l'autre.

4. La formule désigne la IV^e Internationale.

LÉON TROTSKY

membre de la famille a le droit de proposer d'exposer ses idées et de les défendre. Vos parents sont assez tolérants, mais si vous voulez vivre et agir avec la famille, vous devez être loyaux à son égard, particulièrement à présent, dans les temps tragiques que nous vivons. Si vous avez tiré *cette* conclusion, sérieusement et définitivement, alors une réconciliation sincère ne présenterait aucune difficulté et je serais heureux d'entrer en conversations directes là-dessus avec votre père³, mais à ces conditions seulement. J'espère que vous comprendrez qu'en agissant ainsi je suis guidé exclusivement par vos intérêts et ceux de notre famille tout entière.

Avec mes meilleurs souhaits, votre oncle Léon.

5. Trotsky acceptait donc en principe d'être l'intermédiaire d'une négociation éventuelle avec le S.I. de la IV^e Internationale, à New York

**DÉPOSITION DE TROTSKY
ET CONTRE-INTERROGATOIRE
PAR M^e PA VON FLORES¹**
(2 juillet 1940)

Pavôn Flores^{1 2}. — Quel est le nom du propriétaire de la maison que vous habitez et connaissez-vous son domicile ?

Trotsky. — Je suis actuellement l'unique propriétaire de la maison ; je l'ai acheté au début de mai dernier ; la propriétaire précédente était M^{me} veuve Turati³.

Pavôn Flores. — *Est-il exact que cette maison a des souterrains habitables ?*

Trotsky. — Elle a un souterrain qui n'est habitable que pour les rats, pas pour des êtres humains. Il est également possible que des terroristes aient pu s'y cacher : c'est pourquoi nous sommes aussi prudents dans la surveillance.

Pavôn Flores. — *A quel endroit de la maison que vous habitez se trouve l'entrée de ce souterrain ?*

Trotsky. — Je ne sais pas ce qu'on peut désigner de ce terme souterrain. Il existe un souterrain au-dessous de la salle à manger avec une porte horizontale près de la cuisine. Quelqu'un qui aurait accédé à la salle à manger pourrait s'y cacher. Il est occupé par un grand nombre de journaux et d'autres choses. Je crois que plusieurs personnes pourraient s'y cacher. Il y a une

1. *Excelsior*, 3 juillet 1940. Traduit du castillan.

2. Mário Pavôn Flores (né en 1905) avait fait des études à Jalapa et avait travaillé à la direction des bibliothèques au Ministère de l'Education. Avocat, il avait rejoint le P.C. et avait été élu à son comité central au congrès du début 1940. Trotsky pensait que c'est par son intermédiaire que les directives parvenaient aux inculpés.

3. Il semble bien que le mari de l'ancienne propriétaire était un proche parent du dirigeant socialiste italien Filippo Turati.

autre espèce de souterrain, sous les chambres, qui sert à l'aération : il a quatre-vingt centimètres de hauteur, les ouvertures donnent sur le patio et j'y ai fait fixer des toiles qui n'empêchent pas l'air de passer et qu'il est facile d'enlever ; là aussi, plusieurs personnes pourraient se dissimuler, si ce détail vous intéresse. Je voudrais ajouter les raisons pour lesquelles j'ai acheté cette maison. Ni par mon passé, ni de nature, je ne suis un propriétaire et je ne l'ai jamais été. Mais, pendant mon séjour en Norvège où j'ai subi une attaque sérieuse, les assaillants avaient, à trois ou quatre reprises, essayé d'acheter la maison que j'habitais afin de mieux préparer leur attaque. Il s'est passé quelque chose de semblable ici au Mexique et on a plusieurs fois proposé à la veuve Turati d'acheter sa maison. Quand mes amis de New York l'ont su, ils m'ont demandé de chiffrer ce que coûterait ma sécurité totale. Comme la propriété de la maison était chose importante et parce que le G.P.U. tentait déjà de mettre la main dessus, je le leur ai dit et c'est ainsi qu'ils m'ont envoyé un chèque de 2100 dollars, avec lesquels, plus 800 que je venais de recevoir pour deux articles publiés dans la presse mondiale, j'ai acheté la maison. J'ai payé comptant 7400 pesos et j'en dois encore 2400 que je paierai dans les six mois...

Pavón Flores. — Nous ne nous intéressons ni à l'histoire de M. Trotsky, ni à ses comptes financiers. M^{me} Carmen Palma de Alba et Maria Belém Estrada ont-elles été à votre service?*

Trotsky. — Oui. Mais seule Belém est encore à mon service.

Pavón Flores. — Pendant la période où elles étaient toutes deux à votre service, vous ont-elles servi fidèlement ?

Trotsky. — Il semble que oui ; mais nous avons beaucoup discuté en famille et avec nos amis américains la nécessité de remplacer au moins l'une des deux, Carmen, qui est mère de famille et a beaucoup de relations dans tout Coyoacán. Nous n'avons pas encore trouvé de remplaçante pour elle.

Pavón Flores. — A quelle date vous êtes-vous séparé de Carmen Palma ?

4. Il s'agit de la cuisinière et de l'aide-cuisinière de la maison des Trotsky au moment de l'attentat.

Trotsky. — J'ai oublié la date. Mais ce fut le jour où parut dans les journaux une déclaration d'elle laissant entendre que l'attentat commis contre ma maison était une auto-attaque. Le colonel Sánchez Salazar, chef du service secret, me conseilla de la renvoyer : auparavant, il m'avait demandé si je soupçonnais quelqu'un du personnel, et j'avais répondu négativement. Cette déclaration de Carmen a, la première, induit la police en erreur.

Pavôn Flores. — *Pourquoi Carmen et Belém ont-elles déclaré exactement la même chose, et pourquoi seule la première a-t-elle été renvoyée ?*

Trotsky. — Je ne sais si leurs déclarations coïncidaient. La presse n'a parlé que de Carmen, la cuisinière, comme auteur de la version sur l'auto-attaque. Je répète, en outre, que cette femme bénéficie de nombreuses amitiés à Coyoacán, endroit où habitaient les espions staliniens. Belém, en revanche, qui est une jeune fille de dix-sept ans, vient d'un village de l'intérieur et n'est pas contaminée. Comme il était difficile de les renvoyer toutes deux en même temps, on n'a renvoyé que Carmen.

Pavôn Flores. — *Est-il exact que le 23 mai dernier, à 15 heures environ, vous ayez tenu conseil avec vos secrétaires Otto Schüssler, Cornell, Harold Robins, Jake Cooper, Sheldon Harte et un nommé Harry ⁵, dans votre bureau ?*

Trotsky. — Dans d'autres conditions, il serait impossible de répondre à cette question. Nous tenons conseil tout le temps : à table même, à l'heure du repas, nous parlons des questions de politique internationale. Mon bureau, en outre, est ouvert à eux tous. Mais, par un heureux hasard, le 23 mai, nous n'avons eu aucune réunion de ce genre parce que j'étais en train de préparer un travail, qui m'absorbait entièrement, pour les États-Unis, que j'ai commencé à 7 heures et demi le matin pour ne le terminer qu'à 23 heures. En conséquence, ma secrétaire dactylo

5. Il s'agit des secrétaires gardes du corps. Pour Schüssler, Cornell, cf. n. 5 et 6, p. 88, et Harte, n. 4, p. 88, pour Robins, n. 3, p. 101, Jake Cooper (né en 1917), fils d'ouvriers immigrés de Russie était chauffeur de camion et l'un des plus jeunes cadres de l'organisation de Minneapolis. Carmen Palma appelait « Harry » celui qu'on lui avait présenté comme « Monsieur Henry » c'est-à-dire Alfred Rosmer. C'est sur son témoignage que s'appuie l'avocat.

russe, M^{me} Fanny Yanovitch⁶, qui, de façon générale, ne travaille que trois ou quatre heures, est restée avec moi pendant tout ce temps. Cette dame travaille dans la pièce à côté, mais elle vient dans mon bureau prendre les cylindres du dictaphone : je travaille seul et, à 17 heures environ, je me souviens que Sheldon Harte est entré parce que, me dit-il, il voulait « vérifier les fils du système d'alarme ». Sur quoi, un peu irrité, je lui ai fait la remarque : « Il n'est pas possible de travailler avec des interruptions. Laissez-moi, s'il vous plaît. » Et Sheldon est sorti. Plus tard Jake Cooper est venu me voir. Ce furent les seules rencontres de cette journée, et je l'indique, comme je m'en souviens, du fait des circonstances que je viens d'exposer ; il n'y en a pas eu d'autre.

Pavôn Flores. — Comment expliquez-vous que M^{me} Carmen Palma ait déclaré à la police ceci : que la veille des événements, c'est-à-dire le 23 mai, elle se soit parfaitement rendu compte qu'il y avait dans le bureau de M. Trotsky, sous forme de conférence très discrète, ses gardes et deux personnes supplémentaires dont elle ignore le nom, mari et femme, des amis de la maison, et que cette conférence, commencée à 17 heures, se termina à 18 heures ?

Trotsky. — M^{me} Carmen a été appelée à deux reprises à déposer devant la police, deux jours de suite, et elle est revenue soucieuse à la maison, bien qu'elle ne nous ait rien dit. J'ai recommandé à mes collaborateurs de ne lui poser aucune question sur ses déclarations, parce que je ne voulais pas l'influencer. Elle n'est pas revenue à la maison pendant dix ou douze jours, puis elle est revenue et a été accueillie avec la même amitié. C'était elle qui était comme accusée. C'était, pour moi, comme s'il y avait deux ou trois fois plus de raisons de ne rien lui demander. Quand la presse a publié sa déclaration, ma femme, qui avait beaucoup d'amitié pour elle, l'a interrogée : « Comment se fait-il que tu aies dit cela ? » Et elle a donné deux

6. Fanny Yanovitch était la dactylographe russe miraculeusement dénichée après une longue quête : elle était apolitique mais jouissait de la confiance de tous.

Casas Rodriguez⁷ ⁸ qui se lavait les mains et qui, quand elle lui demanda s'il avait une responsabilité dans ce qui était arrivé, lui répondit que non, parce que « tout ça », c'était une auto-attaque. Comme la domestique n'avait pas compris ce mot, elle lui demanda ce que cela voulait dire et l'autre lui avait donné la définition. Alors mon explication psychologique, c'est qu'elle a adapté

plusieurs événements passés pour faire sa déclaration à la police, déplaçant les événements et les harmonisant. Ce qui se conçoit si l'on tient compte que, pendant les interrogatoires de Carmen, l'atmosphère était saturée de la version de l'auto-attaque.

Pavôn Flores. — Avez-vous une autre version psychologique pour expliquer ce qu'a dit Belém, à savoir que le 23 mai, à 15 heures, se tint la conférence dont nous avons déjà parlé ? Elle assure, elle, qu'outre vous-même et vos secrétaires, il y avait M. Henry et sa femme³, et que cette conférence, tout à fait fermée, a duré de 15 heures 30 à 18 heures ?

Trotsky. — La presse n'a pas cité M^{lle} Estrada ; son nom n'a pas été mentionné et je n'ai donc pas pensé à cette nouvelle déposition. Maintenant je m'explique pourquoi le colonel Sánchez Salazar m'a dit de me débarrasser des deux servantes ; bien que Belém n'ait pas dit les choses de la même façon que sa compagne. Peut-être a-t-elle supposé que je savais ? Belém est une jeune villageoise, très simple, sans malice politique. Carmen au contraire est intelligente, très vive, comme beaucoup de Mexicains malgré leur manque d'instruction. Belém a dix-sept ans, elle est sortie de son village à quinze ans, sans éducation ni relations. C'est pourquoi je crois que l'influence de Carmen a été très forte jusqu'à l'influencer à faire cette déclaration.

Il faut me pardonner, je parle un espagnol très pauvre, bien que ma maison soit « très internationale » ; nous avons souvent des hôtes étrangers. Les derniers étaient français, M. Rosmer, un écrivain, et sa femme, et, avec ma femme, mes secrétaires et moi parlons français et discutons tout le jour dans cette langue en l'honneur de nos hôtes *, on parle aussi allemand, et, de façon générale, nous discutons en anglais ; l'espagnol n'est pas la

7. Le sergent Rodriguez Casas, de la police, commandait le détachement qui gardait la maison et avait d'excellents rapports avec tous ses habitants, jusqu'à l'attentat.

8. Alfred Griot dit Rosmer (1877-1964) et Marguerite Thévenet (1879-1962) étaient de vieux amis des Trotsky.

LÉON TROTSKY

des amis mexicains qui étaient mes secrétaires, mais, quand a commencé la campagne contre moi, je leur ai demandé de ne pas rester à la maison, pour qu'on ne dise pas que je cherchais à intervenir dans la politique mexicaine, et je les ai remplacés par des amis étrangers pour ne pas donner de prétexte aux intrigues de mes ennemis. C'est pourquoi mon espagnol est si pauvre, parce que je ne l'ai pas pratiqué avec une grande assiduité. Nos réunions sont des réunions de famille, à table, auxquelles les servantes peuvent assister ; entre autres raisons parce qu'elles ne savent pas l'anglais, ou une autre langue que l'espagnol, qu'on parle peu, bien que je sois dans ce pays depuis trois ans et demi. Un journaliste a interrogé le Président de la République au sujet de mon séjour au Mexique et le général Cárdenas a répondu : « M. Trotsky s'est condamné à la réclusion, tenant en homme d'honneur sa promesse de ne pas intervenir dans la politique du pays. » Je dois au Président la défense de mon honneur, à cause de l'attaque que j'avais subie en Norvège.

Pavón Flores. — Selon vous, la contagion mentale qu'a subie Belém s'est prolongée jusqu'au 22 de ce mois, en conséquence de quoi elle a déclaré ce qui suit : « que la veille des événements M. Trotsky a tenu un conseil avec ses gardes, entendant par là les personnes qui le gardent personnellement, pas les policiers. »

Trotsky. — Je n'ai pas employé l'expression de « contagion mentale », trop scientifique pour mes connaissances en langue espagnole, mais « influence personnelle », et, là-dessus, c'est mademoiselle Belém elle-même qu'il faut interroger. Je puis seulement ajouter que, quand nous tenons conseil, nous parlons non seulement de questions techniques et politiques, mais aussi de la défense contre de probables attaques des staliniens et pas d'auto-attaques. Il faut le dire, parce qu'il semble bien qu'on veuille ressusciter le cadavre de l'auto-attaque et qu'il vaudrait mieux ressusciter celui de mon ami Robert Sheldon Harte. Moi aussi, comme Carmen, j'ai appris le mot « auto-attaque », après l'attaque.

Pavón Flores. — Le 23 mai dernier M. Sheldon vous a-t-

9. L'avocat joue ici au procureur ou au juge d'instruction, mais le piège est tout de même bien grossier... Notons que l'avocat appelle Bob Sheldon

Trotsky. — Je ne sais si j'ai le droit de rejeter cette question avec indignation. Parce que c'est une attaque morale contre ma personne, après l'attaque physique des staliniens. Je le dis nettement : jamais !

Pavôn Flores. — *Sans doute considérerez-vous aussi comme une agression morale que je vous demande si Sheldon vous a été fidèle jusqu'au dernier moment de sa vie ?*

Trotsky. — C'est une autre question qui n'a rien à voir dans cette affaire : il s'agit seulement d'une appréciation ; elle signifie que j'ai trompé les autorités en cachant son impuissance. C'est une attaque pénale qui est faite contre moi. Sheldon Harte... je suis absolument certain que Robert Sheldon Harte est resté fidèle à ses idées et donc à ma personne, jusqu'à la fin et qu'il est mort à cause de cette loyauté, et s'il était possible de faire ici de longues déclarations sur ma version, le plus important serait de corriger quelques erreurs commises par les enquêteurs, en dépit de leur intelligence et de leur énergie, quand ils ont suivi une hypothèse fausse qui les aidait dans leur enquête et qui, semble-t-il, confirmait leur première idée ; c'est l'impression que j'ai de l'erreur commise par le général J. Manuel Nuriez et le colonel Leandro Sánchez Salazar. Ils leur restent à mener l'enquête, ils le feront avec leur formidable habileté ; mais ils ont commis dans cette affaire une erreur humaine, bien qu'elle soit, de toute façon, une erreur.

Pavôn Flores. — *Vous avez déclaré que, depuis le mois de janvier de cette année, vous vous attendiez à un attentat. Sur quels fondements objectifs ?*

Trotsky. — Je ne m'y attendais pas depuis le mois de janvier. Je m'y attendais depuis deux ans. Mais, depuis décembre ou janvier, je m'y attendais plus, dans une perspective plus proche, à une date plus précise. Tout le monde sait que la police et les autorités mexicaines m'ont accordé une protection spéciale dans ce pays hospitalier. Naturellement, ce n'est pas pour ma personne qu'ils l'ont fait, mais en vertu de leurs propres principes : le droit d'asile, la protection d'un étranger contre le danger qui le menace, pas contre ma « manie de la persécution », comme dit un journal communiste. Au cours des derniers mois, mes gardes et moi avons eu diverses réunions pour redoubler de vigilance, parce que la campagne contre moi

redoublait dans la presse stalinienne. Les injures contre moi s'aggravaient tous les jours. Je me suis abstenu d'y répondre parce que ç'aurait été une faute de tact, en pleine période électorale où cela aurait pu provoquer une tension dans ce pays, alors que je jouissais de la protection du gouvernement mexicain. On m'attaquait en disant que je faisais partie de la commission Dies aux Etats-Unis et que je fournissais des documents contre le Mexique.

Tout cela est dirigé contre mes idées et celles de mon parti ; je n'ai aucune [...] ¹⁰ dans ma personne. Si le gouvernement du Mexique m'a donné l'hospitalité, comment puis-je être en rapports avec ses ennemis? Non seulement, c'est de la calomnie, une attaque directe contre ma réputation, mais on répétait ces attaques afin d'influencer l'opinion mexicaine pour que je sois expulsé — ou bien pour préparer l'attaque physique. Je peux démontrer que les personnes liées au Kremlin sont les mêmes qui ont organisé l'attaque contre ma maison tout en écrivant des articles contre moi, depuis des mois. Les assassins de Harte eux-mêmes sont ceux qui ont pris part à cette attaque morale. Ensuite il y a le rôle, jamais indépendant, des staliniens là-dedans. J'ai dénoncé l'invasion de la Pologne et celle de la Finlande ; et l'alliance de Moscou avec Hitler, et mes déclarations ont été publiées de nombreux mois avant dans les journaux du monde entier. Mes déclarations ont produit la stupeur. Le dernier congrès du parti communiste mexicain, au mois de février dernier, a été tourné contre « le trotskysme ». Pourquoi ? Parce que ses anciens dirigeants, Laborde et autres, ont mené la lutte contre Trotsky et le trotskysme comme ils avaient à le faire, en criant « Mort à Trotsky ! ». Que signifie le changement des dirigeants? L'invitation à passer des paroles aux actes.

La « purge » de ce parti a été imposée par le G.P.U. On peut le lire entre les lignes du journal communiste. Le chef bien-aimé d'hier, M. Laborde, est déclaré ennemi du peuple parce qu'il recevait de l'argent du trotskysme. Quel est l'objectif de cette campagne? Le G.P.U. a une organisation scientifique, ses « gangsters » ne sont pas des gangsters communs et ordinaires, mais des gangsters scientifiques. Le G.P.U. a ordonné la campagne contre moi avec ses méthodes scientifiques ; d'abord l'attaque morale, ensuite l'attaque physique, et comme on a déjà commencé avec la première attaque, j'attends la deuxième.

10. Un mot illisible sur l'exemplaire consulté.

C'est la raison pour laquelle mes amis et moi avons considéré l'attaque comme probable, bien avant qu'elle n'ait lieu. J'espère que M. le défenseur est satisfait. J'ajouterai quelques mots : le gouvernement du Mexique est le seul qui m'ait accordé l'hospitalité et, en outre, du fait qu'il n'est pas un Etat impérialiste, il reste étranger à l'influence de ces derniers, et il serait contraire à mes idées et à mon passé que je me place du côté de ses ennemis. Pour ne provoquer aucun malentendu, je n'accuse pas le parti communiste mexicain comme tel de l'attentat qui s'est produit dans ma maison.

Pavôn Flores. — Quels sont les noms des personnes qui, vous venez de le dire, ont écrit des articles contre vous et participé ensuite à l'attaque ?

Trotsky. — Je prie M. le Juge de m'autoriser à présenter une liste complète, pour ne pas commettre d'erreurs, dans un délai de trois jours.

Pavôn Flores. — Dans votre déclaration du 24 du mois dernier, devant ce tribunal, vous avez déclaré entre autres choses qu' « aux premiers mois de cette année la campagne de calomnies contre vous s'est intensifiée, qu'elle était menée par des journaux comme La Voz de México, El Popular et Futuro, qui étaient payés par le G. P. U. » Je désire donc savoir quelles preuves objectives — pas de simples spéculations psychologiques — vous avez pour faire semblables affirmations ?

Trotsky. — Pour ces affirmations, ces journaux m'ont assigné devant le Procureur de la République et je leur répondrai. Si, en vertu de cela, Monsieur le Juge, vous ne jugez pas nécessaire que j'apporte les faits ici, je le ferai au cours du procès en diffamation qui m'est intenté.

Pavôn Flores. — Ma question est si M. Trotsky a des preuves objectives pour calomnier le journal, organe du parti dont un de mes clients est membre.

Le juge Carranca Trujillo. — Bien que je n'aie pas officiellement connaissance de ces faits, sauf par la presse, comme je considère que c'est utile, je vous invite à répondre.

Trotsky. — Si l'avocat est intéressé à cela parce que ses clients sont du parti communiste, son intérêt est légitime. J'ai

affirmé et j'affirme que tous les partis dits communistes sont subordonnés à Staline. Cette subordination se fait par l'intermédiaire du G.P.U. Par ailleurs, ce n'est pas extraordinaire qu'une organisation puissante aide matériellement une autre organisation ouvrière. Le G.P.U. n'est qu'un organisme puissant qui en aide un autre. Dire qu'il existe une telle aide ne constitue en rien une diffamation. Si nous considérons que le gouvernement du Kremlin est une bande de criminels...

Pavôn Flores. — Ce sont des preuves objectives que j'exige, et pas de savoir ce qu'est le gouvernement de Moscou...

Trotsky. — Je vous prie de ne pas oublier que j'ai été membre du gouvernement soviétique pendant neuf ans, et que, pendant ce temps, mon parti, qui était le parti bolchevique, les syndicats qui avaient plus de pouvoir, aidaient tous les partis communistes du monde. Je puis citer des témoins sur ce point, lesquels malheureusement sont aujourd'hui aux Etats-Unis, et je peux mentionner le général Krivitsky, le diplomate Barmine qui fut ministre de l'U.R.S.S. en Grèce et aussi l'ancien chef de l'espionnage de Moscou¹¹.

Pavôn Flores. — Avez-vous des preuves objectives?

Trotsky. — Pour le moment, je ne suis pas prêt, mais je suis prêt à déposer ici ou auprès du Procureur sur des faits très concrets, et à apporter preuves et détails nécessaires. Je disais tout à l'heure que les journaux au service de Moscou ont préparé ici l'attaque morale avec des articles des mêmes qui, plus tard, m'ont attaqué physiquement. Et pendant que la presse du monde entier parlait de l'attentat, ils disaient que c'était une auto-attaque, et glorifiaient ces mêmes hommes, qui, après avoir écrit contre moi, m'avaient attaqué. C'étaient entre autres les frères Arenal, Siqueiros, Nestor Sánchez Hernández^{11 12}, tous agents du G.P.U.

11. La phrase n'est pas très claire : c'est Krivitsky que Trotsky semble pourtant vouloir désigner comme le chef de l'espionnage. Aleksandr Graf dit Barmine (né en 1899) avait été successivement dans l'armée, puis le commerce extérieur; il avait refusé de rentrer et avait émigré, rencontrant notamment Sedov à Paris.

12. Luis Arenal Bastar (né en 1909), était peintre, sculpteur et architecte, fondateur de la Liga de Artistas revolucionarios et directeur de la revue *Frente a Frente*, collaborateur de Siqueiros; son frère Leopoldo avait moins de références artistiques; leur sœur était mariée à Siqueiros. Nestor Sánchez Hernán-

Pavôn Flores. — Les preuves objectives, vous les avez ?

Trotsky. — Absolument; je vais prendre contact avec le général Walter Krivitsky et le diplomate, M. Alexandre Barmine.

Pavôn Flores. — M. Trotsky a dit que le licencié Bassols était l'instigateur intellectuel de l'attentat contre lui, ou ne l'a-t-il pas affirmé¹³?

Trotsky. — Le premier jour, après l'attentat, l'agent du ministère public et le chef du service secret m'ont demandé si je ne soupçonnais pas des personnes déterminées et j'ai répondu que si, en nommant deux : une, pour la direction et préparation matérielle et la représentation des réfugiés espagnols, et l'autre pour l'investiture intellectuelle. J'ai nommé ces deux personnes. Mais j'ai pensé que, pour préciser les soupçons, il faut avoir une conviction interne plus solide. Répondant donc à la question directe de la police, j'ai considéré mes soupçons comme une matière première que j'ai remise entre les mains de ceux qui pouvaient vérifier. La première personne, c'était Siqueiros : soupçon qui fut confirmé. L'autre, justifié ou non, c'est aux autorités d'enquêter sur sa réalité, mais il avait un fondement solide.

Pavôn Flores. — Je demande que M. Trotsky réponde de façon catégorique au sujet du licencié Bassols.

Trotsky. — J'ai seulement informé le 24 mai les autorités de mes soupçons, sans aucune conclusion parce que je considère que l'enquête est de leur compétence. Je me suis borné à leur fournir des éléments de travail, à leur faire une suggestion, ni plus, ni moins.

dez (né en 1917) avait rencontré Siqueiros à Paris en 1936 et l'avait suivi en Espagne où il avait été le « capitaine Nestor ». A son retour, il avait travaillé à *Futuro* et continué sa collaboration avec Siqueiros, notamment dans la préparation de l'attentat. Il semble qu'il s'était beaucoup confié à la police pendant les premiers jours de sa détention. Il est aujourd'hui journaliste à Oaxaca et nie cyniquement une participation avérée.

13. Cf. p. 108. L'avocat pensait que Trotsky aurait plus de peine à démontrer la responsabilité de Bassols qui portait plainte contre Trotsky pour diffamation et tentait donc d'avancer les affaires de ce dernier en mettant plusieurs fers au feu.

Pavôn Flores. — Dans votre déclaration faite avant cette audience, vous dites textuellement : « Le déclarant a indiqué à la police, de façon parfaitement exacte, et a cité Alfaro Siqueiros comme une personne qui aurait beaucoup de choses à dire. Il a également cité une autre personne plus importante comme instigateur intellectuel; qu'il a intérêt à nommer ici cette personne et que c'est Narciso Bassols. » Et dans certains journaux de la capitale, deux jours après, vous avez affirmé l'avoir mentionné « en tant que personne qui aurait beaucoup à dire ». Alors, de ces deux déclarations, quelle est la juste, quelle est la fausse ? Parce qu'entre être instigateur intellectuel d'un attentat et avoir beaucoup de choses à dire, il y a une grande différence.

Trotsky. — Il n'y a aucune contradiction entre les deux formules : je me souviens de la façon dont s'est effectuée l'enquête légale. Le colonel Sanchez Salazar m'a demandé si j'avais des soupçons. J'ai répondu oui. Lesquels ? J'ai employé la formule déjà mentionnée : « Si vous voulez des informations sur la préparation de certains réfugiés espagnols, ai-je dit au chef du Service secret, convoquez comme témoins des personnes données, dont j'ai fourni les noms ». « Si vous voulez avoir des informations sur la préparation morale, ai-je poursuivi, convoquez M. Bassols ». J'essaie de retrouver ma réponse à la question de savoir si j'avais des soupçons : c'est la formule que j'ai employée, mais avec prudence, pour laisser aux autorités qui menaient l'enquête toute leur liberté d'action. Cette formule représente la même idée, sous diverses formes. Dans ma lettre du 27 mai au Procureur de la République, publiée le 1^{er} juin, j'ai répété la même formule concernant Siqueiros, parce qu'elle était la plus exacte.

Pavôn Flores. — Dans cette déclaration, vous accusez Bassols de manière précise, et pas de simples soupçons. Je veux que vous nous disiez laquelle est vraie : l'une ou l'autre ?

Trotsky. — Je ne partage pas l'interprétation du défenseur parce que s'il dit que j'ai indiqué à la police, en toute exactitude, cette tactique générale et même nécessaire à Alfaro Siqueiros, qu'il avait beaucoup de choses à dire — tel est le soupçon — en nommant également une autre personne plus importante, cela veut dire : il y avait sur le même plan une supposition basée sur mes investigations personnelles, pour que la police établisse que M. Bassols n'a rien à voir dans cette affaire. J'ai suggéré à la

police que ce savant pouvait avoir été un instigateur intellectuel et qu'en conséquence les autorités pouvaient l'interroger : c'est la même chose que pouf Siqueiros, mais sur un autre plan.

Pavón Flores. — *Vous accusez mon client, David Serrano Andonegui¹⁴ d'avoir participé aux faits du 24 mai dernier ?*

Trotsky. — Je ne connais personnellement aucun des accusés, à l'exception du sous-officier Casas Rodriguez, qui a déjà été officiellement arrêté ; des autres, je ne connais que les photographies publiées dans la presse. J'ai déjà dit que, selon mes appréciations politiques et psychologiques, il y a parmi les accusés staliniens des femmes et des hommes : les premières ont espionné, selon les informations données dans la presse. Mais d'autres, comme Rosendo Gómez Lorenzo¹⁵ ou David Serrano Andonegui, révèlent par leur attitude qu'ils sont agents du G.P.U. C'est ma conviction, mais je n'accuserai pas parce que je n'ai pas de preuve matérielle : j'exprime mon opinion. Toutes mes informations reposent sur ce que la presse a publié. J'ai tout étudié avec une attention soutenue et mon sentiment est que David Serrano est un agent des plus dangereux du G.P.U., bien qu'il n'ait pas pris part à l'attaque du fait qu'il est un membre important du parti communiste mexicain. Le G.P.U. a ses représentants autorisés au sein des partis, et les membres des comités politiques ne savent pas qui ils sont, bien qu'ils aient un pouvoir exceptionnel, ce qui se passe avec cet homme. Dans les comités exécutifs, le G.P.U. conserve toujours un ou deux représentants directs. C'est la raison pour laquelle ni les accusés ni les avocats ne prononcent jamais ces initiales : G.P.U. Serrano est résident du G.P.U. au Mexique, à l'intérieur du comité central. Serrano n'est pas intervenu dans la réalisation de l'attentat, mais dans sa préparation. Je suis convaincu que ni le parti communiste ni son comité central ne sont intervenus

14. David Serrano Andonegui (né en 1908), ouvrier chaudronnier, avait passé six ans à Moscou et combattu ensuite en Espagne sous le nom de Miguel Julio Justo, avec, à la fin, le grade de major dans l'armée républicaine. Revenu en 1939, il avait été élu au bureau politique du P.C. et Trotsky le considérait comme le « résident » du G.P.U. à la direction. Pavón Flores était son avocat. L'un de ses points faibles était d'être bigame, avec une épouse mexicaine et une espagnole, toutes deux légitimes et toutes deux membres du P.C.

15. On ne sait que peu de choses sur Rosendo Gómez Lorenzo sauf qu'il avait été l'un des premiers communistes du Mexique en 1920, alors qu'il était étudiant. Il était devenu journaliste et avait pendant un certain temps milité aux Canaries et n'avait pas joué de rôle public dans le P.C. mexicain depuis les premières années vingt.

officiellement car ce serait tout à fait contraire à toutes les règles du G.P.U.

Pavôn Flores. — *En quel endroit de votre maison se trouvent vos archives dont vous dites qu'ils ont tenté de les détruire ? Je pose cette question, parce que, si c'était prouvé, ce serait un délit très grave; c'est pourquoi je veux une réponse à cette question, pour connaître la vérité. Les aviez-vous dans votre chambre ou ailleurs ?*

Trotsky. — Je considère qu'ils ont tenté de détruire totalement la maison, puisqu'ils avaient apporté quatre bombes que j'ai vues de mes yeux, que la police a récupérées. L'une d'elles a été jetée de la chambre de mon petit-fils par la fenêtre dans le jardin et a brûlé le gazon ; l'autre a été lancée dans ma propre chambre. Je crois que les attaquants avaient un plan bien préparé, celui de brûler ma maison, car tout autre objectif est dénué de sens. Ils voulaient en même temps brûler mes archives et mes documents, car tout le monde sait que je suis en train d'écrire *La Vie de Staline* et que je dispose d'informations très sérieuses. Déjà, en une autre circonstance il y a eu contre moi semblable attentat, à Paris, où on a fondu avec des appareils électriques une porte d'acier, détruisant 76 kilos de papier¹⁶. Dans cet attentat-là, ils n'ont détruit que les papiers. Personne ne conteste que la dernière attaque que j'ai subie ait été conçue par le G.P.U..

Pavôn Flores. — *Vos archives sont dans votre chambre¹⁷ ?*

Trotsky. — Oui, je gardais une partie de mes archives dans ma chambre, la partie la plus petite, mais aussi de plus grande valeur. Mais je doute que les attaquants ne l'aient pas su.

Le juge Carranca Trujillo. — *Où et quand avez-vous connu Sheldon ?*

16. Trotsky fait ici allusion au cambriolage du 7 novembre 1936 dans les locaux parisiens de l'institut international d'histoire sociale, rue Michelet, avec une précision dans le chiffre du poids des documents volés qui nous stupéfait du fait qu'il s'est toujours plaint d'avoir été tenu dans l'ignorance de l'importance exacte du vol.

17. On pourrait supposer que l'avocat Pavôn Flores manifeste une curiosité suspecte quant à l'emplacement exact des archives, mais Trotsky ne semble pas s'en émouvoir.

Trotsky. — Le 7 avril dernier, quand il est arrivé de la frontière mexicaine.

Le juge. — *M. Sheldon faisait-il partie des personnes jouissant de votre confiance ?*

Trotsky. — Sheldon m'a été envoyé par mes amis des Etats-Unis, comme mes autres secrétaires. Il s'est présenté à moi avec ses lettres de créance, je ne le connaissais pas auparavant. Quand ils m'envoient quelqu'un, mes amis m'écrivent et m'indiquent ses caractéristiques pour que je réponde si, oui ou non, je l'accepte. Je l'ai accepté, sans être certain d'avoir répondu que je l'acceptais désormais.

Le juge. — *De tous vos secrétaires, il était celui en qui vous aviez la plus grande confiance ?*

Trotsky. — Non, il méritait probablement autant de confiance que les autres; mais, comme il était nouveau, puisqu'il n'a vécu que sept semaines dans ma maison et que, pendant ce temps, j'ai été très occupé par mon travail, je me suis moins occupé de lui que des autres ; mais ma femme, qui a eu beaucoup affaire à lui, avait sur lui une bonne opinion. J'ai une grande confiance dans la psychologie de ma femme qui m'accompagne depuis trente-huit ans.

Le juge. — *N'était-ce pas de la confiance que de lui confier les clés de vos automobiles ?*

Trotsky. — C'est une erreur des enquêteurs. Les clés des voitures sont dissimulées dans les mêmes cachettes pour qu'en cas de danger on ne perde pas de temps à les chercher et celui qui est de service la nuit sait où elles sont.

(La séance est levée à 15 heures 30).

[DES TÉMOIGNAGES SUR L'ARGENT DU G.P.U.]¹ (3 juillet 1940)

Cher M. Goldman,

Les trois publications mexicaines *El Popular*, qui est le « quotidien » de Lombardo Toledano, *Futuro*, son « hebdomadaire » et *La Voz de México*, l'organe du parti communiste, m'ont assigné devant les autorités judiciaires pour diffamation à cause de mon affirmation devant le tribunal selon laquelle ils recevaient une aide matérielle du G.P.U.

Je suis sûr que Walter Krivitsky, Alexandre Barmine et beaucoup d'autres aux Etats peuvent vous donner des informations très précieuses sur la distribution des fonds secrets dans les partis staliniens et parmi les journaux pro-staliniens, sur les voyages à Moscou de leurs rédacteurs et collaborateurs, et au compte du G.P.U. qui est l'unique canal de communication entre le Kremlin et les pays étrangers.

Etant donné que Luis Arenal, l'un des assassins, a travaillé comme artiste pour *New Masses*^{1 2} pendant les années 1934 et 1935, il serait de quelque valeur d'obtenir une information particulière sur le financement de ce journal.

Peut-être Eugene Lyons³ a-t-il des informations intéressantes ou des suggestions là-dessus. Il est impératif de ne pas perdre une heure afin que je puisse affronter mes « accusateurs », bien bardé d'*affidavits*, de faits concrets, de considéra-

1. Lettre à A. Goldman (3 juillet 1940), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. *New Masses* était la revue culturelle du P.C. pendant les années 30.

3. Eugene Lyons (1898-1935), émigré originaire de l'Empire russe en 1907 aux Etats-Unis, avait été journaliste, directeur-adjoint de Tass à New York puis correspondant de l'United Press à Moscou jusqu'en 1934. Il était en train d'évoluer rapidement vers la droite.

tions générales, etc. J'attends votre réponse avec la plus grande impatience.

En ce qui concerne les archives, je me suis adressé directement ce matin au secrétaire à l'intérieur sur ce sujet dans l'espoir d'une prompte solution ⁴.

4. Il s'agit des autorisations nécessaires pour la sortie du pays des archives vendues à l'Université de Harvard.

[LE DÉPART DES ARCHIVES]¹

(3 juillet 1940)

Monsieur le Ministre ^{1 2},

Je me permets de vous déranger pour l'affaire de mes archives. Après le 7 novembre 1936 où le G.P.U. vola à Paris, à l'institut d'histoire sociale, soixante-cinq kilogrammes de mes archives, diverses institutions scientifiques des Etats-Unis me proposèrent de leur envoyer la partie de mes archives plus valable historiquement.

Mon avocat, M. Albert Goldman³, a eu de longues conversations sur cette question avec la bibliothèque de l'ex-président Herbert Hoover, avec l'Université de Chicago et avec l'Université de Harvard. Finalement le contrat a été signé avec l'Université de Harvard à la date du 10 mai 1940.

L'attentat du 24 mai a encore souligné la question de mes archives puisque les attaquants n'opérèrent pas seulement avec des mitraillettes, mais aussi avec des bombes incendiaires avec l'objectif évident d'anéantir mes archives.

Pendant les semaines durant lesquelles le caractère de l'attentat n'avait pas été éclairci, alors que circulaient aussi des rumeurs insinuant qu'il s'agissait d'un attentat simulé, je ne me suis pas permis de vous déranger avec cette question pour ne pas donner à mes ennemis l'occasion de m'accuser de vouloir « dérober » mes archives au Mexique. Mais, maintenant que le

1. Lettre à I. Garcia Tellez (8227), traduite du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

2. Ignacio Garcia Tellez (né en 1897), un haut fonctionnaire qui avait été secrétaire particulier du président entre 1937 et 1938, était devenu ensuite ministre de l'intérieur : il était mal vu des autorités et des journalistes américains qui l'accusaient d'entretenir des relations amicales avec les diplomates allemands, mais il avait toute la confiance de Cárdenas, ayant été l'organisateur de sa campagne électorale.

3. Albert Goldman (1897-1960) était aussi un dirigeant du S.W.P.

caractère du crime est suffisamment clair, je me permets d'attirer votre attention sur cette question qui est urgente.

Je suis lié par ma signature aux termes du contrat et le directeur de la Bibliothèque de l'Université de Harvard, comme cela apparaît de toute évidence dans la lettre jointe, insiste pour l'envoi rapide de mes archives.

Pour éviter tout malentendu, je juge nécessaire de préciser qu'il ne s'agit que des archives de la période de mon activité soviétique et de ma correspondance jusqu'en décembre 1936, c'est-à-dire avant mon entrée au Mexique.

Quant à mes lettres, documents et manuscrits pendant mon séjour au Mexique, elles resteront dans leur totalité dans ce pays, tant que je jouirai de son hospitalité.

Je sollicite du ministère de l'intérieur l'envoi à ma maison de fonctionnaires compétents connaissant les langues étrangères, russe compris, afin de vérifier qu'il ne s'agit que d'archives. Il se trouvera, au même moment, dans ma maison, un représentant de l'ambassade des Etats-Unis, laquelle a promis à l'Université de Harvard son aide pleine et entière pour le transport des manuscrits. Après la vérification des documents en présence des représentants de ce ministère et de l'ambassade, ils seront enfermés dans des caisses hermétiques afin d'éviter leur ouverture à la frontière.

J'ajouterai également que, se trouvant à la Bibliothèque de Harvard, mes archives seront accessibles à tout moment pour les représentants du gouvernement du Mexique. Ce fait à lui seul exclut la possibilité de quelconques interprétations tendancieuses.

Je joins également à ma lettre le texte du contrat, que je vous prie de vouloir bien me retourner en temps opportun.

Avec le ferme espoir de bénéficier de votre aide, comme elle me fut déjà généreusement accordée dans d'autres occasions, j'ai l'honneur d'être votre serviteur attentif et fidèle :

DÉCLARATION SUPPLÉMENTAIRE A L'AUDIENCE DU 2 JUILLET¹ (3 juillet 1940)

Je crois nécessaire de faire les déclarations supplémentaires suivantes aux questions de l'avocat Pavén Flores^{1 2}.

Sous le prétexte qu'au début de l'enquête, à un moment où l'on ne pouvait formuler encore que des hypothèses, j'ai exprimé des soupçons concernant un des amis politiques de M. [Pavén] Flores, celui-ci se dresse contre moi en accusateur sévère. Il a cru pourtant possible, au cours de la même audience, d'exprimer le soupçon que j'aurais été averti à temps de l'attentat par un des prétendus complices de l'attentat, précisément par Robert S. Harte, et que je l'aurais dissimulé à l'enquête. En d'autres termes, M. Flores proclame publiquement que je suis suspect d'avoir commis une faute très grave, et il le fait, non pas au début de l'enquête, non pas en répondant aux questions des enquêteurs de la police, mais à un moment où le caractère général du crime a été complètement éclairci, et après qu'en présence du même M. [Pavén] Flores, j'aie donné des explications détaillées sur les points en question. Il importe également de ne pas oublier que M. [Pavén] Flores agit en tant qu'avocat d'un des hommes accusés de crime grave. Quant à moi, j'ai agi en qualité de victime de ce crime.

Mais si M. [Pavén] Flores n'a et ne peut avoir même une ombre de preuve, on devrait supposer que sa monstrueuse accusation s'appuie pour le moins sur des arguments logiques ou psychologiques convaincants. Malheureusement, de ce point de vue également, elle est parfaitement insensée.

La question de M. [Pavén] Flores sur le point de savoir s'il y

1. Déclaration au magistrat instructeur, *Los Gangsteres de Stalin*, pp. 181-183, traduite du castillan.

2. Cf. pp. 191-205.

a dans notre maison des caves « habitables » a fait supposer que je passais en général mes nuits dans la cave. Néanmoins ce qui a suivi a fait apparaître que l'idée de M. [Pavôn] Flores était tout à fait différente : selon lui, ayant été averti par Robert Harte, je n'ai passé dans la cave qu'une petite partie de la nuit du 23 au 24 mai. Mais pour cela, il n'était absolument pas nécessaire de disposer d'une cave habitable : pour éviter la mort, il m'était même possible de passer une demi-heure dans le poulailler ou dans la huche à pain.

L'inconsistance interne du schéma de M. [Pavôn] Flores ne s'en tiendrait cependant pas là. Selon le raisonnement de l'avocat, l'unique usage que j'aurais fait de l'information sur l'imminence de l'attentat aurait consisté à me réfugier dans une cave « habitable » (n'aurait-il pas été un peu moins stupide de se cacher dans une cave inhabitable et probablement moins accessible?). C'est-à-dire que j'ai abandonné à leur sort tous les habitants de la maison — mon petit-fils compris — que les assassins ont essayé de tuer. Y a-t-il là-dedans une once de bon sens? N'est-il pas évident que, si j'avais été vraiment prévenu par mon collaborateur, j'aurais pris naturellement des mesures tout à fait différentes ? J'aurais immédiatement averti le général Nunez, mobilisé mes amis, et, avec l'aide de la police, j'aurais préparé une bonne trappe pour les gangsters du G.P.U. Mon pauvre ami Robert Harte aurait pu, dans ce cas, garder la vie. C'est ainsi naturellement qu'aurait agi tout homme doué de raison, M. [Pavôn] Flores. Cependant M. [Pavôn] Flores préfère m'attribuer une conduite non seulement criminelle, mais aussi insensée, dangereuse pour moi et mes amis, mais favorable ou moins défavorable pour le G.P.U. Il serait en vérité injuste de ne pas reconnaître que la situation actuelle de ce dernier est réellement lamentable.

**FUTURO, EL POPULAR,
LA VOZ DE MÉXICO
ET LES AGENTS DUG.P.U.¹**
(5 juillet 1940)

Pour démontrer l'insanité de l'accusation de diffamation lancée contre moi par *El Popular*, *Futuro* et *La Voz de Mexico*, j'ai choisi *Futuro*. Voici les raisons de ce choix : *Futuro* n'est pas un quotidien et son comité de rédaction a la possibilité de choisir soigneusement ses collaborateurs et de soupeser leurs articles ; le rédacteur en chef de cette revue est Lombardo Toledano ; au comité de rédaction, avec Victor Villasenor et Luis Fernández del Campo se trouve M. Alejandro Carillo, directeur d'*EZ Popular*^{1 2}. Ainsi tout ce que l'on peut dire et démontrer à propos de *Futuro* s'applique beaucoup plus encore à *El Popular*, pour ne pas parler de *La Voz de México*. Par conséquent, je ne ferai référence ici à ces deux derniers périodiques qu'en passant, me réservant de revenir à eux plus tard.

Loin de moi l'intention d'entrer ici dans une polémique politique ou théorique avec le comité de rédaction de *Futuro* qui me considère comme un « contre-révolutionnaire ». Ses opinions et appréciations politiques ne m'intéressent pas. Je n'accuse pas *Futuro* — revue sans principes — de n'avoir rien à voir avec le marxisme, le communisme prolétarien ou les

1. Mémoire (T 4910-2) adressé au tribunal, traduit du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

2. Victor Manuel Villasenor de Arredondo (né en 1903) était un ami personnel de Lombardo Toledano avec qui il avait fait le voyage en U.R.S.S. Archiviste-bibliothécaire, il était devenu directeur de l'école supérieure ouvrière de la C.T.M., président des amis de l'U.R.S.S. et surtout un des principaux rédacteurs de *Futuro*. Il ne se présentait pas en membre du P.C. mais comme un « progressiste » partisan du Front populaire dans le monde et appartenait au P.R.M. Luis Fernández del Campo, écrivain, était également à *Futuro*. Alejandro Carillo (né en 1908), fils de diplomate, avait été d'abord enseignant à l'U.N.A.M. puis directeur d'une « Preparatoria ». En 1936 il avait été l'un des fondateurs et le secrétaire général de l'Université ouvrière, directeur de la revue *Cultura Moderna*. Il était membre de l'exécutif de la C.T.M. et avait rejoint le P.C.M. en 1938.

traditions de la révolution d'Octobre, mais d'avoir publié, au cours des trois ans et demi de mon séjour au Mexique, des articles diffamatoires à mon égard et d'avoir délibérément répandu des accusations fausses, fabriquées dans les laboratoires du G.P.U. et traduites en espagnol par ses agents ou avec leur collaboration. J'accuse **Fuluro** d'avoir, sous des prétextes futiles, rejeté mes nombreuses propositions de présenter les preuves de ses mensonges délibérés devant une commission impartiale, gouvernementale ou autre.

J'accuse **Futuro** d'avoir pris part à la préparation morale de l'attentat par sa campagne contre moi et avec la collaboration, très souvent, de futurs participants de l'attentat lui-même. J'accuse **Futuro** d'avoir aidé par tous les moyens possibles les assaillants à effacer les traces de leur crime après le 24 mai, d'avoir lancé contre moi les accusations fausses et stupides de « simulation d'attentat », rendant ainsi plus difficile une enquête objective. J'accuse **Futuro** de continuer, même alors que se déroule l'enquête judiciaire, une campagne indigne de mensonges, de calomnies et de falsifications contre moi et de participer par conséquent de fait à la préparation morale du second attentat dont s'occupent déjà sans aucun doute les agents du G.P.U. J'accuse en conséquence **Futuro** d'être un agent du G.P.U. en ce qui me concerne moi, ma famille et mes amis.

La participation de Futuro à la préparation morale de l'attentat

Dans le travail qui consiste à choisir des exemples et des preuves des calomnies haineuses de **Futuro** contre moi, je me heurte à deux difficultés : abondance de matériel et répugnance morale. Pour épargner le temps du tribunal, je vais me borner à choisir quelques exemples qui ne nécessitent pas de longues citations ou commentaires.

Le numéro de **Futuro** de mars 1940 a publié un article d'un certain Oscar Creydt Abelenda³, « La Signification du Trotskysme », dans lequel on trouve entre autres les affirmations suivantes :

« Aujourd'hui, au moment où l'impérialisme américain est devenu le défenseur le plus puissant et le plus

3. Oscar Creydt Abelenda était l'un des dirigeants du parti communiste du Paraguay qui s'était réfugié au Mexique où il enseignait à l'Université ouvrière de México. Les informations détenues par Trotsky le présentaient comme l'un des collaborateurs de « Carlos Contreras » dans la purge du P.C.M. en 1940.

ouvert de l'intervention armée contre l'U.R.S.S. (par l'intermédiaire de Mannerheim⁴ ⁵), et en même temps l'organisateur direct de l'intervention contre-révolutionnaire étrangère au Mexique (par le général Almazán), Trotsky et ses agents d'information et de provocation se sont, comme c'est logique, mis au service du Fédéral Bureau of Investigation (F.B.I.) des Etats-Unis.

Il y a à peine un mois, la ville de Mexico a été surprise par l'apparition d'une multitude d'affiches murales de tailles, couleurs et textes divers, dans lesquelles León Osorio, président du prétendu « parti de salut public » déclarait rompre ses relations avec les trotskystes.

Ces affiches, rédigées dans le style habituel de la Gestapo, comme tout ce qui est rédigé par León Osorio provenaient de l'office publicitaire de l'ambassade d'Allemagne au Mexique.

En même temps, la Gestapo excluait de son sein les espions de Trotsky, ce qui corrobore une fois de plus les résultats jamais remis en question du fameux procès anti-soviétique de Moscou (de 1938) en rapport avec la liaison directe du trotskysme avec la Gestapo.

La rupture entre Trotsky et la Gestapo a pour origine les liens noués par les agents trotskystes, essentiellement Diego Rivera, avec la « juiverie internationale », insulte politique que le nazisme, comme on sait, adresse souvent aux impérialistes de Wall Street, surtout depuis la levée de l'embargo sur les armes.

Le rapprochement entre Trotsky et le F.B.I. des Etats-Unis s'est opéré parallèlement au resserrement des liens entre l'almazanisme et les compagnies pétrolières nord-américaines.

Trotsky avait vu clair dès le début de la guerre européenne. Le pacte de non-agression entre l'Allemagne et l'U.R.S.S. et l'accord ultérieur à Moscou du 29 septembre 1939 avaient montré que les services du trotskysme avaient cessé d'être indispensables à la Gestapo. Il lui

4. Karl Gustav *Mannerheim* (1867-1951), baron et général tsariste, avait écrasé la révolution en Finlande en 1918 et commandé l'armée finnoise contre les Soviétiques pendant la guerre de 39-40.

5. Adolfo *León Osorio* avait été proche de l'A.P.R.A. et avait même collaboré avec Haya de la Torre, mais il avait évolué vers la droite au cours des années trente dans le « comité central para la unificacién de la Revolucién », puis en mars 1939 en fondant le Partido Nacional de Salvaguardia Pública (salut public). Bien entendu, il attaquait Trotsky avec une grande violence.

fallait trouver un autre patron. Ce n'était pas une nouveauté pour lui, puisque, depuis 1924, il s'est mis au service des diverses agences d'espionnage comme l'intelligence Service britannique⁶. »

Il parle ensuite d'un « commandement central — Trotsky et le F.B.I. », et finalement :

« Il est tout à fait évident aujourd'hui que le trotskysme en Amérique latine n'est rien de plus qu'une agence de pénétration, de confusion et d'espionnage au service des impérialistes de Wall Street⁷. »

Personne au monde, en dehors des inquisiteurs du G.P.U., n'a osé m'accuser de liens avec la Gestapo ou avec la police secrète des Etats-Unis. En dépit du contresens monstrueux d'une telle accusation qui se discrédite toute seule, j'ai insisté, voici trois ans, pour qu'une étude des procès de Moscou soit effectuée par une commission composée de onze personnes d'une grande autorité qui étaient en grande majorité des adversaires politiques irréconciliables pour moi, sous la présidence du philosophe et pédagogue mondialement connu, John Dewey⁸. Ont été invités à participer à cette commission, dont les sessions ont été publiques, des représentants des partis communistes des Etats-Unis et du Mexique, l'avocat du parti nord-américain, M. Brodsky⁹ et M. Lombarde Toledano. Ils ont naturellement refusé, suivant les instructions de Moscou. Les procès de Moscou ont été dénoncés par la commission Dewey comme la fraude judiciaire la plus colossale de l'histoire. J'ai l'honneur de joindre deux volumes du travail de cette commission qui comptent plus de mille pages¹⁰. Dans la presse

6. On nous permettra exceptionnellement d'attirer l'attention du lecteur sur la qualité du raisonnement : à partir du moment où les agents allemands attaquent les trotskystes, c'est qu'ils ont été alliés.

7. Creydt a fait dans le remarquable texte ci-dessus la traduction dans la langue du G.P.U. du renversement d'alliances opéré par Staline.

8. John Dewey (1859-1952), philosophe et pédagogue, avait effectivement accepté en dépit de son âge (78 ans en 1937) de présider la commission d'enquête et même la sous-commission venue à México pour entendre Trotsky (voir l'article d'Alan Wald dans *Cahiers Léon Trotsky* n° 3 et « Dewey à México », souvenirs de James T. Farrell, dans le n° 19 de la même revue).

9. Joseph R. Brodsky avait été avec Lovestone et Weinstone l'un des cofondateurs du P.C. Devenu avocat, il avait d'importantes responsabilités notamment en matière financière et cet homme de confiance n'avait évidemment pas répondu à l'invitation.

10. Il s'agit des deux livres, *The Case of Leon Trotsky* et *Not Guilty*.

LÉON TROTSKY

du monde entier, la fraude judiciaire de Moscou n'est soutenue que par les organes qui dépendent directement du G.P.U.

En ce qui concerne la signification politique des accusations contenues dans l'article d'Abelenda, je n'ai que quelques mots à dire afin d'identifier la source occulte de laquelle *Futuro* tire son inspiration. Pendant toute ma vie politique, j'ai été un adversaire irréconciliable de l'impérialisme, quelque masque qu'il ait revêtu. Personne ne peut démontrer qu'aucun de mes actes ou de mes écrits contredise cette position. Quand le Kremlin préparait une alliance avec les « démocraties » et que le Comintern s'humiliait devant elles, oubliant le problème des colonies, j'ai rappelé aux ouvriers que ces démocraties étaient *impérialistes*. En réponse, le G.P.U. m'a attaqué comme un agent de Hitler et *Futuro* m'a représenté dans de nombreuses caricatures avec une croix gammée. Quand Staline a conclu de façon inattendue un pacte avec Hitler, et que j'ai dénoncé le partage de la Pologne et l'invasion de la Finlande, le G.P.U. m'a présenté comme un agent de l'impérialisme britannique et américain. L'article d'Abelenda, comme bien d'autres de *Futuro*, n'est qu'une interprétation des calomnies du G.P.U.

Qui est M. Oscar Creydt Abelenda, auteur de l'article en question ? « Paraguayen, professeur à l'Université ouvrière », dit-il pour se présenter. En même temps, c'est un collaborateur de *La Voz de México*, et un collaborateur éminent. Abelenda a rendu compte dans *La Voz de México* de la discussion secrète au comité national du parti communiste bien qu'il ne soit pas lui-même membre de ce comité. Je considère comme justifié de supposer qu'il en est un supermembre : son article « La Signification du trotskysme » suffit pour qu'on reconnaisse en lui un agent du G.P.U.

Les rédacteurs de *Futuro* ont assez de connaissances politiques et juridiques pour comprendre la signification véritable de l'article de M. Abelenda. Ni M. Lombardo Toledano ni M. Villasenor ne croient bien entendu un seul mot de cet article. Pourquoi donc se discréditent-ils en publiant un tel libelle ? Il ne peut y avoir qu'une réponse : leurs relations avec le Kremlin les obligent à imprimer à mon sujet les affirmations, aussi basses soient-elles, que le G.P.U. leur dicte. Et ces gens m'accusent de calomnier quand je dis que leur fonction politique est d'être une agence du G.P.U. !

L'article de M. Abelenda est illustré, page 35, d'une caricature de moi. L'auteur cache son nom sous un hiéroglyphe. En comparant avec d'autres caricatures de la même revue, j'ai

pu conclure qu'elle est l'œuvre de Luis Arenal, l'assassin de Robert Sheldon Harte. La date de cet article d'Abelenda est de la plus extrême gravité : mars 1940, c'est-à-dire le moment où le parti communiste a annoncé à son congrès une nouvelle campagne « anti-trotskyiste » et où les préparatifs de l'attentat battaient son plein.

Il est impossible de se fermer les yeux devant la preuve suivante : l'article d'Abelenda dans *Futuro*, la purge dans le parti communiste avec la participation d'Abelenda, la préparation technique de l'attentat avec la participation de membres du parti communiste, tout cela a une source commune, et cette source est le G.P.U., puissante agence internationale du Kremlin.

Les petits mensonges stupéfient par leur permanence. Dans presque tous les numéros de *Futuro*, il est possible de découvrir une nouvelle calomnie contre moi. Je vais en donner une idée. *El Popular* et *La Voz de México* ont rendu compte de mes « liens contre-révolutionnaires secrets » avec le général Cedillo, le Dr Atl, le général E. Acosta et d'autres¹¹. J'ai démenti dans la presse ces comptes rendus fantaisistes. *Futuro* écrit à ce sujet :

« Trotsky a., l'honneur de connaître don Emilio N. Acosta, car, bien que, dans une déclaration récente, il ait avoué “ n'avoir pas l'honneur de connaître le général Acosta ”, il a bien dû le rencontrer, si l'on en juge par le zèle de don Emilio à chercher des convertis » (janvier 1940).

Nous avons là un mensonge chimiquement pur. Au premier coup d'œil, il peut paraître peu important. Mais il s'agit d'un petit mensonge au service d'une importante entreprise. *Futuro* cherche à suggérer l'idée que je participe à la campagne électorale du côté des réactionnaires. La date de ce mensonge mérite attention : janvier 1940, c'est-à-dire le mois où a commencé la préparation technique de l'attentat.

La collaboration des terroristes du G. P. U. aux pages de Futuro

La liste des articles et illustrations qui figure en appendice de cet article atteste que les futurs participants de l'attentat ou

11. Sur Cedillo et Atl, cf. n. 13, p. 81. Le général Emilio N. Acosta (à ne pas confondre avec le général Miguel M. Acosta) avait été un moment sur la liste des candidats réactionnaires à la présidence du Mexique.

LÉON TROTSKY

leurs proches amis, suspectés par la police ou arrêtés ou encore interrogés à propos de l'attentat du 24 mai, jouaient un rôle important dans les pages de ce périodique « académique » (revue de l'Université ouvrière!). Nous relevons parmi les collaborateurs les noms suivants : David Serrano Andonegui,

D. A. Siqueiros, Luis Arenal, Angelica Arenal, sœur de Luis et épouse de Siqueiros, Nestor Sánchez Hernández et Félix Guerrero Mejía¹². Certains, comme Luis Arenal et Nestor Sánchez Hernández, m'ont directement attaqué par la plume ou le porte-plume avant de m'attaquer à la mitrailleuse ou au revolver ; d'autres, plus prudents, préfèrent ne pas me nommer ou se dissimulent derrière des pseudonymes. À côté des terroristes agents du G.P.U. cités plus haut, les personnes suivantes citées à maintes reprises au cours de l'enquête figurent au nombre des collaborateurs permanents : Leopoldo Méndez, Enrique Ramírez y Ramírez (l'un des auteurs de la théorie de l'« attentat simulé »), Andrés García Salgado et d'autres¹³. La liste des collaborateurs de *Futuro* certifie de façon indiscutable que les « tueurs » du G.P.U. n'étaient pas des étrangers dans ce milieu. Ils en étaient au contraire la chair de la chair.

Cela apparaît très clairement dans la personnalité non seulement artistique, mais politique, de Siqueiros. Maintenant, après l'échec, ses amis et collaborateurs d'hier essaient de rejeter la responsabilité sur lui, le décrivant comme un « pédant » (« pédant » avec mitrailleuse !), « irresponsable » et même « fou ». Mais hier, c'était différent. Dans le numéro de mai 1939 de *Futuro*, à la rubrique « Profil du Mois », on trouve, après d'habituelles attaques contre moi, ces lignes :

« David Alfaro Siqueiros est un artiste de grand prestige dont la qualité est universellement reconnue. Dans l'Amérique entière, de New York à Buenos Aires, son œuvre peinte est appréciée. Cet homme honore le Mexique. Dans tous les pays, un homme de cette classe est respecté quelle que soit son affiliation politique. Mais ce n'est pas le cas au Mexique. Il a récemment été l'objet de procédés arbitraires de la part de la police municipale. »

12. Nous ne savons presque rien de Félix Guerrero Mejía, journaliste à *Futuro* et ex-capitaine en Espagne.

13. Leopoldo Méndez (1902-1969), peintre, graveur, décorateur et muraliste, membre de la L.E.A.R., lié à Alfaro Siqueiros était l'auteur des caricatures les plus venimeuses contre Trotsky dans *Futuro* et responsable des arts plastiques au Département des Beaux-Arts. Andrés García Salgado avait été président de la commission d'éducation publique.

D. A. Siqueiros nous est présenté dans ces lignes, non seulement comme un artiste, mais aussi comme une personnalité politique pas assez appréciée de la police mexicaine. Cette pathétique apologie de M. Siqueiros semble sortir de la plume de M. Alejandro Carillo, directeur d'*El Popular*, lequel menace de me faire emprisonner pour diffamation.

Le numéro spécial de mai 1939 est en lui-même très important. Dans la rubrique « Profil du Mois », un des artistes anonymes (Luis Arenal?) dessine Diego Rivera mettant à la porte Trotsky parce que ce dernier n'a pas payé son loyer (on a ici le niveau de cette revue « éducative »). Dans la même rubrique, une ode en l'honneur de Siqueiros. Un article de Victor Manuel Villàchez Hernández décrit l'alliance du trotskysme avec les « nazis ». Un dessin de Luis Arenal. Un article d'Alejandro Carillo. Cette liste est éloquent en soi.

Il ne s'agit pas ici d'hypothèses, de conjonctures, de soupçons psychologiques. Il s'agit de faits indiscutables, de ce qui est imprimé dans les pages même de *Futuro*. Les rédacteurs de cette revue sont étroitement liés aux auteurs les plus visibles de l'attentat du 24 mai. La rédaction de *Futuro* a pris part à la préparation morale de l'attentat avant que certains de ses collaborateurs attaquent ma maison, enlèvent et assassinent Robert Harte, tentent de me tuer, moi, ma femme et notre petit-fils.

Futuro après l'attentat du 24 mai

Dans le numéro de juillet dernier, on peut lire, p. 24, dans la rubrique « Profil du Mois » :

« On ne manquera pas d'être surpris qu'on ait pu tirer trois cents fois à la mitrailleuse sur quelqu'un de la porte de sa chambre à coucher et qu'il s'en soit sorti sans une égratignure. Mais, pour M. Trotsky, l'unique explication est qu'en entendant les coups de feu, il s'est jeté sous son lit ; ou, pour être équitable, ce n'est pas l'unique explication, car il a dit plus tard qu'il était ailleurs, et, un peu plus tard, qu'il avait dormi ailleurs cette nuit-là. Et dans cette affaire, cette série de contradictions est une autre chose bizarre.

La seule chose claire dans cette affaire, c'est qu'il y a eu une action destinée à provoquer une réaction contre le

Mexique, pour déclencher non seulement dans le pays, mais également aux Etats-Unis, un mouvement d'opinion contre notre pays, avec peut-être l'objectif que pourrait expliquer un membre de la commission Dies¹⁴, puisque ces gens sont si intéressés à inventer de fabuleuses histoires anti-mexicaines. »

H n'y a pas un grain de vérité dans les faits invoqués. Il est en outre stupide de supposer qu'un homme capable de préparer une « simulation d'attentat » gigantesque sous les yeux même de la police, serait incapable de tirer au clair la question de savoir où il dormait la nuit de l'attentat. En U.R.S.S., quiconque oserait souligner une telle contradiction dans un faux du G.P.U. serait immédiatement fusillé. Heureusement ce danger n'existe pas au Mexique. Les rédacteurs de *Futuro* devraient être plus prudents. Cependant, même si elle est stupide, leur accusation est très sérieuse : selon leurs affirmations, j'ai organisé l'attentat contre moi-même afin de provoquer une intervention des Etats-Unis au Mexique. Ni plus ni moins ! Pourquoi pourrais-je désirer une attaque contre le Mexique quand je jouis de son hospitalité ? Pourquoi, en outre, les Etats-Unis devraient-ils intervenir à la suite d'un attentat contre un étranger, un exilé russe à qui ils n'ont pas ouvert leurs portes ? Tout cela est dénué de sens. La calomnie, dans cette affaire, a perdu le contact avec l'espace et le temps. Il reste cependant la mauvaise foi. Si les autorités prenaient au sérieux les calomnies de *Futuro*, ce pourrait avoir des conséquences tout à fait tragiques pour moi et ma famille.

A propos du crime du 24 mai, *Futuro* mène la même politique perfide qu'*EZ Popular* et *La Voz de México*. Il faut ajouter que, dans l'hebdomadaire de New York, *The Nation* du 8 juin, Harry Block, qui vit au Mexique et est étroitement lié au groupe de *Futuro* a publié un article sur l'« attentat simulé ». En dépit de sa modération, il est impossible de ne pas y voir la vérification du lien direct entre les rédacteurs de *Futuro*, *El Popular* et *La Voz de México*, avec l'objectif de rejeter sur moi la responsabilité des crimes perpétrés par les collaborateurs de ces périodiques. Telle est la conclusion finale qui ressort des faits. Et, après cela, que les directeurs de *Futuro*, *d'El Popular* et de *La Voz de México* m'accusent de « diffamation » !

14. La commission Dies était la commission des activités non-américaines de la chambre des Représentants des E.U.

LA PRÉPARATION MORALE DE L'ATTENTAT

La persécution de Trotsky et le rôle qu'y ont joué les futurs assassins

N°	Mois	Année	Page
22	déc.	1937	Titre de Luis Arenal. 24 Article d'Enrique Ramfrez y Ramfrez : « Problèmes actuels de la Révolution. »
23	janv.	1938	Titre de Leopoldo Méndez. 17 . Gravure de Luis Arenal.
24	fév.	1938	Titre de Luis Arenal. 18 Gravure de Leopoldo Méndez. 30 Gravure de Luis Arenal.
25	mars	1938	17 « Profil du Mois » : « Un Trotskyyste s'en va » : « Stolberg ¹⁵ , quittant l'habit et la collerette du paillasse révolutionnaire, a mis à jour sa personnalité véritable, qui est celle d'un traître, espion et agent fasciste. » 33 Article de Josuah Kunitz : traduit de <i>New Masses</i> : « Coupables ! », appuyant les procès de Moscou. 39 Gravure de Luis Arenal.
26	avr.	1938	Titre de Luis Arenal. 23 Gravure de Luis Arenal. 31 Article d'Angelica Arenal : « Le congrès de la C.T.M. »
27	mai	1938	15 Gravure de Leopoldo Méndez. 52 (dos) Gravure de Luis Arenal.
30	août	1938	20/21 Gravure de Luis Audirac (« Le Panorama actuel du Mexique » contre Trotsky). 40 Gravure de Xavier Guerrero ¹⁶ :

15. Benjamin *Stolberg* (1891-1951), journaliste et historien du C.I.O. avait fait partie de la commission Dewey. Il était attaqué pour des articles dans la presse Hearst.

16. Le peintre Xavier *Guerrero* (né en 1898) était l'un des fondateurs du P.C.M. Il avait vécu avec Tina Modotti qui avait été ensuite la compagne de Julio Antonio Mella, abattu à son bras, puis de V. Vidali en Espagne.

LÉON TROTSKY

31 sept. 1938			33	« Les ouvriers organisés en finiront avec le trotskysme. » Article sur « Trotsky au Mexique » : Pourquoi Léon Trotsky est un ennemi du Mexique (avec trois photos de Trotsky) ; « Trotsky calomnie le gouvernement d'Espagne, vitupère le peuple chinois, accuse le prolétariat mexicain d'être vendu à l'or de Moscou, attaque indirectement le gouvernement de Cárdenas en attaquant la théorie du Front populaire et approuve toutes les idées et actions provenant du fascisme ».
			21	« Profil du Mois » : « Contre le trotskysme. »
33	nov.	1938	23	« Profil du Mois » : « Contre Abelardo L. Rodriguez et le trotskysme. »
32	oct.	1938	19	(Supplément spécial.) Gravure de Leopoldo Méndez.
34	déc.	1938	9	Gravure de Luis Audirac contre Trotsky.
			12	Gravure de Luis Audirac contre Trotsky : « La Réaction se prépare. »
			15	Article de Luis Fernández del Campo : « Ce que signifie Trotsky. Et au Mexique, en ces moments où commence une nouvelle lutte politique Trotsky s'est mis au service des secteurs contre-révolutionnaires. »
			16	Gravure de Santos Balmori : « Trotsky, comme il est réellement. »
			32	Article de Victor Manuel Villaseñor : « L'U.R.S.S. et Abelardo », avec des gravures contre Trotsky.
35	janv.	1939	21	Gravure de Leopoldo Méndez.
			35	Gravure contre Trotsky.
36	fév.	1939	19	Gravure de Luis Arenal.
			30	Gravure de Luis Audirac : « Souricière de fascistes et ex-révolution-

ŒUVRES, MAI-AOUT 1940

37	mars 1939	16	Article d'Andrés Salgado : « Ce que nous avons trouvé en Espagne. »
		16	Article de Félix Guerrero Mejia : « L'Armée populaire. »
		17	Article d'A. D. Serrano : « L'armée d'invasion. »
		17	Article de David Alfaro Siqueiros : « Notre vision du Mexique. »
		15	Ed. : « Le retour de nos volontaires. »
		27	Gravure de Luis Arenal.
		14	Ed. : « Autour d'une des précandidatures rôdent les agents de Trotsky »,
38	avr. 1939	28	Article d'Andrés Garcia Salgado : « Paix sans Honneur en Espagne. »
39	mai 1939	17	« Profil du Mois » : « David Alfaro Siqueiros est un article de grand prestige... » (cf. p. 218).
		28	Gravure de Luis Arenal.
		29	Article de Nestor Sánchez Hernández : « Le peuple espagnol n'a pas été vaincu »; contre Trotsky; « Mais le peuple espagnol et le monde ont en outre appris bien des choses intéressantes : ils ont appris à considérer à sa juste mesure le vrai rôle des trotskystes comme agents du fascisme. »
40	juin 1939	24	Article d'Angelica Arenal : « La femme dans la société actuelle. »
43	sept. 1939	15	L'U.R.S.S. devant la lutte inter-impérialiste : « L'attitude de l'U.R.S.S. ne signifie en rien une entente entre Moscou et Berlin comme l'affirme avec une bêtise haineuse les trotskystes. »
			« L'Honneur de Trotsky » : accuse Trotsky de connaître le général Acosta.
47	janv. 1940	24	« La Politique internationale des E. U. de Carlos Enrique Rivas. Paragraphe contre Trotsky à propos de la commission Dies. »

LÉONTROTSKY

- | | | | | |
|----|------|------|----|---|
| 48 | fév. | 1940 | 32 | Enrique Ramfrez y Ramfrez :
« Jeunesse et Tragédie » : « Les
disciples de Blum et de Trotskv se
sont opposés à l'union des jeunes
générations, l'ont sabotée et
ouvertement combattue. » |
| 49 | mars | 1940 | 34 | Oscar Creydt Abelenda : « La
signification du Trotskysme » :
« Trotsky et ses agents d'informa-
tion et de provocation » (cf
p. 213). |

[SERVICE MILITAIRE]¹

(9 juillet 1940)

Cher Camarade Al^{1 2},

Je crois que nous sommes d'accord avec vous sur tous les points de caractère principal tels qu'ils sont formulés dans votre lettre du 6 juillet.

Il est très important de comprendre que la guerre n'annule ni ne diminue l'importance de notre programme de transition. C'est le contraire qui est vrai. Le programme de transition est un pont entre la situation présente et la révolution prolétarienne. La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. La caractéristique de la guerre est qu'elle accélère le développement. Cela signifie que nos mots d'ordre révolutionnaires de transition deviendront de plus en plus réels, effectifs, importants avec chaque nouveau mois de guerre. Nous n'avons bien entendu qu'à les concrétiser et les adapter aux conditions. C'est pourquoi dans votre premier paragraphe, j'éliminerais le mot « modifier » parce qu'il peut donner l'impression que nous voulons modifier quelque chose qui a un caractère de principe.

Nous sommes absolument partisans de l'entraînement militaire obligatoire et, de la même façon, du service militaire. Service militaire? Oui. Par l'Etat bourgeois? Non. Nous ne pouvons pas confier cette tâche, comme toute autre, à l'Etat des exploités. Dans notre propagande et notre agitation, il nous faut différencier très nettement ces deux questions. C'est-à-dire, ne pas combattre la nécessité pour les ouvriers d'être de bons soldats et de construire une armée basée sur la discipline, la science, des corps solides, etc., y compris le service militaire,

1. Lettre à A. Goldman (8328), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Albert Goldman, membre de la direction du S.W.P., avait consulté Trotsky sur la façon de formuler la position de ce parti vis-à-vis de l'introduction du service militaire obligatoire.

mais contre l'Etat capitaliste qui abuse de l'armée au compte de la classe exploiteuse. Dans votre paragraphe quatre, vous dites : « Une fois que le service militaire est passé dans la loi, nous cessons de lutter contre lui mais continuons notre lutte pour l'entraînement militaire, etc. » Je préférerais dire : « Une fois que le service militaire est passé dans la loi, sans cesser de lutter contre l'Etat capitaliste, nous concentrons notre lutte pour l'entraînement militaire, etc. »

Nous ne pouvons nous opposer à l'entraînement militaire obligatoire par l'Etat bourgeois, exactement comme nous ne pouvons nous opposer à l'éducation obligatoire par l'Etat bourgeois. L'entraînement militaire est à nos yeux une partie de l'éducation. Nous devons lutter contre l'Etat bourgeois : il abuse dans ce domaine comme dans les autres.

Il nous faut bien entendu lutter contre la guerre, non seulement « jusqu'au tout dernier moment », mais pendant la guerre aussi, quand elle a commencé. Il nous faut cependant donner à notre combat contre la guerre son sens révolutionnaire plein, en nous opposant et en dénonçant impitoyablement le pacifisme. L'idée très simple et très grande de notre combat contre la guerre, c'est : « Nous sommes contre la guerre, mais nous aurons la guerre si nous ne sommes pas capables de renverser les capitalistes. »

Je ne vois pas de raison de renoncer au mot d'ordre de référendum du peuple sur la guerre³. C'est un mot d'ordre excellent pour démasquer la futilité de *leur* démocratie sur une question aussi vitale que la guerre.

Je ne crois pas que la revendication des milices ouvrières doive être éliminée par celle de l'entraînement militaire pour tous. L'approche de la guerre et la guerre elle-même, avec la montée des sentiments chauvins, vont inévitablement provoquer des pogroms contre les syndicats, les organisations et journaux révolutionnaires, etc. Nous ne pouvons renoncer à nous défendre. L'entraînement militaire pour tous ne peut que nous faciliter la création de milices ouvrières.

« La propriété gouvernementale [...] de toutes les industries de guerre » devrait être remplacée par « nationale » ou « propriété d'Etat ».

Telles sont les remarques que je peux faire sur votre lettre.

3. Ce mot d'ordre avait été lancé à la suite de la discussion sur l'amendement Ludlow (*Œuvres*, 16, pp. 132-133), à la suite d'une discussion où Trotsky avait soutenu Burnham contre le reste de la direction.

[BOB...]¹
(10 juillet 1940)

Cher M. Harte ^{1 2},

Votre lettre nous a touchés. Bien entendu aucune publicité ne lui sera donnée. Nous avons donné votre télégramme à la presse parce qu'il était nécessaire de combattre les misérables calomnies concernant la complicité de Bob et tout le reste. Maintenant toute l'affaire est aux mains d'un juge très intelligent et objectif et nous ferons tout pour lui montrer la fausseté des soupçons contre Bob. Avec un complet succès, j'espère.

Je regrette amèrement d'avoir été, pendant les huit semaines où Bob est resté avec nous, si occupé que j'ai remis de semaine en semaine de faire avec lui plus ample connaissance. Il en comprenait très bien les raisons et attendait patiemment. Mais, pendant tout ce temps, il devint un ami très proche de ma femme. Quand il allait en ville, il ne revenait jamais sans un petit bouquet de fleurs pour elle. Quand elle lui racontait quelque événement de notre passé, il l'écoutait avidement avec les yeux brillants. L'après-midi précédant l'attentat, il a souffert de maux d'estomac. Ma femme lui a donné une bouteille d'eau chaude et quelque remède. Bob lui a parlé avec une infinie tendresse, comme à « sa mère », m'a dit ma femme. C'est pourquoi elle était tellement indignée et bouleversée des soupçons et calomnies dans les jours où nous espérions encore le revoir vivant.

Au-dessus de la tour où se trouvait la chambre de Bob,

1. Lettre à J. Harte (8451) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Jesse S. Harte était un homme d'affaires assez prospère, qui comptait notamment dans ses relations J. Edgar Hoover, directeur du F.B.I. Il défendait la mémoire de son fils et démentit les rumeurs qui tendaient à accrédi-ter la version de ce dernier comme stalinien.

LÉON TROTSKY

nous avons construit une tour fortifiée sur laquelle nous allons dans les prochains jours apposer une plaque avec le nom de Bob.

C'est tout ce que je puis dire, cher M. Harte. Ce n'est pas beaucoup...

Tous les vœux de nous tous pour vous et votre famille.

[DÉMENTI FORMEL]¹

(11 juillet 1940)

Cher Monsieur,

Dans le périodique sous votre haute direction du 10 du mois courant, a été publiée une information en provenance d'Austin (Texas), datée du 9 du même mois, annonçant que Léon Trotsky « témoignera volontiers » devant la commission Dies sur « les activités des éléments communistes et très possiblement sur l'attentat dont il a été récemment la victime »^{1 2}.

Cette nouvelle est une invention complète du début à la fin. Ni d'Austin, ni d'autres endroits, personne de la commission Dies ne s'est adressé à moi; pour ma part, je n'ai promis à personne de déposer devant la commission en question, ni sur l'attentat ni sur une autre affaire.

Votre périodique a été victime d'une mystification malveillante. Je ne doute pas un instant qu'une enquête sur les sources de cette dépêche découvrirait sans difficulté la main de l'un des agents du G.P.U.

Je vous prie d'accepter mes sincères remerciements pour la publication de cette note.

1. Lettre à *La Prensa* (T 4914), traduite du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit de toute évidence d'un « réchauffé » des anciennes dispositions prises pour un témoignage et qui avaient été rompues à l'initiative américaine.

[DES INFORMATIONS]¹

(15 juillet 1940)

Cher Monsieur,

Les journaux affirment, citant votre nom, que les Arenal et Siqueiros se trouvent à Manzanillo^{1 2}. Si c'est vrai, cela revêt à mon avis une importance énorme. D'une source digne de la plus grande confiance, je tiens l'information qu'un navire soviétique doit partir au cours des jours prochains, si ce n'est déjà fait, pour Manzanillo, avec l'objectif de charger des métaux pour le Japon. Il est très probable et presque certain que ce navire est en réalité venu pour recueillir Siqueiros, les Arenal et autres agents du G.P.U. et j'estime que cette hypothèse mérite toute l'attention des autorités compétentes.

Vous savez que Luis Arenal a visité à New York l'écrivain Anita Brenner³, après l'attentat, mais avant que la presse ait révélé sa participation à ce dernier. Je considère ce fait comme tout à fait certain. L'information selon laquelle Siqueiros également a été vu à New York, ne mérite pas la même confiance. Il est possible que cette rumeur provienne du G.P.U. lui-même, pour égarer l'enquête.

Je pense que vous aurez reçu l'information sur Enrique Martinez, « Le Vénézuélien »⁴. Cette information provient de source digne de foi et compétente. Le rôle de Martinez semble en vérité décisif.

1. Lettre au colonel Sánchez Salazar (T 4916*1), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il est possible que le rusé colonel ait lancé la presse sur une fausse piste.

3. Anita Brenner (1905-1974), ancienne étudiante en anthropologie à Columbia, proche du groupe Muste, avait des liens avec le Mexique et était personnellement proche de la famille Cárdenas. Journaliste, elle avait interviewé Trotsky en 1933. Elle avait reçu peu après l'attentat la visite de Luis Arenal et l'avait téléphoné à Goldman dès que la presse avait parlé de sa participation.

4. Enrique Martinez, dit Rique ou Riquif, avait séjourné en U.R.S.S. puis aux Etats-Unis et était venu au Mexique comme « représentant de l'I.C. » officiellement, mais, selon Trotsky, en tant que responsable du G.P.U.

[LES DÉPOSITIONS]¹

(17 juillet 1940)

Cher Ami,

Les archives partent ce matin par train. Nous informons également M. Metcalf.

La déposition de Joseph Zack^{1 2} serait d'une énorme importance. Arrangez-la, s'il vous plaît, sous la forme d'un *affidavit*. Il faut que dans le texte de ce document, Joseph Zack se présente comme un ancien membre éminent du Comintern, etc.

Ma thèse est que toutes les fonctions les plus délicates du Comintern sont passées au cours de la dernière période aux mains du G.P.U. Joseph Zack peut-il dire quelque chose sur ce point particulier à partir de sa propre expérience ?

Ne serait-il pas possible d'obtenir un affidavit semblable de Benjamin Gitlow³ ? De Krivitsky ? D'Eugene Lyons ?

Pendant les années 1929 à 1931, le Comintern a publié des comptes financiers dans lesquels les subventions à la presse du Comintern jouaient un rôle important. Nous avons ici ces comptes pour les trois années en question. Serait-il possible d'obtenir des copies de comptes semblables publiés pour les années ultérieures ? Y a-t-il quelque information disponible sur les débuts financiers de *New Masses* ?

1. Lettre à A. Goldman (8329), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Joseph Kornfeder, dit *Zack* (1897-1963), né en Russie, émigré aux E.U. en 1917, pionnier du P.C. en avait été exclu avec Lovestone puis avait rejoint pendant quelque temps le W.P.U.S. dont il avait été exclu pour « indiscipline ». Il avait été représentant de l'I.C. notamment dans plusieurs pays d'Amérique latine.

3. Benjamin *Gitlow* (1891-1965), membre du S.P. en 1907, avait été l'un des fondateurs du C.P., et, après trois années passées en prison, son secrétaire. Exclu avec Lovestone, il avait rompu avec ce dernier en 1933 et avait fait un bref séjour au S.P. Il évoluait vers la droite.

[SUR UNE VISITE]¹

(17 juillet 1940)

Cher Ami,

Natalia et moi, comme toute la maison, avons été profondément déçus que vous ne puissiez venir ici. Nous espérons que vous allez régler définitivement votre situation juridique et que votre premier voyage sera pour le Mexique. Vous trouverez un lit et une assiette qui vous attendront à notre maison.

Nous avons souvent parlé de vous avec la camarade Antoinette [Konikow], et aussi de la camarade Edith et de Tyl^{1 2}, et nous connaissons mieux votre famille maintenant.

Peut-être savez-vous qu'*El Popular, Futuro*, tous deux de Lombardo Toledano, et *La Voz de México*, du parti communiste, ont porté plainte contre moi pour « diffamation » parce que j'ai affirmé au tribunal qu'ils étaient payés par le G.P.U. Juridiquement, l'accusation n'est pas fondée et ils ne peuvent pas gagner, mais je désire être aussi bien armé que possible. Je vous envoie une copie de ma lettre au camarade Goldman — peut-être avez-vous dans vos inépuisables archives quelque information intéressante.

1. Lettre à J. Vanzler (10948), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Sur A. Konikow, cf. n. 2 p. 95. Edith Konikow (1904-1950) était la fille d'Antoinette et l'épouse de J. Vanzler, mère de leur fils Tyl.

[ENCORE LES DÉPOSITIONS]¹

(18 juillet 1940)

Cher Ami,

Je vous ai écrit hier que Zack devait faire une déposition sous serment légalisée. Mais Kfrivitsky] pourrait écrire simplement une lettre sans attestation notariale. Avec sa déposition, vous pourriez m'envoyer une lettre expliquant pour quelle raison elle n'a pas été faite devant notaire, c'est-à-dire qu'il est poursuivi par le G.P.U. et qu'il ne peut pas courir le risque de visiter un notaire public, mais que vous garantissez pleinement que cette lettre est authentique. Votre signature à vous devrait être attestée par le notaire si ce n'est pas trop compliqué pour vous. Une telle lettre de vous caractérisant la situation dans laquelle se trouve Kfrivitsky] aurait en soi beaucoup d'importance.

Je joins deux copies d'une liste de questions. Menez s'il vous plaît l'affaire avec Kfrivitsky]. Avec toute la vitesse possible.

La déposition de Kfrivitsky] ne devrait pas être prise sous forme de réponse à mes questions, mais comme sa déposition à lui.

¹ »r tzttrre à J. Vanzler (10948), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

**BRÈVES NOTES
SUR LA DÉPOSITION
DE MADEMOISELLE
BELEM ESTRADA¹**
(juillet 1940)

1. Comment expliquer la quasi-identité des déclarations de M^{mc} Carmen Palma et de M^l^e Belem Estrada devant M. le colonel Salazar ? Ont-elles été interrogées ensemble ou séparément ?

2. Devant M. le colonel Salazar, M^{le} Belem Estrada a déclaré que ma prétendue conférence du 23 mai fut « tout à fait close ». Dans sa déposition du 22 juin devant le juge, elle a déclaré : « On n'a pas fait attention à cette réunion parce qu'il s'en tenait deux ou trois par semaine ». Comment expliquer cette contradiction ?

3. Elle a affirmé devant le juge être arrivée également à la conclusion de l'auto-assaut sur le fait qu'il était impossible d'entrer dans notre maison. Mais elle savait que les policiers avaient été ligotés. Croyait-elle que les policiers participaient également à l'auto-assaut ou que les habitants de la maison avaient ligoté les policiers sans que ces derniers les reconnaissent ?

4. Après sa déposition devant le juge, Belem Estrada n'est pas revenue travailler dans notre maison, sans donner aucune explication. Quelles sont les raisons de cette conduite ?

1. Notes (T 4904-7) traduites de l'espagnol avec l'autorisation de la Houghton Library.

[DES TÂCHES URGENTES]¹

(23 juillet 1940)

Cher Ami,

1. Il faut obtenir d'Anita Brenner une déposition sous serment sur la visite de Luis Arenal. Il faut m'en envoyer tout de suite une copie, même avant sa légalisation par un notaire public.

2. En même temps que la déposition de Zack, il faut indiquer son adresse et le juge qui pourrait l'interroger dans le cas très probable où le juge mexicain réclamerait, de façon diplomatique, un tel interrogatoire.

3. Si vous réussissez à obtenir une déposition de Ben Gitlow ou d'autres, indiquez aussi, je vous prie, le juge compétent.

4. La même chose, bien sûr, concernant K[rivitsky], mais c'est mieux pour le moment d'éviter cette question pour ne pas l'effrayer.

5. Concernant K[rivitsky], une lettre de vous ou de Suzanne LaFollette^{1 2} concernant le danger qu'il encourt par sa déposition, serait très précieuse.

6. Toutes autres communications, dépositions, suggestions, etc., que vous pourriez fournir seraient d'une grande valeur, pourvu qu'elles arrivent presque tout de suite.

1. Lettre à A. Goldman <8331>, traduite de l'anglais avec la permission de la Houghton Library.

2. Suzanne LaFollette (1893-1983) avait été secrétaire de la commission Dewey.

QUESTIONS ET NOTES SUR LA DÉPOSITION DE MADAME CARMEN P ALMA¹

(juillet 1940)

1) Le 29 mai, Madame Carmen Palma a dit au colonel Salazar que, le 23 mai, elle était « tout à fait sûre qu'une réunion absolument secrète s'était tenue dans le bureau de M. Trotsky, entre lui et ses gardes »... Que signifient les mots « absolument secrète » ? En quoi cette conférence différait-elle exactement de bien d'autres qui l'ont précédée ?

2) Dans la même déposition, M^{me} Carmen énumère les participants de cette prétendue conférence par leurs noms et surnoms. Qui a dressé cette liste, l'enquêteur ou le témoin ? N'est-il pas remarquable qu'elle ait pu, de mémoire, dresser devant le juge la liste des noms et surnoms de tous les participants ?

3) M^{me} Carmen dit que la conférence « dura de 3 h 30 à presque 6 heures de l'après-midi ». L'heure et la durée de cette conférence étaient-elles extraordinaires ou étaient-elles exactement les mêmes que celles des conférences ordinaires ? (Le fait est que toutes mes rencontres avec les gardes, les visiteurs, etc. se font entre 3 h 30 et 6 heures).

4) La déposition de M^{me} Carmen a été faite le 29 mai, c'est-à-dire six jours après la prétendue réunion, et ces six jours ont été pleins d'événements inhabituels. M^{me} Carmen juge-t-elle possible que sa mémoire la trompe et que la conférence dont elle parle a eu lieu le 17 ou le 20 mai ?

5) M^{me} Carmen affirme « que Otto [Schüssler] et Charlie [Cornell] étaient visiblement tous les deux nerveux. Otto, plus que Charlie, car ils allaient et venaient de leur chambre au bureau de M. Trotsky et parlaient discrètement avec lui comme

1. Mémoire aux autorités judiciaires (T 4907), traduit du castillan, avec la permission de la Houghton Library. La seule date portée est « juillet ».

s'il se passait quelque chose ». A quels moments ces entretiens ont-ils eu lieu? Comment pouvait-elle dire qu'Otto et Charlie étaient nerveux? Que veut-elle dire quand elle dit que nous parlions « discrètement » ? Qu'est-ce que M^{me} Carmen attendait de sa surveillance de nos entretiens? D'où entendait-elle nos conversations ? Par exemple, a-t-elle écouté à la porte ? En quoi ces conversations « discrètes » différaient-elles des conversations ordinaires? (La différence doit avoir été frappante, puisqu'elle dit qu'elle s'est retirée dans sa chambre, « préoccupée par ce qu'elle avait vu »).

6) La même femme affirme qu'elle s'est retirée « pour se reposer, vers 9 heures environ, alors que Harold [Robins], Robert Sheldon et Jake [Cooper] étaient dans le bâtiment des gardes, ce qui lui a semblé étrange ». Sa mauvaise foi est évidente dans cette déclaration. Elle sait parfaitement qu'entre 9 et 10 heures, deux, trois, quatre et même cinq gardes sont au même moment dans le bâtiment des gardes, parce que c'est là que se trouvent l'horloge la plus exacte de la maison, le téléphone, le livre des instructions, celui des visiteurs, la liste des besoins et achats quotidiens, le placard aux armes et aux munitions, les instruments pour nettoyer les armes, les lampes électriques, la lampe à pétrole, la trousse de premier secours, et même les provisions pour les gardes. C'est là qu'ils échangent leurs remarques et se répartissent le travail dans des réunions improvisées. Quand M^{mc} Carmen elle-même voulait téléphoner, elle trouvait toujours deux ou trois gardes dans le bâtiment. Surtout après le dîner, ils y sont jusqu'à 11 heures, à parler, boire du café ou du thé, discuter les questions de sécurité et préparer leur travail du lendemain. Je le répète, M^{me} Carmen le sait très bien et son affirmation que la présence de trois gardes dans le bâtiment lui « a paru étrange » est un mensonge délibéré.

7) Elle continue : le tour « échouait à Harold jusqu'à 1 heure, où il devait être relevé par Robert Sheldon jusqu'à 4 heures, suivant la procédure habituelle ». La déclaration est correcte, mais où et comment a-t-elle appris que c'était la « procédure habituelle ». Pourquoi s'y est-elle intéressée la nuit du 23 au 24 ? Puisque c'était une question qui n'avait rien à voir avec ses obligations, c'est donc qu'elle s'y intéressait particulièrement. Quel intérêt y portait-elle ?

8) M^{mc} Carmen ajoute que, « alors qu'elle était dans son lit, elle a entendu M. Trotsky crier à Belém, lui demandant si elle avait vu le témoin et s'il lui était arrivé quelque chose... »

Pourquoi est-elle restée dans son lit après l'attaque, alors que tout le monde était déjà debout et circulait, échangeant des impressions, etc. ?

9) Et elle continue tout de suite : « à quoi Belém répondit “ non ”, mais M. Trotsky dit alors que c'était de son devoir de savoir si tout allait bien pour elle ». D'après ces mots, on peut déduire clairement que M^{mc} Carmen a très bien entendu ce qui a été dit dans le patio : ma conversation avec Belém, mon souci pour M^{mc} Carmen elle-même — mais elle n'a pas ouvert la bouche et n'est pas sortie du lit. Tout cela donne l'impression qu'elle se sentait honteuse. Pourquoi ? A-t-elle imaginé dès ce moment-là l'idée de l'attentat simulé ?

10) Elle déclare qu'elle a « pu noter avec une absolue certitude une douille sur la case à oreillers de M^{me} Trotsky et une autre au milieu du lit, quoique, sur le moment, elles n'aient pas retenu son attention à cause du choc des événements, mais, plus tard, elle y a pensé et s'est dit : « Comment peuvent-elles s'être trouvées là quand... M. et M^{me} Trotsky ont toujours insisté sur le fait que les assaillants n'étaient pas entrés dans leur chambre ». La contradiction est justement indiquée ici, mais la question est de savoir si c'est M^{me} Carmen elle-même qui l'a relevée ou si c'est une tierce personne qui la lui a suggérée. Qui précisément ? Peut-elle dire à quelle distance d'une arme à feu tombe une douille, et s'il s'agit de douilles de revolvers ou de mitraillettes ? Nous dire si elle a demandé à ma femme d'où provenaient les douilles ou si elle s'est tue ? Pourquoi s'est-elle tue ? N'aurait-il pas été plus naturel d'interroger, de chercher, d'échanger ses impressions, comme les autres ? Le mutisme de M^{mc} Carmen n'est-il pas un signe d'embarras ?

11) M^{me} Carmen elle-même dit qu'elle « y a pensé plus tard ». Quand au juste ? Est-ce le 24, ou bien le 29, jour où elle a fait sa déposition, qu'elle a pensé à la contradiction entre la présence des douilles et l'affirmation des Trotsky que personne n'était entré dans la chambre ? A-t-elle elle-même déduit de cette contradiction que l'attentat était un attentat simulé ? Mais attentat simulé signifie que les Trotsky eux-mêmes ont tiré, sur leurs propres lits, et délibérément dispersé les douilles. En ce cas, quelles raisons pouvaient-ils avoir de nier que les assaillants étaient entrés dans leur chambre ? Ce fait ne prouve pas que l'attentat était simulé, il prouve l'absurdité de la théorie suivant laquelle il l'était.

12) Elle dit de mon petit-fils que, « selon d'autres déclarations, il a été blessé au pied par une balle qui ricochait, mais

qu'elle n'a vu aucune blessure »(!). Cette déclaration est délibérément incomplète et, à cause de ses omissions, délibérément fausse. « Elle n'a vu aucune blessure ». A-t-elle ou non assisté au pansement? A-t-elle même une seule fois accompagné l'enfant chez le docteur? Si non, comment aurait-elle pu voir la blessure ? Mais elle n'a pas pu ne pas remarquer que le garçon a passé plusieurs jours sur le sofa pour ne pas ouvrir la blessure et qu'on le menait tous les jours chez le docteur pour des soins. En outre, M^{me} Carmen ne pouvait pas ne pas remarquer que le plancher de la bibliothèque était couvert de taches de sang, qui avait coulé quand l'enfant avait couru de sa chambre à la bibliothèque, à travers le patio, pour regarder par la fenêtre, traversant ensuite la salle à manger. M^{lle} Belém a lavé le plancher, et, ayant vu les empreintes, ne pouvait pas ne pas le dire à M^{mc} Carmen. Si elle ne mentionne pas ces faits, c'est de mauvaise foi.

13) Encore pire. M^{me} Carmen a déclaré : « Les Trotsky, comme leur petit-fils, les gardes et le couple français, ont conservé le calme le plus absolu, comme s'il ne s'était pas produit un attentat mettant leurs vies en danger »... « Calme absolu » est une expression fausse. Ayant échappé à un danger mortel, chacun se sentait excité et soulagé, troublé seulement par la disparition de Bob Sheldon. Chacun interrogeait les autres sur les détails de ce qui était arrivé, etc. S'il y avait un « calme » suspect, c'était bien celui de M^{me} Carmen qui n'a pas quitté sa chambre avant que Belém, puis ma femme, à ma demande, lui aient rendu visite. Cette indifférence est encore aggravée par le fait qu'ayant vu les douilles vides, elle n'a rien demandé mais a seulement gardé le silence.

14) Elle ajoute que « plus tard, elle a rencontré le sergent Casas de nouveau, et qu'en discutant de la question avec lui, il lui a donné son impression qui était que l'attentat avait été simulé et quand elle lui demanda ce dont il s'agissait, Casas lui répondit que c'étaient eux qui avaient préparé l'attentat ». Quand Casas a-t-il fait cette révélation ? Avant que Carmen ait pensé aux douilles vides ou après ? Si la déclaration concernant Casas est exacte, c'est une accusation grave contre Casas lui-même. Elle pourrait être interprétée dans le sens que Casas conseilla à Carmen : « Puisque personne n'a été tué, on peut dire que tout a été un attentat simulé. » Le fait que Carmen ne dise rien de cette malveillante insinuation de Casas peut être interprété comme une complicité. Quand ma femme a demandé à Carmen pourquoi elle avait caché pendant plusieurs semaines

l'insinuation de Casas sur l'« assaut simulé », elle répondit que Casas lui avait *interdit* d'en parler. Mais comment expliquer son obéissance à cette interdiction de Casas ?

Je crois qu'une confrontation entre M. Casas et M^{me} Carmen Palma serait de première importance.

15) Au début juin, quand la presse a publié le fait qu'Otto Schüssler et Charles Cornell avait été arrêtés à la suite de la déposition de Carmen Palma, elle a déclaré de sa propre initiative qu'elle n'avait jamais rien dit contre aucun des deux, et que sa déclaration, qu'elle n'avait jamais lue, devait être complètement fausse. Aujourd'hui, il est clair que M^{me} Carmen a essayé de tromper les personnes de la maison au sujet des calomnies qu'elle faisait auprès des enquêteurs.

16) M^{me} Carmen a également déduit un « attentat simulé » du fait que « tout le monde affirmait qu'il n'avait pas tiré » (La même déduction, plus large, a été faite par M^{lle} Belém). Mais en quoi pouvait consister un tel attentat? Evidemment en des coups de feu contre soi-même, tirés par des tireurs. Si les habitants de la maison, ceux qui s'attaquaient eux-mêmes, n'ont pas tiré, qui donc a tiré? Pour donner à cet attentat simulé l'apparence de l'authenticité, les gardes auraient dû tirer. S'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils ne pouvaient quitter leurs chambres parce qu'ils étaient sous le coup de rafales d'une mitrailleuse. Précisément le fait que les gardes ont été paralysés démontre la gravité de l'attentat.

Le colonel Salazar et d'autres enquêteurs m'ont demandé à plusieurs reprises si je ne soupçonnais pas le personnel féminin. Je répondis que je n'avais pas de raisons personnelles de les soupçonner mais qu'il était possible que les staliniens aient été les « bons amis » des femmes, comme de la police. A ce moment-là, je ne connaissais pas les déclarations de M^{me} Carmen et de M^{lle} Belém. Je les ai lues pour la première fois le 5 juillet quand j'en ai reçu copie et ces deux dépositions m'ont profondément marqué car elles sont presque identiques et également malhonnêtes.

Ces déclarations ne peuvent pas avoir été spontanées. Ou bien M^{me} Carmen était jusqu'à un certain point impliquée dans l'attentat, ou, au moins, il y a quelqu'un qui a préparé les dépositions de ces deux femmes. La tâche de l'enquête est d'éclaircir ce mystère.

POURQUOI ON «ACCABLE» SIQUEIROS¹ (23 juillet 1940)

David Serrano Andoneguf, ainsi que la presse stalinienne, font retomber, depuis les aveux de Nestor Sànchez Hernandez, la responsabilité de l'attentat sur David Alfaro Siqueiros.

Cette perfide dénonciation contre ses propres complices et coreligionnaires serait absolument impossible dans un parti révolutionnaire, mais, en l'occurrence, il s'agit évidemment d'un ordre du G.P.U. qui veut établir son innocence par tous les moyens politiques et juridiques. Il est très possible que le G.P.U. ait donné le signal pour la dénonciation de Siqueiros, Pujol¹ ² et autres quand ils ont déjà été loin du Mexique, à bord d'un bateau ou d'un avion soviétique ou en un quelconque pays d'Amérique du Sud ou du Nord, de passage, avec de bons passeports préparés d'avance.

Si nous supposons pourtant que le G.P.U. n'aurait pas pu sauver les assassins des mains de la police mexicaine au cours des deux mois écoulés (ce qui semble bien improbable), il lui faudrait alors avoir recours aux solutions les plus extrêmes. Elle ne peut permettre la réapparition de David Alfaro Siqueiros devant le tribunal mexicain. Tous les autres dénoncent Siqueiros

1.Communiqué à la presse, *El Universal*, 23 juillet 1940, traduit du castillan.

2.Dans un premier temps, la presse communiste et « amie » avait fait le silence sur les rumeurs accusatrices contre Alfaro Siqueiros qui, lui, continuait à jouer les matamores, déclarant par exemple, dans *Novedades* du 3 juin, que l'attentat était « la dernière farce de Trotsky, grand prévaricateur et délateur professionnel », donc parfaitement dans la ligne de l'« attentat simulé ». La presse avait fait état des rumeurs désignant Siqueiros comme suspect à partir du 1^{er} juin où *Las Ultimas Noticias* parlait de sa « disparition ». Dès que les aveux des participants avaient mis en cause Alfaro Siqueiros, tous les organes de presse des « amis » des assassins avaient pris leurs distances avec lui et ses proches ; un communiqué du P.C.M. paru dans *El Popular* du 27 juin assurait : « David Alfaro Siqueiros qui semble avoir été le responsable de l'attentat n'est pas membre du P.C. du Mexique. Ni non plus le peintre Antonio Pujol ni Luis ou Leopoldo Arenal. »

parce que ce dernier a été obligé de révéler son rôle d'agent du G.P.U. C'est là la raison pour laquelle, s'il n'arrivait pas à le faire sortir du pays dans les prochains jours, il pourrait le tuer, si ce n'est déjà fait. Dans ce cas, les journaux du G.P.U. (*La Voz de México*, *El Popular* et *Futuro*) attribueraient certainement l'assassinat aux trotskystes. Les allégations mensongères des agents du G.P.U. selon lesquelles Siqueiros avait des liaisons avec le trotskysme ne sont rien d'autre que la préparation de cette nouvelle falsification.

Il y a quelques semaines, Luis Arenal se trouvait aux Etats-Unis; je tiens le fait pour certain au vu des déclarations de M^{mc} Anita Brenner. Il est bien possible que Siqueiros se cache également aux Etats-Unis, attendant l'occasion de passer en U.R.S.S. En considération du meurtre de Robert Sheldon Harte, la police nord-américaine a certainement un intérêt particulier à localiser l'assassin. Je suppose que la police mexicaine a déjà fait tout le nécessaire pour s'assurer de la collaboration de la police du pays du Nord.

**PA VON FLORES,
L'AVOCAT DU G.P.U.¹**
(27 juillet 1940)

A la fois à l'époque de mon témoignage devant le tribunal le 2 juillet et à l'inspection judiciaire de ma maison, le 19 du mois dernier, les avocats de David Serrano, Mateo Martmez^{1 2} et autres ont essayé de suggérer que mes archives n'ont pas été trouvées dans la pièce où furent jetées les bombes ni nulle part ailleurs dans la maison.

M. Pavôn Flores et son collègue défendent des individus qui nient avoir participé à l'attentat. Sous cet angle, il semblerait que la question des archives n'ait pas interféré. Néanmoins, M. Pavôn Flores et son collègue ont tenté à plusieurs reprises de démontrer que personne n'avait intérêt à détruire les archives.

Pourquoi les avocats de la défense accordent-ils à cette question une importance aussi décisive? Les attaquants ont assassiné Robert Harte, essayé de me tuer, moi, ma femme, mon petit-fils, ligoté les policiers, etc. ; ces crimes sont infiniment plus importants que la tentative de détruire une collection particulière de documents. Pourquoi donc cet intérêt particulier pour une question secondaire? L'intérêt de M. Pavôn Flores pour mes archives ne s'explique que par le fait que la tentative de les incendier constitue une preuve, sinon décisive, du moins très importante, quoique pas la seule, contre Staline. Aucune organisation au monde ne peut avoir plus d'intérêt à détruire mes archives que le G.P.U. Le G.P.U. a révélé son intérêt pour elles quand il a surmonté d'énormes difficultés techniques pour voler 85 kilos de mes archives à Paris le 7 novembre 1936. Mes archives ont permis à la commission internationale présidée par

1. Déclaration à la presse/T4918), traduite du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

2. Luis Mateo Martinez (né en 1914), instituteur, membre du P.C.M., avait été repéré par la police car c'était lui qui avait procuré aux assaillants les uniformes de policiers qu'ils avaient utilisés. Il avait « donné » Serrano.

le Dr John Dewey de démasquer les fraudes judiciaires des procès de Moscou et continue de servir de moyen de démasquer les crimes de Staline.

Si M. [Pavôn] Flores avait admis l'évidence que l'attentat a été organisé par le G.P.U., cela aurait minimisé les charges contre ceux qu'il défend, puisque le bras puissant de l'État soviétique dispose de ressources illimitées pour briser la volonté des membres (temporaires) du Comintern et pour les soumettre entièrement à ses fins criminelles. Au contraire, M. Pavôn Flores ne s'intéresse pas au sort de ceux qu'il défend, mais plutôt à une entreprise du G.P.U. et à la réputation de Staline. En niant le rôle dirigeant évident du G.P.U. dans l'attentat du 24 mai, M. [Pavôn] Flores met réellement en danger ceux qui sont accusés. Servant et défendant Staline, M. [Pavôn] Flores se sent contraint de calomnier les adversaires de Staline. Son rôle dans la procédure, ses honteuses accusations, ses grossières attaques contre moi, ne s'expliquent que par sa dépendance morale et politique vis-à-vis du G.P.U.

Dans mon témoignage du 17, j'ai indiqué que ce n'est pas par hasard que M. [Pavôn] Flores fait partie du comité central du parti communiste, élu à cet organisme, deux mois avant l'attentat, avec l'objectif d'intensifier la lutte contre Trotsky et le trotskysme. Au cours de cette enquête, il m'a corrigé, disant qu'il avait été élu ***pour la première fois*** membre du comité central non au dernier congrès en mars dernier, mais une année auparavant. Cette correction ne change pas fondamentalement mes conclusions et les renforce plutôt. En 1939, M. [Pavôn] Flores travaillait tranquillement et docilement sous la direction de Laborde qu'il comblait d'éloges. Quand le G.P.U., dont le regard était fixé sur l'attentat en projet, a estimé essentiel de réviser la composition du comité central, M. [Pavôn] Flores, qui a, tout d'un coup, découvert un « traître » et un « ennemi du peuple » dans son patron de la veille, fut approuvé par le G.P.U., et le résultat fut qu'il fut inclus dans le nouveau comité central. M. [Pavôn] Flores interprète la loyauté au « maître » — ce qui veut dire le G.P.U. — comme une « loyauté » révolutionnaire. M. [Pavôn] Flores entend par la « trahison » la désobéissance au G.P.U. et la lutte contre ses crimes. Il n'est pas surprenant qu'il me traite de « traître » dans ma propre maison.

Dans son fameux Testament, Lénine citait deux aspects essentiels de la personnalité de Staline : sa brutalité et sa déloyauté. Ces traits sont aujourd'hui ceux d'une école entière. La brutalité a été transformée en insolence, la déloyauté en

trahison. En tant que disciple de cette école, M. [Pavôn] Flores représente un type complètement à l'opposé de celui du révolutionnaire.

Je comprends très bien que le tribunal ne puisse pas utiliser de moyen juridique pour arrêter le torrent d'insinuations calomnieuses qui sont répandues par M. [Pavôn] Flores, lequel utilise sa position d'avocat de la défense pour dissimuler son obédience à l'égard du G.P.U. C'est pourquoi je conserve le droit de publier toutes mes déclarations sur les honteuses activités de M. [Pavôn] Flores.

APPEL A LA PRESSE¹

(27 juillet 1940)

Depuis que l'affaire de l'attentat du 24 mai est entre les mains de la police mexicaine, j'ai cru de mon devoir de m'adresser le moins possible à la presse. En outre, l'opinion publique a été tenue en haleine au cours des dernières semaines par les élections présidentielles. C'est pourquoi, bien que je ne les aie pas sous-estimées, j'ai laissé sans réponse des dizaines de provocations, insinuations et calomnies portant la marque de fabrique « Made in G.P.U »^{1 2}

Il existe cependant une limite au-delà de laquelle le silence peut être interprété comme un aveu partiel de « culpabilité ». Je ne suis en ce qui me concerne coupable de rien, sauf d'une indulgence excessive à l'égard des journalistes et hommes politiques qui sont totalement imprégnés de la perversité morale du stalinisme.

En tout cas, à partir d'aujourd'hui, au vu des provocations incessantes de *La Voz de México*, *El Popular* et *Futuro*, je me propose d'adresser simultanément à la presse mexicaine les documents et matériaux que j'adresse au tribunal, qui dévoilent le rôle de ces publications et de leurs inspireurs au service du G.P.U. J'espère que tous les journaux honorables, indépendamment de leurs tendances politiques, aideront à démasquer le complot répugnant et criminel de l'agence de Staline non seulement contre mon honneur et ma sécurité, mais contre l'opinion publique et les autorités de ce pays.

1. Communiqué de presse, *Los Gangsteres de Stalin*, pp. 183-184.

2. En anglais dans toutes les traductions.

[ENCORE DES CALOMNIES]¹

(27 juillet 1940)

Monsieur,

Dans le numéro du 25 juillet du *Herald Tribune* a été publié un article téléphoné de México par M. Jack O'Brine, citant des déclarations d'un certain César Ortiz, « éditeur de politique étrangère du grand journal ouvrier *El Popular*^{1 2} », à soixante éducateurs mexicains en visite à México, sur une « conspiration » entre moi et le général Juan Andreu Almazán pour établir un « régime fasciste au sud du Rio Grande » et plus tard aux Etats-Unis, au cas où j'y serais admis. M. César Ortiz, si l'on en croit le compte rendu du *Herald Tribune*, a ajouté que les autorités mexicaines étaient en train d'enquêter sur cette « conspiration » prétendument organisée avec l'aide financière de Hitler et de Mussolini, c'est-à-dire des alliés allemands et italiens de Staline.

Vos lecteurs sont sans doute assez intelligents pour discerner les sources de cette falsification malpropre, arrogante et stupide. Cette source se caractérise par les trois lettres G.P.U.

Quant à M. César Ortiz, je ne sais rien de lui. Mais je puis admettre qu'il existe réellement et dirige ce qu'on appelle la politique « étrangère » *d'El Popular*. Le 2 juillet, devant un tribunal mexicain, j'ai réaffirmé que ce journal est un organe semi-officiel du G.P.U., que, dans toutes les questions qui ont de l'intérêt pour Staline, il soutient la politique du G.P.U. ; qu'il défend invariablement les crimes du G.P.U. et propage toutes les falsifications et calomnies que le G.P.U. répand contre les ennemis de Staline ; que si, après une longue période passée à

1. Lettre au *New York Herald Tribune* (T 4920), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Nous ne savons rien de plus sur César Ortiz.

défendre Hitler, *El Popular* défend aujourd'hui « la démocratie », il le fait sur les ordres directs du G.P.U. et dans l'intérêt de quelque besoin temporaire de Staline.

Du fait que les auteurs de l'attentat contre moi et particulièrement les assassins de Robert Sheldon Harte sont des agents du G.P.U. et membres du Comintern, que les rédacteurs d'*E/Popular* ont été les complices moraux de la préparation de l'attentat du 24 mai et des tentatives pour dissimuler ce crime ; que ces faits sont exposés par moi au tribunal avec la nécessaire exactitude ; et compte tenu du fait que les amis du G.P.U. et les inspirateurs d'*El Popular* se trouvent être gravement compromis, la police secrète de Staline, ses agents et amis, y compris évidemment César Ortiz, que je ne connais pas, font des efforts désespérés pour arrêter l'enquête judiciaire et pour me terroriser afin d'empêcher de nouvelles révélations concernant l'activité criminelle du G.P.U. sur le continent américain. Toutes ces tentatives sont vaines. Je ferai mon travail jusqu'au bout. Afin de donner à mon démenti aux accusations reproduites dans le *New York Herald Tribune* le caractère complet nécessaire, j'ajoute :

a) Je n'ai jamais eu de lien direct ou indirect avec la politique intérieure du Mexique en particulier la récente campagne électorale.

b) Je n'ai pas l'honneur de connaître le général Juan Andreu Almazán. Je n'ai jamais eu de rapports directs ou indirects avec lui en particulier ni avec aucune autre personnalité importante dans un des camps politiques au Mexique.

c) Je n'ai pas et ne pouvais avoir de motif de faire une quelconque difficulté au gouvernement de l'unique pays qui m'a accordé l'hospitalité.

d) Les assertions rapportées par votre correspondant ne constituent pas un fait isolé, mais font partie d'une campagne menée de façon ininterrompue et systématique contre moi, sous la direction et avec l'aide financière du G.P.U.

e) Je me réserve le droit de poursuivre M. César Ortiz pour les calomnies malveillantes qu'il a faites contre moi dans l'intérêt du G.P.U.³.

3. Dans *El Popular* du 29 juillet. César Ortiz devait battre en retraite en disant qu'il avait seulement donné « une interprétation personnelle » et que le journaliste du *Herald* lui avait seul donné une forme de « sensationnel ».

[PAYER LES DETTES]¹

(27 juillet 1940)

Chère Rose^{1 2},

Les archives devraient être maintenant dans les mains de l'Université de Harvard. Le premier versement devrait être payé dans les prochains jours.

1. J'estime nécessaire de rétribuer, au moins modestement, le temps consacré à cette affaire par le camarade Goldman, sur ce premier versement. Combien? Vous en déciderez vous-même avec Jim [Cannon], s'il vous plaît et réglerez la question.

2. Je serais heureux aussi de payer sur cette somme 100 dollars aux Rosmer.

3. Il faudrait payer 100 dollars à Gerland³.

4. Il faudra envoyer le restant ici en chèques ne dépassant pas 500 dollars.

(Je vous écris à vous sur tout cela et pas à Goldman, puisqu'il est question de ses honoraires.)

Quand j'ai reçu une lettre de Molinier-Naville⁴ de Londres, en présence de Jim, je lui ai dit qu'ils allaient me demander un visa. Jim pensait que j'étais trop « sceptique ». Il y a environ

1. Lettre à Rose Karsner (8625), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Rose Karsner (1890-1968), née en Roumanie, venue aux E.U. en 1908, militante socialiste dès cette époque, avait été des pionniers du C.P. puis était devenue la compagne de Cannon, désormais associée à sa vie politique.

3. Jarvis Gerland était le pseudonyme « américain » de Jean van Heijenoort qui avait été la cheville ouvrière du classement des archives.

4. Pierre Naville (né en 1904) était un des dirigeants de l'Opposition de gauche depuis 1929, puis du P.O.I. et l'opposition entre lui et Molinier était bien connue. En réalité, la lettre à laquelle Trotsky fait allusion ici est une lettre de Molinier et Pierre Frank (cf. p. 189) !

LÉON TROTSKY

deux jours, j'ai reçu d'eux un câble me demandant un visa... vous voyez⁵...

Il y a trois jours, Hank ⁶ et sa famille nous ont quittés. Je ne peux pas trouver les mots adéquats pour vous décrire la valeur du travail de Hank ici et de sa présence. Il est infatigable, absolument sans égoïsme, inventif et, en dépit de sa maladie, toujours de bonne humeur. Ce sont des hommes comme lui qui vont construire le parti.

5. Cette réflexion indique bien les limites de ce que nous avons appelé la « réconciliation » et montre qu'il n'y avait, de la part de Trotsky, aucune confiance.

6. Henry Malter, cf. n. 6 p. 86.

[M^{me} BRENNER VA RÉFLÉCHIR]¹

(27 juillet 1940)

Cher Ami,

Je ne peux expliquer que comme un malentendu la réponse téléphonique de M^{mc} Anita Brenner concernant sa déposition au sujet de Luis Arenal.

Luis Arenal est un assassin. Il a assassiné Robert Sheldon Harte, un jeune Américain. Après l'assassinat, il semble s'être enfui aux Etats-Unis et avoir rendu visite à M^{mc} Anita Brenner avant que son rôle dans l'attaque du 24 mai ait été établi. Quelques jours plus tard, quand les journaux ont désigné Luis Arenal comme l'assassin de Robert Sheldon Harte, M^{mc} Anita Brenner vous a exprimé par téléphone son étonnement au sujet de cette affaire, parce que cet agent couvert de sang du G.P.U. l'avait visitée personnellement après l'assassinat, mais avant que son crime ait été révélé.

Maintenant, les autorités des deux pays, le Mexique comme les Etats-Unis sont en train de rechercher l'assassin. Moi personnellement, ainsi que mes amis, nous donnons aux autorités qui enquêtent toute l'aide possible et c'est dans ce but que j'ai demandé à M^{mc} Anita Brenner, par l'intermédiaire d'amis, de faire une déclaration officielle sur la date exacte de la visite d'Arenal, son objectif, etc.

M^{mc} Brenner, si je comprends bien votre lettre, non seulement refuse de donner une déposition sous serment, mais est en outre furieuse que son nom soit impliqué dans cette affaire. Son nom est impliqué non par moi, mais par l'assassin Arenal, qui lui a rendu visite. J'ai bien entendu immédiatement communiqué ce fait très important aux autorités mexicaines qui

1. Lettre à A. Goldman (8333), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

LÉON TROTSKY

mènent l'enquête, en mentionnant votre lettre qui m'annonçait le coup de téléphone de M^{me} Brenner. Je communiquerai également ce fait à M. Jesse Sheldon Harte, le père de Robert, pour qu'il en fasse l'usage qu'il voudra.

Je ne crois pas que M^{me} Brenner ait le droit de dissimuler des faits qui peuvent aider à découvrir un crime très important, particulièrement quand l'un de ces faits est sa propre rencontre personnelle avec l'assassin. Je suis sûr qu'après un peu plus de réflexion dans le calme, M^{me} Brenner changera d'avis et communiquera tout ce qu'elle sait. Autrement je serai obligé de communiquer ce dernier incident aux autorités qui mènent l'enquête et à la presse.

J'attends une réponse catégorique par avion.

[LES DEPOSITIONS A VENIR]¹

(27 juillet 1940)

Cher Ami,

Je crois qu'Anita Brenner présente la situation et la place qu'elle y occupe comme plus facile qu'en réalité et je vous écris une lettre particulière sur cette question avec une copie supplémentaire que vous pouvez transmettre directement à M^{mc} Brenner.

Concernant les autres dépositions, je vais annoncer au juge, dans mon propre document, que je les attends.

Une déposition sous serment de Madame Suzanne LaFollette en tant que secrétaire de la commission Dewey aurait une grande valeur. Les questions auxquelles il faudrait répondre seraient les suivantes :

a) Quelles ont été les conclusions de la commission Dewey, brièvement ?

b) Les membres de la commission étaient-ils réellement des trotskystes et des amis personnels (comme l'affirment Lombardo Toledano et autres) ?

c) Finalement, les faits et révélations confirment-ils les conclusions de la commission Dewey, ou non ?

P.S. : Reçu à l'instant votre lettre avec déposition de Zack, qui est excellente et aura une grande valeur.

1. Lettre à A. Goldman (8332), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

[LE MALHEUR DE FRANKEL]¹

(29 juillet 1940)

Cher Al^{1 2},

Merci pour votre lettre du 4 juillet contenant la lettre du camarade Frank [Glass]³. Mon retard à y répondre est dû à l'enquête judiciaire qui a pris tout temps.

Ce que vous écrivez au sujet de Jan [Frankel]⁴ confirme mes appréhensions qu'il puisse être complètement perdu pour le mouvement. Son malheur est de n'avoir jamais appartenu au mouvement des masses. Il n'a jamais appris les organisations ouvrières de l'intérieur. Il partage ce malheur avec bien d'autres, mais sous une forme plus aiguë. Ses raisonnements sur la méthode d'organisation des ouvriers, etc. sont de la spéculation pure et sans aucune base ni contenu.

Pendant les derniers mois nous avons reçu la visite de nos

1. Lettre à A. H. Buchman (10953), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Alexander H. *Buchman* (né en 1911) était photographe et avait travaillé en Chine où il avait rencontré le trotskyste Glass et sa compagne, puis la section chinoise. Venu montrer des films à Trotsky, il était resté quelque temps comme garde du corps et surtout pour revoir toute l'installation électrique. Il avait transmis à Trotsky une lettre de Glass et le compte rendu d'une conversation avec Jan Frankel.

3. C. Frank *Glass* (né en 1901) était arrivé en Afrique du Sud à huit ans, avait milité au C.P.S.A. puis à l'Opposition de gauche. Il était devenu ensuite journaliste en Chine où il avait depuis 1932 joué un rôle essentiel dans le maintien d'une activité des trotskystes chinois.

4. Jan *Frankel* (né en 1906) avait été secrétaire de Trotsky en Turquie de 1930 à 1933, quelques mois en Norvège et quelques mois au Mexique. Il était parti aux E.U. après son mariage avec la romancière Eleanor Clark et y militait sous le nom de John Glenner. Trotsky avait beaucoup attendu de lui. Il venait de quitter le S.W.P. après avoir rejoint l'opposition sur la base d'une grande hostilité au « régime » du parti sous Cannon, puis d'une volonté de tout « réviser ». Il avait exposé tout cela à Buchman qu'il connaissait, et Buchman l'avait écrit à Trotsky.

ŒUVRES, MAI-AOÛT 1940

amis de Minneapolis³. Quelle différence! Ces gens sont actifs, optimistes, sûrs d'eux et profondément révolutionnaires.

De l'autre côté, nous avons aussi reçu la visite d'un groupe de sept minoritaires. Ils ont toutes les caractéristiques des mencheviks russes au début de l'histoire du parti. Trois d'entre eux, qui nous avaient au premier coup d'œil paru les plus stables, les plus fermes, les plus sérieux, sont en train d'abandonner le soi-disant Workers Party.

5. Parmi les visiteurs récents, beaucoup étaient en effet de Minneapolis, depuis Dobbs et sa femme Marvel Scholl, jusqu'à Jake Cooper, la fille de Rainbolt, Harry DeBoer et James Bartlett.

**[UNE AFFAIRE
BIEN SUSPECTE]¹**
(29 juillet 1940)

Chère Lillian^{1 2 3},

Nous avons reçu votre lettre et les livres. Je n'ai aucune confiance dans toute cette histoire et je ne répondrai pas à cette lettre parce que toute cette affaire me paraît être une provocation dans laquelle votre demi-ami ne sert que d'instrument inconscient².

Quelle est maintenant la situation du parti en Californie? Nous serions heureux d'obtenir de vous quelques données concrètes.

1. Lettre à L. Curtiss (7641), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Lillian Curtiss (1911-1985), avait été secrétaire de Trotsky au Mexique.

3. Lillian Curtiss avait écrit à Trotsky qu'elle venait de retrouver un ancien fonctionnaire soviétique, George Wishnak, du Torgsin, qui avait rompu en 1938 et avait fait une déclaration publique contre le pacte. Il avait trouvé un emploi à l'LL.G.W.U. où il avait une attitude amicale avec les gens du S.W.P. Il avait assuré à Lillian qu'il connaissait Trotsky, puis qu'il avait reçu du matériel pour Trotsky qui ne pouvait être remis qu'à lui. Nous ne savons rien de plus, sinon que le matériel fut effectivement transmis, sans que Trotsky soit en contact avec Wishnak.

QUESTIONS

A M. DAVID SERRANO¹

(fin juillet 1940)

1. Savez-vous le russe?
2. Où avez-vous appris cette langue ?
3. Etes-vous allé en Russie ? Combien de temps ?
4. Qu'y avez-vous fait exactement ?
5. Y avez-vous eu des liaisons avec le G.P.U. ?
6. Pouvez-vous nous informer de ce qui s'est passé à Moscou avec le Mexicain Evelio Badillo^{1 2}?
7. Quand et d'où vous êtes-vous rendu en Espagne ?
8. Qui vous a recommandé et procuré le visa ?
9. Quel grade militaire portiez-vous ?
10. Dans quel régiment serviez-vous, ou dans lesquels, s'il y en a plusieurs ?
11. Avez-vous connu en Espagne l'activité du G.P.U. ?
12. Avez-vous eu un lien en Espagne avec le G.P.U. ?
13. Avez-vous connu en Espagne Siqueiros, Pujol et Nestor Sánchez Hernández ?
14. Avez-vous connu en Espagne Lister, Carlos Contreras et « El Campesino »³ ?

1. Note au magistrat instructeur (T 4880-1 et 4888-1) traduite du castillan avec la permission de la Houghton Library.

2. Evelio *Badillo* était à la fin des années vingt un des dirigeants du P.C.M. et à ce titre avait présidé à l'exclusion de Manuel Rodriguez, animateur du premier noyau de l'Opposition de gauche. Il avait été plus tard déporté aux *Islas Marias*, d'où il fut libéré en 1934. Il avait disparu au cours d'un long séjour en U.R.S.S. et le bruit revenait avec insistance qu'il avait été liquidé, sans qu'on sût quand et comment il avait manifesté une opposition. Les témoignages recueillis sur ce point au Mexique sont contradictoires. Selon O. Fernández, *Badillo* aurait été autorisé à revenir au Mexique et y aurait disparu peu après son arrivée.

3. Enrique *Lister* (né en 1907), membre du P.C. à Cuba en 27, avait suivi à Moscou les cours de l'école militaire Frounzé. Pendant la guerre civile, il commanda le 5^e Régiment : politiquement sûr, encadré par des « conseillers » soviétiques, il fut l'un des chefs militaires « fabriqués » par la propagande du P.C. Valentin Gonzalez, dit *£7 Campesino* (1909-1982), ancien sergent de la

15. Quand et par quel itinéraire êtes-vous rentré d'Espagne au Mexique? Dans le premier ou le deuxième groupe, ou après ?

16. Depuis combien d'années appartenez-vous à l'internationale communiste? et au P.C. du Mexique?

17. Depuis combien de temps êtes-vous membre du comité central du parti communiste ?

18. Quand avez-vous été élu membre de la commission politique du parti communiste ?

19. Avez-vous rapporté d'Espagne quelques recommandations qui vous ont servi pour votre désignation à la direction du parti? De qui, précisément?

20. Avez-vous été élu membre du comité central au congrès du parti ou bien coopté ?

21. Quels sont vos moyens de subsistance?

22. Si vous êtes un fonctionnaire payé par le parti, quelle est votre rémunération ?

23. Le parti vit-il exclusivement des cotisations de ses membres ou reçoit-il également une aide économique des partis étrangers plus forts ? Lesquels exactement ?

24. Dans vos déclarations antérieures, vous avez dénoncé non seulement Siqueiros, Pujol et les frères Arenal comme participants probables à l'attaque, mais aussi Laborde, Campa, Guerra et Lobato* 4 ? Quels étaient les motifs de cette seconde partie de votre dénonciation ?

25. Vous avez affirmé que les éléments énumérés dans la question précédente étaient liés au trotskysme. Sous quelle forme s'est manifesté ce lien ?

26. Comment expliquez-vous le fait que ces mêmes personnes aient mené diverses campagnes contre le trotskysme?

27. En votre qualité d'ancien militaire, pouvez-vous faire une évaluation approximative de ce qu'a coûté l'attentat, en

Légion étrangère, pur produit aussi de la propagande et de l'encadrement du P.C. avait également une image de grande cruauté. Tous deux se trouvaient en U.R.S.S. Pourtant Carlos Contreras était d'une autre trempe; de son véritable nom Vittorio *Vidait* (1900-1983), il avait, sous le couvert du « Secours rouge » opéré aux Etats-Unis, puis au Mexique et avait été le commissaire politique du 5^e Régiment. Il était probablement l'un des principaux responsables du G.P.U. présents au Mexique depuis 1939 avec sa compagne Tina *Modotti* (1896-1942). Trotsky avait identifié « Carlos Contreras » et « commandant Carlos », mais pas encore l'Italien Vidali derrière ces deux pseudonymes.

4. Les quatre dirigeants du P.C. en question avaient été exclus précédemment, Manuel Lobato et Vicente Guerra avant même la réunion du Congrès, comme membres d'une « troika » prétendument fractionnelle.

comptant les mitrailleuses, les pistolets, les bombes, le salaire des participants, etc. ?

28. Si vous croyez qu'Alfaro Siqueiros a organisé l'attentat de façon indépendante, d'où a-t-il obtenu la somme importante qui était nécessaire pour cette attaque ?

29. Vous avez caractérisé Siqueiros comme un fou. Considérez-vous tous ceux qui ont participé [à cette attaque] comme des fous ? Si non, comment expliquez-vous le fait qu'ils ont accepté la direction de Siqueiros ?

Brefs commentaires sur les questions à David Serrano

Aux questions 1, 2 et 3. Selon les informations que je possède, Serrano a passé six ans en Russie.

A la question 6, David Serrano sait comment Evelio Badillo a disparu dans les caves du G.P.U.

Aux questions 7 et 8, David Serrano n'a pu aller de Russie en Espagne sans la recommandation et sans la direction du G.P.U. qui contrôlait toutes les entrées et sorties du pays.

Aux questions 9,10,11 et 12. David Serrano a certainement servi dans une des brigades internationales ou dans le fameux Cinquième Régiment. Toutes ces unités constituaient la force de choc du G.P.U. en Espagne et ont mené dans le camp républicain leur propre guerre civile en exterminant tous les adversaires de Staline (anarchistes, socialistes, poumistes, trotskystes).

A la question 14. Lister, Carlos Contreras et El Campesino formaient l'état-major du Cinquième Régiment et ont acquis une réputation mondiale comme bourreaux au service du G.P.U. Carlos Contreras vit aujourd'hui au Mexique et, à mon avis, il a été l'un des principaux organisateurs de l'attentat du 24 mai.

A la question 15. Les plus importants des participants à l'attentat sont arrivés à la tête du premier groupe des anciens combattants d'Espagne. Cela indique qu'ils ont joui d'une protection exceptionnelle.

Aux questions 16,17,18,19 et 20. Il semble que Serrano ne fut introduit pour la première fois dans le comité central qu'à la fin de l'année passée et au bureau politique en mars de cette année. Son ascension coïncide avec la période de préparation intensive de l'attaque. Il a certainement rapporté d'Espagne des recommandations spéciales du G. P. U.

[NOUVELLES DE LA MAISON]¹

(1^{er} août 1940)

Cher Ami^{1 2},

Je vous écris en anglais parce que je n'ai pas à ma disposition en ce moment de collaborateur écrivant l'espagnol, et que je ne veux pas reporter ma réponse à votre lettre.

J'ai eu votre lettre du 25 juillet de Santiago, Chili. Vous pouvez être sûr que j'apprécie hautement toute lettre de vous. Les hommes indépendants et les amis désintéressés ne sont vraiment pas très nombreux dans ces temps de dislocation sociale et morale de la société bourgeoise.

Van n'est plus avec nous depuis longtemps maintenant; il avait besoin d'un peu d'air frais et de contact avec le mouvement³. Il vit maintenant aux Etats-Unis avec une femme « yankee ». Bien entendu nous sommes en correspondance avec lui. Le jour de l'attentat, il nous a télégraphié pour nous proposer ses services, mais ç'aurait été trop cruel de le condamner de nouveau à notre vie en prison. Il était avec nous depuis 1930⁴ — en France⁵, en Norvège, et puis ici au Mexique.

Grâce à nos amis Nord-Américains, notre maison a été transformée, depuis l'attaque, en une vraie forteresse de fer et de béton. Mais mon travail sur mes livres a été interrompu pour plus de deux mois, parce que tout mon temps a été consacré à l'enquête judiciaire.

1. Lettre à E. Espinoza (7709), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Enrique *Espinoza* était le pseudonyme de l'écrivain argentin Samuel Gloutsberg (né en 1898), qui avait émigré au Chili et y animait la revue *Babel*. Il était venu au Mexique et avait plusieurs fois rencontré Trotsky.

3. Jean van Heijenoort (1912-1986) avait été collaborateur de Trotsky pendant sept années. C'était lui qui avait, jusqu'à son départ de Coyoacán, maintenu le contact épistolaire avec Espinoza.

4. Trotsky commet une erreur : c'était en 1932 et non en 1930 que van Heijenoort l'avait rejoint.

5. C'était en Turquie que van Heijenoort avait commencé son travail auprès de Trotsky.

[ENCORE ET TOUJOURS LES DÉPOSITIONS]¹

(1^{er} août 1940)

Cher Ami,

Merci beaucoup pour la lettre de Gitlow accompagnée de votre déposition sous serment.

La lettre de Gitlow est très utile et me donne l'occasion de citer son livre^{1 2} non comme un ouvrage littéraire, mais comme un témoignage.

J'attends maintenant avec le plus grand intérêt le témoignage de K[rivitsky].

L'attitude de Barmine est incompréhensible. Il a passé vingt ans environ dans les services militaire et diplomatique et « il ne sait rien sur le G.P.U. ». Il semble qu'il n'ait jamais entendu dire comment les agents étrangers du Kremlin achètent journaux et hommes politiques. Je crois que Barmine, comme Mademoiselle Anita Brenner, ne veut simplement rien avoir de commun avec « de pareilles histoires ».

Depuis deux mois et demi maintenant, tout mon temps a été absorbé par l'enquête.

1. Lettre à A. Goldman (8334), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le titre de souvenirs de Benjamin Gitlow est *I Confess. The Truth about American Communism*.

LE DERNIER DISCOURS DE MOLOTOV¹ (2 août 1940)

Le dernier discours de Molotov^{1 2} confirme que le Kremlin continue à être un satellite de Berlin et de Rome³. Les dirigeants communistes de divers pays avaient calmé leurs partis avec des promesses que, demain, sinon aujourd'hui, Moscou allait se tourner vers « les démocraties »⁴. Le discours de Molotov dément ces promesses. Cinq années de fronts populaires « antifascistes » sont définitivement démasquées comme du charlatanisme. La politique extérieure du Kremlin est déterminée par une politique de pouvoir, pas par des principes politiques.

Molotov, c'est vrai, a essayé de dissimuler la politique actuelle du Kremlin sous une phraséologie anti-impérialiste. Mais sa fausseté saute aux yeux. Molotov a démasqué la volonté de l'Angleterre de conserver ses colonies. Mais il a gardé le silence sur le fait que l'Allemagne et l'Italie veulent s'en emparer. Il a parlé de l'impérialisme du Japon et des Etats-Unis,

1. Article (T 4923) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Viatcheslav M. Skriabine, dit *Molotov* (1890-1986), chef du gouvernement, avait pris les affaires étrangères au mois de mai. Les observateurs occidentaux l'associaient à la « politique pro-allemande » de Staline auquel il était totalement dévoué.

3. Molotov avait prononcé un discours important à la session du Soviet suprême de l'U.R.S.S. le 1^{er} août. Il avait réaffirmé la volonté de l'U.R.S.S. de mener une politique de neutralité et de paix, tout en soulignant la signification acquise par le « pacte » et démenti les rumeurs selon lesquelles son gouvernement s'était inquiété du développement excessif de la puissance allemande au cours des derniers mois. Il avait enfin vivement critiqué la Grande-Bretagne et plus encore les Etats-Unis pour leurs prises de position à la suite de l'annexion à l'U.R.S.S. des Pays Baltes.

4. Les observateurs avaient scruté dans le détail un discours antérieur de Molotov du 29 mars 1940 : Dans *Socialist Appeal* du 6 avril, Félix Morrow avait relevé un certain « adoucissement » du ton de l'U.R.S.S. à l'égard des Occidentaux.

mais il n'a pas trouvé un mot de condamnation pour le brigandage de Hitler et la politique de chacal de Mussolini. Plus encore, il a souligné pour la première fois que le pacte germano-soviétique assurait les mains libres à Hitler. Ce « combat », unilatéral et totalement fictif, contre l'impérialisme révèle seulement que la politique de Moscou n'est pas indépendante mais sert les intérêts d'un impérialisme contre l'autre.

Une augmentation de la population de 23 millions⁵ ne résout pas le problème de la sécurité de l'U.R.S.S. La victoire de Hitler-Mussolini sur la Grande-Bretagne mettrait tout de suite à l'ordre du jour pour l'impérialisme allemand la marche vers l'Est. Il deviendrait tout de suite clair qu'en suivant la ligne de moindre résistance, l'oligarchie du Kremlin n'a fait qu'accumuler les difficultés et les dangers.

S. La question à l'ordre du jour du Soviet suprême était celle des annexions territoriales récentes. C'est à cette occasion que Molotov avait fait une revue de la situation internationale.

[UNE CURIEUSE FAÇON D'INFORMER]¹

(2 août 1940)

Aujourd'hui 2 août, dans la 2^e section et à la 5^e colonne
sous

le titre sensationnel « Trotsky et Diego accusés », *El National* donne une information sur une nouvelle déposition du détenu David Alfaro Siqueiros selon laquelle je lui ai donné de l'argent pour un journal. Toute personne sérieuse comprend que cette déposition n'est qu'une invention malveillante. Néanmoins *El National* lui donne une énorme publicité : « Trotsky accusé ». Il me semble que le droit d'accuser devrait revenir aux institutions d'Etat du Mexique. Mais, selon la conception de la rédaction d'*El National*, j'ai été transformé en accusé par l'un des criminels qui ont organisé l'attentat contre moi. La rédaction d'*El National* se permet — et ce n'est pas la première fois — une interprétation déloyale des événements survenus avec l'attentat du 24 mai.

Dans l'intérêt de ma propre défense contre les accusations déloyales, je me vois obligé d'adresser à l'opinion publique une lettre que j'adresse aux autorités suprêmes au sujet d'une information antérieure, très tendancieuse, parue dans *El National*. Ma lettre reprend une nouvelle actualité au vu des efforts combinés de David Serrano et de son défenseur Pavôn Flores, tous deux membres du comité central du parti communiste. Je préviens ces messieurs comme leurs protecteurs qu'ils vont se

1. Lettre à la presse mexicaine (T 4922-1), traduite du castillan.

[UN NOUVEAU MENSONGE DES STALINIENS]¹ (2 août 1940)

Cher Ami Charles^{1 2},

Il semble que les staliniens soient en train de faire un nouvel effort désespéré pour faire de David Siqueiros mon agent.

David Serrano, membre du bureau politique et l'un des détenus dans l'affaire de l'attentat, a fait une déposition selon laquelle Diego Rivera et moi aurions donné de l'argent à David Siqueiros pour son journal.

Cette nouvelle machination provient sûrement du G.P.U. par l'intermédiaire de l'avocat de David Serrano, un certain Pavôn Flores, misérable individu capable de n'importe quelle vilenie. Ils vont à nouveau dire que ma rupture avec Diego Rivera était fictive.

Du fait que vous avez joué un rôle très important pendant la période précédant immédiatement et suivant la rupture, il serait bon que vous nous envoyiez une déposition sous serment là-dessus. Il n'est pas nécessaire d'exposer abondamment les divers incidents : une ou deux pages suffiront. Du fait que les agents du G.P.U. répètent que je suis intervenu dans la campagne électorale, il ne faut pas oublier que l'un des points les plus importants dans mon désaccord avec Diego Rivera était son aventureuse intervention dans la campagne présidentielle³.

1. Lettre à C. Curtiss (7639), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Sam Kurz, devenu Charles Curtiss (né en 1908), fils d'émigrés polonais, avait fait ses classes politiques comme enfant de la rue et travailleur errant, mais, après avoir rejoint la C.L.A. en 1928 il apprit la linotypie. Il avait séjourné au Mexique en 1935 et y était revenu en 38-39 comme représentant du Bureau latino-américain de la IV^e Internationale et avait joué les intermédiaires entre Trotsky et Diego Rivera.

3. Dans les premiers temps, Rivera voulait faire campagne pour le général Múgica, la gauche du P.R.M.

LÉON TROTSKY

Je serais heureux de recevoir votre déposition sous serment aussi vite que possible.

Donnez-moi aussi des informations sur la situation en général et dans le parti.

[DES NOUVELLES S.V.P.¹]

(2 août 1940)

Cher Ami,

Je vous envoie une copie de ma lettre à Curtiss.

Je suppose qu'il vous serait difficile de m'envoyer une attestation. Une simple lettre suffira.

Nous avons reçu, après l'attaque, votre dépêche avec l'amicale proposition de revenir ici, mais ce serait vraiment trop cruel de vous forcer à revenir à nouveau dans cette prison . Maintenant, après la reconstruction, c'est devenu une véritable prison — pas moderne, il est vrai, mais bien plutôt comme celles de l'époque médiévale.

Natalia et moi apprécierions un mot de vous sur votre vie actuelle.¹²

1. Lettre à J. van Heijenoort (10706), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Van, comme l'autre secrétaire « permanent » de Trotsky, Jan Frankel, avaient proposé de revenir dès la nouvelle de l'attentat. Trotsky avait décliné ces propositions : la phrase ci-dessus donne une idée du sentiment qu'il éprouvait dans sa maison « fortifiée ».

[L’AFFAIRE GUÉRIN¹]

(3 août 1940)

Cher Ami^{1 2},

Il est très difficile de se faire une opinion ici sur l’affaire Daniel G[uérin]³. A New York, vous avez bien plus de sources d’information.

Pourriez-vous avoir à ce sujet une consultation avec Marceau Pivert⁴?

Sur le groupe irlandais, je voudrais proposer de les admettre pour six mois en tant que groupe sympathisant afin de donner aux autres sections l’occasion de connaître ce groupe et de le reconnaître comme section de plein droit⁵.

1. Lettre à Sam Gordon (8351), traduite de l’anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Sam Gordon, secrétaire administratif du S.I. avait consulté Trotsky à propos de ce qu’on commençait à appeler « l’affaire Guérin ».

3. Daniel Guérin (né en 1904), l’un des animateurs de la Gauche révolutionnaire de la S.F.I.O., puis de la minorité du P.S.O.P. proche des trotskystes, avait été envoyé en Norvège par le P.S.O.P. pour y organiser le Front ouvrier international (F.O.I.) pour préparer la résistance à la guerre. Le bruit courait à New York que le gouvernement norvégien l’avait livré aux nazis. La nouvelle était exacte. Guérin fut remis en liberté, n’ayant, semble-t-il, pas été identifié comme militant.

4. Marceau Pivert (1945-1958), qui avait été le dirigeant de la Gauche révolutionnaire puis du P.S.O.P., se trouvait à New York où il avait été invité par l’organisation de Lovestone.

5. Le groupe irlandais avait été formé, à partir de Nora Connolly, par des militants de la Workers International League, en marge de la section officielle, dont Jock Haston et Gerry Healy.

[LA MACHINE A CALOMNIER]¹

(3 août 1940)

Messieurs,

Je vais bien entendu vous envoyer avec un grand plaisir toute réaction intéressante à mon article.

Une chose est sûre d'avance : les milieux staliniens de New York vont mobiliser leurs amis aux Etats pour vous bombarder de lettres, télégrammes, coups de téléphone, protestant contre mon article. Cette machine fonctionne automatiquement, infiniment mieux que l'appareil industriel ou militaire de Staline.

Une autre chose dont vous pouvez être certains est que, si ces messieurs tentent de réfuter mes assertions, ils vont se trouver en train de mordre dans le roc. C'est pourquoi je suis certain qu'ils vont se borner à des malédictions et à des insultes.

1. Lettre à *Liberty* (8887), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

[REMERCIEMENTS A DES DONATEURS]¹

(3 août 1940)

Cher Monsieur,

Mes vieux amis, durant leur visite ici et plus tard dans leurs lettres, m'ont fait part de votre indéfectible amitié. Ce fait est cent fois plus précieux maintenant, alors que la vague chauvine créée par la guerre contamine même d'honnêtes amis libéraux et les éloignent de nous — qui sommes d'incorrigibles révolutionnaires.

Grâce aux efforts des amis Nord-Américains, notre pacifique maison de banlieue se transforme maintenant, semaine par semaine, en forteresse — et en même temps en prison. Non pas à la manière moderne, il est vrai, mais plutôt comme une prison médiévale. Mes jeunes amis, qui ont la tâche difficile et dangereuse d'être des gardes du corps, espèrent que, grâce à la reconstruction en cours, les assaillants ne pourront s'échapper une seconde fois aussi facilement que lors de la première attaque.

Ma femme Natalia et moi-même, vous envoyons nos meilleures salutations, et espérons — au cas où vos occupations permettraient ou nécessiteraient que vous veniez au Mexique — avoir le plaisir de vous rencontrer et de vous montrer notre « forteresse ».

Avec nos remerciements et salutations cordiales.

Sincèrement vôtre.



Cher Monsieur,

La seule chose que je connaisse à votre sujet, par mes amis Jim Cannon et Farrell Dobbs, est que vous êtes un ami très sûr

1. *Fourth International*, octobre 1940.

ŒUVRES, MAI-AOÛT 1940

et généreux. Il n'y a pas tellement d'amis de ce genre en ces temps de furie guerrière, de tendances nationalistes et d'anti-communisme.

Nous vivons ici, ma famille et mes jeunes amis, sous la menace permanente d'un nouvel assaut « Blitzkrieg » de la part des staliniens et, comme dans le cas de l'Angleterre, l'aide matérielle vient des Etats-Unis.

Durant ces deux derniers mois, la maison a subi des transformations qui en ont fait une sorte de « forteresse » ; dans quelques semaines, nous serons tout à fait protégés contre de nouveaux assauts « Blitzkrieg ».

Soyez assuré de mes remerciements les plus amicaux et de mes meilleurs vœux.

Sincèrement vôtre.

[LES ASSASSINS SE FERONT PASSER POUR « TROTSKYSTES »]¹

(6 août 1940)

L'objet de mon invitation à la presse est d'attirer son attention sur le nouveau mythe que le G.P.U. est en train de concocter au Mexique. Il va apparaître que le G.P.U. cherche à convaincre l'humanité que David Alfaro Siqueiros est mon agent^{1 2}. Et que c'est à mon initiative qu'il a organisé l'attentat. Ce qui me préoccupe le plus, c'est sa tentative de ressusciter la théorie de l'auto-attaque, une entreprise bien difficile depuis qu'on a trouvé le corps de Robert Sheldon Harte et depuis les aveux des gens arrêtés.

Mais le G.P.U. tient dans ses mains Siqueiros, et, par l'avocat Pavdn Flores agissant comme intermédiaire, ils tiennent

David Serrano. Serrano a séjourné six ans à Moscou, d'où il a été envoyé en Espagne et personne ne quitte la Russie sans l'autorisation du G.P.U. Serrano a participé [à la guerre] en Espagne comme agent du G.P.U. et c'est en temps qu'agent important de ce dernier qu'il est venu au Mexique. C'est la raison pour laquelle il est entré au bureau politique du comité central du parti communiste. Mateo Martinez est un instituteur rural qu'on a arrêté au début juin, après qu'il ait dit que Serrano était tout à fait capable de mener à bien de sanglantes entreprises comme l'attaque de ma maison [...]

On nous dit qu'il est sûr que c'est sous l'influence de

1. Texte de la conférence de presse de Trotsky tenue le 6 août 1940 et reconstituée partiellement à partir des comptes rendus des journaux mexicains, *El Universal* et *Novedades*, en particulier.

2. Dès le 2 août, *El Nacional*, citant les déclarations de David Serrano devant le Juge, indiquait qu'il avait notamment dit « qu'il savait depuis pas mal de temps que Léon Trotsky et Diego Rivera avaient donné diverses sommes d'argent à Alfaro Siqueiros pour un journal de combat appelé *Documental* qu'élaboraient les anciens combattants d'Espagne ».

le parti stalinien était impliqué dans cet attentat et que Serrano assure que toute la manœuvre a été organisée par Siqueiros [...]

David Serrano, dans une déclaration faite le premier jour du mois devant le juge d'instruction Carrânca Trujillo, a affirmé que David Alfaro Siqueiros n'était pas membre du parti communiste du Mexique et que, par-dessus le marché, il avait une absolue certitude qu'il avait reçu de moi de l'argent pour faire un journal intitulé *Documentai*. C'était là une déclaration inattendue et il est possible qu'elle ait paru étrange à ceux qui l'ont entendue ou lue dans les quotidiens de la capitale. Pour moi, elle n'a rien d'étrange car je connais les procédés du G.P.U.

Il est très important pour ces messieurs de rejeter toute la responsabilité sur Siqueiros et de dire que toute l'affaire fut organisée par lui. Ces messieurs mentent et oublient les mensonges qu'ils avaient proférés. J'ai étudié avec attention et pendant pas mal de temps les numéros d'*El Popular*, *La Voz de México* et *Futuro*. Les documents parus dans *Futuro* prouvent que des complices de l'attentat étaient des collaborateurs de la revue. Tous m'ont attaqué par la plume et le crayon avant de m'attaquer à coups de grenades. [...]

L'affaire est entrée dans une nouvelle phase. La Russie ne peut accepter son triple échec. Je ne suis pas mort et celui qui est mort, c'est mon secrétaire Bob Sheldon Harte, sans aucune raison pour le crime du G.P.U. et sans aucun bénéfice ; tout le monde sait que l'attentat ourdi par le G.P.U. a été un échec éclatant.

Comme on le voit, il n'y a là que des inconvénients et aucun avantage. Or ils ne peuvent pas perdre, ils ne peuvent pas considérer que l'affaire est terminée et comme ils disposent de moyens illimités, ils essaient à tout prix de gagner. Pour gagner aujourd'hui, la chose est facile. Il s'agit aujourd'hui de faire apparaître comme une simulation l'attentat réalisé par des éléments du G.P.U. La première phase de ce coup, pour éviter de se ridiculiser devant le monde entier, a consisté à dire qu'il s'agissait d'une simulation. La police a suivi cette piste et en a été détournée plus tard avec l'arrestation de Julia Barradas de Serrano et Ana Maria Lépez de Chàvez³, Nestor Sánchez

3. Les deux femmes avaient été chargées depuis le mois de janvier 1940 de la surveillance de la maison de Trotsky qu'elles avaient notamment assurée en invitant chez elles les policiers chargés de la garde. Elles avaient deux noms de leurs « contacts » : Antonio Pujol et un dénommé « Pedro » identifié comme Juan Zuniga Camacho. Julia Barradas (née en 1912) était l'épouse légitime du

Hemández et David Serrano Andoneguf en personne, membre éminent du parti communiste du Mexique. Se voyant perdu et désarmé, le G.P.U. va se retourner contre moi.

David Serrano dit que j'ai donné de l'argent à Alfaro Siqueiros pour un quotidien et sans doute pour un attentat. Je vais mieux m'expliquer.

On a fait savoir à tout le Mexique que David Alfaro Siqueiros n'était pas membre du P.C. ; pourtant, à son retour d'Espagne, il a été reçu avec beaucoup d'égards et d'amitiés par le licencié Lombardo Toledano, le licencié Alejandro Carillo, par le parti communiste et les personnalités les plus connues qui se réclament des idées de ce dernier. Ensuite il a pris la parole dans des réunions publiques, mais en qualité de chef et en manifestant par son comportement qu'il en était bien un. C'est lui qui a fait lapider les journaux capitalistes*⁴ et il a toujours continué ensuite à se comporter comme un chef. C'est ce qui m'a conduit à penser qu'il était un des membres les plus importants du G.P.U. parce que, sinon, alors qu'il est membre du P.C.M., on ne dirait pas le contraire.

C'est précisément pour éviter au P.C. toute responsabilité que les membres du G.P.U. n'apparaissent pas sur la liste de ses organisations et même, si on le veut, que, dans certaines circonstances, ils attaquent ses directives.

On dit que j'ai donné de l'argent à Alfaro Siqueiros pour démontrer que, du fait qu'il n'est pas membre du parti communiste du Mexique, il est capable de recevoir de l'argent de moi précisément pour attaquer ce parti qui m'est hostile. Vous

dirigeant du P.C.M. David Serrano et la mère d'une petite-fille prénommée Sovietina, qu'elle avait confiée à la compagne d'un autre dirigeant du P.C. Andrés Garcia Salgado, Isabel Chavarria Hernández. Selon la police, Julia avait été fort mécontente de découvrir que son époux légitime s'était également marié légalement en Espagne le 17 mai 1938 avec Agueda Serna Morales qu'il avait rebaptisée « Libertad ». Ce mécontentement tout personnel l'aurait rendue suffisamment bavarde pour qu'elle ait donné les indications qui avaient permis de remonter très rapidement jusqu'à Alfaro Siqueiros dont elle assurait qu'il lui avait dit que tout était financé par le P.C.M. — car elle était fort bien payée pour ses services.

4. Trotsky fait allusion ici à des incidents qui s'étaient produits à Mexico peu après le retour des anciens d'Espagne. Le 4 avril 1939, au Club franquiste, des éléments de droite avaient très bruyamment arrosé la victoire des nationalistes dans la guerre d'Espagne en provoquant des incidents avec les passants. Le lendemain, en fin d'après-midi, 200 personnes environ, surtout des membres des J.C., s'étaient rassemblées sur l'Avenida Bucareli, en plein centre, et avaient commencé à lapider les imprimeries et locaux des journaux *Novedades*, *Excelsior*, *El Universal*, au cri de « A bas le fascisme 1 ». Siqueiros avait pris la parole dans un meeting public improvisé.

comprenez donc le pourquoi de l'accusation lancée contre moi

par David Serrano Andoneguf et qui, depuis, comme pour une récitation, a été reprise par tous ceux qui sont inculpés dans l'affaire de l'attentat dont j'ai été victime.

Depuis le jour de l'attentat, j'ai eu la certitude que c'était David Alfaro Siqueiros qui en était l'auteur. La preuve, c'est que, dans la conversation que j'ai eue avec le colonel Leandro Sánchez Salazar le jour même de l'attentat, je lui ai dit : « Vous pouvez parler avec Alfaro Siqueiros, car il pourrait vous dire qui a fait cet attentat. » Je savais déjà que c'était lui qui avait essayé de m'assassiner et c'est pour cela que je l'ai dit à la police et pas parce que je lui aurais donné de l'argent. J'en donnerais à n'importe qui, pas à lui.

David Serrano Andonegui est un des membres les plus éminents du bureau politique communiste. Et David Alfaro Siqueiros aussi. Il doit donc y avoir entre eux deux une entente parfaite et Serrano doit absolument dire qu'Alfaro n'est pas membre du P.C. précisément pour ne pas compromettre ce dernier. Dans tous les pays du monde il y a des aventuriers qui sont embauchés par le G.P.U. et c'est le cas de David Alfaro Siqueiros au Mexique. Pour Alfaro Siqueiros, peu doit lui importer que son ami et compagnon d'idées Serrano l'accuse d'être un traître quand ils savent tous les deux que ce n'est pas vrai et qu'ils obéissent aux ordres des cinq ou six individus qui dirigent le bureau politique.

M. Trotsky dit qu'il s'agit maintenant de faire apparaître David Alfaro Siqueiros comme un individu « à moitié fou et provocateur » : C'est bien tard puisque tous les groupes staliniens du Mexique l'ont fêté. Quelques journaux lui ont consacré des articles de panégyrique. Comment est-il possible que Lombardo Toledano, Victor Manuel Villaseñor et Alejandro Carrillo ne se sont pas rendus compte que Siqueiros était un « demi-fou » et « un agent provocateur » et même un « trotskyste » ?

Au cours de la célébration, en décembre dernier, au théâtre Hidalgo, du 60^e anniversaire de la naissance de Staline, apparurent à la présidence du meeting... le « demi-fou et provocateur » David Alfaro Siqueiros, Rafael Carrillo, Valentin Campa,

5. Rafael Carrillo (né en 1903), ouvrier cordonnier, avait été secrétaire général du P.C.M. à 20 ans et avait cédé la place à Laborde en 29. Il avait vécu à Cuba de 33 à 36, puis était revenu et était entré au secrétariat. Valentin Salazar Campa (né en 1904) avait été membre du P.C. en 1927 avant de diriger

« demi-fou » et « agent provocateur » Siqueiros, « exclu depuis longtemps » était assis au présidium de ce meeting à côté de Ford, candidat à la vice-présidence des Etats-Unis pour le parti stalinien, et d'autres lumières du Comintern. David Alfaro Siqueiros, sans soupçonner encore son propre « trotskysme », signa d'un cœur décidé le télégramme enthousiaste à Staline duquel il avait reçu quelque temps auparavant l'ordre d'organiser l'attentat dont j'ai été victime.

D'autant plus que, dans un de ses articles, *La Voz de México*, organe officiel du P.C. au Mexique, appelait dans ses colonnes tous les communistes à « défendre le camarade David Alfaro Siqueiros persécuté par des policiers subalternes »^{* 5 6}. Ce journal incitait toutes les organisations à se mobiliser pour protester contre la persécution dont était victime le camarade Siqueiros. *La Voz de México* défendait avec beaucoup de zèle le « demi-fou » et « agent provocateur », pour qu'il ne souffre pas du fait de la police mexicaine.

« Où est Siqueiros », allez-vous demander, MM. les journalistes et moi, Léon Trotsky, je vais vous dire où vous pouvez le rencontrer. Il se trouve certainement sur le bateau *Seversky*, un vapeur qui est actuellement à l'ancre à Manzanillo. Il dispose de plusieurs appartements secrets dans lesquels on peut faire passer des gens d'un bord à l'autre. David Alfaro Siqueiros doit être déjà tranquillement en train de manger dans sa cabine toujours servi par le commissaire du bateau⁷. On a dû lui dire : « Tu ne peux être nulle part au monde, sauf en Russie. Nous allons t'y conduire, mais, avant, il faut que tu rendes un service au G.P.U. Il faut que tu fasses apparaître l'« affaire Trotsky » comme un attentat simulé et pas un attentat aux ordres de

d'importantes grèves de cheminots. Principal collaborateur de Laborde, il avait été exclu un peu avant lui mais dans la même fournée. Margarita *Nelken* de Paul (née en 1898) était en 1933 députée P.S.O.E. de la province de Badajoz et à l'extrême-gauche du P.S.O.E. puisqu'elle avait soutenu la grève des ouvriers agricoles de 1934. Il semble qu'elle avait rejoint le P.C. en secret en 1935. James William Foursche dit *Ford* (1893-1957), Noir d'Alabama, postier puis métallo, d'abord militant syndicaliste, puis animateur de l'*American Negro Labor Congress* (A.N.L.C.), avait adhéré au P.C. en 1926. Il avait été deux fois candidat à la vice-présidence des Etats-Unis.

6. David Alfaro Siqueiros avait été interpellé à la suite des incidents du

5 avril devant les immeubles des grands journaux, le lendemain. Conduit dans un commissariat de police, il avait sorti son revolver et tiré plusieurs coups, ce qui expliquait la rancune des « policiers subalternes ».

7 En réalité, il semble que Siqueiros, qui avait son propre réseau, s'était déjà réfugié dans le district minier du Jaisco, où il devait être arrêté en octobre : il est en effet possible qu'en dépit de sa docilité, il ait préféré assurer lui-même sa sécurité.

Staline. David Alfaro Siqueiros, homme sans scrupules et flexible a accepté et c'est pour cela que Me Pavón Flores, membre notoire du parti communiste du Mexique, a conseillé à ceux qu'il défend dans l'affaire de l'attentat de dire ce qu'ils ont dit.

En ce qui concerne Luis Arenal, il se trouve à Los Angeles en Californie. J'ai en ma possession une lettre, écrite précisément par mon avocat aux Etats-Unis, M. Albert Goldman, dans laquelle il me dit que l'écrivain Anita Brenner l'a appelé au téléphone pour lui demander si Luis Arenal, qu'on recherchait au Mexique, était le peintre. Sur la réponse positive de mon avocat, Anita lui a dit que c'était étrange parce que Luis Arenal était venu chez elle précisément deux semaines après l'attentat. C'est-à-dire que Luis Arenal, après l'attentat, et après avoir, avec son frère Leopoldo, assassiné mon secrétaire Sheldon Harte, est parti pour les Etats-Unis où il avait collaboré en 1933-1934 à des journaux de caractère stalinien. Il avait collaboré à *New Masses* qui devint le *Futuro* des Etats-Unis. Il a beaucoup d'amis dans ce pays et ils veillent sur lui, mais il est surprenant que la police n'ait pas essayé de l'arrêter, je veux dire celle des Etats-Unis.

L'écrivain Anita Brenner essaie de sauver Luis Arenal mais toutes les circonstances indiquent qu'il est l'un des assassins de Bob Sheldon, mon secrétaire.

— *M. Trotsky, croyez-vous à une autre attaque ?*

— Bien sûr; je la crains et je l'attends tranquillement. C'est pour cela que ma maison a été transformée, non en une forteresse, comme vous le dites, mais en maison médiévale. Voyez cette fenêtre qu'on a fermée et barricadée. Il nous faut maintenant vivre à la lumière électrique, et c'est ainsi dans toute la maison. C'est désormais une prison dans laquelle je vais passer les dernières années de ma vie.

— *Croyez-vous que les lettres qui ont été publiées par Novedades et signées par Siqueiros soient authentiques ?*

— C'est peu probable. Je me souviens que mon secrétaire Rudolf Klement, qui avait voyagé avec moi en Turquie et en France, fut assassiné et que son corps décapité a été jeté dans la Seine. Le jour même de sa disparition, j'ai reçu une lettre signée

ensuite j'ai prouvé qu'il s'agissait d'un faux parfait. Souvenez-vous que les faux les plus parfaits qui aient été faits de billets de cent dollars sont ceux qu'ont fabriqués les staliniens qui possèdent de véritables experts⁸. On pouvait donc dire que c'était une falsification parfaite. Je redoute une farce tragique. Je redoute que David Alfaro se présente devant le juge et dise que j'ai été à l'instigation de l'attaque ; dans ce cas, je témoignerai contre lui. Avec ses lettres et ses déclarations d'aujourd'hui, il cherche à égarer l'opinion publique ne serait-ce pour deux ou trois semaines, pendant lesquelles il se produira bien des choses en ces temps d'agitation politique mondiale.

— *Que pensez-vous de la guerre ? Qui va gagner, l'Angleterre ou l'Allemagne ?*

C'est bien plus difficile de répondre à votre question, Monsieur de *Novedades*, que de dire ce qui va arriver entre les staliniens et moi. Je dirai cependant que la guerre est en train de faire apparaître de nouveaux défaitistes, mais qu'ils ne dureront pas longtemps.f...]

— *Croyez-vous que les nazis et les communistes soient alliés en politique ?*

— Le G.P.U. et les nazis ne le sont pas. Ce serait faux de les identifier totalement. Les deux idéologies se redoutent. Elles ont des accords et des bases pour certains objectifs, certaines actions permanentes, mais elles ne pourront jamais être bonnes amies, parce qu'elles se suspectent mutuellement.

Il serait naïf de penser autrement. Toutes deux sont ennemies. Mais je crois vraiment à la possibilité que l'attaque dont j'ai été la victime ait été organisée par les communistes et les nazis, car, déjà en avril, en divers endroits, sont apparues des

8. Trotsky fait ici allusion à une affaire célèbre de faux billets de 100 dollars qui avaient été fabriqués et mis en circulation par le G.P.U. qui avait été dévoilée par les mémoires de Walter Krivitsky, *I was Stalin's Agent*, ch. IV. Les billets avaient été échangés par une banque allemande (Sass et Martini) qui appartenait au G.P.U. et la contrefaçon découverte à la fin de 1929, malgré la qualité exceptionnelle de l'imitation. L'affaire avait été lancée par l'agent connu sous le nom d'Alfred Tilton ou Tilden, puis continuée par N. Dozenberg. Le 4 janvier 1933 finalement, l'enquête avait abouti à la condamnation d'un médecin de New York, probablement également un agent, bien que lié aux lovstonistes, le Dr Gregory Burtan qui fut condamné à quinze ans en mai 1934.

l'ont réclamée les staliniens. Et il faut penser qu'ils sont unis dans leur intention commune de m'exterminer. Pour de tels actes, je crois que les deux sont d'accord.

— *Vous n'avez pas répondu à la question sur la guerre ?*

[...] Le facteur principal sans aucun doute, ce sont les Etats-Unis d'Amérique du Nord. Mais il semble qu'ils ne veulent pas entrer dans la guerre, qu'ils veulent repousser leur intervention. Roosevelt et Wilkie⁹ sont d'accord là-dessus : ne pas entrer dans la guerre, mais appuyer l'Angleterre, ne pas permettre que l'Allemagne l'anéantisse. Dans ce cas, les Etats-Unis seraient les héritiers légitimes du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et d'un peu d'Amérique latine. En Amérique latine, on éliminerait toute possibilité de concurrence allemande. Tous ces avantages, les Etats-Unis les auraient sans intervenir dans la guerre et sans s'affaiblir le moins du monde.

Par ailleurs, la domination totale de l'Allemagne en Europe présente un danger pour les Etats-Unis, raison pour laquelle je ne crois pas qu'ils se compromettent avec aucun des deux camps actuellement belligérants. La guerre éclatera, sans aucun doute, entre l'Allemagne et les E.U., mais, avant, les Etats-Unis comprennent qu'ils doivent renforcer leur marine, leur armée, leurs réserves, tout.

Je crois que, dans quelques années, l'impérialisme américain sera le plus puissant de tout ce qui a existé dans l'histoire du monde. Les Etats-Unis ont un désavantage : ils ne sont pas traditionnalistes comme on l'est en Allemagne, avec l'axe de la Prusse qui a fait sa grandeur. Et pour l'instant, il faut changer l'éducation et la discipline du peuple américain pour qu'il devienne la plus grande de toutes les Nations.

Je me souviens qu'en 1937 on acceptait aux Etats-Unis la neutralité absolue, sans réserves d'aucune sorte. On disait que chaque nation se dirigeait elle-même et que les Etats-Unis ne s'ingéreraient pas dans les affaires des autres. Plus tard cependant, en 1938, à Chicago, Roosevelt a prononcé le fameux discours de la Quarantaine¹⁰. Il a soulevé une tempête de

9. Wendell Wilkie (1892-1944), un ancien démocrate anti-New Deal qui avait rejoint le parti républicain en 1938, était le candidat de ce dernier parti contre Roosevelt en 1940.

10. Trotsky commet encore une erreur de date. Le « discours sur la Quarantaine » — c'est bien de cela qu'il s'agit — avait été prononcé par Roosevelt à Chicago le 5 octobre 1937. Il développait l'idée que certaines

LÉON TROTSKY

protestations sur le thème que Roosevelt voulait entraîner les Etats-Unis dans une guerre que le peuple ne désirait pas. Tout le monde croyait que Roosevelt allait tomber, mais, comme par magie, quelques mois après, tout le monde votait pour la militarisation au moyen du service obligatoire, et tout le peuple, sans exception, éprouvait la nécessité de s'armer et d'être préparés pour l'avenir¹¹ : cela ne signifie rien d'autre que le début de la prise de conscience, dans le peuple, que les Etats-Unis, et l'Amérique en général, doivent être prêts pour quelque crise aiguë que ce soit.

Dans quelques mois, nous serons en présence du militarisme le plus gigantesque ; pourtant, il leur faudra des hommes, et il faudra que ces hommes, dès maintenant, soient préparés à un avenir qui n'est pas très éloigné !

puissances cherchaient à répandre terreur, anarchie et instabilité internationale et que les « puissances éprises de paix », faute de pouvoir les arrêter par « l'isolement ou la neutralité », devaient se résoudre à s'opposer à elles par des mesures comme l'organisation d'une « quarantaine » des Etats dangereux.

11. C'est avec beaucoup de prudence et après avoir constaté que les sondages d'opinion donnaient entre 50 et 54 % de partisans de la préparation militaire et au service militaire obligatoire que le président Roosevelt s'était décidé, le 2 août, à donner son aval aux mesures de « service militaire sélectif ».

RÉPONSES A DES QUESTIONS CONCERNANT LES ÉTATS-UNIS¹

(7 août 1940)

1. Que doit faire un révolutionnaire mobilisable aux Etats-Unis aujourd'hui ?

Trotsky. — S'il est mobilisable, alors qu'il soit mobilisé. Je ne pense pas qu'il doive essayer de ne pas être mobilisé — il doit être avec sa génération et participer à sa vie. Le parti devrait-il essayer de conserver ses cadres en leur épargnant l'armée ? Ce serait les conserver dans un sens très mauvais. Quand la meilleure partie de la population est mobilisée, nos cadres doivent être avec eux.

Le parti devrait-il concentrer le gros de ses forces dans les organisations militaires ou dans les organisations industrielles ? Cela dépend de l'étendue de la militarisation et de la mobilisation. Si la majorité de la population est militarisée, alors la majorité de notre parti devrait être à l'armée aussi.

Quant aux femmes — dans la mesure où les femmes vont remplacer les hommes dans de nombreuses branches de l'industrie et le travail social, nos camarades joueront aussi le rôle de leur génération.

Il nous faut comprendre que la vie de la société, de la politique, tout va être basé sur la guerre et qu'en conséquence le programme révolutionnaire doit aussi être basé sur la guerre. Nous ne pouvons nous opposer au fait de la guerre avec de la bonne volonté, un pacifisme pieux. Il faut nous placer dans l'arène créée par cette société. Cette arène est terrible — c'est la guerre — mais dans la mesure où nous sommes faibles et incapables de prendre en main le sort de la société, dans la mesure où la classe dirigeante est assez forte pour nous imposer

1. Réponse (T 4925) à des questions posées par des Américains.

LÉON TROTSKY

cette guerre, nous sommes obligés d'accepter cette base pour notre activité.

J'ai lu un compte rendu d'une discussion que Shachtman a eue avec un professeur du Michigan, et Shachtman formulait cette idée : « Ayons un programme pour la paix, pas pour la guerre ; pour les masses, pas pour le meurtre » etc. Qu'est-ce que cela veut dire ? Si nous n'avons pas la paix, nous ne pouvons pas avoir un programme de paix. Si nous avons la guerre, il nous faut un programme de guerre et la bourgeoisie ne peut pas ne pas organiser la guerre. Ni Roosevelt ni Wilkie ne sont libres de décider, ils *doivent* préparer la guerre, et, après l'avoir préparée, ils la feront. Ils diront qu'ils ne peuvent pas faire autrement, parce que le danger de Hitler, etc., le danger du Japon, etc. Il n'existe qu'une façon d'éviter la guerre, c'est de renverser cette société. Cependant, si nous sommes trop faibles pour cette tâche, la guerre est inévitable. La question pour nous n'est donc pas celle qui se pose dans un salon bourgeois : « Ecrivons un article sur la paix, etc. », qui convient à des publications comme *Nation*. Nos camarades doivent la prendre au sérieux; nous devons dire « La guerre est inévitable, ayons donc un -programme des ouvriers organisés pour la guerre. » La mobilisation des jeunes fait partie de la guerre et entre dans notre programme.

On peut discuter pour savoir si cette fois les Etats-Unis enverront un corps expéditionnaire. J'ai l'impression qu'ils ne sont pas disposés à envoyer une armée en Europe ou ailleurs pendant deux ans parce qu'on ne peut pas du jour au lendemain créer une armée dans un pays où il n'y a aucune tradition militaire, comparable, par exemple à celle de l'Allemagne où il y a eu pendant des siècles une tradition de militarisme prussien.

Les capitalistes veulent maintenant créer cette puissante armée de millions d'hommes, faire des officiers, créer un nouvel état d'esprit militaire et commencent avec succès à modifier l'attitude de l'opinion publique de la nation à l'égard du militarisme. A l'époque où Roosevelt prononçait son discours pour la campagne², il y avait dans l'opinion publique une explosion d'isolationnisme, mais maintenant tout ce sentiment appartient au passé — à l'enfance de la nation — en dépit du fait que cela ne s'est déroulé qu'il y a quelques mois.

2. Il s'agit, pensons-nous, de l'allocution prononcée le 25 mai 1940 et qui semble bien avoir soulevé encore de vives protestations inspirées par des sentiments isolationnistes.

Maintenant, le sentiment national est en faveur d'une armée, d'une flotte et d'une flotte aérienne énorme. C'est là l'atmosphère psychologique pour la création d'un appareil militaire et vous verrez qu'elle grandira jour après jour et semaine après semaine. Vous aurez des écoles militaires, etc. et il y aura une prussianisation des Etats-Unis. Les fils des familles bourgeoises seront pénétrés de sentiments et d'idéaux prussiens et leurs parents seront fiers que leurs fils ressemblent à des lieutenants prussiens. Dans une certaine mesure, il en sera de même chez les ouvriers.

C'est pourquoi nous devons essayer de séparer les ouvriers des autres par un programme d'éducation, d'écoles pour ouvriers, d'officiers ouvriers, consacré au bien-être dans l'armée etc. Nous ne pouvons pas échapper à la militarisation, mais, à l'intérieur de l'appareil, nous pouvons observer la ligne de classe. Les ouvriers américains ne veulent pas être soumis par Hitler, et, à ceux qui disent « Ayons un programme de paix », l'ouvrier répondra « Mais Hitler n'a pas un programme de paix. » C'est pourquoi *nous* disons : « Nous défendrons les Etats-Unis avec une armée ouvrière, avec des officiers ouvriers, avec un gouvernement ouvrier, etc. » Si nous ne sommes pas des pacifistes, qui attendons un avenir meilleur, et si nous sommes des révolutionnaires actifs, notre travail est de pénétrer dans tout l'appareil militaire. Bien entendu ils peuvent demain, dans cette armée, sélectionner un corps à envoyer sur quelque champ de bataille et il n'est pas douteux que ce corps sera anéanti, mais la guerre est une affaire risquée et nous ne pouvons inventer aucun remède contre ces risques.

Bien entendu, le parti peut faire quelques exceptions pour des hommes qui sont nécessaires pour un travail particulier, mais cela concerne seulement des exceptions individuelles et nous discutons ici la règle. En outre, nos camarades doivent être les meilleurs soldats et les meilleurs officiers et en même temps les meilleurs militants de classe. Ils devront provoquer chez les ouvriers la méfiance contre la tradition ancienne, les plans militaires et les officiers de la classe bourgeoise et insister sur la nécessité de former des officiers ouvriers qui seront parfaitement loyaux à l'égard du prolétariat. A cette époque, toute grande question, nationale ou internationale, sera résolue par les armes — pas par des moyens pacifiques. Cela ne dépend pas de ma volonté ou de la vôtre, mais est causé par les contradictions de la société qui nous a posé ce problème et à laquelle nous ne pouvons échapper. C'est pourquoi c'est le devoir de tout

ouvrier et révolutionnaire d'apprendre à savoir parfaitement manier les armes.

Sur les pertes dans les syndicats, s'il y a une mobilisation importante, les syndicats vont immédiatement perdre leurs meilleurs éléments et il ne restera que les plus vieux. Il est peu probable qu'ils persévèrent. Par ailleurs, les jeunes générations, pour la première fois dans l'histoire, se verront armées — et par l'Etat lui-même ! Il est parfaitement exact qu'il y aura dans la première période une explosion de patriotisme chauvin et que nous serons peut-être même plus isolés encore que maintenant et que cette période d'activité sera forcément limitée par la répression, mais il faut nous adapter à cette situation. C'est pourquoi il serait doublement stupide de présenter maintenant une position pacifiste purement abstraite ; le sentiment qu'ont les masses, c'est qu'elles doivent se défendre. Il nous faut dire : « Roosevelt (ou Wilkie) dit qu'il faut défendre le pays ; bien, mais seulement si c'est *notre* pays, pas celui des Soixante Familles et de leur Wall Street. Il faut que l'armée soit sous notre propre commandement; il nous faut avoir nos propres officiers, qui nous seront loyaux. » C'est de cette façon que nous pourrions aborder les masses, qu'on ne pourra pas les éloigner de nous et qu'on pourra ainsi préparer la seconde étape, plus révolutionnaire.

Il nous faut utiliser l'exemple de la France, jusqu'au bout. Il nous faut dire : « Ouvriers, je vous avertis, ils vont vous trahir ! Voyez Pétain, qui est un ami de Hitler³. Allons-nous avoir la même chose dans notre pays? Il nous faut créer notre propre appareil, sous contrôle ouvrier. » Nous devons être attentifs à ne pas nous identifier avec le chauvinisme ni avec les sentiments confus de l'instinct de conservation, mais nous devons comprendre ces sentiments et nous y adapter de façon critique, préparer les masses à une meilleure compréhension de la situation,

3. Philippe Pétain (1856-1951) était colonel en retraite en 1914, avait évidemment repris du service et atteint les sommets, commandant notamment l'armée de Verdun durant la terrible bataille. Maréchal de France et un des « patrons » du corps des officiers, il passait pour être le moins à droite de tous ses pairs. Nommé ambassadeur de France auprès de Franco en 1939, il avait été rappelé le 16 mai et nommé vice-président du conseil le 18, en pleine offensive allemande. Le 16 juin il était devenu chef du gouvernement et le 9 juillet était devenu, avec les pleins pouvoirs, le « chef de l'Etat français » qui allait entreprendre une « révolution nationale » cléricale et corporatiste, proche d'un modèle fasciste. Pratiquement dès son arrivée au gouvernement ce chef militaire avait préconisé l'armistice et Trotsky se servait de l'argument pour dire que l'exemple français prouvait qu'on ne pouvait faire confiance aux officiers bourgeois pour la lutte militaire contre le fascisme.

autrement nous resterons une secte, de l'espèce pacifiste la plus misérable⁴.

Il nous faut dire également que la guerre exprime une tentative en direction de la dictature prolétarienne. La guerre développe une centralisation et, pendant la guerre, la classe bourgeoise ne peut pas se permettre de faire de nouvelles concessions aux ouvriers. Les syndicats vont donc devenir une sorte de Croix-rouge pour ouvriers, une sorte d'institution philanthropique. Les patrons eux-mêmes seront sous contrôle de l'Etat, tout sera sacrifié à l'armée et l'influence syndicale réduite à zéro. Et nous devons dire de cela maintenant : « Si vous ne vous situez pas sur une base militaire, avec les écoles ouvrières, des officiers ouvriers, etc. et si vous allez à la guerre sur la base militaire de l'ancien style, vous êtes perdus. » Et cela, à sa manière, va préserver les syndicats eux-mêmes.

Même si les Etats-Unis envoient des armées à l'étranger, en Europe ou en Asie et si le taux de mortalité est prévu pour être élevé, nous ne pouvons faire d'exception pour nos camarades parce que, d'un autre côté, nous ne pouvons prévoir le rythme du développement révolutionnaire en Europe et en Asie, et peut-être l'armée américaine va-t-elle entrer dans un de ces pays au début d'une révolution. En ce cas, même deux ou trois hommes seulement peuvent jouer un rôle considérable pendant une telle période. Ils peuvent utiliser cette armée américaine contre une telle révolution et, en ce cas, même un seul homme courageux peut retourner un régiment dans une autre direction. On ne peut pas prévoir — il y a trop d'inconnues — mais c'est pour cette raison que nous disons que nous devons tous accompagner notre classe.

Je ne crois pas qu'un révolutionnaire puisse rester à l'écart de la première période critique — disons une année environ — puis arriver avec son chapeau et sa canne et dire ; « Bien, camarades, maintenant nous allons commencer la révolution. » Excusez-moi de caricaturer. Mais s'il est dans l'armée et avertit les autres des dangers dans les institutions bourgeoises et leur conseille de faire un programme ouvrier pour la guerre en dépit de toutes les attaques chauvines contre lui, et même s'ils se détournent de lui, ils diront plus tard : « Rappelez-vous, il nous l'avait dit. » Et il deviendra alors une autorité. Cela se répète

4. La formule a une très grande importance par rapport aux débats entre trotskystes sur le « défaitisme » : Trotsky précise bien que, sans une adaptation critique aux sentiments confus, le mouvement est voué à l'isolement comme « l'espèce pacifiste la plus misérable ».

dans chaque guerre, et pas seulement dans les guerres, mais dans les grèves et les mouvements syndicaux. Tout ce dont il fait qu'ils se souviennent, c'est « Cet homme nous a avertis et nous l'avons rejeté. » Alors il devient leur du .géant, un héros.

Si les dirigeants ne songent qu'à se protéger eux-mêmes, ils deviennent des conserves, des conserves séchées. S'ils entrent dans le mouvement, ils donnent une impulsion à cinq, dix, vingt autres. Il est plus important de multiplier nos cadres que de les préserver et ils peuvent se multiplier par des centaines. Nos cadres ont besoin d'une éducation et d'une expérience dans le mouvement de masse et comment avoir cela en dehors de la vie du mouvement de masse ? Non, ce n'est pas possible de sauter hors de notre époque. En outre, il faudrait conclure des arrangements avec l'Etat-major général et je suis certain qu'ils ne seraient pas d'accord pour notre évasion.

2. Comment l'arriération de la classe ouvrière des Etats-Unis va-t-elle accélérer ou retarder les progrès du fascisme ?

Quelles sont les possibilités qu'une dictature de temps de guerre devienne une véritable dictature fasciste ?

Trotsky. — L'arriération de la classe ouvrière des Etats-Unis n'est qu'une expression relative. A bien des égards, très importants, c'est la classe ouvrière la plus progressiste du monde : techniquement et dans son niveau de vie.

On peut s'attendre maintenant à un changement de la situation économique des Etats-Unis — un changement très brusque et, quand la guerre sera venue, à la misère qui va suivre. Même maintenant, sous le programme de militarisation, avec millions après millions jetés dans la machine de guerre, le rapide abaissement du niveau de vie de la classe ouvrière va produire un changement d'état d'esprit très rapide chez les ouvriers américains.

L'ouvrier américain est très combattif — on l'a bien vu pendant les grèves. Ils ont fait les grèves les plus inspirées d'un état d'esprit de révolte du monde entier. Ce qui manque à l'ouvrier américain, c'est un esprit de généralisation, ou l'analyse de sa position de classe dans la société dans son ensemble. Cette absence de pensée sociale a son origine dans toute l'histoire de ce pays — le Far West avec la perspective de possibilités illimitées de tout un chacun de s'enrichir, etc. Maintenant tout ça est fini, mais la mentalité du passé demeure. Les idéalistes pensent que la mentalité humaine est progressiste,

mais elle est en réalité l'élément le plus conservateur de la société. Votre technique est progressiste mais la mentalité de l'ouvrier est loin derrière. Leur arriération consiste en leur incapacité à généraliser leur problème : ils considèrent tout d'un point de vue personnel.

Maintenant la guerre va enseigner la pensée sociale aux ouvriers américains. La crise économique a déjà commencé et nous voyons dans le C.I.O. la première réaction des ouvriers — confuse, mais importante. Ils commencent à se ressentir comme une classe ; ils voient de dix à quinze millions de chômeurs, etc. Maintenant la guerre va continuer de leur enseigner la pensée sociale et cela signifie la pensée révolutionnaire.

Sur le fascisme. Dans tous les pays où le fascisme l'emporte, on a, avant la croissance du fascisme et sa victoire, une vague de radicalisme dans les masses, des ouvriers comme des paysans pauvres et fermiers et de la classe petite-bourgeoise. En Italie, après la guerre et avant 1922, on a eu une vague révolutionnaire d'une formidable dimension : l'Etat était paralysé, la police n'existait pas, les syndicats pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient — mais il n'existait pas de parti capable de prendre le pouvoir. Et le fascisme est arrivé en réaction.

En Allemagne de même. Il y avait en 1918 une situation révolutionnaire : la classe bourgeoise n'osait même pas demander à participer au pouvoir. Les social-démocrates paralysaient la révolution. Alors les ouvriers ont essayé de nouveau, en 1922, 1923, 1924 ⁵. Ce fut l'époque de la faillite du parti communiste — de tout ce qu'on avait fait avant. Puis en 1929-30-31, les ouvriers allemands commencent de nouveau une nouvelle vague révolutionnaire. Il y avait une puissance considérable chez les communistes et dans les syndicats, mais il est arrivé la fameuse politique du social-fascisme, une politique inventée pour paralyser la classe ouvrière⁶. Ce n'est qu'après ces trois grandes vagues que le fascisme est devenu un grand mouvement. Il n'existe pas d'exception à cette règle — le fascisme ne vient qu'après que la classe ouvrière ait manifesté son incapacité absolue à prendre entre ses mains le destin de la société.

5. En fait il n'y eut pas d'assaut révolutionnaire en 1922 et en 1924, mais seulement et sous une forme particulière en 1923. Mais il y avait eu des mouvements semblables en 1920 (lors du putsch de Kapp) et en 1921 (lors de « l'action de mars »).

6. Staline avait annoncé en 1929 que la social-démocratie était en train de se « fasciser ». A partir de ce moment l'I.C. et le parti allemand en particulier firent des social-démocrates baptisés « social-fascistes » leur ennemi n° 1. Cette politique de division forcenée favorisa évidemment la montée des nazis.

LÉON TROTSKY

Aux Etats-Unis, on va avoir la même chose. Il existe déjà des éléments fascistes et ils ont bien sûr les exemples de l'Italie et de l'Allemagne. Ils vont donc travailler à un rythme plus rapide. Mais il y a aussi les exemples des autres pays. Les nouvelles vagues historiques aux Etats-Unis seront des vagues de radicalisme des masses, pas de fascisme. Bien entendu, la guerre peut pendant quelque temps faire obstacle à la radicalisation, mais cela donnera à la radicalisation un rythme et un élan plus considérable. La guerre ne peut pas changer organiquement les développements, mais seulement les retarder quelque temps — et alors les pousser. La guerre, je l'ai déjà dit, n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens. En ce sens, je suis sûr que vous aurez bien des possibilités de vous emparer du pouvoir aux Etats-Unis avant que les fascistes puissent devenir une force dominante.

Nous ne devons pas identifier la dictature de guerre — la dictature de l'appareil militaire, de l'état-major, du capital financier — avec la dictature fasciste. Pour cette dernière, il faut d'abord un sentiment de désespoir de larges masses du peuple. Quand les partis révolutionnaires les trahissent, quand l'avant-garde ouvrière manifeste son incapacité à conduire le peuple à la victoire — alors les fermiers, les petits entrepreneurs, les chômeurs, les soldats, etc. deviennent capables de soutenir un mouvement fasciste, mais alors seulement.

Une dictature militaire est une institution purement bureaucratique, renforcée par un appareil militaire et reposant sur la désorientation du peuple et sa soumission à cet appareil. Après quelque temps, ces sentiments peuvent changer et ils peuvent se rebeller contre la dictature militaire.

Oui, le sentiment contre le service militaire aux Etats-Unis pourrait devenir un point de départ pour un tel état d'esprit de rébellion. C'est là que nous avons une chance d'expliquer aux ouvriers comment la classe bourgeoise résoud ses problèmes et nous pourrions dire : « Vous voyez, ils veulent maintenant vous imposer un militarisme prussien, avec son mépris pour les vies des ouvriers. » Nous pourrions exiger, peut-être, l'élection des officiers — et ce pourrait devenir un excellent mot d'ordre . « Des officiers élus par les soldats eux-mêmes. »

3. *Quelles sont les possibilités de bâtir une économie qui se suffise à elle-même dans l'hémisphère occidental ?*

Trotsky. — Pas très bonnes, surtout pendant la guerre.

misère en elle-même dans tout l'hémisphère occidental. La guerre n'est que le commencement — et les résultats vont rester pour des décennies. Même Hitler qui tient maintenant l'Europe et qui tiendra demain la Grande-Bretagne, n'a que des gens affamés. Il lui faut les colonies et cela signifie les océans — et cela signifie une lutte contre les Etats-Unis pour les dominions de la Grande-Bretagne. Ce serait un conflit de longue durée et après que les soldats et marins allemands auraient fait la guerre, ils devraient rentrer chez eux dans un pays de misère, de famine et de peste. Voilà ce qu'Hitler va gagner dans les années qui viennent.

Quand les Etats-Unis entreront en guerre, ils introduiront une économie de guerre. Cela signifie le sacrifice de tout pour l'armée et les buts de guerre — et la misère pour la population. Comment les Etats-Unis pourraient-ils avoir une économie se suffisant à elle-même ? En temps de paix, on a dix millions de chômeurs — et ce dans une période de prospérité relative; pendant les crises on en a de treize à quatorze millions. En outre, il faut exporter. Et pour exporter, il faut importer. Quoi ? Des produits qui ruineront vos fermiers, lesquels, même maintenant sont artificiellement soutenus ? Non, il n'y a pas de possibilité. A la place, il faut organiser une sorte de fascisme — un contrôle organisé de la misère, car qu'est-ce que le fascisme, sinon l'organisation de la misère pour le peuple ? Le New Deal a essayé de le faire mieux, mais il n'a pas réussi parce que, dans cette période, vous êtes restés trop riches pour une misère fasciste. Cependant vous n'allez cesser de vous appauvrir et le résultat sera que le prochain New Deal aura une forme fasciste. L'unique solution porte le nom de socialisme.

La conférence pan-américaine est probablement l'ultime forme de convulsion de la politique du bon voisinage rooseveltienne⁷. Les Etats-Unis ne peuvent pas entrer dans une guerre mondiale, ou même faire pour elle des préparatifs sérieux sans s'assurer d'abord la pleine maîtrise des pays latino-américains. Leur réelle assurance, c'est la flotte navale et aérienne des Etats-Unis, de sorte que le point de fer apparaît sous la politique du « bon voisin ». On peut voir que l'Argentine se rebelle un peu, mais c'était sa dernière convulsion d'indépendance. Washington ne permettra pas semblable attitude de rébellion. Bien entendu, les armées ont un objectif mondial, mais le pas

7. Il s'agit de la conférence pan-américaine qui était en train de se dérouler à La Havane.

LÉON TROTSKY

Aux Etats-Unis, on va avoir la même chose. Il existe déjà des éléments fascistes et ils ont bien sûr les exemples de l'Italie et de l'Allemagne. Ils vont donc travailler à un rythme plus rapide. Mais il y a aussi les exemples des autres pays. Les nouvelles vagues historiques aux Etats-Unis seront des vagues de radicalisme des masses, pas de fascisme. Bien entendu, la guerre peut pendant quelque temps faire obstacle à la radicalisation, mais cela donnera à la radicalisation un rythme et un élan plus considérable. La guerre ne peut pas changer organiquement les développements, mais seulement les retarder quelque temps—et alors les pousser. La guerre, je l'ai déjà dit, n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens. En ce sens, je suis sûr que vous aurez bien des possibilités de vous emparer du pouvoir aux Etats-Unis avant que les fascistes puissent devenir une force dominante.

Nous ne devons pas identifier la dictature de guerre — la dictature de l'appareil militaire, de l'état-major, du capital financier—avec la dictature fasciste. Pour cette dernière, il faut d'abord un sentiment de désespoir de larges masses du peuple. Quand les partis révolutionnaires les trahissent, quand l'avant-garde ouvrière manifeste son incapacité à conduire le peuple à la victoire — alors les fermiers, les petits entrepreneurs, les chômeurs, les soldats, etc. deviennent capables de soutenir un mouvement fasciste, mais alors seulement.

Une dictature militaire est une institution purement bureaucratique, renforcée par un appareil militaire et reposant sur la désorientation du peuple et sa soumission à cet appareil. Après quelque temps, ces sentiments peuvent changer et ils peuvent se rebeller contre la dictature militaire.

Oui, le sentiment contre le service militaire aux Etats-Unis pourrait devenir un point de départ pour un tel état d'esprit de rébellion. C'est là que nous avons une chance d'expliquer aux ouvriers comment la classe bourgeoise résoud ses problèmes et nous pourrions dire : « Vous voyez, ils veulent maintenant vous imposer un militarisme prussien, avec son mépris pour les vies des ouvriers. » Nous pourrions exiger, peut-être, l'élection des officiers — et ce pourrait devenir un excellent mot d'ordre . « Des officiers élus par les soldats eux-mêmes. »

3. *Quelles sont les possibilités de bâtir une économie qui suffise à elle-même dans l'hémisphère occidental ?*

Trotsky. — Pas très bonnes, surtout pendant la guerre. Pendant la guerre, nous allons assister à une aggravation de la

misère en elle-même dans tout l'hémisphère occidental. La guerre n'est que le commencement — et les résultats vont rester pour des décennies. Même Hitler qui tient maintenant l'Europe et qui tiendra demain la Grande-Bretagne, n'a que des gens affamés. Il lui faut les colonies et cela signifie les océans — et cela signifie une lutte contre les Etats-Unis pour les dominions de la Grande-Bretagne. Ce serait un conflit de longue durée et après que les soldats et marins allemands auraient fait la guerre, ils devraient rentrer chez eux dans un pays de misère, de famine et de peste. Voilà ce qu'Hitler va gagner dans les années qui viennent.

Quand les Etats-Unis entreront en guerre, ils introduiront une économie de guerre. Cela signifie le sacrifice de tout pour l'armée et les buts de guerre — et la misère pour la population. Comment les Etats-Unis pourraient-ils avoir une économie se suffisant à elle-même ? En temps de paix, on a dix millions de chômeurs — et ce dans une période de prospérité relative; pendant les crises on en a de treize à quatorze millions. En outre, il faut exporter. Et pour exporter, il faut importer. Quoi ? Des produits qui ruineront vos fermiers, lesquels, même maintenant sont artificiellement soutenus ? Non, il n'y a pas de possibilité. A la place, il faut organiser une sorte de fascisme — un contrôle organisé de la misère, car qu'est-ce que le fascisme, sinon l'organisation de la misère pour le peuple ? Le New Deal a essayé de le faire mieux, mais il n'a pas réussi parce que, dans cette période, vous êtes restés trop riches pour une misère fasciste. Cependant vous n'allez cesser de vous appauvrir et le résultat sera que le prochain New Deal aura une forme fasciste. L'unique solution porte le nom de socialisme.

La conférence pan-américaine est probablement l'ultime forme de convulsion de la politique du bon voisinage rooseveltienne⁷. Les Etats-Unis ne peuvent pas entrer dans une guerre mondiale, ou même faire pour elle des préparatifs sérieux sans s'assurer d'abord la pleine maîtrise des pays latino-américains. Leur réelle assurance, c'est la flotte navale et aérienne des Etats-Unis, de sorte que le point de fer apparaît sous la politique du « bon voisin ». On peut voir que l'Argentine se rebelle un peu, mais c'était sa dernière convulsion d'indépendance. Washington ne permettra pas semblable attitude de rébellion. Bien entendu, les armées ont un objectif mondial, mais le pas

7. Il s'agit de la conférence pan-américaine qui était en train de se dérouler à La Havane.

LÉON TROTSKY

immédiat est dirigé d'abord contre l'Amérique du sud pour lui apprendre à obéir. Pour les Etats-Unis, l'Amérique latine, c'est comme l'Autriche et la Tchécoslovaquie pour Hitler — un tremplin pour des choses plus importantes.

Quant à la question de savoir si les Etats-Unis vont contrôler directement les pays latino-américains, le Canada, ou les laisser sous des gouverneurs—*Gauleiter*⁶—nous verrons les deux! Il y aura différentes combinaisons dans la prochaine période, et c'est Washington qui donnera les termes.

4. A votre avis, les divergences entre majorité et minorité étaient-elles suffisantes pour justifier une scission ?

— Là aussi, il faut aborder la question de façon dialectique et pas mécanique. Que signifie donc ce mot terrible, la « dialectique »? Il signifie considérer les choses dans leur développement, pas dans leur situation statique. Si nous prenons les divergences politiques telles qu'elles sont, nous pouvons dire qu'elles ne suffisent pas pour une scission, mais si elles développaient une tendance à se détourner du prolétariat pour aller vers les cercles petits-bourgeois, les mêmes divergences pourraient avoir une valeur tout à fait différente, acquérir un poids différent, si elles sont reliées à un groupe social différent. C'est un point très important.

Nous avons ce fait que la minorité a fait scission avec nous, malgré toutes les mesures prises par la majorité pour éviter la scission. Cela signifie que ses sentiments sociaux intimes étaient tels qu'il leur était impossible de continuer avec nous. C'est une tendance petite-bourgeoise, pas prolétarienne. Si l'on en veut une nouvelle confirmation, nous en avons un excellent exemple dans l'article de Dwight Macdonald^{8 9}.

Avant tout, qu'est-ce qui caractérise un parti prolétarien? Personne n'est obligé de militer dans un parti révolutionnaire, mais, s'il le fait, il prend son parti au sérieux. Quand on ose appeler le peuple à un changement révolutionnaire de société, on porte une énorme responsabilité qu'il faut prendre très au

8. Les *Gauleiter* étaient les chefs régionaux du parti nazi.

9. Dwight Macdonald (1906-1982), journaliste et écrivain, un des animateurs de *Partisan Review*, avait participé à la campagne de défense de Trotsky et adhéré au S.W.P. en 1939 pour y soutenir la minorité de Shachtman et Burnhatn. Il avait suivi ces derniers dans la scission et venait de publier dans *Partisan Review* un article sur l'attitude des socialistes vis-à-vis de la défense nationale.

sérieux. Et qu'est-ce que notre théorie, sinon, simplement, l'outil de notre action ? Cet outil, c'est la théorie marxiste, parce que, jusqu'à présent, nous n'en avons pas trouvé de meilleur. Un ouvrier ne se livre à aucune fantaisie avec ses outils : si ce sont les meilleurs outils qu'il puisse avoir, il en prend grand soin ; il ne les abandonne pas et n'exige pas des outils fantaisistes, qui n'existent pas.

Burnham est un snob intellectuel. Il prend un parti, l'abandonne, en prend un autre. Un ouvrier ne peut agir ainsi. S'il entre dans un parti révolutionnaire, s'adresse aux gens, les appelle à l'action, il devient comme un général en temps de guerre : il doit savoir où il les mène. Que dirait-on d'un général qui dirait que, selon lui, les fusils ne valent rien, qu'il vaudrait mieux attendre dix ans pour qu'on ait le temps d'inventer de meilleurs fusils, et qu'en attendant chacun ferait mieux de rentrer chez lui ? C'est ainsi que Burnham raisonne. Ainsi il a abandonné le parti^{10 11}. Mais il y a toujours des chômeurs, et la guerre continue. On ne peut pas renvoyer tout cela à plus tard. Aussi est-ce seulement Burnham qui a renvoyé son action à plus tard.

Dwight Macdonald n'est pas un snob, mais il est un peu stupide. Je le cite : « L'intellectuel, s'il veut remplir dans la société un rôle tant soit peu utile, ne doit tromper ni lui-même ni les autres, ne doit pas accepter comme valable ce qu'il sait être de la fausse monnaie, ne doit pas oublier dans un moment de crise ce qu'il a appris pendant une période d'années et de décennies. » Bien. Tout à fait correct. Je cite encore : « Ce n'est que si nous abordons les terribles années de tempête, qui sont devant nous à la fois avec *scepticisme* et ferveur — scepticisme à l'égard de *toutes* les théories, gouvernements et systèmes sociaux, ferveur pour le combat révolutionnaire des masses, ce n'est qu'ainsi que nous pourrions nous justifier nous-mêmes en tant qu'intellectuels. »

Voilà donc un des dirigeants de ce soi-disant parti « ouvrier » (Workers Party)¹¹ qui ne se considère pas comme un prolétaire, mais comme un intellectuel. Il parle de scepticisme à l'égard de toutes les théories.

Nous nous sommes préparés à cette crise en étudiant et en

10. Non seulement Burnham avait quitté le S.W.P., mais il avait également quitté le Workers Party qu'il venait lui-même de fonder avec les autres scissionnistes.

11. Workers Party (W.P.) était le nom du parti fondé par la minorité schachtmanienne lors de la scission du S.W.P.

édifiant une méthode scientifique, et notre méthode, c'est le marxisme. La crise survient, et Macdonald se déclare « sceptique à l'égard de toutes les théories » et se met à parler de ferveur et de dévouement à la révolution sans remplacer notre théorie par une autre nouvelle. A moins que ce ne soit par le scepticisme qui lui est propre. Comment travailler sans une théorie? Qu'est-ce que la lutte des masses et qu'est-ce qu'un révolutionnaire ? L'ensemble de cet article est scandaleux, et un parti qui peut tolérer un tel homme comme un de ses dirigeants, n'est pas sérieux.

Je cite encore : « Quelle est donc la nature de la bête (le fascisme) ? Trotsky insiste sur le fait que ce n'est ni plus ni moins que le phénomène familier du bonapartisme dans lequel une clique se maintient au pouvoir en jouant sur une classe contre l'autre à tour de rôle, donnant ainsi au pouvoir d'Etat un caractère temporairement autonome. Mais ces régimes totalitaires modernes ne sont pas des phénomènes temporaires : ils ont déjà changé les infrastructures économiques et sociales, non seulement en manipulant les formes anciennes, mais en détruisant leur vitalité interne. La bureaucratie nazie est-elle donc une nouvelle classe dirigeante et le fascisme une forme nouvelle de société comparable au capitalisme ? Cela ne semble pas être vrai non plus. »

Il crée ici une théorie nouvelle du fascisme, une nouvelle définition, mais souhaite néanmoins que nous soyons sceptiques à l'égard de toutes les théories. Sans doute dirait-il également aux ouvriers que les outils avec lesquels ils travaillent n'ont pas d'importance, mais qu'ils doivent se dévouer à leur travail! Je pense que les ouvriers trouveraient un qualificatif énergétique pour une déclaration de ce genre.

C'est très caractéristique de l'intellectuel déçu. Il voit la guerre, l'époque terrible qui est devant nous, avec des pertes, des sacrifices, et il a peur. Il commence à propager le scepticisme et croit encore possible de l'unir au dévouement révolutionnaire. On ne peut développer un dévouement révolutionnaire que si l'on est certain qu'il est rationnel et possible, et l'on ne peut avoir de certitude de ce genre sans théorie de travail. Celui qui propage le scepticisme théorique est un traître.

Dans le fascisme, nous avons analysé divers éléments :

1. L'élément que le fascisme a en commun avec le vieux bonapartisme est qu'il a utilisé les antagonismes de classe pour donner au pouvoir d'Etat la plus grande indépendance. Mais nous avons déjà souligné que l'ancien bonapartisme datait de

l'époque de la société bourgeoise ascendante, tandis que le fascisme est un pouvoir d'Etat de la société bourgeoise en déclin.

2. Le fascisme est une tentative de la classe bourgeoise pour surmonter, dépasser la contradiction entre la technique nouvelle et la propriété privée sans éliminer la propriété privée. C'est l'« économie planifiée » du fascisme. C'est une tentative à la fois pour sauver la propriété privée et pour la contrôler.

3. Une tentative également pour dépasser la contradiction entre les nouvelles techniques modernes des forces productives dans les frontières bornées de l'Etat national. Cette technique nouvelle ne peut pas être limitée par les frontières de l'Etat national, et le fascisme essaie de surmonter cette contradiction. Le résultat, c'est la guerre. Nous avons déjà analysé tous ces éléments.

Dwight Macdonald abandonnera le parti, exactement comme Burnham l'a fait, mais, peut-être parce qu'il est un tantinet plus paresseux, cela n'arrivera que plus tard.

A une époque, Burnham était considéré comme un « bon élément »? Oui, le parti prolétarien, à notre époque, doit se servir de tout intellectuel qui peut contribuer à son travail. J'ai consacré des mois à Diego Rivera pour le sauver pour notre mouvement, mais je n'y ai pas réussi. Mais chacune des Internationales a connu une expérience de ce type. La I^{re} Internationale a eu des difficultés avec le poète Freiligrath qui était, lui aussi, très capricieux¹². La II^e et la III^e Internationales ont eu des difficultés avec Maxime Gorky¹³. La IV^e Internationale avec Diego Rivera. Dans tous ces cas, ils nous ont quittés.

Burnham était bien sûr, plus proche du mouvement, mais Cannon avait des doutes à son sujet. Il sait écrire et il a une pensée d'une certaine habileté formelle, pas profonde, mais adroite. Il peut accepter votre idée, la développer, écrire dessus un bon article — puis l'oublier. L'auteur peut oublier — pas l'ouvrier. Toutefois, aussi longtemps qu'on peut utiliser des gens de ce genre, tout est pour le mieux. En son temps, Mussolini¹⁴ fut, lui aussi, un « bon élément ».

12. Ferdinand Freiligrath (1810-1876) avait été proche de la Ligue des communistes de Marx et Engels.

13. Maksim M. Pechkov, dit Gorky (1870-1936) avait été membre puis sympathisant du parti bolchevique.

14. Mussolini avait été longtemps tenu pour le chef de file de la gauche du P.S.I.

[SUR L'ARTICLE DE DWIGHT MACDONALD ¹ (9 août 1940)

Cher Ami,

Je ne sais si vous avez vu l'article de Dwight Macdonald dans le numéro d'août de *Partisan Review*.

Cet homme était un disciple de Burnham, le snob intellectuel. Après la désertion de Burnham, Dwight Macdonald est resté comme l'unique représentant de la « science » dans le parti de Shachtman.

Sur la question du fascisme, Macdonald nous sert une pauvre compilation de plagiats de notre arsenal, qu'il présente comme une découverte de lui et à laquelle il oppose quelques banalités qu'il présente comme nos idées à nous. Le tout, sans perspective, sans sens des proportions et sans honnêteté intellectuelle élémentaire.

Mais ce n'est pas le pire. L'orphelin de Burnham proclame : « Nous devons réexaminer d'un œil sceptique et froid les prémisses les plus fondamentaux du marxisme » (p. 266). Et que doit faire le pauvre « Workers Party » le temps que dure cet « examen » ? Attendre, bien sûr, le résultat des études de Dwight Macdonald. Résultat qui sera probablement la désertion de Macdonald lui-même et son passage dans le camp de Burnham.

Les quatre dernières lignes de cet article ne peuvent rien être d'autre qu'une préparation de sa désertion personnelle. « Ce n'est que si nous abordons les terribles années de tempête qui sont devant nous à la fois avec *scepticisme* et dévouement — scepticisme à l'égard de *toutes* les théories, gouvernements et systèmes sociaux, dévouement au combat révolutionnaire des

1. Lettre à A. Goldman (8335), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

masses — ce n'est qu'ainsi que nous pourrons nous justifier nous-mêmes en tant qu'intellectuels. »

Une activité révolutionnaire basée sur le scepticisme théorique, c'est la plus fâcheuse des contradictions internes. Le « dévouement au combat révolutionnaire des masses » est impossible sans une compréhension théorique des lois de ce combat révolutionnaire. Le dévouement révolutionnaire n'est possible que si l'on a acquis la certitude que ce dévouement est raisonnable, adéquat, qu'il correspond au but qu'il s'est fixé. Une telle assurance ne peut découler que d'une profonde compréhension théorique de la lutte de classe. Le « scepticisme à l'égard de toute théorie » n'est rien d'autre que la préparation à la désertion personnelle.

Shachtman garde le silence : en tant que « secrétaire général », il est bien trop occupé pour défendre « les principes fondamentaux du marxisme » contre les snobs et autres philistins petits-bourgeois.

**[REMERCIEMENTS
POUR UN TÉMOIGNAGE]¹**
(12 août 1940)

Chère Mademoiselle LaFollette,

Je viens de recevoir votre témoignage qui est un modèle de précision, si caractéristique de vos écrits.

Ce document rendra un grand service dans l'enquête actuelle.

J'ai également reçu — je crois que c'est avec votre aide directe — la déposition de M. Krivitsky à qui j'écris aussi.

Je vous envoie mes remerciements les plus chaleureux et souhaite vous exprimer mon dévouement inchangé.

1. Lettre à S. LaFollette (8725) traduite de l'anglais avec la permission
de la

[UNE TÂCHE COMMUNE]¹

(12 août 1940)

Cher Monsieur Gitlow,

Votre lettre à M. Goldman sur les rapports entre le G.P.U. et le Comintern sera de la plus grande valeur pour l'enquête et le procès ici.

Dans ma déposition écrite, j'ai déjà abondamment cité votre livre, avec cette remarque que je ne le considère pas comme un travail littéraire, mais comme un témoignage que vous êtes prêt à confirmer sous serment (vous l'avez déjà fait, je le sais, devant la commission du congrès^{1 2}).

En dépit de nos profondes divergences politiques, nous avons une tâche commune qui est de démasquer les agents criminels de Staline.

1. Lettre à B. Gitlow (8246), traduite de l'anglais avec la permission de la Houghton Library.

2. Gitlow avait déposé devant la commission Dies.

[DIRE LA VÉRITÉ]¹

(12 août 1940)

Cher Ami,

Cette histoire du Texas est très importante^{1 2}. L'attitude des gens impliqués peut devenir décisive d'un point de vue légal.

Bien entendu, nous ne pouvons pas faire comme les staliniens qui proclament leur dévouement absolu à la démocratie bourgeoise. Cependant, nous ne voulons fournir aucun prétexte à la répression³.

Dans ce cas, comme dans tous les autres, nous devons dire la vérité, à savoir que la meilleure méthode pour les masses, la plus économique et la plus favorable serait de réaliser la transformation de cette société par des moyens démocratiques. La démocratie est également nécessaire pour l'organisation et l'éducation des masses. C'est pourquoi nous sommes toujours prêts à défendre les droits démocratiques du peuple par nos propres moyens. Cependant, nous savons sur la base d'une énorme expérience historique que les Soixante Familles ne permettront jamais la réalisation démocratique des principes socialistes. A un moment donné, les Soixante Familles vont inévitablement renverser, ou tenter de renverser les institutions démocratiques et de les remplacer par une dictature réactionnaire. C'est ce qui est arrivé en Italie, en Allemagne et au cours des derniers jours en France — pour ne pas parler de moindres

1. Lettre à A. Goldman (8338), traduite de l'anglais avec la permission de la Houghton Library.

2. A la suite de perquisitions décidées par la commission Dies dans des chambres d'étudiants à l'université d'Austin au Texas, du matériel du S.W.P. et notamment des bulletins intérieurs avaient été découverts. La presse avait fait des titres à sensation qui impliquaient que Trotsky était mêlé à une conspiration au Texas, etc.

3. Trotsky indiquait ici une ligne de défense pour les militants à l'entrée d'une période où l'hystérie anti-rouge allait faire des ravages.

ŒUVRES, MAI-AOÛT 1940

pays. Nous disons à l'avance que nous sommes prêts à repousser les armes à la main une telle tentative et à écraser la dictature fasciste par une dictature prolétarienne.

Cette position correspond à la réalité historique et est juridiquement inattaquable.

[LE CONFLIT AVEC *LIBERTY*]¹

(12 août 1940)

Cher Monsieur Goldman,

Je cite ci-dessous la correspondance avec *Liberty* en relation avec l'article intitulé « Le Super-Borgia du Kremlin ». Nous n'avons pas de contrat formel.

26 mai 1940 : à la rédaction de *Liberty*

« Le récent attentat contre la vie de M. Trotsky a considérablement augmenté l'intérêt du public pour M. Trotsky et les raisons de l'acharnement du G.P.U. de Staline dans ses tentatives pour se débarrasser de leur célèbre ennemi.

En tant que secrétaire de M. Trotsky, je suis chargé des relations avec la presse et les publications aux Etats-Unis. J'ai pensé que l'article inclus pouvait être d'un particulier intérêt pour les lecteurs américains aujourd'hui. Il traite des méthodes employées par Staline avec ses divers ennemis et contient quelques faits réellement sensationnels.

Pourriez-vous me faire savoir immédiatement si possible télégraphiquement, si vous êtes intéressé à acheter cet article ? Merci de votre attention. »

Signé : Walter O'Rourke

1 Lettre à A. Goldman (8338), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

10 juin 1940 : Télégramme

« Nous offrons mille dollars pour droits de publication usuelle article Trotsky votre lettre du 26. »

de *Liberty Magazine*

25 juin 1940, d'Obin H. Clark, comité de rédaction de *Liberty*

« Ceci va confirmer notre échange de télégrammes concernant l'achat par nous de l'article de Léon Trotsky qu'il a titré de façon expérimentale " Le Super-Borgia du Kremlin Nous avons donné notre accord au prix de douze cents dollars (1200) pour couvrir les droits suivants tels qu'ils apparaîtront sur l'endossement du chèque : " avec les premiers et seconds droits à séries américains et canadiens et le droit d'exporter des exemplaires et de republier dans des éditions ou publications étrangères. Pas de publication antérieure nulle part dans le monde sans accord écrit. Pas de publication dans un livre avant que la publication dans la revue soit terminée. »

Notre chèque, à l'ordre de M. Trotsky, va vous être envoyé au cours de la semaine prochaine. »

Cependant, je cite une lettre à *Liberty* au sujet d'un article antérieur de M. Trotsky qu'ils avaient accepté de publier. C'était daté du 4 décembre 1939 :

« J'ai été chargé par M. Trotsky de vous envoyer son article que vous avez commandé.

Au cas où cet article vous apparaît trop long, M. Trotsky a marqué une partie dans la marge au crayon rouge qui pourrait être supprimée. Son opinion est qu'une telle suggestion serait très préjudiciable à l'article. »

(Signé C. Cornell)

Je ne sais si cette correspondance vous sera de quelque utilité dans l'affaire, mais c'est tout ce que j'ai.

[COMBATTRE LE PACIFISME]¹

(13 août 1940)

Chers Amis,

Il faudrait selon moi renforcer et approfondir notre campagne contre les préjugés et les mensonges des tendances pacifistes.

Libéraux et démocrates disent : « Il faut aider les démocraties, par tous les moyens, sauf une intervention directe en Europe. » Pourquoi cette limitation stupide et hypocrite? S'il faut défendre la démocratie, nous devons la défendre aussi sur le sol européen, d'autant plus que c'est le meilleur moyen de défendre la démocratie en Amérique. Aider l'Angleterre — à écraser Hitler — par tous les moyens, y compris l'intervention militaire, signifierait le meilleur moyen de défendre « la démocratie américaine ». Cette limitation purement géographique n'a aucun sens, ni politique, ni militaire.

Ce que nous considérons comme valant d'être défendu, nous sommes prêts à le défendre les armes à la main — en Europe comme aux Etats-Unis. C'est l'unique possibilité d'assurer la défense des libertés civiles et autres bonnes choses en Amérique.

Mais nous refusons catégoriquement de défendre les libertés civiles à la manière française : les ouvriers et les paysans donnent leur sang pendant que les capitalistes concentrent entre leurs mains les leviers de commande^{1 2}. L'expérience Pétain

1. Lettre à J. P. Cannon (7570), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Toutes les libertés civiles avaient été suspendues en France depuis la guerre y compris la législation de protection du travail. Dans le même temps, les chefs militaires accédaient au gouvernement : le maréchal Pétain et le général de brigade à titre temporaire Charles de Gaulle étaient tous deux membres du cabinet Paul Reynaud formé pour faire face à l'offensive allemande... et qui laissa la place à un gouvernement Pétain.

devrait former maintenant le nouveau centre de notre propagande de guerre. Il est, bien sûr, important d'expliquer aux ouvriers avancés que le véritable combat contre le fascisme est la révolution socialiste. Mais il est plus urgent, plus impératif, d'expliquer aux millions d'ouvriers américains que la défense de leur « démocratie » ne peut être confiée à un maréchal Pétain américain — et il ne manque pas de candidats à ce rôle.

L'article de Cari O'Shea³ dans le *Socialist Appeal* du 10 août est excellent. Nous pouvons de cette façon développer une campagne très efficace contre William Green aussi bien que John L. Lewis qui rejette purement et simplement la conscription en faveur d'une armée serve de volontaires.

L'Institut d'Opinion publique a établi que plus de 70% des ouvriers sont en faveur du service militaire obligatoire. C'est un fait d'une immense importance ! Les ouvriers prennent au sérieux toutes les questions. S'il faut défendre la patrie, on ne peut pas abandonner cette défense à l'arbitraire des individus. Il faut une attitude commune. Cette conception réaliste montre combien nous avons raison de rejeter d'avance les attitudes pacifistes ou demi-pacifistes purement négatives. Nous nous situons sur le même terrain que 70% des ouvriers — et sur cette base nous commençons à développer une campagne afin d'opposer les ouvriers à leurs exploiters sur le terrain militaire. Vous, ouvriers, vous souhaitez défendre et améliorer la démocratie. Nous, de la IV^e Internationale, nous voulons aller plus loin. Mais nous sommes prêts à défendre la démocratie avec vous, seulement à la condition que ce soit une vraie défense, pas une trahison à la manière de Pétain.

Sur cette route, je suis sûr que nous pouvons avancer.

3. Rappelons qu'O'Shea était le pseudonyme de Carlos Hudson.

[LE TRANSFERT DES ARCHIVES]¹

(16 août 1940)

Cher Van,

Il y a environ une semaine, j'ai reçu votre lettre du 6 août et j'ai donné ordre de vous payer 100 dollars sur le premier versement du règlement de l'Université de Harvard. Sur le second versement, je pourrai vous payer le double. Naturellement, si vous avez besoin tout de suite d'une somme plus importante, je puis modifier la disposition de ces sommes à New York.

Je suis un peu troublé par le fait que la Bibliothèque^{1 2} n'a pas encore reçu les documents. En tout cas, nous n'avons reçu d'eux aucune nouvelle quant à leur arrivée, pour ne pas parler d'argent. Peut-être la période des vacances est-elle la cause de ces retards et l'affaire va-t-elle se régler à bref délai.

Je suis tout à fait d'accord avec votre idée de la nécessité de faire une critique marxiste de la philosophie de Dewey et je crois que c'est à vous que revient directement ce travail.

Une camarade française est venue ici il y a deux semaines, directement de France³. Elle était envoyée comme enseignante pour l'école française. Elle nous a donné quelques nouvelles sur nos amis français, mais pas beaucoup parce qu'elle vivait les derniers temps à Perpignan.

1. Lettre à J. Van Heijenoort (10707), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Les papiers de Trotsky ont été placés par Harvard à la bibliothèque Houghton, jusque-là spécialisée dans la littérature anglaise.

3. Nous n'avons pu identifier cette « camarade ».

[DE BONS CADEAUX]¹

(16 août 1940)

Cher Ami Charles,

Nous avons tout reçu. Je ne ferai usage de votre témoignage^{1 2} qu'en cas de réelle nécessité, mais dans ce cas il serait très utile.

Le gilet pare-balles a été pieusement admiré par tous. Nous n'avons pas encore décidé à quelle occasion nous allons le porter. En tout cas, on peut l'utiliser en voyage. D'un autre côté, je doute qu'il soit assez confortable pour constituer une protection pendant le sommeil.

La sirène a provoqué encore plus d'admiration. Elle est déjà assez merveilleuse par son aspect : nous ne l'avons pas encore essayée parce que nous ne voulons pas provoquer quelques « zafarranchos »³ supplémentaires : car on nous dit qu'on peut l'entendre d'ici à Los Angeles. Personnellement, je crois que c'est une exagération.

Nous avons eu une discussion avec le camarade Tfrainor] et sa sœur⁴, qui nous ont tous les deux produit bonne impression. Nous aurons encore quelques conversations avec eux.

Plus de deux mois et demi de mon temps a été presque exclusivement consacré à l'enquête (sur l'attaque du 24 mai). Demain je vais présenter au juge un très gros memorandum sur les staliniens mexicains, le G.P.U. et l'aide financière aux agents

1. Lettre à C. Curtiss (7640), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. 11 s'agit du témoignage que Trotsky avait demandé à Charlie Curtiss sur les conditions de la rupture de Rivera.

3. En castillan dans le texte, il s'agit de branle-bas.

4. Nous pensons qu'il s'agit d'un des tout derniers visiteurs de Trotsky, Lawrence Turner, dit Larry Trainor (1905-1975) qui vint avec sa compagne Gustie une exceptionnelle cuisinière.

LÉON TROTSKY

de Moscou, avec les dépositions sous serment de Ben Gitlow, Joseph Zack, Walter Krivitsky et Albert Goldman. J'espère que ce mémorandum ne manquera pas d'avoir son effet. Et maintenant j'espère pouvoir revenir à mon livre.

[LA POLITIQUE ANTI-PACIFISTE DU S.W.P.]¹ (17 août 1940)

Cher Chris,

Merci beaucoup pour le matériel Tanaka^{1 2}. Il est arrivé au bon moment parce que, les deux mois et demi derniers, je ne me suis occupé presque que de l'enquête sur l'attentat.

Je me suis bien réjoui de votre appréciation sur la politique anti-pacifiste du parti. Cette position a deux avantages majeurs : d'abord elle est révolutionnaire par essence et basée sur l'ensemble du caractère de notre époque, où toutes les questions seront tranchées non seulement par les armes de la critique, mais par la critique des armes ; deuxièmement, elle est dénuée de tout sectarisme. Nous n'opposons pas aux événements et aux sentiments de masses une affirmation abstraite de notre sainteté.

La pauvre *Labor Action*³ du 12 août écrit : « Nous sommes à 100% avec Lewis dans sa lutte contre le service militaire. » *Nous*, nous ne sommes pas avec Lewis, même à 1%, parce que Lewis essaie de défendre la Patrie capitaliste par des moyens tout à fait périmés. La majorité des travailleurs comprend ou sent que ces moyens (une armée de métier de volontaires) sont dépassés du point de vue militaire et extrêmement dangereux d'un point de vue de classe. C'est pourquoi les ouvriers sont pour le service militaire. C'est, sous une forme très confuse et très contradictoire, leur façon à eux de se prononcer pour

1. Lettre à C. Moustakis (9296), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Christy Moustakis (né en 1911), ancien « garde » avait envoyé à Trotsky un exemplaire du « mémorandum Tanaka » publié aux Etats-Unis dans les années 30, que ce dernier lui avait demandé. Voir, sur le document Tanaka t. 23, pp. 307-322.

3. *Labor Action* était l'organe du Workers Party formé par Shachtman et ses camarades.

LÉON TROTSKY

« l'armement du prolétariat ». Nous ne rejetons pas purement et simplement ce grand changement historique, comme le font les sectaires de tout genre. Nous disons : « Service militaire ? Oui. Mais fait par nous. »

C'est un point de départ excellent.

[LE F.B.I. ET LES ARCHIVES]¹

(17 août 1940)

Cher Ami,

J'ai l'impression que les boîtes avec les documents destinés à l'Université de Harvard ont été retenues par le F.B.I. Bien entendu, ce n'est qu'une supposition, mais quelques symptômes très convaincants me forcent à penser que cette supposition est vraie.

Je n'ai personnellement rien à cacher, mais, dans mes lettres, bien des tierces personnes sont mentionnées. Il a été entendu avec l'université de Harvard que certains documents ne devraient pas être rendus publics pendant la prochaine période. C'est la condition à laquelle j'ai transmis ces documents à l'une des institutions nationales des Etats-Unis. Les autorités ont promis leur protection dans le transport de ces documents.

Si, dans ces conditions, ils ont réellement trouvé nécessaire de vérifier les documents sans mon autorisation, cela signifierait simplement un terrible abus de pouvoir. La déloyauté est toujours mauvaise, mais la déloyauté d'un pouvoir d'Etat vis-à-vis d'une personne privée est particulièrement méprisable. Si ma supposition était confirmée, je protesterais publiquement sous la forme la plus nette.

Le numéro d'août de *Fourth International* produit une très bonne impression ^{1 2}.

1. Lettre à A. Goldman (8340), traduite de l'anglais avec la permission de la Houghton Library.

2. Ce numéro comportait un grand article de J. Hansen sur la tentative d'assassinat de Trotsky, un article de Munis sur l'Espagne sous Franco et le texte ainsi qu'un commentaire de la lettre de démission du Workers Party de Burnham.

L'ATTENTAT DU 24 MAI ET LE PARTI COMMUNISTE MEXICAIN LE COMINTERN ET LE G.P.U.¹ (17 août 1940)

Les conditions politiques

Le présent document poursuit des objectifs judiciaires et non pas politiques. Mais les actions criminelles des membres du soi-disant parti « communiste » mexicain ont des motifs politiques. L'attentat du 24 mai était un attentat de caractère politique. C'est pourquoi le mécanisme de ce crime et moins encore les mobiles de ceux qui y ont pris part, ne peuvent être compris si l'on ne dévoile pas, au moins à grands traits, le soubassement politique de cet attentat.

L'opinion publique ne met plus en doute maintenant le fait que cet attentat ait été organisé par le G.P.U., l'organe principal du pouvoir de Staline. L'oligarchie du Kremlin a un caractère **totalitaire**, c'est-à-dire qu'elle se subordonne toutes les fonctions de la vie sociale, politique et idéologique du pays et qu'elle écrase les moindres manifestations de critique et d'opinion indépendante. Le caractère totalitaire de la politique du Kremlin ne découle pas du caractère personnel de Staline, mais de la position que la nouvelle couche dirigeante occupe face au peuple. La révolution d'Octobre a poursuivi deux objectifs étroitement liés : premièrement, la socialisation des moyens de production et l'élévation du niveau de vie du pays grâce à la planification de l'économie, deuxièmement, la construction, sur ces bases, d'une société sans distinctions de classes et donc sans bureaucratie professionnelle, une société socialiste gouvernée par les travailleurs eux-mêmes. En gros, le premier objectif a été atteint ; malgré l'influence de la bureaucratie, la supériorité de l'économie planifiée s'est révélée de façon indiscutable. Il en va autrement du régime social. Loin de se rapprocher du socia-

1. Article (T 4927) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

lisme, il s'en éloigne toujours plus. Pour des raisons historiques qu'il n'est pas possible d'exposer ici, une nouvelle caste privilégiée s'est développée sur la base de la révolution d'Octobre et elle concentre entre ses mains tout le pouvoir, dévorant une part toujours plus grande du revenu national. La situation de cette caste est profondément contradictoire. En paroles, elle se présente comme communiste, mais, en fait, elle lutte pour son pouvoir absolu et ses immenses privilèges matériels. Entourée de la méfiance et de l'hostilité des masses déçues, la nouvelle aristocratie ne peut tolérer la moindre brèche dans son système. Dans l'intérêt de sa propre conservation, elle est obligée d'étouffer la moindre lueur de critique et d'opposition. D'où la tyrannie suffocante, tous ces gens qui rampent devant le ***Chef et l'hypocrisie générale*** : c'est de là que vient le rôle gigantesque du G.P.U. en tant qu'instrument de domination totalitaire.

L'absolutisme de Staline ne repose pas sur l'autorité traditionnelle, la « grâce de Dieu », ni la propriété privée « inviolable et sacrée », mais sur l'idée de l'égalité communiste. Cela prive l'oligarchie de la possibilité de justifier sa dictature et ses privilèges croissants par quelques arguments rationnels et convaincants que ce soit. De même elle ne peut, pour se justifier, invoquer le caractère « transitoire » de son régime, parce que la question n'est pas de savoir pourquoi ***l'égalité n'a pas été complètement réalisée, mais pourquoi les inégalités ne cessent d'augmenter***. La caste dirigeante est amenée à mentir systématiquement, à se maquiller, à porter un masque et à imputer à ses opposants et critiques des motifs diamétralement opposés à ceux qui les animent. Quiconque prend la défense des travailleurs contre l'oligarchie est immédiatement dénoncé par le Kremlin comme partisan de la restauration du capitalisme. Ce mensonge standardisé n'a pas été choisi au hasard ; il découle de la situation objective de la caste qui incarne la réaction tout en ne jurant que par la révolution. Dans toutes les révolutions précédentes, la nouvelle classe privilégiée a essayé de se protéger de la critique de la gauche par une phraséologie pseudo-révolutionnaire. Les thermidoriens et les bonapartistes de la grande Révolution française ont pourchassé et condamné tous les révolutionnaires authentiques (les Jacobins) comme « royalistes » et agents du gouvernement britannique réactionnaire de Pitt². Staline n'a rien inventé de nouveau. Il a

2. William Pitt (1759-1806), dit « le second Pitt », fut l'animateur des coalitions contre la France révolutionnaire et les éléments « de gauche » étaient

seulement poussé à l'extrême le système de l'imposture politique. Le mensonge, la calomnie, les persécutions, les accusations fausses, les comédies judiciaires découlent inexorablement de la position de la bureaucratie, usurpatrice dans la société soviétique. Si on ne le comprend pas, on ne peut comprendre ni la politique intérieure de l'U.R.S.S. ni le rôle du G.P.U. dans l'arène internationale.

Lénine proposait dans son *Testament**³ (janvier 1923) d'écarter Staline du poste de secrétaire général du parti, en invoquant comme raisons sa déloyauté et sa tendance à abuser du pouvoir. Deux ans plus tôt, Lénine avertissait : « Ce cuisinier ne nous préparera que des plats épicés. » Personne, dans le parti, n'aimait ni ne respectait Staline. Mais, quand la bureaucratie commença à sentir avec acuité le danger qui la menaçait du côté du peuple, elle chercha justement un chef brutal et déloyal, prêt à abuser du pouvoir pour servir ses intérêts. Voilà pourquoi le cuisinier aux plats épicés est devenu le chef de la bureaucratie totalitaire.

La haine que me porte l'oligarchie de Moscou provient de sa profonde conviction que je l'ai « trahie ». Cette accusation a une signification historique propre. Ce n'est pas d'un seul coup ni sans hésitations que la bureaucratie a porté Staline au pouvoir. Jusqu'en 1924, Staline était inconnu, même des couches larges du parti, sans parler de la population, et, comme je l'ai déjà dit, il ne jouissait d'aucune popularité dans les rangs de la bureaucratie elle-même. La nouvelle couche dirigeante espérait que je prendrais sur moi de protéger ses privilèges. Elle ne ménagea pas ses efforts en ce sens. Ce n'est que lorsqu'elle fut convaincue que je n'avais pas l'intention de défendre ses intérêts contre les travailleurs, mais au contraire de défendre les intérêts des travailleurs contre la nouvelle aristocratie, qu'elle se tourna carrément vers Staline, me proclamant « traître ». Cette qualification, venant de la caste privilégiée, est d'ailleurs une preuve de ma loyauté à l'égard de la classe ouvrière. Ce n'est pas un hasard si 90 % des révolutionnaires qui ont bâti le parti bolchevique, fait la révolution d'Octobre, créé l'Etat soviétique

effectivement condamnés alors en France comme « agents de Pitt et Cobourg » parfois en même temps — sur les mêmes bancs — que d'authentiques agents royalistes. Trotsky appela ces procès des « amalgames thermidoriens ».

3. Ce qu'on appelle le « Testament » de Lénine est en réalité une « Lettre au congrès » dont l'existence et le contenu (révélé par Trotsky) furent officiellement démentis à maintes reprises par les dirigeants soviétiques jusqu'en 1956 où elle fut publiée — au temps de Khrouchtchev.

et l'Armée rouge, dirigé la guerre civile, ont été exterminés comme « traîtres » dans le cours des douze dernières années. En revanche, l'appareil stalinien a accueilli dans ses rangs, au cours de cette période, l'écrasante majorité de ceux qui se trouvaient de l'autre côté de la barricade pendant ces années de révolution⁴.

L'Internationale communiste a subi une dégénérescence analogue pendant cette période. Dans les premières étapes du régime soviétique, quand la révolution allait de danger en danger, quand toutes les énergies étaient absorbées par la guerre civile avec son cortège de famines et d'épidémies, les plus courageux et les plus dévoués des révolutionnaires de tous les pays ralliaient la révolution d'Octobre et l'internationale communiste. De cette première couche révolutionnaire, qui a démontré en actes son dévouement à la révolution d'Octobre au cours des années difficiles, il ne reste à présent littéralement personne. Par d'incessantes exclusions, la pression matérielle, la corruption directe, les purges et les exécutions, la clique totalitaire du Kremlin a transformé complètement le Comintern en un instrument docile. L'actuelle couche dirigeante du Comintern, comme ses différentes sections, comprend des hommes qui ont rejoint non la révolution d'Octobre, mais l'oligarchie victorieuse qui distribue les titres politiques élevés et les faveurs matérielles⁴.

Le type prédominant chez les « communistes » actuels est le carriériste politique, par conséquent l'opposé du révolutionnaire. Leur idéal est d'arriver dans leur propre pays à la même position que l'oligarchie du Kremlin en U.R.S.S. Ce ne sont pas des chefs révolutionnaires du prolétariat, mais des prétendants à la domination totalitaire. Ils rêvent d'atteindre ce but à l'aide de cette même bureaucratie soviétique et de son G.P.U. Ils contemplent avec admiration et envie l'invasion par l'Armée rouge de la Pologne, de la Finlande, des Pays Baltes, de la Bessarabie, parce que cette invasion a rapidement conduit au transfert du pouvoir aux mains des staliniens locaux candidats à la domination totalitaire.

Manquant de stature propre, sans idées ni influence indépendantes, les dirigeants des sections du Comintern ne savent que trop bien que leurs positions et leur réputation ne tiennent

4. Au cours des années antérieures, Trotsky a cité à maintes reprises des exemples de « ralliés » : par exemple des diplomates Maïsky, Souritz, Khintchouk, Potcmkine, le journaliste Zaslavsky, et surtout l'ancien menchevik devenu procureur des procès de Moscou A. E. Vychinsky.

qu'avec celles du Kremlin et tomberont avec elles. Matériellement, comme nous le montrerons plus loin, ils vivent des aumônes du G.P.U. Leur lutte pour l'existence se réduit de ce fait à une défense acharnée du Kremlin contre toute forme d'opposition. Ils ne peuvent pas ne pas sentir la justesse et donc le danger de la critique en provenance des prétendus « trotskystes ». Mais cela ne fait que redoubler leur haine contre moi et mes partisans. De même que leurs maîtres du Kremlin, les dirigeants des partis communistes sont incapables de critiquer les véritables idées de la IV^e Internationale et forcés de recourir à des falsifications et aux impostures que Moscou exporte en quantités illimitées. Il n'y a donc rien de « national » dans la conduite des staliniens mexicains : ils se contentent de traduire en espagnol la politique de Staline et les ordres du G.P.U.

Le G. P. U. Organisateur de l'attentat

Il peut paraître incompréhensible aux yeux des non-initiés que la clique de Staline ait commencé par m'exiler et puis ait tenté de m'assassiner à l'étranger. N'eût-il pas été plus simple de me faire fusiller à Moscou comme tant d'autres ?

Voici l'explication. Quand j'ai été exclu du parti et déporté en Asie centrale en 1928, il n'était pas encore possible de seulement parler d'exécution ni même d'arrestation. La génération qui avait traversé avec moi la révolution d'Octobre et la guerre civile était encore vivante alors. Le bureau politique se sentait assiégé de toutes parts. D'Asie centrale, je pus maintenir des relations directes avec l'Opposition. Dans ces conditions, après un an d'hésitation, Staline décida de recourir au bannissement comme à un moindre mal. Il pensait qu'isolé de l'U.R.S.S., sans appareil ni moyens matériels, Trotsky serait impuissant à entreprendre quoi que ce soit. Staline escomptait en outre que, quand il aurait réussi à me noircir définitivement aux yeux du pays, il pourrait sans peine obtenir du gouvernement turc allié mon extradition à Moscou pour le règlement final. Les événements ont cependant montré qu'on pouvait prendre part à la vie politique sans appareil ni moyens matériels. Avec l'aide de jeunes amis, j'ai jeté les bases de la IV^e Internationale qui se développe lentement mais sûrement. Les procès de Moscou de 1936-37 ont été mis en scène pour obtenir mon extradition de Norvège, c'est-à-dire en réalité me livrer aux mains du G.P.U. Mais cela ne se fit pas ; je me suis retrouvé au Mexique. J'ai su que Staline a reconnu à plusieurs reprises que

mon exil avait été « une grosse erreur ». Il ne lui restait, pour corriger cette erreur, d'autre solution que l'acte terroriste.

Ces dernières années, le G.P.U. a exécuté en U.R.S.S. plusieurs centaines de mes amis, y compris des membres de ma famille. En Espagne il a assassiné mon ancien secrétaire Erwin Wolf et d'autres de mes compagnons politiques⁵. A Paris, il a tué mon fils Léon Sedov que les tueurs professionnels de Staline traquaient depuis deux ans. A Lausanne, le G.P.U. a assassiné Ignace Reiss passé du G.P.U. à la IV^e Internationale. A Paris, les agents de Staline ont assassiné un autre de mes secrétaires, Rudolf Klement dont le corps a été retrouvé dans la Seine. On pourrait continuer indéfiniment cette liste.

Au Mexique, la première tentative évidente de m'assassiner a eu lieu en janvier 1938, quand un inconnu s'est introduit chez moi avec de fausses recommandations d'un homme politique mexicain⁶. C'est après cet épisode qui avait inquiété mes amis que des mesures de sécurité plus sérieuses ont été prises : gardes de nuit comme de jour, système d'alarme...

Depuis la participation active et véritablement criminelle du G.P.U. aux événements espagnols, j'ai reçu beaucoup de lettres d'amis, surtout de New York et de Paris sur des agents du G.P.U. envoyés au Mexique de France ou des Etats-Unis. J'ai moi-même transmis à temps à la police mexicaine les noms et photos de quelques-uns de ces messieurs. Le déclenchement de la guerre a encore aggravé cette situation en raison de ma lutte implacable contre la politique intérieure et extérieure du Kremlin. Mes déclarations et articles dans la presse mondiale — sur le démembrement de la Pologne, l'invasion de la Finlande, la faiblesse de l'Armée rouge décapitée par Staline, etc. — ces déclarations ont été reproduites dans tous les pays du monde à des dizaines de millions d'exemplaires. Le mécontentement grandissait à l'intérieur de l'U.R.S.S. La III^e Internationale était incomparablement plus faible à la veille de la dernière guerre que ne l'est aujourd'hui la IV^e Internationale.

Le 25 août 1939, juste avant la rupture des relations diplomatiques franco-allemandes, l'ambassadeur français Coulongre⁷ rendait compte au ministre des Affaires étrangères

5. L'autre victime connue dans les rangs trotskystes fut un jeune Allemand, Hans David Freund, dit *Moulin* (1912-1937).

6. L'homme politique en question, le général Mûgica, signala aussitôt informé qu'il n'avait pris aucune initiative de ce genre (*Œuvres*, 16, pp. 173-174).

7. Robert Coulongre ambassadeur à Moscou puis à Berlin avait eu l'ultime conversation rapportée ici avec Hitler.

G. Bonnet⁸ de son dramatique entretien avec Adolf Hitler, à 5 h 30 de l'après-midi : « Je pense réellement, remarquai-je, que nous vaincrons. Mais j'ai peur qu'il n'y ait en définitive qu'un seul vainqueur, Trotsky. » M'interrompant, le chancelier s'écria : « Alors pourquoi donc avez-vous donné "carte blanche à la Pologne" ? » (*Documents diplomatiques*, 1938-1939, p. 260, n° 242.)

Deux représentants autorisés des deux impérialistes, le démocratique et le fasciste, à un moment critique, précédant de peu la guerre, se font mutuellement peur avec le nom d'un révolutionnaire que les agents du G.P.U. essaient de dénigrer depuis des années en le traitant d'« agent de l'impérialisme ». Je pourrais citer d'autres témoignages de ce genre. Mais je ne le crois pas nécessaire. Hitler et Coulondre sont dans tous les cas des experts en politique bien plus sérieux que David Siqueiros et Lombardo Toledano.

En tant qu'ex-révolutionnaire, Staline comprend que le cours de la guerre doit puissamment stimuler le développement de la IV^e Internationale, y compris en U.R.S.S. C'est pourquoi Staline a donné à ses agents l'ordre d'en finir avec moi au plus vite. Des faits connus de tous, ainsi que des considérations politiques générales, démontrent incontestablement que seul le G.P.U. a pu organiser l'attentat du 24 mai. Cependant, ce ne sont pas les indices matériels qui manquent.

1. Quelques semaines avant l'attentat, la presse mexicaine bruissait de rumeurs sur une concentration au Mexique d'agents du G.P.U. Nombre de ces informations étaient fausses. Mais leur substance était exacte.

2. La qualité technique exceptionnelle de l'attentat attire l'attention. Si l'assassinat a échoué, c'est par un de ces hasards qui constituent une partie intégrante de toute guerre. Mais la préparation et la réalisation de l'attentat étonnent par leur envergure, leur caractère planifié efficace. Les terroristes connaissaient très bien la disposition des lieux ainsi que la vie interne de la maison. Ils étaient équipés : uniformes de policiers, armes, une torche électrique, des échelles de corde, etc. Ils ont parfaitement réussi à maîtriser la garde policière dehors, ils ont paralysé les gardes à l'intérieur en utilisant une parfaite stratégie de feu : ils ont pénétré jusque dans la chambre de leur

8. Georges Bonnet (1889-1973) fut ministre des affaires étrangères en France en 1938-1939. Ce radical socialiste penchait pour la conciliation et des concessions à Hitler et fut résolument « munichois ».

victime et ont pu tirer impunément en feu croisé pendant trois à cinq minutes, lancer des grenades incendiaires et quitter les lieux de l'agression sans laisser de traces. Une telle entreprise est au-dessus des forces d'un groupe privé. Il y a là manifestement une tradition, un entraînement, de gros moyens et un large choix d'exécutants. C'est le travail du G.P.U.

3. En conformité absolue avec tout le système du G.P.U., il y a le souci de diriger l'enquête sur une fausse piste, qui était incorporé au schéma même de l'attentat. Pendant qu'ils ligo-taient les policiers, les assaillants criaient : « Viva Almazân ! » Ces cris lancés dans la nuit devant cinq policiers dont trois dormaient étaient un leurre et servaient à deux objectifs complémentaires : distraire, ne fût-ce que quelques jours, voire quelques heures, l'attention des enquêteurs du G.P.U. et de son agence au Mexique et compromettre les partisans de l'un des candidats à la présidence. Assassiner un opposant en projetant sur un autre l'ombre de la suspicion, c'est un procédé classique du G.P.U. ou plus précisément de son inspireur, Staline.

4. Les attaquants avaient plusieurs grenades incendiaires dont deux ont été lancées dans la chambre de mon petit-fils. Les auteurs de l'attentat cherchaient donc non seulement à tuer mais à incendier. Leur unique objectif peut bien avoir été la destruction de mes archives. Seul Staline y avait intérêt dans la mesure où ces archives ont pour moi une valeur exceptionnelle dans la lutte contre l'oligarchie de Moscou. C'est à l'aide de ces archives que j'ai pu dénoncer l'imposture judiciaire des procès de Moscou. Le 7 novembre 1936, le G.P.U. avait volé à grand risque une partie de mes archives à Paris. Dans la nuit du 24 mai, il ne les avait pas oubliées. Les grenades incendiaires étaient quelque chose comme la carte de visite de Staline.

5. La division du travail entre les tueurs clandestins et les « amis » légaux est tout à fait caractéristique des crimes du G.P.U. : tandis qu'on préparait l'attentat par les voies secrètes du travail clandestin, on menait publiquement une campagne de calomnies pour discréditer la victime désignée. Cette même division du travail se poursuit après le crime : les terroristes sont allés se cacher, tandis que leurs avocats, tout à fait publiquement, s'efforcent d'attirer l'attention de la police sur une fausse piste.

6. Finalement il est impossible de ne pas relever les réactions de la presse mondiale : tous les journaux, de toutes tendances, parlent ouvertement ou tacitement du fait que l'attentat est l'œuvre du G.P.U. : seuls les journaux qui recoi-

vent du Kremlin des subsides et exécutent ses ordres défendent une version contraire. C'est une preuve politique irréfutable.

7. L'indice le plus Important et le plus probant cependant que l'attentat a été organisé par le G.P.U. reste le fait que tous les complices de cet attentat ont été reconnus, soit comme des membres du parti communiste, soit comme « sympathisants » ; de plus, les plus éminents d'entre eux avaient occupé des postes de commandements dans les unités de l'armée espagnole qui étaient directement placées sous les ordres du G.P.U. (5^e Régiment, Brigades internationales).

Pourquoi j'étais certain qu'il y aurait un attentat

Pour quelle raison exactement m'attendais-je à un attentat avec une telle certitude depuis le début de cette année? En réponse, le 2 juillet, devant le tribunal, à une question de M^c Pavôn Flores, l'avocat de la défense, j'ai fait en particulier référence au congrès du parti communiste du Mexique qui a eu lieu en mars de cette année et qui a proclamé son orientation vers l'extermination du « trotskysme »⁹. Pour éclairer un peu plus ma réponse, je dois fournir des faits à titre d'explications supplémentaires.

Dans la mesure où la préparation pratique de l'attentat a commencé en janvier de cette année et où il fallait également un certain délai pour les discussions préliminaires et l'élaboration du plan, on peut affirmer avec certitude que l'« ordre » pour l'attentat n'est pas arrivé à México plus tard que novembre ou décembre 1939.

Comme on peut le voir dans *La Voz de México*, la crise dans la direction du parti remonte précisément à cette époque. L'impulsion pour cette crise est venue de l'extérieur du parti et la crise elle-même s'est développée du haut en bas. On ne sait pas qui a élaboré les soi-disants « Matériaux pour la Discussion » qui ont été publiés dans *La Voz de México* le 28 janvier et qui constituaient un réquisitoire anonyme contre la vieille direction (Laborde, Campa et autres) qui étaient prétendus coupables d'une attitude « conciliatrice » à l'égard du trotskysme. Pour l'opinion publique, ce qui se cachait derrière tout cela était fort obscur. Mais pour les observateurs initiés et

9. Cf. pp. 191-205.

intéressés, il ne faisait pas de doute que quelque coup sérieux nouveau était en préparation, sinon contre « le trotskysrque », du mofns contre Trotsky.

Aujourd'hui il est tout à fait clair que le bouleversement dans le parti communiste a été étroitement lié avec l'ordre de l'attentat donné à Moscou. Le plus probable est que le G.P.U. s'est heurté à une certaine opposition chez les dirigeants du parti communiste qui s'étaient habitués à une existence paisible et ont pu redouter certaines conséquences politiques et policières déplaisantes de cet attentat¹⁰. Peut-être est-ce là l'origine de l'accusation de trotskysme contre eux. Quiconque a des objections à un attentat contre Trotsky est évidemment un « trotskyste ».

L'anonyme « commission d'épuration » a révoqué Laborde, le dirigeant du parti communiste et avec lui le comité central élu au précédent congrès. Qui a investi la commission d'épuration de pouvoirs aussi immenses? D'où venait la commission elle-même? Elle ne pouvait naître de génération spontanée. Elle a été nommée par des gens qui ont reçu leurs pouvoirs plénipotentiaires de l'extérieur. Ces gens ont toutes raisons de dissimuler leurs noms.

Ce n'est que le 18 février, après que le changement ait été déjà accompli et qu'il restait seulement à le sanctionner, qu'on a rendu publique la composition de la nouvelle commission, formée seulement de Mexicains, et, de nouveau, sans la moindre indication quant à l'origine de leur désignation. Au moment où le congrès du parti a été convoqué pour le 21 mars, toutes les questions avaient déjà été tranchées et tout ce qui restait aux délégués, c'était de prêter serment de fidélité à la nouvelle direction qui avait été constituée sans eux et pour des objectifs que la majorité d'entre eux ignoraient.

D'après les comptes rendus parus dans *La Voz de México* (18 mars 1940), la discussion sur la question de « la lutte contre

10. L'hypothèse de Trotsky sur l'opposition de Laborde et Campa à son assassinat au Mexique a été confirmée, après la mort de Laborde par la publication des mémoires de Campa, réintégré et réhabilité dans l'intervalle (Valentin Campa, *Mi Testimonio, Memorias de un comunista mexicano*; México, Cultura Popular, 1978). Il y écrit notamment p. 181 que Laborde et lui considéraient la décision d'éliminer Trotsky comme « une grave erreur », car il était « politiquement battu » et son influence était « nulle ». Bien entendu ils ne convainquirent personne et perdirent seulement la confiance de Moscou. Ce qui est le plus ahurissant c'est qu'en 1978 encore Campa se vante d'avoir gardé le silence et s'indigne qu'on le qualifie de complice! Il n'oublie pas cependant, p. 184, de citer la phrase de Trotsky ci-dessus...

de l'année dernière. Dans le numéro du 24 décembre de l'année dernière de *La Voz de México*, nous lisons dans « Le Rôle du trotskysme » par Gonzâlo Beltrân :

« Quant au nouveau pontife Léon XXX — XXX : les trente deniers de Judas — il a joué le rôle écrit pour lui par la commission Dies [...] Léon XXX intervient dans les affaires de l'Amérique latine aux côtés des puissances impérialistes et il couronne son œuvre en déclarant que “ l'expropriation du pétrole était l'œuvre du communisme »

Les mots « expropriation du pétrole était l'œuvre des communistes » sont entre guillemets comme s'ils étaient une citation de l'un de mes articles, ce qui voudrait me présenter comme opposé à la nationalisation de l'industrie pétrolière. Inutile de dire qu'il s'agit d'un mensonge. J'ai défendu comme j'ai pu, dans la presse mondiale, le droit du peuple mexicain à être maître de ses propres ressources naturelles. Mais les falsifications du G.P.U. ne sont pas arrêtées pour de telles vétilles.

Dans son rapport au congrès de mars, Andrés Garcia Salgado, membre du comité central du parti communiste mexicain, a battu tous les records de mensonges établis par le stalinisme international. Je veux, malgré ma répugnance, en citer des extraits :

« Le gouvernement Cárdenas a autorisé l'entrée de Trotsky contre l'opinion exprimée par les organisations ouvrières. Ce fait, qui a permis à Trotsky d'installer dans notre pays le centre dirigeant de son organisation internationale d'espionnage au service de toutes les forces contre-révolutionnaires, n'a été possible que parce que les pays impérialistes eux-mêmes avaient intérêt à transformer notre pays en un centre pour leurs activités d'espionnage et de provocation. »

Aussi ignorants soient-ils, ces gens ne peuvent pas ignorer qu'aucun pays impérialiste ne veut m'admettre à l'intérieur de ses frontières, que les chefs de l'impérialisme, dans tous les pays, me considèrent comme l'ennemi n° 1, que mes amis politiques sont persécutés dans tous les pays impérialistes, que le Mexique m'a accordé l'hospitalité précisément parce qu'il n'est

pas un pays impérialiste et que son gouvernement prend le droit d'asile au sérieux. Mais les falsificateurs engagés dans les préparatifs de l'attentat n'ont pas le temps de s'arrêter à semblables vétilles. M. Salgado continue :

« Ainsi les espions trotskystes ont toujours collaboré avec l'armée de Franco, coordonnant leurs révoltes et leur agitation à l'arrière des lignes loyalistes avec les opérations de l'ennemi.

Trotsky, l'homme que les patrons de Monterey applaudissent, celui qui fournit aux compagnes pétrolières tous leurs arguments contre les organisations ouvrières et contre le gouvernement, oriente ses activités selon les plans des réactionnaires et selon les besoins de l'impérialisme.

Camarades, que cela nous serve d'exemple et nous aide à renforcer notre lutte contre le trotskysme et à chasser le chef de cette bande d'espions de notre pays.

(Chassez les ennemis du peuple des rangs des révolutionnaires !)

C'est là le rapport d'un « chef » au congrès du parti « communiste » ! En quel cloaque l'oligarchie du Kremlin a-t-elle transformé ce qui fut jadis l'internationale communiste ! Grâce à une sélection naturelle et artificielle, les carriéristes, les coquins et les diffamateurs professionnels ont, peu à peu, pris la place des révolutionnaires. M. [Garcia] Salgado est aussi l'un d'entre eux. Dans *La Voz de México* du 1^{er} mai 1940, dans laquelle on exigeait la totale liberté d'action pour D. Siqueiros, poursuivi par la police, on publiait également un manifeste officiel du parti adressé au peuple, qui déclare :

« Chassons les agents impérialistes du Mexique ! Tous les espions et provocateurs étrangers doivent être chassés du pays et en premier lieu le meneur le plus haineux et le plus dangereux, Léon Trotsky. »

Défendre D. Siqueiros contre le gouvernement mexicain et en même temps exiger de ce même gouvernement la répression contre Trotsky — tout cela trois semaines avant l'attentat —, qu'est-ce, si ce n'est pas sa préparation ?

Le 19 mai 1940, cinq jours avant l'attentat, on trouve dans

La Voz de México un article dont la fureur calculée atteint le paroxysme.

« Trotsky, le “ traître Trotsky, comme l’a appelé un jour le camarade Lombardo Toledano, nous démontre chaque fois qu’il le peut que plus il vieillit et plus il devient cynique et méprisable ” (“ Le traître Trotsky ”)

Espion au service des forces réactionnaires, agent de la commission Dies au Mexique [...], la responsabilité de Trotsky dans la conspiration que les traîtres au Mexique, agents des compagnies impérialistes et de la commission Dies [...]

Trotsky devra répondre devant les autorités du pays de ses activités anti-prolétariennes et anti-mexicaines et mettre fin à ses idioties.

Récemment, le traître, rêvant sans doute de ressusciter l’époque où il pouvait organiser son propre procès, se juger lui-même par l’intermédiaire de ses amis dans la maison de Diego Rivera, lance maintenant un défi pour qu’un tribunal examine les accusations lancées contre lui d’être un agent de la commission Dies, ce qu’il a reconnu dans ses propres déclarations publiques.

Il est clair que Trotsky cherche une tribune pour continuer ses activités scélérates contre les ouvriers du Mexique. Mais le peuple ne lui donnera pas de tribune.

En ce qui concerne Trotsky, les travailleurs du Mexique ont déjà exprimé leur opinion en ce sens qu’ils ont demandé qu’il soit expulsé du pays »...

Il n’y aurait rien d’étonnant à ce que cet article soit signé collectivement de David [Alfaro] Siqueiros, Nestor Sánchez Hernández, Luis Arenal, David Serrano, Mario Pavón Flores. Dans un autre article du même numéro, il est affirmé que Trotsky se prépare « à soutenir les provocateurs et assassins, anxieux d’intervenir dans les affaires du Mexique ». Plus loin :

« En ce qui concerne Trotsky, nous n’oublions pas que ce traître ignoble vient juste de défier *El Popular* et la revue *Futuro* en exigeant qu’elles formulent dans les 72 heures leurs accusations — celles du mouvement révolutionnaire au Mexique tout entier et dans le monde — contre la petite tête sénile de la “ IV^e Internationale ”. Quelle anguille que ce vieux petit traître ! Il sait parfaite-

ment qu'en 72 heures on peut à peine commencer à dresser la liste de ses félonies, de ses complicités avec les ennemis de tous les peuples, à commencer par les peuples de l'U.R.S.S., de Chine et d'Espagne. »

Le *dernier* numéro de *La Voz de México* avant l'attentat est principalement consacré, nous l'avons vu, à la chasse à Trotsky et constitue une monstrueuse accumulation d'accusations et de calomnies. C'est ainsi qu'écrivent les gens qui se préparent à changer la plume pour la mitraillette. La rédaction de *La Voz de México* était informée de l'imminence de l'attentat et y préparait l'opinion publique de son propre parti et des milieux sympathisants.

Il est impossible d'admettre même un instant que les rédacteurs de *La Voz de México*, adultes et pas fous, aient cru ce qu'ils écrivaient à mon sujet. Ils mentaient froidement sur ordre d'en haut. Et ils révèlent doublement leurs intentions criminelles quand, aux calomnies qu'ils reçoivent toutes prêtes de Moscou, ils ajoutent leurs propres inventions sur ma « participation » au soulèvement de Cedillo, mon « alliance » avec Dies contre le Mexique ou sur ma participation à la campagne électorale. Ces menteurs refusent de présenter leurs preuves sous prétexte qu'ils ne veulent pas me donner une « tribune » ou me faire de la « publicité ». Mais lorsque je les traite de mercenaires de Staline, ils menacent de me faire jeter en prison pour « calomnies ».

Telle est l'école stalinienne. Le cynisme idéologique et l'impudence morale sont ses caractères fondamentaux. Il n'y a chez ces gens aucun respect des faits ni des documents : ils ne formulent jamais leurs accusations clairement et précisément; leurs calomnies ont un caractère déliquescent et salissant. D'U.R.S.S., où personne n'ose contredire Staline ou ses collègues, un esprit de servitude et de cynisme s'est répandu dans tout le Comintern et empoisonne le mouvement ouvrier jusqu'à la moelle.

Ceux qui veulent savoir ce que sont le régime de Staline et le G.P.U., comment « la justice » est administrée à Moscou ou comment on enseigne aux enfants l'histoire de la révolution, ceux-là n'ont qu'à lire *La Voz de México*. Malgré sa nullité, ou plutôt grâce à sa nullité, *La Voz de México* reflète parfaitement les mœurs et l'esprit du Kremlin totalitaire.

Le G. P. U. efface ses traces

Pendant les premiers jours qui suivirent l'attentat, MM. les inspireurs se terraient dans leur repaire. Ils avaient peur que leurs collègues « militaires » tombent aux mains de la police. Les insinuations de la presse du G.P.U. ont été d'abord prudentes. Mais chaque jour qui passait rendait courage à ces messieurs. Par une dizaine de canaux, ils mettaient en circulation la version stupide et vile de l'« auto-attentat ». Jusqu'à la fin mai, la police, induite en erreur par les complices moraux du crime, n'a pu, comme on sait, retrouver la trace des criminels. Le moral passait au beau fixe dans les milieux stalinien. Dans *La Voz de México* du 1^{er} juin, l'attentat était qualifié de « farce grotesque ».

« Les événements qui se sont déroulés récemment au Mexique, habilement conduits par le misérable Trotsky et sa bande, ont mis en relief de façon accusatrice tous les éléments de provocation qui y étaient incorporés [...] Trotsky est un agent dévoué corps et âme au capitalisme international dont il est l'instrument adonné au service de ses intérêts. Et, en cette occasion, il a pensé qu'il lui serait agréable en lui rendant un nouveau service par l'« assault » dont il a été l'objet dans la maison où il vit. »

En quoi cette entreprise étonnante était exigée par « le capitalisme » et par Trotsky lui-même, le journal ne l'explique pas. « Plus le mensonge est gros, dit le précepte de Hitler-Staline, plus les gens sont prêts à le croire. »

La Voz de México essaie de toutes ses forces d'établir un alibi pour le parti communiste. C'est, humainement, tout à fait compréhensible. Mais elle ne s'en tient pas là, prend aussi la défense du G.P.U. : « La provocation à laquelle Trotsky lui-même est directement mêlé a, de plus, un caractère **anti-soviétique** » (10 juin 1940). C'est clair ! Par le moyen de l'« auto-attentat », Trotsky a essayé de comprendre l'immaculée pureté du G.P.U. Dans le même numéro, la rédaction déclare :

« Nous avons reçu des déclarations de la section mexicaine de la société des vétérans de la République espagnole dans laquelle ils déclarent que l'« attentat » contre le contre-révolutionnaire Trotsky est une vulgaire

manœuvre de la réaction et de l'impérialisme contre le peuple mexicain. »

Le président de la section mexicafne de cette société n'est autre que David Alfaro Siqueiros ! L'organisateur de l'attentat a protesté contre une « vulgaire manœuvre de la réaction » ! La rédaction ici s'est complètement trahie. Pour prouver son alibi, il lui faut démontrer que le G.P.U., dont elle ne peut se désolidariser, n'était pas impliqué dans cette affaire. Et, pour démontrer mon « auto-attentat », il lui faut se réfugier sous la haute autorité de D.A. Siqueiros. Tout cela ressemble évidemment à une maison de fous. L'insolence et l'impunité conduisent vite au bord de la démence. Mais, dans cette folie, il y a une méthode, indissolublement liée au nom du G.P.U.

Présentant le témoignage impartial de Siqueiros, *La Voz de México* écrit pour sa part : « Trotsky [...] est un des principaux inspirateurs de la cinquième colonne, le suppôt de la réaction mexicaine et de l'impérialisme yankee, le mercenaire des pires bouchers du peuple mexicain. »

C'est la peur qui s'exprime dans ce langage hystérique. Ces gens craignent d'avoir à répondre de l'attentat du 24 mai.

Il n'est pas nécessaire d'analyser numéro par numéro la presse stalinienne, se tortillant entre la police mexicaine et le G.P.U. L'attitude de *La Voz de México* dans les semaines critiques démontre sans contestation possible que ses dirigeants savaient parfaitement dès le début que l'attentat avait été organisé par les agents de Staline. Ils savaient le rôle qu'y avait joué D. Siqueiros. Ils savaient que Robert Harte n'était pas un complice de l'attaque, mais sa victime. Ayant créé la théorie de « l'auto-attentat » et semant la calomnie contre Harte, ils agissaient dans les intérêts du G.P.U. et, en même temps, dans leur propre intérêt.

La conclusion va de soi : si un organe officiel du G.P.U. avait été édité au Mexique, il n'aurait pu mener la préparation de l'attaque, puis en couvrir les traces avec plus de zèle et d'impudence que ne l'a fait *La Voz de México*.

La Théorie de l'« auto-attentat »

Dès le premier jour de mon arrivée au Mexique (janvier 1937), la police a pris des mesures spéciales pour me protéger contre de possibles attentats. Les autorités devaient avoir pour

LÉON TROTSKY

pression d'événements militaires et que nous sommes prêts à faire tout ce qui est en notre pouvoir pour régler la question aussi vite que possible avec l'institut d'Amsterdam ³. La responsabilité vis-à-vis de l'institut repose en tout cas sur moi. Si la bibliothèque accepte cet arrangement, ils devraient payer alors sinon toute la somme de 1300 dollars, du moins une grande partie.

3. Cette phrase est conforme à l'acte de vente contenu dans les archives de Harvard : les seuls documents d'archives cédés par Trotsky à l'institut d'Amsterdam sont ceux qui ont trait à la première période de l'histoire soviétique, notamment sa correspondance avec Lénine.

DÉFI AUX CALOMNIATEURS¹

(14 mai 1940)

La revue *Futuro* et le quotidien *El Popular*^{1 2} donnent systématiquement et consciemment sur moi des informations de caractère calomnieux (préparation d'une grève générale, contre le gouvernement mexicain, liens avec Cedillo et un certain Dr Atl³, participation à la campagne électorale et à la conspiration contre-révolutionnaire, etc.). Récemment, ils ont insisté sur mes rapports secrets avec la commission Dies⁴, des Etats-Unis, « contre le peuple mexicain » (cf. *El Popular*, 13 mai).

Ce serait sans intérêt de démentir toutes ces accusations, parce qu'elles ne contiennent rien, ni faits concrets, ni même une calomnie formulée avec précision. En outre, après chaque réfutation de ma part avec des références précises à des documents, ces messieurs les accusateurs, sans rien changer, ont continué à répéter les mêmes accusations voire les accusations exactement inverses, (aujourd'hui « agent du fascisme », demain « agent des démocraties impérialistes »). Je ne vais pas non plus me mettre à évaluer la moralité personnelle des « accusateurs », hier lutteurs intrépides contre le fascisme, aujourd'hui ses avocats serviles. Ce n'est pas ce qui m'intéresse. Je crois néanmoins avoir le droit d'exiger de ces accusateurs publics des preuves qui soient également publiques.

Pendant les trois ans et demi de mon séjour au Mexique, j'ai souvent proposé à ces messieurs de présenter leurs « accusa-

1. Article (T 4845) pour *La Prensa*, traduit du castillan.

2. La revue et le quotidien mentionnés ici étaient tous deux publiés par la C.T.M., centrale syndicale dirigée par l'avocat et professeur Vicente Lombardo Toledano que Trotsky considérait comme un agent du G.P.U.

3. Cf. n. 6, p. 78.

4. Martin Dies, député du Texas et président de la commission des activités non américaines de la Chambre des représentants qui se livrait aux E.U. à la chasse aux sorcières, avait invité Trotsky à donner son témoignage, puis retiré cette invitation.

« Il dit qu'aussitôt après l'incident de Coyoacán, le parti avait ouvert une enquête pour savoir ce qui s'était passé. L'enquête s'était orientée vers Alfaro Siqueiros, un élément incontrôlé, considéré comme demi-fou... Et que, depuis, on avait soupçonné Alfaro Siqueiros, en compagnie de qui se retrouvaient régulièrement un certain Blanco et Antonio Pujol, son disciple et assistant personnel. »

Une telle dénonciation, de la part de camarades si proches, complices de l'attentat, serait tout à fait impossible dans les rangs d'un parti révolutionnaire. Mais, chez les staliniens, la règle est « Salus G.P.U.-Suprema Lex ». En traitant Siqueiros « d'incontrôlé et demi-fou », D. Serrano essaie d'écarter l'attention du Kremlin et de lui.

Le 23 juin, alors que le caractère général de l'attaque et les noms des principaux participants avaient déjà été révélés, *La Voz de Mexico* publia cette déclaration du parti communiste :

« De nombreuses personnes se sont trouvées impliquées, directement ou indirectement, et parmi elles, David Alfaro Siqueiros, présenté comme le dirigeant de cette opération [...] Le parti communiste du Mexique déclare catégoriquement qu'aucun des participants à cette provocation n'est membre du parti, que tous sont des éléments incontrôlables et des agents provocateurs... »

Cette déclaration a été répétée les jours suivants avec diverses variantes. Siqueiros est désormais un « demi-fou » et un « agent provocateur ».

Les déclarations de D. Serrano contre Siqueiros et Pujol ont été le signal de déclarations semblables de la part des autres personnes arrêtées. « Serrano Andonegui donne les premières informations sur Alfaro Siqueiros, puis les deux femmes qui espionnaient complètent leurs accusations... » Les inculpés rejettent toute la responsabilité sur Siqueiros. Mateo Martinez, membre du parti, a d'abord reconnu que D. Serrano, membre du bureau politique, était « un homme susceptible d'avoir organisé une affaire comme l'attentat contre Trotsky ». Mais, évidemment sous l'influence de son défenseur, M^c Pavôn Flores, membre du comité central du parti, Mateo Martinez a tout d'un coup compris que D. Serrano n'avait rien à y voir et que seuls

des agents provocateurs comme Siqueiros étaient capables de telles actions.

Après s'être ainsi retranchés sur cette position, les staliniens ont commencé à avancer... Le 2 août, D. Serrano d'après la presse, que j'avais donné de l'argent à Siqueiros pour un journal ou un autre, ou pour... l'« auto-attentat ». Le but de cette nouvelle absurdité est clair : David Alfaro Siqueiros est peu à peu transformé en... trotskyste. « Plus le mensonge est gros, plus on est porté à le croire » dit le précepte de Hitler-Staline.

Une intense activité est menée sans aucun doute dans les coulisses de l'enquête officielle. Le G.P.U. ne veut pas céder. Malgré le cadavre de Robert Sheldon Harte, malgré les aveux de plusieurs inculpés, le G.P.U. veut ressusciter la version de l'« auto-attentat ». Cela ferait tellement plaisir à beaucoup de gens de mauvaise réputation. En outre, le G.P.U. dispose de moyens illimités.

Dans le Moscou totalitaire, une machination de ce genre aurait été menée à bien sans difficulté. Au Mexique, il en va autrement. Ici, les agents du G.P.U., y compris D. Serrano et son avocat Pavôn Flores, doivent modérer leur ardeur. Ils mentent trop grossièrement. Ils se contredisent trop ouvertement. Ils oublient aujourd'hui ce qu'ils ont fait et dit hier. Nous allons démontrer tout cela très clairement maintenant. Le but de ces lignes est d'empêcher le G.P.U. d'égarer l'opinion publique, ne serait-ce que pour quelques jours, par ses intrigues.

Quels étaient les rapports réels entre Siqueiros et le parti communiste avant l'attentat? C'étaient des rapports d'étroite coopération, de complète identité de vues sur les objectifs et les méthodes, des rapports de division amicale du travail. Siqueiros n'a jamais rompu avec le Kremlin. Siqueiros a sans doute eu quelques « malentendus » avec tel ou tel dirigeant du parti communiste du Mexique. Ce milieu est de façon générale caractérisé par rivalités, intrigues et dénonciations mutuelles. Mais Siqueiros n'a jamais rompu avec le Kremlin. Il est resté toujours un loyal agent de Staline. En Espagne, avec D. Serrano, il a travaillé sous la direction des agents soviétiques du G.P.U. Il est revenu au Mexique en tant qu'homme de confiance de Moscou. Il était fêté dans les groupes staliniens et demi-staliniens. *El Popular* et *Futuro* lui consacraient des articles de panégyrique. Est-il possible que Lombardo Toldano, V. Villasenor, Alejandro Carillo ne se soient jamais

doutés que Siqueiros était « un demi-fou », un « agent provocateur », voire un « trotskyste » ?

En décembre 1939, alors que le plan de l'attentat était déjà élaboré dans le cercle restreint des conspirateurs, le parti communiste organisa un meeting pour le 60^e anniversaire de Staline, le « chef génial, orgueil du prolétariat mondial ». Dans un compte rendu de ce meeting, paru dans *La Voz de México* du 21 décembre, on lit :

« Le message ci-dessus a été approuvé dans un tonnerre d'applaudissements par les participants au meeting organisé pour le 60^e anniversaire de Staline, au théâtre Hidalgo... Au présidium se trouvaient les camarades James Ford, Alfaro Siqueiros, Rafael Carrillo, Valentin Campa, Andrés Salgado et l'écrivain espagnol Margarita Nelken »...

Ainsi le « demi-fou » et « agent provocateur » Siqueiros, depuis longtemps « exclu » du parti communiste, siégeait au présidium de ce meeting communiste aux côtés de Ford, candidat stalinien à la vice-présidence des Etats-Unis et d'autres lumières du Comintern. David Alfaro Siqueiros, sans se douter encore de son « trotskysme », signa avec empressement le télégramme enthousiaste à Staline qui lui avait donné peu auparavant l'ordre d'organiser l'attentat. Dans le même numéro de *La Voz de México*, on trouve dans un article :

« Il en est de même pour le camarade David Alfaro Siqueiros, poursuivi illégalement sur le témoignage d'employés de police du district fédéral de second rang [...] Nous considérons que toutes les organisations doivent aussi s'organiser dans l'affaire du camarade Siqueiros. »

La Voz de México appelle le « trotskyste » Siqueiros « camarade » et défend jalousement un agent provocateur contre la police mexicaine.

Le 14 janvier 1940, alors que Siqueiros avait déjà commencé l'organisation pratique de l'attentat, *La Voz de México* rendait compte d'un autre meeting communiste :

« Puis Siqueiros monta à la tribune pour démontrer le véritable caractère de la « presse indépendante » qui se vend au plus offrant et change d'opinion en fonction du

patron qui la paie. [...] Il appela chacun, le peuple et ses organisations, à se mobiliser face au danger d'une insurrection réactionnaire, affirmant que *le parti communiste du Mexique est mobilisé pour la lutte afin de riposter comme il le faudra à l'agression de l'impérialisme et des traîtres à la nation.* »

En sa qualité de principal orateur dans un meeting communiste, Siqueiros, non seulement se dit solidaire du parti qui l'a « exclu », mais il parle en son nom avec autorité, « affirmant que le parti communiste du Mexique est mobilisé pour la lutte ». Seul un dirigeant du parti peut tenir un tel langage. La rédaction de *La Voz de México* se solidarise à son tour totalement avec le discours de combat du « camarade » Siqueiros.

Dans le numéro de *La Voz de México* du 1^{er} mai, on trouve l'article suivant :

«... Le procès de Siqueiros se termine. *Le danger existe qu'il soit condamné* sous l'influence corruptrice de la presse capitaliste. C'est pourquoi il faut que la solidarité des travailleurs s'exprime dans un soutien immédiat au comité pour la libération définitive de Siqueiros » (« Pour la liberté d'Alfaro Siqueiros »).

Trois semaines seulement avant l'attentat, Siqueiros, qui avait mal à propos attiré l'attention de la police, était de toute urgence nécessaire au travail du G.P.U. ; les rédacteurs de *La Voz de México* volaient à son secours sans se douter qu'un peu plus d'un mois plus tard, ils traiteraient leur camarade de parti d'« agent provocateur ».

Les mêmes cyniques contradictions se retrouvent à une échelle moindre dans les rapports du parti communiste envers M. Rosendo Gómez Lorenzo. Si l'on en croit la presse du 19 juin, « en ce qui concerne Rosendo Gómez Lorenzo, il (D. Serrano) dit qu'il savait qu'il avait été exclu du parti pour certaines affaires frauduleuses ». Cette version est également reprise dans *La Voz de México* où R. G. Lorenzo est traité de voleur de droit commun qui se serait approprié des fonds collectés pour le parti. Plus tard, le 23 juin, croyant sûrement que la participation de Lorenzo à l'attentat n'était pas démontrée, et pensant qu'on pouvait peut-être avoir besoin de lui, *La Voz de México* écrit dans un langage différent :

« Une fureur identique s'est manifestée contre le journaliste Rosendo Gômez Lorenzo, que des journalistes sans honneur haïssent pour sa position en faveur des forces révolutionnaires. »

Celui qu'on traitait la veille de voleur et d'exclu du parti est présenté le lendemain comme un martyr de la cause révolutionnaire !

Nous avons vu combien D. Serrano qualifiait avec mépris Pujol de « disciple et assistant personnel » du « demi-fou » Siqueiros. Il était clair que D. Serrano ne pouvait rien avoir de commun avec un Pujol. Pourtant *El Popular* du 4 janvier 1939 a publié le télégramme suivant, daté du 2 du même mois, venant de Barcelone et adressé à la C.T.M. :

« Aux vétérans mexicains rentrant chez eux souhaitons heureuse nouvelle année dans lutte révolutionnaire unie contre réaction et fascisme. Pour le comité : Pujol, secrétaire général, Talavera, secrétaire de la section d'agitation et de propagande, Justo, secrétaire à l'organisation. »

Justo n'est autre que David Serrano. Ce télégramme témoigne ainsi de l'étroite coopération qui existait entre D. Serrano et Pujol et par conséquent avec Siqueiros lui-même.

Le G.P.U. ne va-t-il pas demain exiger de Siqueiros, en le menaçant de mort, qu'il avoue avoir été secrètement un « trotskyste » embusqué ? Siqueiros ne peut-il pas déclarer que Robert Sheldon Harte a été tué au cours de l' « auto-attentat » ? D. Serrano ne peut-il avouer lui-même qu'il n'était qu'un agent de Dies pour l'organisation d'attentats politiques ? *El Popular* ne prépare-t-il pas déjà un éditorial sur ce thème ? Nous pouvons en prévoir à l'avance le style d'indignation patriotique. Qu'ils essaient donc. Moscou a, depuis longtemps déjà, créé les modèles classiques de telles palinodies. Nous attendons avec calme la prochaine intrigue. Nous n'avons pas besoin d'inventer quoi que ce soit. Nous allons seulement aider à élucider la logique des faits. Contre cette logique, les falsificateurs se casseront la tête.

Pourquoi res staliniens renrent-ils leurs actes ?

Quand la version absurde de l' « auto-attentat » fit lamentablement fiasco et que la culpabilité des agents du Kremlin fut évidente pour le monde entier, les amis, les inspireurs et les protecteurs de Siqueiros et Cie ont tenté de se démarquer de l'attentat pour des raisons de « principe ». *La Voz de México* du 1^{er} juin écrivait :

« L'Internationale communiste, l'internationale de Lénine et de Staline, et avec elle les partis du monde entier, n'ont jamais reconnu ni pratiqué la terreur individuelle, mais la violence organisée des masses... »

La 16 juin, *La Voz de México* répète :

« Le parti communiste a déclaré des milliers de fois que son programme n'admet ni ne revendique le terrorisme individuel mais l'action ouverte des masses en défense de leurs intérêts. »

Le 30 juin :

« Comment serait-il possible que le parti communiste, reniant ses propres principes, agissant contre ses propres intérêts, puisse participer à un acte terroriste complètement étranger à notre tactique et à nos méthodes de lutte ? »

C'est la même chose que répètent les accusés D. Serrano, Mateo Martinez et leurs avocats. Tous ne parlent que de « principes » abstraits prohibant la terreur individuelle. Aucun ne dit mot des faits. Aucun ne mentionne le G.P.U. Est-il possible qu'ils n'aient jamais entendu parler de l'existence de cette institution? Qu'ils ne sachent pas que le G.P.U. se consacre systématiquement à des meurtres, non seulement sur le territoire de l'U.R.S.S., mais dans tous les pays civilisés du monde ?

La question n'est pas de savoir si les soi-disant « principes » du parti communiste sont bons ou mauvais. La question est de savoir quelles sont les activités dans lesquelles le parti commu-

autres était un « accident historique ». Mais pourquoi a-t-on laissé ces gens prendre le rôle de chefs de la démocratie? Ne sommes-nous pas autorisés à conclure qu'une démocratie historiquement attardée, déchirée par des contradictions internes et condamnée à la mort historique, ne peut trouver pour la diriger que des gens dénués d'idées claires et de volonté ferme? Ou, sinon, ne sommes-nous pas justifiés d'affirmer qu'indépendamment de leurs traits personnels de caractère, les dirigeants de la démocratie formelle dans les temps de crise perdent leur sang-froid sous la pression des contradictions historiques et abandonnent leurs positions sans combattre? Si ce type d'accident historique se répète à plusieurs reprises dans des états de niveau de développement varié, nous avons alors le droit de conclure que ce ne sont pas des exceptions historiques que nous avons sous les yeux, mais des exemples d'une loi historique générale.

La vérification la plus récente de cette loi a été le destin de la république espagnole.

On peut bien entendu dire que les caractères individuels de Zamora, Azana, Caballero⁴ et autres constituaient leur malheureux lot personnel et, en ce sens, « un accident historique ». Mais ce n'était pas un accident que c'étaient précisément ces gens qui assumaient la direction de cette démocratie tardive décadente et que, bien qu'ils se soient battus cette fois, ils ont rendu toutes leurs positions à une clique sans valeur de généraux. Je me permettrai donc de penser qu'un « schéma mécanique » n'est pas si mauvais, s'il permet de prévoir de grands événements.

C'est devenu maintenant une habitude dans la presse bourgeoise du monde de décrire [la situation actuelle] comme le produit de la néfaste volonté d'un seul homme. L'initiative de ce concept revient à la France. « Ce n'est pas réellement par la volonté d'un seul homme, d'un seul fou, que l'Europe et

4. Les trois personnalités citées ici incarnent des courants politiques d'Espagne. Niceto Alcalà Zamora y Torres (1877-1949), un grand propriétaire, monarchiste modéré, s'était rallié à la République et avait été élu président en 1931 ; il avait été déchu par les Cortès à majorité Frente popular en 1936. Il avait alors été remplacé par Manuel Azana y Dfaz (1880-1940), avocat, dirigeant républicain qui avait été le chef des gouvernements de « gauche » dans les débuts de la République. Francisco Largo Caballero (1869-1946), dirigeant du P.S.O.E. et de l'U.G.T., ancien modéré devenu le chef de file de la « gauche socialiste » et surnommé « le Lénine espagnol », avait dirigé le gouvernement de Front populaire pendant la guerre civile de septembre 1936 à juin 1937 et avait été écarté sous la pression de Moscou.

l'humanité tout entière vont être à nouveau plongées dans le gouffre de la guerre ? » Puis l'idée a traversé jusqu'en Angle* terre et aux Etats-Unis. L'histoire, c'est que le monde entier vit généralement dans le cadre florissant de rapports fraternels et pacifiques. Mais il apparaît quelque part un dictateur et ce seul homme est capable de plonger le monde entier, avec ses millions d'habitants, dans la guerre. C'est la même idée que *The New Republic* a élaborée sur Kerensky et la révolution d'Octobre. Là l'ennui était qu'une personne faible a assumé la direction de la démocratie et n'a pas su comment empêcher des hommes forts de renverser la démocratie et de la remplacer par une dictature. Maintenant le malheur est qu'il y a en Allemagne au pouvoir un homme fort qui bouleverse la paix que chérissent les démocraties plus puissantes.

Ce qui est arrivé n'est pas, et de loin, ce qui était prévu dans ces articles. Et ce qu'ils prévoyaient est loin de s'être réalisé. C'est le destin de tout pronostic politique. La réalité est infiniment plus riche en ressources, variantes et combinaisons que n'importe quelle imagination. Que la guerre commencerait par un partage de la Pologne entre l'Allemagne et l'U.R.S.S., nous ne l'avions pas prédit. Peut-être qu'une analyse plus attentive et plus détaillée nous aurait suggéré aussi cette variante. Mais quand tout est fait et dit, le partage de la Pologne n'est qu'un épisode.

Un pronostic est valable, non pas dans la mesure où il exprime ou trouve une confirmation photographique exacte des développements ultérieurs, mais plutôt s'il nous aide, en projetant devant nous les facteurs historiques, à nous orienter dans le cours réel des événements. Il nous semble de ce point de vue que les articles réunis dans ce volume ont victorieusement subi l'épreuve. L'auteur se sent le droit d'ajouter qu'ils peuvent [encore être utiles] même aujourd'hui en éclairant le présent à la lumière du passé.

Les événements se déroulent à un rythme tel que certaines prédictions sont réalisées ou confirmées bien plus vite qu'on ne pouvait le supposer. Ainsi, quand nous parlions dans une interview (avec le *St-Louis Post Dispatch*, 14 février 1940)⁵ de l'inévitabilité de l'intervention des Etats-Unis dans la guerre, ce fut considéré comme une hérésie qui fut refusée par tous les partis et toutes les nuances d'opinion de parti aux Etats-Unis. Il

5. Cf. pp. 158-180.

bande totalitaire. Ils sont obligés de tromper le peuple. Cette duplicité de poltrons donne à la terreur du G.P.U. un caractère malhonnête et odieux.

Quelle est l'essence de mes accusations ?

Le 2 juillet, je confirmais au tribunal mon assertion que *La Voz de Mexico*, *El Popular* et *Futuro* sont des instruments du G.P.U. et jouissent de son aide matérielle. A la suite d'*El Popular* et *Futuro*, *La Voz de México* a jugé nécessaire de me poursuivre pour « diffamation ». Imprudente initiative ! Le Comintern est un instrument du Kremlin aussi docile que le G.P.U. Comment *La Voz de México* peut-elle rester un journal du Comintern et en même temps considérer comme une « diffamation » toute référence à ses liens avec le Kremlin ? De toute évidence, *La Voz de México* n'a porté plainte que pour réduire jusqu'à l'absurde celles à *El Popular* et de *Futuro* ?

L'aide matérielle de Moscou aux mouvements révolutionnaires dans d'autres pays a commencé dès que les bolcheviks eurent pris le pouvoir. Le 13 décembre 1917, le conseil des commissaires du peuple promulgua le décret suivant :

« Résolution n° 112 sur l'octroi de deux millions de roubles pour les besoins du mouvement révolutionnaire international :

Considérant que le pouvoir soviétique se place sur le terrain des principes de la solidarité internationale du prolétariat et de la fraternité des travailleurs de tous les pays, que la lutte contre la guerre et l'impérialisme ne peut être menée à la victoire complète qu'à l'échelle internationale, le conseil des commissaires du peuple estime nécessaire de venir en aide par tous les moyens possibles, y compris financiers, à l'aile gauche internationaliste du mouvement ouvrier dans tous les pays, indépendamment du fait que ces Etats se trouvent en guerre contre la Russie ou parmi ses alliés ou encore chez les neutres. Pour cela, le conseil des commissaires du peuple décide de mettre à la disposition des représentants étrangers du commissariat aux affaires étrangères la somme de deux millions de roubles pour les besoins du mouvement révolutionnaire international. »

V. Oulianov (Lénine), président du conseil des commissaires du peuple,

L. Trotsky, commissaire du peuple aux affaires étrangères,

V. Bontch-Brouévitch, secrétaire du conseil des commissaires du peuple,

N. Gorbounov, secrétaire du conseil. »

Je n'ai jamais été tenté, même à présent, de retirer ma signature au bas de ce décret. Il s'agissait d'aider ouvertement les mouvements révolutionnaires dans d'autres pays, sous le contrôle des organisations ouvrières. Les partis qui bénéficiaient de cette aide conservaient leur entière liberté de critiquer le gouvernement soviétique. Aux congrès du Comintern, il y avait toujours une lutte d'idées passionnée et il n'était pas rare que Lénine et moi nous y trouvions en minorité¹⁵.

Sous le règne de Staline, la question de l'aide financière aux organisations étrangères dégénéra complètement. Le « Gouvernement ouvrier et paysan », contrôlé par le parti et responsable devant les soviets, s'est transformé en dictature personnelle appuyée sur l'appareil totalitaire de fonctionnaires impersonnels. La solidarité internationale est devenue une soumission humiliante au Kremlin. L'aide financière est devenue une forme de corruption. Aucun révolutionnaire n'aurait osé qualifier de « calomnies » les références à l'aide du Kremlin, à l'époque où le Comintern était une organisation révolutionnaire ! A présent, cette « aide » est ressentie par les agents du Kremlin eux-mêmes comme une dépendance honteuse et humiliante qu'il ne faut pas reconnaître ouvertement. En me poursuivant pour « diffamation », les agents mexicains du Kremlin ne font que corroborer mon appréciation sur ce qu'est devenu le Comintern.

Je ne reproche pas à *La Voz de México* et autres publications de recevoir de l'argent de leurs amis politiques étrangers : il n'y a là rien de répréhensible. Je les ai accusées et je les accuse de ce que leurs amis en U.R.S.S. ne sont ni les ouvriers ni les paysans mais les oppresseurs et les bourreaux des ouvriers et des paysans. Je les accuse d'exécuter les honteuses missions criminelles du G.P.U., de servir les objectifs réactionnaires de l'oligarchie parasitaire, d'être obligées de pas avouer ouverte-

15. Lénine et Trotsky avaient été en minorité au début du III^e congrès de l'internationale communiste en 1921.

LÉON TROTSKY

leur lien avec le G.P.U. et leur dépendance matérielle à son égard. Je maintiens intégralement cette grave accusation !

Le budget du Comintern et l'aide aux sections étrangères et à leurs publications

L'ingérence du G.P.U. dans les affaires du Comintern, le système de corruption des dirigeants du mouvement ouvrier dans les pays étrangers sont devenus systématiques à partir du début de 1926, lorsque Staline prit définitivement lui-même la direction du Comintern. C'est à cette époque que commença la lutte sans compromis de l'Opposition (les « trotskystes ») contre l'arbitraire et la corruption à l'intérieur du Comintern comme à sa périphérie. C'est ainsi par exemple que l'Opposition révéla que Purcell¹⁶, dirigeant bien connu des trade-unions britanniques, recevait pour son « amitié » avec l'Union soviétique, c'est-à-dire le Kremlin, des appointements secrets de 25 livres par mois. De même, d'autres dirigeants importants des trade-unions recevaient toutes sortes d'avantages matériels. Leurs femmes recevaient d'« innocents » cadeaux en or et en platine. Inutile de dire que tous ces messieurs-dames, qui n'appartenaient pas formellement au Comintern, considéraient les trotskystes comme des « traîtres ».

Craignant les révélations de l'Opposition, Staline se vit contraint de commencer à publier quelque chose comme des comptes financiers du Comintern. Je joins à cette déclaration des comptes financiers des trois années 1929, 1930 et 1931. Il faut signaler tout de suite que ces comptes, préparés dans les laboratoires du G.P.U., sont complètement faux. L'ensemble du budget est plusieurs fois réduit, les dépenses secrètes ne sont pas mentionnées du tout. L'origine des recettes est camouflée. Les sommes réduites indiquées dans ces comptes — 675000 dollars, 956000 dollars et 1128000 dollars pour les trois années — provenaient presque entièrement des fonds secrets de Staline.

En dépit de ces dissimulations et de ces distorsions, ou plutôt grâce à elles, un des articles des dépenses est particulière-

16. Albert A. Purcell (1872-1935), travailliste de gauche et député, avait été pendant les années 20 l'un des piliers du comité syndical anglo-russe, cible des critiques de Trotsky.

un article particulier : subventions, *subventions aux publications du parti*, d'un montant de 436000, 641000 et 756000 dollars, ainsi reconnu par ce compte financier réduit et faux. Au cours des trois années en question, les subsides aux publications des sections du Comintern sont passées d'un demi-million à trois quarts de million de dollars. Il n'a donc pas été jugé nécessaire

ni possible de dissimuler dans ce compte un fait universellement connu comme l'aide financière de Moscou aux sections étrangères et à leurs journaux. De toute évidence, il n'était même pas

venu à l'esprit des comptables archi-précautionneux du G.P.U. que *La Voz de México* pourrait traiter de « vieille calomnie » la référence à l'aide financière de Moscou. Les comptes financiers

ne couvrent naturellement que la presse officielle du Comintern

comme *La Voz de México*. Ne sont certainement pas incluses l'aide directe et indirecte aux périodiques qui ne sont pas formellement rattachés au Comintern, mais qui remplissent les missions importantes et délicates du G.P.U. comme, par exemple, *El Popular* et *Futuro*. Nous en parlerons séparément.

On peut naturellement se demander pourquoi je n'ai utilisé que les comptes des années 1929, 1930 et 1931 du Comintern. La réponse est simple : après la répression contre les « trotskystes », la publication de ces comptes a cessé. Ces comptes falsifiés éveillaient toutes sortes de soupçons et tout le monde s'en plaignait. En même temps, le fait de publier les chapitres des recettes relatifs aux subsides aux sections et publications du Comintern créait des difficultés à certaines de ces dernières. Voilà pourquoi la publication des comptes a été arrêtée (le dernier a été publié pour l'année 1931).

Le fait que le Comintern ne publie plus ses budgets témoigne de ce qu'il est obligé de dissimuler complètement ses opérations financières. Mais cela ne veut pas dire qu'il ait cessé de fournir des subsides aux sections et aux « amis ». Au contraire, les subsides ont augmenté d'année en année. Ils doivent maintenant atteindre la dizaine de millions de dollars, dont certainement une bonne moitié va aux publications et aux « amis » qui ne sont pas formellement rattachés au Comintern.

Le lien indissoluble entre Comintern et G.P.U.

caractérise ainsi, dans une lettre privée, les liens entre le Comintern et le G.P.U. :

« Crompond, New York, 25 juillet 1940 ;

Lorsque j'étais membre du présidium du comité exécutif de l'internationale communiste, je participais à la direction des affaires de l'I.C. et connaissais bien la façon dont l'organisation fonctionnait en tant qu'agence du G.P.U.

Chaque représentant de l'internationale communiste envoyé par Moscou à l'étranger emportait toujours des instructions spéciales du G.P.U. et, s'il n'était pas lui-même un agent direct du G.P.U., travaillait sous la direction d'un agent du G.P.U. Le département de l'internationale communiste à Moscou qui s'occupait des passeports, visas et subsides financiers aux partis communistes et journaux communistes hors de Russie dépendait du G.P.U. et son directeur était directement responsable devant ce dernier. »

C'était à ma connaissance bien connu que les affaires financières de l'internationale communiste étaient entre les mains du G.P.U.

Benjamin Gitlow.

En ce qui concerne la dépendance des partis communistes vis-à-vis du G.P.U., B. Gitlow a fait des déclarations importantes et exactes dans son livre *I Confess* :

« Mais le parti était lié au gouvernement soviétique par des liens plus solides. Le plus important de tous était le G.P.U. Sur demande directe du G.P.U., le parti lui fournissait les membres qu'il pouvait enrôler dans ses services d'espionnage. Ces membres du parti devenaient des agents permanents du G.P.U., employés et payés par le gouvernement soviétique. Ces agents étaient le maillon entre le parti et le G.P.U. Les contacts étaient faits pour eux par le secrétariat du parti qui, de temps en temps, leur donnait des conseils sur la façon de procéder. Un membre du parti qui devenait un agent du G.P.U. abandonnait, au moment où il était sélectionné, l'activité de parti. Il était soumis à la discipline sévère que le G.P.U. impose à ses agents. Seuls quelques rares membres de la direction

savaient quand un membre du parti devenait agent du G.P.U. et ils tenaient cette information strictement confidentielle. Chaque fois que le G.P.U. demandait son aide au parti, il payait pour les frais bien plus que ce qui avait été réellement dépensé, le surplus allant dans les caisses du parti. Mais nous, dirigeants du parti, qui aimions toutes les occasions d'être au service du G.P.U., de l'aider dans son travail et d'avoir sa confiance, nous savions que le G.P.U. nous surveillait de près nous aussi. C'était un secret de Polichinelle entre nous, les dirigeants, que le G.P.U. envoyait à Moscou des rapports complets sur tous les dirigeants du parti communiste américain avec les rapports sur l'activité du parti dans son ensemble. Cependant nous savions tous que le gouvernement soviétique ne considérerait pas simplement notre parti comme une section de l'internationale communiste que dominaient les chefs du gouvernement soviétique, mais qu'il considérerait le parti communiste américain comme l'une de ses agences.

[...] Le gouvernement soviétique utilisait des membres du parti communiste américain dans une vaste zone qui comprenait la Chine, le Japon, l'Allemagne, le Mexique et les pays d'Amérique centrale et du Sud » (*Z Confess*, pp. 302-303).

Le Mexique, comme on le voit, ne constitue pas une exception. *La Voz de México* n'a pas inventé non plus les dénégations sur les liens avec le Kremlin. B. Gitlow écrit à ce sujet :

« [...] Le parti communiste américain a toujours soutenu qu'il n'avait aucune liaison avec le gouvernement soviétique, mais le fait est que le parti communiste américain est dans le même rapport avec le gouvernement soviétique que les agents stipendiés de l'Allemagne nazie aux Etats-Unis le sont avec le gouvernement du III^e Reich » (pp. 300-301).

Le témoignage d'E. Matorras et W. Krivitsky

Des données très précieuses bien qu'incomplètes sur la dictature financière du Kremlin sur les sections du Comintern

LÉON TROTSKY

sont fournies par Enrique Matorras¹⁷, ancien secrétaire du comité central des jeunesses communistes et membre du comité central du parti communiste espagnol, dans son livre documentaire, *El Comunismo en Espana : sus orientaciones, su organización, sus métodos* (Madrid 1935, Editions Pax, Plaza de Santo Domingo 13, Apartado 8001, Madrid).

« L'Internationale soutient le mouvement communiste économiquement en lui fournissant des subsides plus ou moins importants, mais, d'habitude, une somme déterminée est attribuée à chaque pays, sans que cela empêche de lui envoyer des sommes supérieures dans des circonstances exceptionnelles. Cette aide n'est pas seulement destinée aux organisations du parti proprement dites, mais elle s'étend sous des formes différentes aux autres secteurs du mouvement communiste. »

Approximativement, voici ce que reçoit l'Espagne, par mois, sous toutes les formes :

Pesetas

« De l'internationale Communiste pour le Parti.....	12000
« De l'I.S.R. pour le mouvement communiste syndical.....	10000
« De l'internationale des Jeunesses Communistes pour les organisations de jeunesse.....	5 000
« Du secours rouge international pour la section espagnole	5000
« Du secours ouvrier international pour la section espagnole	2000
« De l'internationale Sportive Rouge pour la Fédération Ouvrière Culturelle des Sports	1000
« De la section de presse de l'I.C. pour le journal du parti	10000
« Total	45 000

17. Enrique Matorras, membre du secrétariat des J.C. et de la rédaction de *Mundo Obrero* et *Juventud Roja* en 1931, avait l'année suivante suivi hors du parti espagnol les dirigeants exclus par l'I.C. (Bullejos, Ledn Trilla et Etelvino Vega). Puis il était revenu au catholicisme et avait publié à Madrid en 1934 le livre *El Comunismo en Espana*.

Ce total ne comprend pas les frais de subsistance des délégués et ces sommes ne sont envoyées que pour augmenter l'activité du parti et de ses différentes organisations. Il faut noter que tous les membres du « bureau politique » du parti et des organisations de jeunesse reçoivent mensuellement la somme fixe de 400 pesetas comme salaire; en outre, ils disposent de 10 pesetas supplémentaires par jour pour leurs frais de déplacement lorsqu'ils quittent la ville où ils résident et, bien entendu, tous leurs frais de voyage leur sont remboursés.

. Diverses méthodes sont utilisées pour faire parvenir cet argent en Espagne. Parfois ce sont des individus qui l'apportent ou des femmes spécialisées dans ce travail. Parfois, il est reçu par l'intermédiaire des maisons de publications liées au parti. On a ainsi supposé que les Editions Cenit ont reçu cet argent pendant plus de deux ans. Bref, l'internationale s'arrange pour avoir dans chaque pays un groupe de salariés entièrement à son service.

Les sommes citées ici par E. Matorras sont relativement modestes. Mais n'oublions pas que le livre de Matorras est paru en 1935, c'est-à-dire avant le début de la guerre civile où l'intervention du G.P.U. dans les affaires espagnoles prit un tour décisif. Le témoignage d'E. Matorras montre en tout cas que les subsides aux sections n'ont pas été interrompus avec l'arrêt de la publication des comptes financiers du Comintern. E. Matorras parle de l'aide provenant de l'internationale communiste et non du G.P.U. Mais c'est seulement une question de camouflage terminologique. L'Internationale communiste n'a pas de caisse propre. Pour des considérations purement pratiques, le Kremlin appose sur ses envois le cachet du Comintern, du Secours rouge international, de la Société pour les Relations culturelles internationales, des Amis de l'U.R.S.S., de l'internationale sportive, etc. Derrière tous ces cachets se dissimule toujours le seul et même Staline dont l'appareil pour les relations avec l'étranger est le G.P.U. qui a toutes raisons de demeurer *incognito*.

En ce qui concerne la dépendance financière des sections du Comintern vis-à-vis du Kremlin, nous avons le témoignage exhaustif du général Krivitsky qui fut, jusqu'en 1938, le chef de l'espionnage pour toute l'Europe (7n *Stalin's Secret Service*, pp. 51-52) :

« Le cœur du Comintern, c'est la “ section de liaison internationale ”, peu connue, et qui porte en russe les

initiales O.M.S.¹⁸ [...] Comme chef de l'O.M.S. il (Piatnitsky)¹⁹ devint en fait le ministre des Finances et le directeur du personnel du Comintern. Il créa un réseau d'agents à poste fixe, responsables devant lui et chargés de la liaison entre Moscou et les partis communistes nominale-ment autonomes d'Europe, d'Asie, d'Amérique du Sud et des Etats-Unis. Comme agents fixes du Comintern, ces représentants de l'O.M.S. ont la haute main sur les leaders du parti communiste du pays où ils habitent. Ni les simples militants, ni même la plupart des chefs des partis commu-nistes ne connaissent l'identité du représentant de l'O.M.S. responsable devant Moscou et qui demeure à l'écart des discussions du parti.

Ces dernières années, le G.P.U. a peu à peu retiré à l'O.M.S. beaucoup de ses fonctions, spécialement celles qui consistaient à dépister et à révéler à Moscou les cas d'hérésie et d'hostilité envers Staline. Toutefois, en ce qui concerne le travail terriblement compliqué des subven-tions et de la coordination de l'activité des différents partis communistes, l'O.M.S. demeure l'instrument principal.

Le travail le plus délicat confié aux agents fixes de l'O.M.S. est la distribution de l'argent destiné à financer les partis communistes, leur coûteuse propagande et leurs organisations de façade, telles que l'Union internationale pour la paix et la liberté, le Secours ouvrier international, le Secours rouge international, les Amis de l'Union soviétique et une foule d'autres sociétés, en apparence sans parti, qui devinrent des trompe-l'œil de grande importance quand Moscou s'engagea dans la tactique du "Front populaire" [...]

Jamais aucun parti communiste dans le monde n'a pu couvrir plus d'un très faible pourcentage de ses dépenses. Moscou estime que sa part doit atteindre une moyenne de 90 à 95 % des frais des partis étrangers. Cet argent est remis par le trésor soviétique à l'O.M.S. et réparti selon les décisions du politburo stalinien. L'agent de l'O.M.S.

18. O.M.S. sert à désigner l'Otdel Mejdunarodnoi sviazi, créé au III^e congrès de l'I.C. pour assurer toutes les liaisons clandestines.

19. Ossip Aronovitch, dit Iossif *Piatnitsky* (1882-1939), révolutionnaire professionnel sous le tsarisme, bolchevik depuis 1903, avait détenu dans l'I.C. les clés et les finances jusqu'au VII^e congrès de 1935 où il ne fut pas réélu à l'exécutif. Transféré dans l'appareil du parti russe, arrêté en 1937, il fut exécuté en 1939.

est juge, en première instance, de l'opportunité de toute nouvelle dépense souhaitée par un parti communiste. Aux Etats-Unis, par exemple, si le bureau politique du parti communiste américain désire publier un nouveau journal, l'agent de l'O.M.S. est consulté. Il étudie la proposition et, s'il juge qu'elle mérite attention, il la communique au quartier général de l'O.M.S. à Moscou.

Pour transmettre l'argent et les instructions de Moscou dans un pays étranger, on se sert principalement des valises diplomatiques, qui échappent aux visites de la douane. C'est pour cette raison que le représentant de l'O.M.S. est d'ordinaire inscrit sur la liste du personnel diplomatique. Il reçoit de Moscou, en paquets portant le sceau du gouvernement soviétique, des liasses de billets et des instructions secrètes pour leur distribution. Il remet personnellement les billets au chef communiste avec lequel il est en contact direct. Par négligence, des billets de banque américains, anglais, et français ont plusieurs fois été envoyés à l'étranger, pour l'usage du Comintern, avec l'estampille de la Banque d'Etat de l'U.R.S.S. »

Krivitsky établit ainsi que les sections du Comintern se trouvent placées dans une dépendance financière totale à l'époque de Moscou et que l'organe direct du contrôle financier sur le Comintern est le G.P.U. Les passages cités ci-dessus du livre de Krivitsky ont le poids d'une déposition en justice puisque W. Krivitsky a fait les mêmes dépositions devant la commission de la Chambre des Représentants des Etats-Unis et qu'il est prêt à répondre à toute question qu'un tribunal mexicain lui poserait.

Les preuves complémentaires de B. Gitlow

Lorsqu'il s'agit de démontrer la dépendance financière des partis communistes vis-à-vis de Moscou, l'unique difficulté vient de l'abondance des témoignages et des documents. Je dois ici réduire au maximum le nombre des citations.

Benjamin Gitlow, qui a pendant vingt ans, joué un rôle dirigeant au sein du mouvement communiste aux Etats-Unis, a publié un livre qui fournit des preuves irréfutables concernant la dépendance matérielle totale des sections du Comintern vis-à-

vis de Moscou. B. Gitlow a rompu avec le Comintem, sinon il n'aurait pas fait ces révélations. Les tendances politiques actuelles de Gitlow ne m'intéressent pas. Il me suffit que le côté factuel de son livre soit basé sur des données irréfutables.

« Loin de se suffire à lui-même, le *Daily Worker* perdait constamment de l'argent; le Comintem avait dû souvent ajouter à la somme initiale de 35000 dollars investie pour lancer le journal [...] Nous espérions qu'avec le transfert de la rédaction à New York, le *Daily Worker* commencerait à compenser cet investissement par une diffusion plus importante. Le coût total de l'immeuble, des réparations, des nouvelles machines et des dépenses générales dépasse largement les 300 000 dollars » (B. Gitlow, *I Confess*, p. 307).

« Le parti aujourd'hui est branché sur tant d'activités et son importance pour la politique extérieure de l'U.R.S.S. en raison de la situation japonaise est telle que le parti est obligé à une campagne de propagande sans précédent utilisant tous les canaux publicitaires, radio compris, malgré son coût élevé. Le parti a récemment commencé la publication de deux nouveaux quotidiens, l'un à Chicago, l'autre à San Francisco, alors même que le déficit annuel du *Daily Worker* a toujours dépassé les 50000 dollars. Il est évident que l'Union soviétique doit actuellement soutenir financièrement le parti américain plus qu'elle ne l'a jamais fait » (p. 389).

« En 1928, je revins de Moscou pour assister à la Convention présidentielle du parti avec 5000 dollars d'argent russe dans les poches, ce qui constituait un premier versement de Moscou, 3500 dollars prévus, à notre campagne présidentielle. C'était aussi une partie du quart de million de dollars que nous recevions tous les ans pour des projets particuliers. Pour notre campagne présidentielle, en 1924, Moscou avait contribué pour 50000 dollars. Après avoir versé 35000 dollars pour lancer le *Daily Worker*, Moscou a continué à verser dans ce panier percé la même somme chaque année. Bien entendu, les contributions financières de Moscou au P.C. américain à mon époque ne représentaient qu'une faible partie de ce qu'elle est, maintenant que Moscou est le patron incontesté » (p. 496).

Quelle est l'importance de l'aide financière de Moscou ? B. Gitlow, par les mains duquel les fonds de Moscou sont souvent passés, déclare à ce sujet :

« Moscou était un donateur généreux, mais étaft lofn oe* payer pour toutes nos activités. Avec des effectifs qui n'ont jamais dépassé 16000 membres à cette époque, nous dépensions environ un million de dollars par an, dont la plus grosse moitié venait des Etats-Unis même » (p. 470).

Même un parti aussi riche que le parti américain voit ainsi la moitié de ses dépenses couvertes par les subsides envoyés par Moscou.

Le même auteur nous apprend comment fut fondé le journal communiste de Londres :

« Le parti communiste britannique était traité comme un enfant malade. A chaque pas, il lui fallait recevoir de l'aide de Moscou [...] Le Comintern essaya d'obliger le parti britannique à lever par lui-même un quota des sommes nécessaires au lancement d'un quotidien communiste. Les dirigeants ont donné toutes sortes d'excuses pour expliquer pourquoi ils ne pouvaient lever cet argent. Quand le quotidien fut finalement publié, ce fut avec l'argent du Comintern, les Russes fournissant pratiquement tout l'argent nécessaire à son lancement et à sa vie. Ce qui était vrai des dirigeants de ces pays l'était également plus ou moins dans les autres » (pp. 587-588).

Nous n'avons donc aucune raison de supposer que le Mexique constitue une exception. J'ai cité le livre de B. Gitlow non pas en tant qu'œuvre littéraire, mais parce qu'il constitue un témoignage : premièrement, parce que Gitlow a répété ce même témoignage sous serment devant une commission d'enquête du Congrès, deuxièmement parce qu'il est prêt, lui aussi, à répondre sous serment à toute question du tribunal mexicain.

L'aide financière aux P.C. d'Amérique latine

Il va de soi que les partis communistes d'Amérique latine entretiennent avec Moscou les mêmes relations que les P.C. des autres parties du monde. Il n'y aurait aucun doute même si nous

ne possédions pas de données particulières là-dessus. Mais ces données, nous les possédons. Je fais ici référence au témoignage de M. Joseph Zack qui a joué pendant quinze ans un rôle dirigeant dans la vie du mouvement communiste américain, y compris en Amérique latine. Voici son témoignage, fait sous serment :

« Joseph Zack, ayant dûment prêté serment, dépose et déclare :

1. Qu'il réside à New York, Etats-Unis d'Amérique.
2. Que pendant une période d'environ quinze ans, il a été membre du parti communiste des- Etats-Unis, membre du comité central du parti, et qu'il a détenu pendant cette période plusieurs postes de responsabilité.
3. Qu'en 1929-1930, il travaillait pour l'internationale syndicale rouge à Moscou, et qu'en 1930 il fut envoyé par Piatnitsky, secrétaire de l'internationale communiste à cette époque, et par Manouilsky, président de l'internationale communiste, à Bogota (Colombie) en Amérique latine pour superviser l'activité du parti communiste de Colombie pour le compte de l'internationale communiste.

Qu'il passa quinze mois en Colombie en qualité de représentant de l'internationale communiste et sept mois au Venezuela, toujours comme représentant de l'I.C.

Qu'il était alors en liaison constante avec le bureau du Comintern à Montevideo en Uruguay.

4. Que la plus grande partie de cet argent lui venait d'une certaine Kitty Harris²⁰, résidant à New York et membre du parti communiste.

Qu'il se souvient parfaitement d'avoir reçu une fois personnellement la somme de 800 dollars des mains d'un membre de l'internationale communiste connu sous le nom de Williams. Qu'à sa connaissance et d'après ce qu'il croit, ledit Williams était un membre du G.P.U.

Joseph Zack,
Signé et juré exact devant moi
ce 20 juillet 1940,
Walter A. Sawlor, Notaire public. »

²⁰ Kitty Harris était le pseudonyme de Catherine Harrison, première femme' de Browder, désignée par plusieurs témoins comme une importante responsable du G.P.U.

Il est vrai que Joseph Zack n'a eu aucune relation avec le Mexique. Mais il ne fait aucun doute que, si le G.P.U. n'a pas oublié Colombie ni Venezuela, il avait d'autant plus de raisons de s'intéresser au Mexique.

En 1931, l'attention du gouvernement mexicain a été attirée sur un certain Manuel Di'az Rami'rez²¹, qui avait des sommes importantes à son crédit à la banque. *El Universal* du 6 mai 1932 a écrit sur cette affaire :

« On sait qu'il a appartenu au parti communiste mexicain pendant dix ans et il est à présent le représentant de la III^e Internationale au Mexique où il s'est rendu après avoir passé une année à Moscou. De 1927 à 1928, il était trésorier du parti et avait en caisse 30 000 pesos. Toutes les dépenses afférentes à ce voyage étaient payées sur ces fonds » (*El Universal*, I^{re} section, p. 7, col. 7).

Autant que je sache, il fut solidement établi à l'époque que cet argent venait de Moscou. Les autorités judiciaires peuvent facilement vérifier cet épisode.

Pendant la rupture des relations diplomatiques entre le Mexique et l'U.R.S.S., le gouvernement américain eut l'occasion de faire officiellement référence aux relations entre les sections du Comintern et les organes d'Etat de l'U.R.S.S. Je laisse de côté la question de savoir si la rupture des relations diplomatiques entre le Mexique et l'U.R.S.S fut « juste » ou non; je laisse également de côté la persécution du parti communiste mexicain. Je m'intéresse aux faits officiellement établis. Le 23 janvier 1930, le gouvernement mexicain déclarait :

« Le gouvernement mexicain sait pertinemment [...] que les groupes communistes russes ne travaillent pas et ne peuvent travailler de façon indépendante, parce que toutes les organisations politiques de ce pays sont soumises au gouvernement soviétique. »

Cette affirmation qu'aucune organisation en U.R.S.S. ne peut agir indépendamment du gouvernement est rigoureuse-

21. Manuel *Diaz Ramirez*, ouvrier du tabac de Veracruz, ancien I.W.W., avait rejoint le P.C.M. en 1920 et fut son premier secrétaire général jusqu'en 1924 et son premier délégué à Moscou. Il semble qu'il ait été ensuite le représentant de l'I.C. au Mexique, où il joue un rôle important, mais en coulisse.

LÉON TROTSKY

ment incontestable. La direction de toutes ces organisations est concentrée aux mains du G.P.U. et cette direction devient particulièrement rigoureuse et impérative lorsqu'il s'agit des relations avec l'étranger. L'aide financière aux sections étrangères du Comintem comme aux publications « amies » est l'affaire du G.P.U. Le Mexique ne fait pas exception.

Le Système de la corruption personnelle

Les méthodes de la corruption et de la prévarication utilisées par Moscou avec des militants du mouvement ouvrier étranger sont depuis longtemps devenues proverbiales. Moscou achète ou étouffe toute opposition dans le Comintem. Quand la délégation du parti communiste américain, élue à un congrès régulier, partait pour Moscou, ses chefs savaient ce qui les attendait :

« Il nous fallait protéger nos délégués contre le système de corruption de Moscou. Nous avertissions ceux qui n'avaient pas encore l'expérience de Moscou qu'ils devaient s'attendre à toutes sortes d'ennuis. Nous leur expliquions aussi ce qu'était le Comintem. Nous leur disions que le Comintem avait des ressources énormes, que ses agents nous recevaient avec faste, et toutes sortes de tentations allaient leur être mises sous le nez et que, si la tentation n'était pas suffisante pour changer leur manière de voir, on allait faire pression sur eux. Nos délégués juraient solennellement d'être loyaux et de lutter pour la justice, que nous réclamions, jusqu'au bout » (B. Gitlow, *op. cit.*, p. 528).

La rivalité entre dirigeants dans les partis communistes se résout très souvent par le passage au G.P.U. de l'un des « chefs ». Quand B. Gitlow tomba en disgrâce pour avoir essayé de mener une politique indépendante, on essaya à Moscou de le transférer au G.P.U. Il raconte lui-même sur cet incident :

« On essaya de me corrompre. On m'offrit un poste lucratif pour faire le travail confidentiel du G.P.U. en Amérique latine ; le salaire était élevé, ainsi que les frais de déplacement, qui me permettaient de voyager en première classe et de descendre dans les meilleurs hôtels.

[...] Je refusai l'offre parce que je savais que c'était de la corruption et que, si je travaillais une seule fois pour le G.P.U., je serais définitivement à sa merci. »
(*Ibidem*, pp. 568-569).

Cet épisode éclaire le destin de nombre d'« exclus » ou de « destitués » comme D. A. Siqueiros, G. Lorenzo, H. Laborde et autres. La tentative d'envoyer un homme aussi important que Gitlow en Amérique latine témoigne de l'intérêt particulier du G.P.U. pour cette* région du monde.

Fred Beal²², un des dirigeants du mouvement ouvrier en Amérique (du Nord), raconte dans son livre comment on gagna sa confiance à Moscou :

« Le Comintem [...] commença à me flatter et me porter une touchante sollicitude. On faisait tout pour que je me sente bien à Moscou : une belle chambre, une excellente nourriture, un bon salaire pour mes conférences et mes articles dans les journaux (*Proletarian Journey*, p. 257).

Gitlow raconte comment le célèbre Nègre américain James Ford fut gagné à la cause du Kremlin :

« On le couvrait de flatteries, on faisait de lui d'innombrables présentations élogieuses, on le chargeait de marques de distinction, de décorations, de médailles et on le couvrait de cadeaux » (/ *confess*, p. 455).

Il n'est pas inutile de rappeler que ce même Ford représentait le Comintern au Mexique lors du récent chamboulement dans le parti qui précéda l'attentat du 24 mai.

Ces exemples de corruption personnelle pratiquée par le Kremlin ne sont que des exemples isolés d'un système achevé. L'élément fondamental en est l'introduction par Staline du système du salaire double : l'un est payé officiellement à ceux qui travaillent pour le parti, l'autre payé aux militants « responsables », provient d'une caisse particulièrement secrète contrô-

22. Fred Beal, devenu Wobbly (membre des I.W.W.) très jeune, en 1912, avait été l'un des organisateurs de la grève de Gastonia en 1930. Poursuivi pour « syndicalisme criminel », il s'était enfui et réfugié en U.R.S.S. mais en était revenu moralement brisé; il s'était livré à la justice en 1937 et avait été condamné à la prison.

LÉON TROTSKY

lée par le G.P.U. Né à Moscou malgré la résistance énergique de l'opposition « trotskyste », ce système a été rapidement étendu à l'ensemble du Comintern. Il ne fait aucun doute qu'il a été et qu'il est toujours employé au Mexique. Ayant des salaires secrets, les membres du comité central peuvent se consacrer entièrement au travail dans les organisations « amies » et dans leurs publications, (*El Popular, Futuro*) ce qui est l'une des formes les plus importantes de soutien économique. i

Gitlow rappelle comment Staline, dans les circonstances solennelles, aime à parler de l'intégrité et de la pureté du Comintern :

« Le Comintern est le saint des saints de la classe ouvrière. Il ne faut pas confondre le Comintern avec une " Bourse des valeurs ". Mais c'est précisément de cette façon que Staline dirigeait le Comintern, en achetant, vendant, ruinant ses dirigeants » (7 *confess*, p. 353)

Les chefs du parti communiste mexicain ne font pas exception.

La désintéressement de La Voz de México

La Voz de México du 7 juillet 1940 traite de « calomnie éculée » mon affirmation que ce journal reçoit de Moscou une aide matérielle. M'excusant pour l'insolence qui caractérise si bien les staliniens, je cite textuellement :

« L'affirmation de ce sale renégat, répétant les vieilles calomnies, ne nous étonne pas ; mais nous attendons les preuves qu'il promet avec la certitude qu'il sera incapable de les présenter [...] parce que notre journal, fièrement et modestement, vit des contributions volontaires des ouvriers, des paysans, et des éléments sympathisants. »

Ces messieurs jugent certainement que l'insolence de leur ton les dispense de tenir compte des faits qu'ils ont eux-mêmes reconnus. Ils oublient aujourd'hui ce qu'ils disaient hier.

En niant avoir reçu de l'argent de Moscou, *La Voz de México* prétend nous faire croire que le parti mexicain est au

monde la seule exception aux règles du Comintern. Cependant ce même journal écrivait dans son numéro du 1^{er} mai :

« La situation économique du parti s'explique par le fait que la direction précédente avait fait dépendre du prolétariat des gouverneurs, députés et sénateurs, enchaînant le parti [...] à la remorque de la bourgeoisie, déformant ses principes, renonçant à défendre les intérêts des ouvriers et du peuple, freinant et empêchant la lutte des masses pour l'amélioration de leurs conditions. »

On voit que le parti n'était pas si exigeant dans le choix de ses sources d'argent, contrairement à ce qu'il prétend dans sa déclaration du 7 juillet.

Au dernier congrès du parti (mars 1940), un des leaders du parti [Garcia] Salgado, accusait l'ancien chef, Laborde, de se servir :

« Pour 1000 pesos par mois, toutes les souffrances et la faim du peuple du Yucatân étaient vendues dans l'intérêt d'un petit groupe de politiciens qui contrôlent cet Etat... »

Un autre dirigeant du parti, Rafael Carrillo, écrivait en avril 1940, à propos du dernier congrès du parti :

« Le congrès national extraordinaire a fait un travail inappréciable [...] Il a chassé les dirigeants responsables de l'état de désorganisation et de corruption qui régnait dans les rangs du parti » (Introduction à la brochure de Dionisio Encina, *Fuera Imperialismo !* 1940).

C'est ainsi qu'on apprend que, dans la direction du parti, qui parlait et agissait en son nom, régnait non seulement la « désorganisation » mais aussi la « corruption ». Il ne s'agit pas là d'un épisode accidentel. Le responsable de cette « corruption », H. Laborde, est resté à la tête du parti communiste depuis 1928, soit pendant douze ans ; son autorité sur le parti, surtout pendant les cinq dernières années, était illimitée. Dionisio Encina, le nouveau chef du parti, écrit à ce sujet :

« Qu'était la direction de notre parti, sinon la domination d'un groupe étroit de gens du secrétariat qui

faisaient et décidaient tout, réduisant les autres membres du bureau politique à un rôle d'auxiliaires ? »

Et plus loin :

« Du VI^e congrès jusqu'à maintenant, soit pendant cinq ans, le parti a été sous la domination de Laborde et de Campa » (p. 102).

Les chefs staliniens mexicains, dont D. A. Siqueiros, ont dit publiquement plus d'une fois : « Mieux vaut recevoir de l'argent de Moscou que des capitalistes mexicains. » En 1940, ils ont reconnu publiquement avoir reçu de l'argent des capitalistes mexicains. Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'ils n'en ont pas reçu de Moscou en même temps.

Il n'est pas dans mon propos de démêler ici les relations entre le parti communiste, les gouverneurs, les sénateurs, les députés et les capitalistes mexicains. Les aveux de *La Voz de México* et de M. [Garcia] Salgado ne m'intéressent que pour autant qu'ils réfutent complètement l'assertion selon laquelle le journal ne vit exclusivement que de « contributions volontaires des ouvriers, des paysans et des sympathisants ».

Il est vrai que le dernier congrès (mars 1940) a décidé de mener une vie plus vertueuse. Mais ce n'est qu'à la prochaine purge que nous saurons dans quelle mesure cette décision était sérieuse et surtout jusqu'où il peut et autant qu'il le peut s'embarrasser de son origine.

Mais, même si nous acceptons comme authentiques les vœux pieux du dernier congrès, même alors il n'y aurait pas un iota de calomnie dans mes propos. *La Voz de México* trouve tout à fait normal de recevoir de l'argent des « éléments sympathisants ». Mais Staline ne fait pas partie de ces sympathisants ? Dans le même article qui fait état de ces « calomnies », Staline est appelé « le grand chef soviétique, le camarade Staline ». Pourquoi ne pas accepter l'argent d'un sympathisant comme le « Grand Chef Soviétique » ?

Mais il ne s'agit pas seulement de l'élément « sympathisant ». L'Internationale communiste se considère comme le parti international du prolétariat. L. Beria²³, chef du G.P.U., de

²³ Lavrentii P. Beria (1899-1953) avait succédé à Ejov à la tête du G.P.U. en 1938. Il était l'auteur d'une histoire très hagiographique du bolchevisme en Géorgie, à la gloire de Staline.

même que son collègue et tous les agents responsables du G.P.U. sont membres de l'internationale communiste et par conséquent camarades de parti des rédacteurs de *La Voz de México*. Ce journal peut donc recevoir de l'argent de Beria et du collègue du G.P.U. — leurs camarades du parti international — sans aucun dommage pour leur « honneur ». Il n'y a pas l'ombre d'une calomnie dans ma déclaration. En revanche, le désintéressement de *La Voz de México* doit être rangé dans le domaine de la mythologie.

Une déclaration spéciale de Walter Krivitsky au tribunal mexicain

Le présent document était presque terminé lorsque me parvint le témoignage particulier du général W. Krivitsky, l'ancien chef de l'espionnage soviétique en Europe, destiné au tribunal mexicain. Cette déclaration est consacrée au système d'organisation du G.P.U. en U.R.S.S. et à l'étranger, aux relations entre le G.P.U., et le Comintern et aux activités terroristes du G.P.U. à l'étranger. Le général W. Krivitsky, qui fut pendant de longues années un des représentants les plus importants du G.P.U., a ensuite rompu avec Moscou lorsque Staline commença, par des procès fabriqués, à massacrer la vieille génération révolutionnaire du parti bolchevique. Les révélations faites par Krivitsky dans la presse mondiale et récemment publiées dans un livre sont considérées par toutes les publications sérieuses comme le témoignage le plus compétent et le plus précis qui soit sur le mécanisme caché de la politique du Kremlin.

Pour éviter tout malentendu, signalons que les initiales N.K.V.D. signifient la même chose que G.P.U. Parce que le nom même de G.P.U. était devenu particulièrement odieux, le Kremlin a essayé de changer le nom. Mais, comme l'esprit resta inchangé, aussi bien à l'U.R.S.S. qu'à l'étranger on continue d'appeler G.P.U. le N.K.V.D.

J'ajoute également la déclaration d'A. Goldman, mon avocat à New York, certifiant sous serment que ce témoignage est effectivement celui de Krivitsky. Ce dernier évite de paraître en public, sauf dans les cas de nécessité absolue, car il est pourchassé par les tueurs professionnels du G.P.U. La date du 9 août sur la déclaration de Goldman est aussi celle de la déclaration de Krivitsky.

« Je désire faire la déclaration suivante, à utiliser devant tout tribunal du Mexique pour et au compte de Léon Trotsky.

La direction générale de la Sûreté du commissariat du peuple aux affaires intérieures (G.U.G.B., N.K.V.D.) est la section de la police secrète de l'U.R.S.S. Le commissaire du peuple Beria est le chef du N.K.V.D.

Le N.K.V.D. est divisé en sections organisées selon les structures politiques, économiques et culturelles de l'Union soviétique.

Le secteur principal du N.K.V.D. est la section spéciale. Elle est chargée de surveiller toute l'organisation du parti et les sections spéciales de l'Armée et de la Flotte lui sont subordonnées. La section spéciale a ses agents secrets et ses informateurs dans toutes les organisations. Les arrestations effectuées par le N.K.V.D. sont faites sur leurs dénonciations. Les *arrestations périodiques* sont caractéristiques des méthodes du N.K.V.D. Dans les dossiers du N.K.V.D., des gens sont enregistrés contre lesquels n'existe aucune accusation concrète pour aucun crime de gens qui ne sont pas *entièrement dévoués* au gouvernement soviétique. Le N.K.V.D. les considère comme des « contre-révolutionnaires potentiels » ; c'est dans cette armée de citoyens déloyaux que ses agents opèrent des arrestations massives (purges). Dans les prisons, ils en font des criminels responsables de tous les échecs dans tous les domaines de la vie du pays.

Le N.K.V.D. a ses représentants auprès de toutes les représentations à l'étranger. Officiellement, ils occupent un poste diplomatique. Ils sont chargés de la surveillance de tous les organismes soviétiques officiels dans un pays donné.

Tout le travail du Comintern à l'étranger passe par la section des relations internationales, l'O.M.S. Tout l'appareil de l'O.M.S., à Moscou comme à l'étranger, fourmille d'agents du N.K.V.D. depuis 1936-37 et toute l'activité de l'O.M.S. se trouve sous son contrôle. Il y a un représentant de l'O.M.S. à Moscou dans tous les pays où le parti communiste est légal. Jadis, cet agent occupait un poste diplomatique secondaire. Depuis quelque temps, ils sont passés dans la clandestinité. Entre autres fonctions, ils ont le contrôle des activités et de la situation financière des partis communistes, la transmission des instructions et

des subsides venant de Moscou. Le gouvernement soviétique ne finance pas seulement le parti communiste officiel et sa presse, mais aussi les journaux pro-staliniens qui n'appartiennent pas au parti. Par exemple, le journal *Ce soir*, à Paris. Toute l'activité du Comintern en Amérique latine se trouve concentrée aux Etats-Unis où réside le principal représentant de l'O.M.S. Tous les pays d'Amérique latine relèvent de sa compétence. Il a des adjoints dans les différents pays. Les instructions et les subsides arrivent principalement par le canal de l'ambassade à Washington. En dehors de ce centre principal, l'O.M.S. dispose d'un appareil illégal de liaison entre les différentes sections d'Europe, d'Asie et d'Amérique. Celui-ci a été créé pour servir en cas de guerre ou de rupture des relations diplomatiques avec un pays donné.

Le G.U.G.B. organise des actions terroristes à l'étranger. A cause des risques et des difficultés diplomatiques liés à l'exécution de ce genre d'activité, les ordres sont donnés personnellement par le chef du G.U.G.B., le commissaire du peuple aux affaires intérieures, avec la sanction de Staline. Les organisateurs de ces actes terroristes sont des agents responsables du N.K.V.D. à l'étranger. Les assassins sont toujours des étrangers au service du N.K.V.D. Ce sont des communistes fidèles. Pour des raisons dues au caractère clandestin des opérations, certains d'entre eux n'appartiennent pas au parti.

Walter Krivitsky. »

« Albert Goldman, après avoir dûment prêté serment, dépose :

1. Qu'il réside dans la ville de New York, Etat de New York, E.U.

2. Qu'il a reçu des mains de Walter Krivitsky un document qui commence par ces mots : « Je désire faire la déclaration suivante à utiliser devant tout tribunal du Mexique pour et au compte de Léon Trotsky. Que le dit document contient trois pages manuscrites en russe.

3. Qu'il est de l'écriture de Walter Krivitsky.

4. Que le dit Krivitsky est incapable de faire lui-même une déposition certifiée, car il révélerait ainsi le lieu de sa résidence, ce qu'il veut éviter car il craint le G.P.U.

Albert Goldman. »

Conclusions

La rédaction de *La Voz de México* a demandé que je réponde de « diffamation » pour avoir dit au tribunal ma certitude que les dirigeants de ce journal, comme tous les autres agents du G.P.U., recevaient un soutien financier de leur maître.

J'ai essayé de montrer dans ce document, et j'espère y être arrivé, que *La Voz de México* est un organe du G.P.U. au plein sens du terme. Le journal n'a pas d'autre politique que celle que le Kremlin instille, par le canal du G.P.U., à tous ses agents étrangers. Il défend tous les crimes du G.P.U. et calomnie ses ennemis en les accusant de ses propres crimes. Depuis quelques années le flot principal de ses calomnies a été concentré sur ma personne.

J'ai essayé en outre de montrer, et j'espère en avoir apporté la preuve, la participation de la direction du parti communiste mexicain, y compris *La Voz de México*, dans la préparation de l'attentat, puis la dissimulation de ses traces. Tous les dirigeants du parti ont participé à la préparation de l'attentat ; une partie de sa direction a participé à sa réalisation matérielle. La préparation morale a été effectuée principalement sous la forme de calomnies systématiques, conscientes et malintentionnées contre moi ; ces calomnies contenaient en outre les accusations les plus graves et les plus injurieuses.

Après l'attentat, ces mêmes individus ont essayé de tromper les enquêteurs et l'opinion publique par un nouveau flot de calomnies (théorie de l'« auto-attentat », etc.).

Tout ce travail correspondait du début à la fin aux intérêts du G.P.U. et a été exécuté sous ses ordres. Les dirigeants du parti communiste mexicain et les rédacteurs de *La Voz de México* ont agi comme agents du G.P.U. Il n'y a aucune « diffamation » à déclarer que, comme tous les autres agents du G.P.U., ils doivent être payés par le G.P.U. J'ai surtout apporté de nombreuses preuves que les dirigeants des sections du Comintern, dans tous les pays, sont sur la feuille de paye du Kremlin.

Les gens qui ont fait leur carrière politique sur la base de calomnies contre ma personne devraient être les derniers à parler de diffamation. J'ai présenté ci-dessus quelques exemples de ces calomnies; on peut difficilement imaginer de calomnie avec des intentions pires. J'exprime donc ma conviction que la

justice mexicaine non seulement rejettera l'accusation de diffamation portée contre moi, mais qu'elle poursuivra les rédacteurs de *La Voz de México* pour ce même motif et leur appliquera les peines les plus lourdes correspondant à la volonté de nuire systématique par leurs calomnies.

[UNE VISITE ATTENDUE]¹

(18 août 1940)

Cher Camarade R[ay]^{1 2},

Au cours des deux dernières années, il y a eu plus d'une discussion sur votre venue ici. L'avant-dernière fois que nous vous avons attendu, c'était quand votre fille et son mari nous ont rendu visite. La dernière fois, c'était quand Jim Cannon et Farrell Dobbs et Joe Hansen sont venus vérifier la situation ici après l'attentat.

Maintenant nous apprenons que la question est de nouveau en discussion. Bien entendu la décision revient entièrement au parti et à vous, puisque vous êtes mieux placé sur le terrain pour savoir si votre voyage pourrait nuire au travail du parti et du syndicat. Je ne peux qu'exprimer le souhait, de notre point de vue local et très « provincial », que votre visite si souvent annoncée puisse réellement avoir lieu. Je suis sûr que votre visite, même pour quelques semaines, serait d'une grande valeur pour notre petite garnison, pour ne pas parler du plaisir de vous rencontrer.

Bien entendu, on vous trouvera une chambre et une assiette dans notre maison.

1. Bibliothèque d'histoire sociale de New York.

2. Ray *Rainbolt* (1896-1972), un Amérindien, avait été un des dirigeants des Teamsters (Local 574) puis le président des Ice Drivers Local 211 avant d'être pour le S.W.P. à Minneapolis le leader des Gardes de défense ouvrière.

[PETITES NOUVELLES]¹

(20 août 1940)

Mon cher Hank,

Ne pensez pas, je vous en prie, que nous vous ayons oublié parce que nous ne vous avons pas envoyé les photos. Tout est plus lent ici, comme vous le savez par votre propre expérience dans la reconstruction de la maison.

D'après les lettres de Joe^{1 2}, vous savez probablement que nous avons fait des progrès pendant les dernières semaines mais que nous sommes encore loin du bout.

Comment vont vos pieds et votre santé en général? J'espère que le sol de la patrie est plus favorable à votre état général.

J'ai reçu de Grâce un excellent cadeau — un dictionnaire de slang. Il n'y a qu'une difficulté, c'est qu'au moment des repas, il me faut le garder à portée de la main pour pouvoir comprendre la conversation. Je vais cependant essayer de l'étudier entre les repas afin de mieux vérifier la partie « académique » de la maison. Dans la partie que j'ai déjà étudiée, qui est consacrée au slang des collègues, j'avais espéré trouver quelques abréviations pour les différentes sciences, théories philosophiques, etc., mais au lieu de cela, je n'ai guère trouvé que vingt-cinq expressions pour désigner une fille séduisante. Rien du tout sur la dialectique ou le matérialisme. Je vois que la science « officielle » est un peu unilatérale.

Le *Northwest Organizer* devient plus précis, plus offensif — plus politique. Nous nous en réjouissons beaucoup.

1. Lettre à H. Malter (10554), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Joe Hansen.

[VIVE LA LIBERTÉ!]¹

I

(20 août 1940)

Cher Camarade Max^{1 2},

J'ai appris par mon ami Jake Cooper que vous alliez être libéré de prison le 23 août.

Par mon expérience personnelle, je sais qu'un tel jour est très agréable.

Je vous souhaite tout ce qu'il y a de meilleur et particulièrement de ne pas être trop pressé de visiter ce même endroit...

1. Lettre (10529), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library. La lettre est adressée à Max Geldman, mais a été attribuée par le catalogue de Harvard à Max Sterling (Shapiro).

2. Max *Geldman* (né en 1905), était né à Varsovie, avait fait des études et commencé par enseigner avant de devenir chef du secrétariat du Local 544 au cours de la grève de Minneapolis. Il allait terminer de purger une peine de 8 mois de prison au pénitencier de Sandstone.

[VIVE LA LIBERTÉ!]¹

II

(20 août 1940)

Cher Camarade Edward^{1 2},

Jake Cooper me dit que vous allez être libéré de votre asile provisoire le 23 août.

C'est toujours préférable d'entrer que de sortir d'un pareil endroit.

Mes congratulations et souhaits les plus chaleureux.

1. Lettre à E. Palmquist (0571), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Edward *Palmquist* (né en 1897) avait été mécanicien pendant 15 ans, puis chômeur. Inscrit au Local 544 il était le porte-parole des chômeurs du Minnesota et membre du noyau trotskyste de Minneapolis. Il avait, comme Geldman, été condamné à huit mois de prison qu'il achevait de purger à Sandstone.

[BONAPARTISME, FASCISME ET GUERRE]¹

(août 1940)

[Bonapartisme et Fascisme]

[...] Dans son stupide article aussi prétentieux que stupide^{1 2}, Dwight Macdonald s'efforce de nous attribuer l'idée que le fascisme n'est qu'une répétition du bonapartisme. Il serait difficile d'inventer absurdité plus grande. Nous avons analysé le fascisme au fur et à mesure qu'il s'est développé, à travers ses étapes successives et mis en avant tantôt l'un et tantôt l'autre aspect. Il y a un élément de bonapartisme dans le fascisme. Sans cet élément, c'est-à-dire sans le fait que le pouvoir d'Etat s'élève au-dessus de la société du fait de l'extrême exacerbation de la lutte des classes, le fascisme eût été impossible. Mais, dès le début, nous avons souligné qu'il s'agissait avant tout du bonapartisme à l'époque du déclin impérialiste, qui est qualitativement différent du bonapartisme de l'époque de montée de la bourgeoisie. A l'étape ultérieure, nous avons distingué le bonapartisme pur en tant que prologue du régime fasciste. Parce que, dans le cas du bonapartisme pur, on se rapproche du règne d'un monarque [...].

En France, il n'y a pas de fascisme au sens propre du terme. Le régime du sénile maréchal Pétain³ représente une forme sénile de bonapartisme de l'époque du déclin impérialiste. Mais ce régime aussi a été possible seulement après que la radicalisation prolongée de la classe ouvrière française qui a conduit à

1. Ces fragments dictés le 20 août et qui ont été trouvés dans le dictaphone de Trotsky se trouvent dans la Bibliothèque d'histoire sociale de New York. Nous les avons classés dans un ordre différent de celui dans lequel ils ont été publiés en anglais en essayant d'y retrouver un ou plusieurs fils conducteurs.

2. « National Défense : The Case for Socialism », *Partisan Review*, juillet-août 1940.

3. Philippe Pétain, nouveau Chef de l'Etat en France, avait alors 84 ans.

l'explosion de juin 36, n'a pu trouver une issue révolutionnaire. La II^e et la III^e Internationales, le charlatanisme réactionnaire des « Fronts populaires », ont déçu et démoralisé la classe ouvrière. Après cinq années de propagande en faveur d'une alliance des démocraties et de la sécurité collective, après le passage soudain de Staline dans le camp de Hitler, la classe ouvrière française a été prise à l'improviste. La guerre a provoqué une terrible désorientation et un état d'esprit de défaitisme passif, ou pour mieux dire, d'indifférence devant l'impasse. C'est de cet ensemble de circonstances que sont sorties, d'abord une catastrophe militaire sans précédent, puis le méprisable régime Pétain.

C'est précisément parce que le régime de Pétain est du bonapartisme sénile qu'il ne contient aucun élément de stabilité et peut être remplacé par un mouvement révolutionnaire de masses plutôt qu'un régime fasciste.

[...] Les ministères de Brüning, Schleicher, la présidence de Hindenburg en Allemagne⁴, le gouvernement de Pétain en France, tous se sont avérés ou doivent s'avérer instables. A l'époque de la décadence impérialiste, un bonapartisme purement bonapartiste est tout à fait inadéquat ; l'impérialisme juge indispensable de mobiliser la petite bourgeoisie et d'écraser de tout son poids le prolétariat. L'impérialisme ne peut réaliser cette tâche que si le prolétariat lui-même se révèle incapable de prendre le pouvoir alors que la crise sociale pousse la petite bourgeoisie à un état de paroxysme.

L'acuité de la crise sociale provient de ce que, du fait de la concentration actuelle des moyens de production, c'est-à-dire le monopole des trusts, la loi de la valeur, le marché est déjà incapable de régler les relations économiques. L'intervention de l'Etat est une nécessité absolue.

[...] Aussi bien l'analyse théorique que la riche expérience théorique du dernier quart de siècle ont également démontré que le fascisme est chaque fois le maillon final d'un cycle

4. Heinrich Brüning (1885-1970), chef du Zentrum catholique, avait été chancelier de 1930 à 1932 et avait été conduit à mener par décrets-lois une politique déflationniste. Kurt von Schleicher (1882-1934), officier politique attaché à l'Etat-Major pendant la guerre et la révolution de 1918, avait été Chancelier du Reich du 2 décembre 1932 au 28 janvier 1933. Paul von Beneckendorff und von Hindenburg (1847-1934), officier prussien, chef d'état-major général de l'armée allemande en 1916 avait été élu Président en 1925 et réélu en 1932 contre Hitler qu'il appela à la Chancellerie en janvier 1933.

politique spécifique composé des éléments suivants : la plus grave crise de la société capitaliste; la radicalisation grandissante de la classe ouvrière; la sympathie croissante pour la classe ouvrière et l'aspiration au changement de la part de la petite bourgeoisie urbaine et rurale ; une extrême confusion de la grande bourgeoisie qui, par des manœuvres lâches et perfides, cherche à éviter la culmination de la crise révolutionnaire; l'épuisement du prolétariat ; une confusion grandissante, l'indifférence qui progresse; l'aggravation de la crise sociale; le désespoir de la petite bourgeoisie, son aspiration au changement ; la névrose collective de la petite bourgeoisie, sa disposition à croire aux miracles, son acceptation de mesures violentes, son hostilité grandissante au prolétariat qui a déçu son attente. Telles sont les conditions pour la formation rapide et la victoire d'un parti fasciste⁵.

[...] Après la guerre, l'Italie a connu une situation véritablement révolutionnaire. Le prolétariat avait réellement la possibilité de prendre le pouvoir. La bourgeoisie a tout d'abord cru qu'elle pourrait empêcher l'avènement de la dictature du prolétariat en se dotant d'un régime bonapartiste sous la conduite de Giolitti⁶. L'instabilité de ce régime laissa la place aux forces fascistes issues des rangs de la petite bourgeoisie.

[...] Dans toutes les discussions politiques surgit inévitablement la question de savoir si nous allons réussir à créer un parti assez fort pour le moment où la crise éclatera. Le fascisme ne vait-il pas nous devancer? Une étape fasciste n'est-elle pas inévitable? Les succès du fascisme font aisément perdre aux gens toute perspective et leur font oublier les conditions réelles qui ont rendu possible le renforcement et la victoire du fascisme. Pourtant une claire compréhension de ces conditions est d'une très grande importance pour les ouvriers des Etats-Unis. Nous pouvons poser comme une loi historique que le fascisme n'a été capable de vaincre que dans les pays où les partis ouvriers conservateurs ont empêché le prolétariat d'utiliser la situation révolutionnaire et de prendre le pouvoir. En Allemagne, il y a eu deux fois des situations révolutionnaires : 1918-1919 et 1923-1924. Même en 1929, une lutte directe du prolétariat pour le pouvoir était encore possible. Dans chacun de ces trois cas, la

5. La description donnée ici par Trotsky de l'avènement d'un parti fasciste correspond parfaitement *a posteriori* aux situations allemande et italienne.

6. Giovanni *Giolitti* (1842-1928) fut président du conseil des ministres en Italie de 1920 à 1921 ; c'est en 1922 que Mussolini réussit sa victorieuse « marche sur Rome » qui l'amena au pouvoir.

social-démocratie et le Comintern ont criminellement brisé ces possibilités de prendre le pouvoir et placé ainsi la société dans l'impasse. Ce n'est que dans ces conditions et dans cette situation que la tumultueuse montée du fascisme et sa prise de pouvoir se sont révélés possibles.

[...] Dans la mesure où à une étape donnée le prolétariat s'avère incapable de prendre le pouvoir⁷, l'impérialisme commence à régler la vie économique avec ses méthodes propres; le parti fasciste qui devient le pouvoir d'Etat est le mécanisme politique. Les forces productives sont en contradiction irréconciliable, non seulement avec la propriété privée, mais aussi avec les frontières nationales des Etats. L'impérialisme est l'expression même de cette contradiction. Le capitalisme impérialiste cherche à résoudre cette contradiction par un élargissement des frontières, la conquête de territoires nouveaux, etc. L'Etat totalitaire, soumettant tous les aspects de la vie économique, politique et culturelle au capital financier, est l'instrument de la création d'un Etat supranationaliste, d'un empire impérialiste ; le règne sur les continents, le règne sur le monde entier.

Tous ces traits du fascisme, nous les avons analysés, chacun en soi et tous dans leur totalité, dans la mesure où ils sont apparus ou sont parvenus au premier plan.

[La guerre : continuation, pas répétition]

[...]

La guerre actuelle, comme nous l'avons dit plus d'une fois, est la continuation de la dernière guerre. Mais continuation n'est pas répétition. En règle générale, une continuation signifie un développement, un approfondissement, une accentuation. Notre politique, la politique du prolétariat révolutionnaire à l'égard de la deuxième guerre impérialiste, est une continuation de la politique élaborée pendant la dernière guerre impérialiste, avant tout sous la direction de Lénine. Mais une continuation ne signifie pas une répétition. Dans ce cas également une continuation est un développement, un approfondissement, une accentuation.

7. Trotsky reste fidèle à la vieille conception exprimée par Clara Zetkin selon laquelle le fascisme était « la punition » du prolétariat qui n'avait pas su prendre le pouvoir.

Au cours de la dernière guerre, non seulement le prolétariat dans son ensemble, mais aussi son avant-garde et, dans une certaine mesure l'avant-garde de l'avant-garde ont été prises au dépourvu. L'élaboration des principes de la politique révolutionnaire vis-à-vis de la guerre a commencé à une époque où la guerre était déjà en feu et où l'appareil militaire dominait sans limites. Une année après l'éclatement de la guerre, la petite minorité révolutionnaire était encore obligée de s'accommoder d'une majorité centriste à la conférence de Zimmerwald⁸. Avant et même après la révolution de février, les éléments révolutionnaires ne se ressentaient pas eux-mêmes comme des gens qui prétendaient au pouvoir, mais comme l'opposition d'extrême gauche. Même Lénine repoussait la révolution socialiste dans un avenir plus ou moins éloigné.

De Suisse, il écrivait :

« Nous, les aînés, nous ne vivrons peut-être pas assez longtemps pour voir les batailles décisives de la révolution qui s'annonce »⁹.

Si c'est ainsi que Lénine voyait la situation, il n'est guère besoin de parler des autres.

La position politique de l'extrême gauche s'exprimait presque de façon graphique sur la question de la défense de la patrie.

En 1915, Lénine faisait référence dans ses écrits aux guerres révolutionnaires que le prolétariat victorieux aurait à livrer. Mais il parlait d'une perspective historique indéfinie, et non de la tâche du lendemain. L'attention de l'aile révolutionnaire était centrée sur la question de la défense de la patrie capitaliste. Les révolutionnaires répondaient naturellement négativement à cette question. C'était tout à fait juste. Mais quand cette réponse purement négative servait de base à la propagande et à la formation des cadres, elle ne pouvait gagner les masses qui ne voulaient pas d'un conquérant étranger.

En Russie avant guerre, les bolcheviks constituaient les 4/5 de l'avant-garde prolétarienne, c'est-à-dire des ouvriers participant à la vie politique (journaux, élections, etc.). A la suite de la

8. La conférence socialiste internationale de Zimmerwald en Suisse s'était tenue du 5 au 8 septembre 1915. La « majorité » y était composée de minoritaires centristes et pacifistes. La minorité comprenait Lénine et un certain nombre d'oppositionalistes, mais pas Trotsky.

9. Lénine, *Œuvres*, t. XIX, p. 357.

révolution de février, la domination absolue passa aux mains des défensistes, les mencheviks et les s.r. Il est vrai que les bolcheviks conquièrent en l'espace de huit mois l'écrasante majorité des travailleurs. Mais le rôle décisif dans cette conquête ne fut pas joué par le refus de défendre la patrie bourgeoise mais par le mot d'ordre « Tout le Pouvoir aux soviets ! ». Et seulement par ce mot d'ordre révolutionnaire ! La critique de l'impérialisme, son militarisme, la renonciation à la défense de la démocratie bourgeoise, etc., n'auraient jamais gagné l'écrasante majorité du peuple au côté des bolcheviks.

(...) La Seconde Guerre mondiale pose la question du changement de régime de façon plus impérieuse, plus pressante que la première. C'est d'abord et avant tout une question de régime politique. Les ouvriers savent que la démocratie a fait partout naufrage et que le fascisme les menace même là où il est encore inexistant. La bourgeoisie des pays démocratiques va naturellement utiliser cette peur du fascisme de la part des ouvriers, mais, de l'autre, la faillite des démocraties, leur effondrement, leur douloureuse transformation en dictatures réactionnaires, oblige les ouvriers à se poser la question du pouvoir et les rend responsables de la poser.

La réaction détient aujourd'hui un pouvoir tel que sans doute jamais auparavant dans l'histoire moderne de l'humanité. Mais ce serait une erreur impardonnable de ne voir qu'elle. Le processus historique est contradictoire; sous le couvert de la réaction officielle, de profonds processus se déroulent dans les masses qui accumulent des expériences et sont réceptives aux perspectives politiques. La vieille tradition conservatrice de l'Etat démocratique, qui était si puissante à l'époque de la dernière guerre impérialiste n'est plus aujourd'hui qu'une survivance très instable. A la veille de la dernière guerre, les ouvriers européens ont des partis numériquement puissants. Mais à l'ordre du jour on avait mis des réformes, des victoires partielles, pas du tout la prise du pouvoir.

[La construction du Parti aux Etats-Unis]

[...] La classe ouvrière américaine n'a toujours pas aujourd'hui encore de parti ouvrier de masse. Mais la situation objective et l'expérience accumulée par les ouvriers américains peuvent poser en très peu de temps à l'ordre du jour la question de la prise du pouvoir. C'est cette perspective qui doit être à la

base de notre agitation. Il ne s'agit pas simplement d'avoir une position sur le militarisme capitaliste et le refus de défendre l'Etat bourgeois mais de la préparation directe pour la prise du pouvoir et la défense de la patrie socialiste •

[...] Il va de soi 'que la radicalisation de la classe ouvrière aux Etats-Unis n'a traversé que sa phase initiale, presque exclusivement dans le domaine du mouvement syndical (le C.I.O.). La période d'avant-guerre, puis la guerre elle-même, peuvent temporairement interrompre ce processus, surtout si un nombre important d'ouvriers sont absorbés dans l'industrie de guerre. Mais cette interruption ne sera pas durable. La seconde étape aura un caractère plus nettement marqué. Le problème de la formation d'un parti indépendant des travailleurs sera à l'ordre du jour. Nos revendications transitoires deviendront très populaires. D'un autre côté, les tendances fascistes, réactionnaires, reculeront à l'arrière-plan, sur la défensive, attendant un moment plus favorable. C'est la perspective la plus prochaine. Rien n'est plus vain que de spéculer pour savoir si oui ou non nous arriverons à former une puissante direction révolutionnaire. Devant nous se trouve une perspective favorable, donnant toutes les justifications au militantisme révolutionnaire. Il faut utiliser les occasions qui se présentent et construire le parti révolutionnaire.

[Les critiques des Philistins]

[...] Eastman¹⁹, s'il vous plaît, est arrivé à la conclusion que la concentration des moyens de production aux mains de l'Etat met en danger sa « liberté » et a donc décidé d'abandonner le socialisme. Cette anecdote mérite d'être reproduite dans une histoire de l'idéologie. La socialisation des moyens de production est l'unique moyen de résoudre les problèmes économiques à cette étape donnée du développement de l'humanité. Le retard apporté à sa réalisation conduit à la barbarie du fascisme. Toutes les solutions intermédiaires essayées par la bourgeoisie, avec l'aide de la petite bourgeoisie, ont misérablement et

10. Max Forrester Eastman (1883-1969), fils de pasteurs, enseignant de philosophie à l'Université Columbia, avait été rédacteur en chef de *New Masses*. En visite en U.R.S.S., il s'était lié à Trotsky et était devenu son traducteur et à certains égards un de ses collaborateurs. Les relations entre les deux hommes s'étaient refroidies, Eastman s'étant éloigné définitivement du marxisme à la fin des années 30.

honteusement fait fiasco. Tout cela est absolument sans intérêt pour Eastman. Il a remarqué que sa « liberté » (liberté d'être confus, liberté d'indifférentisme, liberté de passivité, liberté de dilettantisme fittérarre; était menacée de divers côtés et il a aussitôt décidé d'appliquer son propre remède : abandonner le socialisme. Ce qui est fort étonnant, c'est que cette décision n'a eu aucune influence ni sur Wall Street ni sur la politique des syndicats. La vie a continué comme si Max Eastman était resté socialiste. [...]

N'est-il pas possible que les staliniens se retrouvent à la tête d'une nouvelle montée révolutionnaire et mènent la révolution au désastre comme en Espagne et auparavant en Chine ? Il est évidemment impossible d'exclure une telle possibilité, en France par exemple. La première vague de la révolution a souvent ou, plus exactement, toujours porté au pouvoir ces partis « de gauche » qui, dans la période précédente, s'étaient arrangés pour ne pas se discréditer totalement et qui ont derrière eux une tradition politique importante. C'est ainsi que la révolution de Février a hissé sur le pavois les mencheviks et les socialistes révolutionnaires qui s'étaient opposés à la révolution à son début. De même, la révolution allemande de novembre 1918 a porté au pouvoir les social-démocrates qui s'étaient opposés avec acharnement aux soulèvements révolutionnaires.

Il y a onze ans déjà, Trotsky a écrit un article publié par *New Republic*¹¹.

« Il n'existe pas de période dans l'histoire de l'humanité qui ait été aussi saturée de contradictions que la nôtre. Sous la trop forte tension des classes et des antagonismes internationaux, les " plombs " de la démocratie " sautent ". D'où les court-circuits de la dictature. Bien entendu, les " plombs " les plus faibles sont les premiers à sauter. Mais la puissance des contradictions internes et mondiales ne faiblit pas pour autant : elle augmente au contraire. On peut douter qu'elle puisse baisser, car le processus n'a encore saisi que la périphérie du monde capitaliste et il ne s'interrompra certainement pas. » (*New Republic*, 22 mai 1929).

Ceci a été écrit à une époque où toute la démocratie bourgeoise. dans tous les pays. croyait que le fascisme n'était

11. *New Republic* était un hebdomadaire progressiste américain que Trotsky mettait sur le même plan que *Nation*.

possible que dans les pays arriérés qui n'avaient pas encore été à l'école de la démocratie. Le comité de rédaction de *New Republic* qui n'avait pas encore été touché par la grâce du G.P.U., écrivit un article à la suite de celui de Trotsky. Cet article est à ce point caractéristique du philistin américain moyen que nous en citerons les passages les plus intéressants :

« En raison de ses mésaventures personnelles, le dirigeant russe en exil montre une capacité remarquable à faire des analyses abstraites ; mais son abstraction est celle d'un marxisme rigide et nous semble manquer d'une vue réaliste de l'histoire — la chose même dont il est fier. L'idée selon laquelle la démocratie est une forme de gouvernement pour temps calme, incapable de résister aux tempêtes nées des contradictions intérieures ou internationales, est insoutenable (il l'admet lui-même) sauf si l'on prend ses exemples dans des pays où la démocratie n'a jamais fait que les débuts les plus faibles et où, de plus, la révolution industrielle commence à peine. »

Plus loin, le comité de rédaction de *New Republic* écarte l'exemple de la démocratie de Kerensky¹² dans la Russie des soviets et les raisons pour lesquelles elle n'a pu résister à l'épreuve des contradictions de classes et a dû céder la place à une perspective révolutionnaire. Le périodique écrit sur un ton sage :

« La faiblesse de Kerensky a été un hasard historique, ce que Trotsky ne saurait admettre parce qu'il n'y a pas de place pour cela dans son schéma mécaniste. »

Exactement comme Dwight Macdonald, *New Republic* accuse les marxistes d'être incapables de comprendre l'histoire en réalistes en raison de la méthode orthodoxe ou mécaniste au moyen de laquelle ils abordent les événements politiques. *New Republic* pensait que le fascisme est le produit d'un capitalisme en retard et pas d'un capitalisme trop avancé. Selon l'opinion de ce périodique, opinion qui, je le répète, était celle de l'écrasante majorité des philistins démocrates moyens, le fascisme est le lot

12. Aleksandr G. Kerensky (1882-1970) un ancien populiste, avait été entre juin et octobre 1917 le chef du Gouvernement provisoire de Russie ; il avait été renversé par la révolution d'Octobre.

des pays bourgeois arriérés. Le sage comité de rédaction ne se donne pas la peine de réfléchir à la question de savoir pourquoi la conviction générale du xix^e était que les pays arriérés devaient se développer sur la voie démocratique. Dans les vieux pays capitalistes en tout cas, la démocratie est entrée dans ses droits à un moment où le niveau de leur développement économique n'était pas au-dessus, mais au-dessous de l'Italie moderne. Qui plus est, la démocratie constituait à cette époque la voie royale du développement historique que tous les pays suivaient l'un après l'autre, les plus en retard suivant les plus avancés et parfois les devançant. Notre époque est au contraire celle de l'effondrement de la démocratie et, par-dessus le marché, cet effondrement commence avec les chaînes les plus faibles, mais s'étend peu à peu à ceux qui paraissent forts et invincibles. Ainsi la méthode orthodoxe ou mécaniste, c'est-à-dire la méthode marxiste d'analyse des événements, nous a permis de prévoir la marche de ceux-ci plusieurs années à l'avance. Au contraire, la méthode réaliste de *New Republic* est celle d'un chaton aveugle. *New Republic* a poursuivi sa critique du marxisme en tombant sous l'influence de la plus révoltante caricature du marxisme, à savoir le stalinisme.

[...]La plupart des philistins de la nouvelle vague basent leurs attaques contre le marxisme sur le fait que, contrairement au pronostic de Marx, c'est le fascisme qui est arrivé au lieu du socialisme. Rien n'est plus stupide ni vulgaire que cette critique. Marx a démontré et prouvé que lorsque le capitalisme atteint un certain niveau, l'unique issue pour la société réside dans la socialisation des moyens de production, c'est-à-dire le socialisme. Il a également démontré que, du fait de la structure de classe de la société, seul le prolétariat était capable de réaliser cette tâche par une lutte révolutionnaire intransigeante contre la bourgeoisie. Il a en outre démontré que, pour réaliser cette tâche, le prolétariat avait besoin d'un parti révolutionnaire.

Sa vie durant, Marx et avec lui Engels, et Lénine après eux, ont mené une lutte intransigeante contre les tendances dans les partis prolétariens, socialistes, qui s'opposaient à la tâche historique révolutionnaire. L'intransigeance de la lutte qu'on menée Marx, Engels et Lénine contre l'opportunisme d'une part et contre l'anarchisme d'autre part, démontre qu'ils ne sous-estimaient nullement ce danger. En quoi consiste-t-il? En ce que l'opportunisme des sommets de la classe ouvrière, ouverts à l'influence bourgeoise, pouvait obstruer, ralentir, rendre plus

difficile, retarder la réalisation de la tâche révolutionnaire du prolétariat.

C'est précisément cette condition de la société que nous sommes en train d'observer. Le fascisme n'est pas du tout venu « au lieu » du socialisme. Le fascisme est la continuation du capitalisme, une tentative de perpétuer son existence par les mesures les plus bestiales et les plus monstrueuses. Le capitalisme a eu la possibilité de recourir au fascisme seulement parce que le prolétariat n'a pas fait à temps la révolution socialiste. Le prolétariat a été paralysé par les partis opportunistes. La seule chose qu'on puisse dire, c'est qu'il s'est présenté plus d'obstacles, plus de difficultés, plus d'étapes sur la route du développement révolutionnaire du prolétariat que les fondateurs du socialisme scientifique ne l'avaient prévu. Le fascisme et la série des guerres impérialistes constituent la terrible école à travers laquelle le prolétariat doit se libérer des traditions petites bourgeoises et des superstitions, doit se débarrasser des partis opportunistes, démocratiques et aventuristes, doit forger et éduquer l'avant-garde révolutionnaire et préparer ainsi la solution de cette tâche en dehors de laquelle il n'est pas de salut pour le développement de l'humanité [...].

C'est à la fin de l'après-midi du 20 août que Trotsky a été frappé à mort. Il a cessé de vivre le lendemain 21 août vers 20 heures.

PRINCIPAUX OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS OU CONSULTÉS POUR CE VOLUME

- AARON, Daniel. — *Writers on the Left*. — New York, Oxford U.P. (2^e éd.), 1977. — 460 p.
- ABOSCH. — *Trotzki-Chronik. Daten zu Leben und Werk* (Zusammen-gestellt von). — Munich, Cari Hanser Verlag, 1963. — 156 p.
- ALEXANDER, Robert. — *Trotskyism in Latin America*. — Stanford, Hoover, I.P., 1973. — 304 p.
- ALLES, Wolfgang. — *Zur Politik und Geschichte der deutschen Trotzisten ab 1930*. — Thèse, Université de Mannheim, 1978. — 296 p.
- ANGUIANO, Arturo, PACHECO, Guadalupe, VIZCAINO, Rogelio. — *Cdrdenas y la Izquierda Mexicana*. — Juan Pablos, México, 1976. — 390 p.
- ANTONOV-OVSEYENKO, Anton. *The Time of Stalin. Portrait of a Tyranny*. — New York, Harper & Row, 1981. — 376 p.
- BROCKWAY, Archibald Fenner. — *Inside the Left. Thirty Years of platforms, press, prison and Parliament*. — London, Allen & Unwin, 1942. — 352 p.
- BROUE, Pierre. — *Le Parti Bolchevique, Histoire du P.C. de l'U.R.S.S.* — Paris, Minuit, 1963. — 608 p.
- *Les Procès de Moscou*. — Paris, Julliard « archivea », 1962. — 302 p.
- *La Révolution espagnole 1931-1939*. — Paris, Flammarion « Questions d'histoire », 1973. — 190 p.
- « Quelques proches collaborateurs de Trotsky », *Cahiers Léon Trotsky* n° 1, 1970. — 24 p.
- « Trotsky et le Bloc des oppositions en 1932 », *Cahiers Léon Trotsky* n° 5, 1980. — 32 p.
- « Les Trotskystes en Union soviétique (1929-1938) », *Cahiers Léon Trotsky* n° 6, 1980. — 60 p.
- *L'Assassinat de Trotsky*. — Bruxelles, Complexes (Mémoire du siècle), 1980. — 192 p.
- « La mission de Wolf en Espagne », *Cahiers Léon Trotsky* n° 10, 1982. — 24 p.

- « Chen Duxiu et la IV^e Internationale 1938-1942 », *Cahiers Léon Trotsky* n° 15. — 12 p.
- « Quand Carrillo était gauchiste : les Jeunesses socialistes d'Espagne de 1934 à 1936 », *Cahiers Léon Trotsky* n° 16. — 36 p.
- « Rako (Kristian G. Rakovsky) », *Cahiers Léon Trotsky* n° 17 et 18. — 39 p.
- « Ljova : le fiston », *Cahiers Léon Trotsky* n° 13. — 30 p.
- « Charles Beard et les Procès de Moscou », *Cahiers Léon Trotsky* n° 19. — 19 p.
- « Les "léninistes" du P.S.O.E. », *Cahiers Léon Trotsky* n° 20. — 26 p.
- « Gauche allemande et Opposition russe (1926-1928) », *Cahiers Léon Trotsky* n° 21. — 21 p.
- « Trotsky et les trotskystes devant la Deuxième Guerre mondiale », *Cahiers Léon Trotsky* n° 24. — 25 p.
- BROUE, Pierre et TEMIME, Émile. — *La Révolution et la Guerre d'Espagne*. — Paris, Minuit, 1961. — 542 p.
- CANNON, James Patrick. — *History of American Trotskyism. Reports of a participant*. — New York, Pioneer Publishers, 1944. — 268 p.
- CAVIGNAC, Jean. — « Les Trotskystes espagnols dans la tourmente », *Cahiers Léon Trotsky* n° 10. — 7 p.
- CILIGA, Ante. — *Dix Ans au pays du mensonge déconcertant*. — Paris, Champ Libre, 1977. — 564 p.
- CORVISIERI, Silvio. — *Trotskij e il comunismo italiano*. — Roma, Samona e Savelli, 1969. — 360 p.
- CRAIPEAU, Yvan. — *Le Mouvement trotskyste en France*. — Paris, Syros, 1972. — 288 p.
- DE BEULE, Nadya. — *Het belgisch Trotskisme. De Geschiedenis van een groep oppositionnelle Kommunisten 1925-1940*. — Jan Dhondt-Sichting (Masereelfonds), 1980. — 276 p.
- DENIS, Serge. — *Le mouvement ouvrier américain et l'action politique 1929-1938*. — 3 vol. Thèse Université de Grenoble, 1981. — 1267 p.
- DEUTSCHER, Isaac. — *Trotsky, t. 3, Le Prophète hors la loi (L'Exil)*. — Paris, Julliard (Temps modernes), 1965. — 704 p.
- DOWSE, Robert. — *Left in the Centre. The Independent Labour Party 1893-1940*. — London, Longmans, 1966. — 232 p.
- DRECHSLER, Hanno. — *Die Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands (S.A.P.D.). Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung am Ende der Weimarer Republik*. — Meisenheim/Glan, A. Hain, 1965. — 406 p.

- FATHEREE, Ben H. — *Trotskyism in Spain (1931-1937)*. — Thèse Ph. D. Ann Arbor, 1978. — 258 p.
- FEIGON, Lee. — *Chen Duxiu Founder of the Chinese Communist Party*. — Princeton, 1983. — 280 p.
- FRANK, Pierre. — *Histoire de l'Internationale communiste*. — 2 vol., Paris, La Brèche, 1981. — 942 p.
- GALL, Olivia. — « La revue *Clave*, outil politique de Trotsky », *Cahiers Léon Trotsky* n° 11. — 6 p.
- *Trotsky et la vie politique dans le Mexique cardéniste (1937-1940)*. — Thèse 3^e cycle université de Grenoble, 1986. — 486 p.
- GUERIN, Daniel. — *Front populaire, révolution manquée. Témoignage militant*. — Paris, Maspero, 1970. — 316 p.
- HEIJENOORT, Jean van. — *De Prinkipo à Coyoacán. Sept ans auprès de Léon Trotsky*. — Paris, Maurice Nadeau, Lettres Nouvelles, 1978. — 240 p.
- JOUBERT, Jean-Paul — *Révolutionnaires de la S.F.L.O. Marceau Pivert et le pivertisme*. — Paris, Presses de la F.N.S.P., 1977. — 296 p.
- « Quand l'Humanité couvrait les traces des tueurs », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3. — 23 p.
- « L'affaire Kirov commence en 1934 », *Cahiers Léon Trotsky* n° 21. — 18 p.
- KADAR, Marlene. — *Cultural Politics in the 1930s, Partisan Review*. — *The Surrealists and Leon Trotsky*, Ph. D. University of Alberta, 1983. — 284 p.
- KASTRITIS, Kostas. — *Istoria tou Mpolebikismou trotskysmou stèn Ellada*. — s.l., s.d., Ekdoseis « Ergatikès Protoporeias ». — 160 p.
- KELLER, Fritz. — *Gegen den Strom, Fraktionskämpfe in der K. P. O. Troztkisten und andere Gruppen 1919-1945*. — Wien, Europa Verlag, 1978. — 306 p.
- KRIVINE, Jean-Michel et KAHN Marcel-Francis. — « La mort de Léon Sedov », *Cahiers Léon Trotsky* n° 13. — 18 p.
- LAZITCH, Branko (avec la collaboration de Milorad Drachkovitch). — *Biographical Dictionary of the Comintern*. — Stanford, Hoover I.P., 1973. — 458 p.
- LEGEIN, Catherine. — *Le Parti Socialiste Révolutionnaire (le mouvement trotskyste en Belgique de 1936 à 1939)*. — Université catholique de Louvain, 1982. — 400 p.
- LEOUENNE, Michel. — « Les demi-aveux de Zborowski », *Cahiers Léon Trotsky* n° 13. — 18 p.
- MACDONALD, Dwight. — *Memoirs of a Revolutionist*. — N. Y. Meridian, 1958. — 376 p.
- MEDVEDEV, Roy. — *Let History Judge*. — London, Macmillan, 1972. — 566 p.
- MENDEL, Hersh. — *Mémoires d'un Révolutionnaire juif*. — 1^{re} éd. 1959, traduit du Yiddish, Grenoble. P.U.G., 1982.
- MYERS, Constance Ashton. — *The Prophet's Army. Trotskyists in*

- PERTHUS, Max (P. P. van't Hart). — *Henk Sneevliet. Revolutionair-Socialist in Europa en Azië*. — Nimègue, Sun, 1976. — 512 p.
- POOLE, Thomas R. — « *Counter-Trial* » : *Leon Trotsky on the Soviet purge trial*. — Thèse Université du Massachusetts, 1974, 2 vol. Ann Arbor. — 714 p.
- PRAGER, Rodolphe (édité par). — *Les Congrès de la quatrième Internationale*, vol. 1, *Naissance de la IV^e Internationale (1939-1940)*. — Paris, La Brèche, 1978. — 488 p.
- PREIS, Art. — *Twenty Years of the C.I.O. — Labor's Giant Step*. — New York, Pathfinder, 1972. — 538 p.
- RABAUT, Jean. — *Tout est possible! Les gauchistes français (1929-1944)*. — Paris, Denoël-Gonthier, 1974. — 276 p.
- RETZLAW, Karl. — *Spartakus, Aufstieg und Niedergang. Erinnerungen eines Parteiarbeiters*. — Frankfurt/Main, Neue Kritik, 1971. — 500 p.
- REVOL, René. — « Procès de Moscou en Espagne », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3, 1979. — 18 p.
- ROCHE, Gérard. — « Défense et contre-enquête en France », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3, 1979. — 47 p.
— « *Partisan Review*, revue partisane », *Cahiers Léon Trotsky* n° 19. — 24 p.
- ROGER, Michel. — *Histoire de la Fraction de gauche italienne en émigration (1925-1940)*. — Thèse 3^e cycle E.H.S.S., 1981. — 421 p.
- ROSENTHAL., Gérard. — *Avocat de Trotsky*. — Paris, Laffont, 1976. — 350 p.
- SERGE, Victor. — *Vie et Mort de Léon Trotsky*, vol. 2. — Paris, Maspero, 1973. — 150 p.
- SERGE, Victor et TROTSKY, Léon. — *La lutte contre le Stalinisme*, textes de 1936-1939 présentés par Michel Dreyfus. — Paris, Maspero, 1977. — 272 p.
- SERGE, Victor. — *Mémoires d'un révolutionnaire 1901-1941*. — Paris, Seuil, 1978. — 444 p.
- SINCLAIR, Louis. — *Leon Trotsky : a Bibliography*. — Stanford, Hoover I.P., 1972. — 1092 p.
- SINCLAIR, Louis. — *Leon Trotsky : a Bibliography*, abridged, amended ans supplemented by L.S. — L. Sinclair, 1978. — 724 p.
- STINAS A. — *Anamnsis (Soixante ans sous le drapeau de la révolution socialiste)*. — 2 vol., 1977 & 1978. — 256 & 268 p.
- STOBNICER, Maurice. — *Le Mouvement trotskyste allemand sous la république de Weimar*. — Université de Paris VIII, 1980. — 357 p.
— « Des Emigrés dans le grand vent (I.K.D. en exil) », *Cahiers Léon Trotsky* n° 21. — 16 p.
- I'HALMANN. Clara & Paul. — *Combats pour la Liberté*. — Spartacus.

- Opposition » (K. P. O.). Eine Organisations soziologische Untersu-
chung zur « Rechts » — Opposition im Deutschen
Kommunismus
zur Zeit der Weimarer Republik. — Meisenheim/Glan, A. Hain,
1964. — 692 p.*
- TROTSKY, Léon. — *Le Mouvement communiste en France (1919-1939).*
Textes présentés et annotés par Pierre Broué. — Paris, Ed. de
Minuit, 1967. — 724 p.
- *La Révolution espagnole 1930-1940* (textes présentés et annotés
par Pierre Broué). Paris, Ed. de Minuit, 1975. — 791 p.
- *Writings 1936-1937 et 1937-1938* (édité par Naomi Allen et
George Breitman). — New York, Pathfinder, 1978. — 572 p.
- *Writings, Supplément (1934-1940)* (édité par George Breit-
man). — New York, Pathfinder, 1979. — 982 p.
- *Leon Trotsky on China* (édité par Les Evans et Russel Block).
— New York, Pathfinder, 1974. — 688 p.
- USTVEDT, Yngvar. — *Verdensrevolusjonen på H0nefoss. En Beretning
om Léo Trotskij's opphold i Norge.* — Oslo, Gyldendal, Norsk
Fordag, 1974. — 248 p.
- VENKATARAMANI, M. S. — « Leon Trotsky's Adventure in American
Radical Poli tics 1935-7 », *International Review of Social History*, n°
1. — 1964, Amsterdam. — 46 p.
- VEREEKEN, Georges. — *La Guépéou dans le mouvement trotskyste.* —
Paris, La Pensée universelle, 1975. — 380 p.
- VERGNON, Gilles. — « Des socialistes révolutionnaires en France »,
Cahiers Léon Trotsky n° 20. — 16 p.
- « Les Bases du tournant de Trotsky vers la nouvelle Internatio-
nale », *Cahiers Léon Trotsky* n° 21. — 16 p.
- VOGELSANGER, David. — *Der Trotskismus in der Schweiz (1930-1942).*
— Université Zurich, 1979. — 190 p.
- WALD, Alan. — *James T. Farrell. The Revolutionary Socialist Years.* —
New York, New York U.P., 1978. — 190 p.
- « La Commission Dewey : quarante ans après », *Cahiers Léon
Trotsky* n° 3, 1979. — 18 p.
- « Revolutionary Intellectuals ; *Partisan Review* in the 1930s »,
Occident (Berkeley), 1974. — 14 p.
- « Herbert Solow : Portrait of a New York intellectual »,
Prospects n° 3, 1977. — 23 p. Traduction française *Cahiers Léon
Trotsky* n° 19.
- « Trotsky et les intellectuels des Etats-Unis », *Cahiers Léon
Trotsky* n° 19. — 12 p.
- WANG FAN-HSI. — *Chinese Revolutionary.* — Oxford U.P., 1980. —

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Cet index renvoie aux noms des personnes citées, mais pas aux noms des historiens non contemporains de Trotsky ou aux personnages de roman ou de pièces de théâtre. Les numéros en *italique* renvoient à l'appareil critique, chronologie, introduction et textes, les autres au texte de Trotsky. Les numéros suivis d'un astérisque renvoient aux pages où sont données des indications biographiques. Nous avons délibérément renoncé à renvoyer de façon systématique soit au nom soit au pseudonyme, renvoyant seulement à celui qui est le plus connu en général ou le plus employé dans le volume. Enfin nous avons renvoyé à des personnes qui ne sont pas nommées, mais sont identifiables (p. ex. pour « ma femme », on a renvoyé à N.I. Sedova).

- | | |
|--|---|
| <p>ABELEND, voir Creydt Abe-
landa.</p> <p>ABERN, Martin, 96*, 139, 158,
170.</p> <p>ACOSTA, Emilio N., 217*, 223.</p> <p>ACOSTA, Miguel M., 217.</p> <p>AGELOFF Masloff, Sylvia, 21.</p> <p>ALFARO Siqueiros, David, 20, 24,
26, 83 *, 200-203, 218, 219, 223,
230, 241, 242, 257-259, 264,
265, 272-278, 316, 323, 324,
327, 329-337, 353, 356.</p> <p>ALMAZAN, Juan Andreu, 90*,
91, 101, 105, 118, 177, 214, 247,
248, 317, 321.</p> <p>AMARO, Joaquin, 321 *.</p> <p>ARENAL BASTAR, Angelica, ép.
Siqueiros, 218 *, 223.</p> <p>ARENAL BASTAR, Leopoldo, 200,
230 241 258 277</p> | <p>ARENAL BASTAR, Luis, 20, 200,
206, 217-219, 223, 230, 235,
241, 242, 251, 258, 277, 324.</p> <p>ATL, Dr, Gerardo Murillo dit,
81 *, 217, 321.</p> <p>AUDIRAC, Luis, 221, 222.</p> <p>BADILLO, Evalio, 257 *, 259.</p> <p>BALMORI, Santos, 222.</p> <p>BARMINE, Aleksandr Graf dit,
200*, 206, 261.</p> <p>BARRADAS, Julia, 273 *.</p> <p>BARTLETT, James, 255.</p> <p>BASSOLS, Narciso, 20, 108 *, 179,
201, 202.</p> <p>BAZANT, Jan, 108*, 113.</p> <p>BEAL, Fred, 353*.</p> <p>BEBEL, August, 41.</p> <p>BENES, Eduard, 69 *.</p> <p>BERIA, Lavrentii P., 356*, 357.</p> |
|--|---|

- BIRCHMAN, Robert, 167*.
 BLOCK, Harry, 177*, 220.
 BLOCK, Maria-Luisa, née Cabrera, 177*, 178.
 BLUM, Léon, 56*, 61.
 BLUMKINE, Iakov G., 181*.
 BONNET, Georges, 316*.
 BOSE, Subhas Chandra, 54.
 BOUTOV, Georgi V., 181*.
 BRANDT, Willy, 160.
 BRAVERMAN, Harry, 27.
 BRENNER, Anita, 230*, 235, 242, 251-253, 261, 277.
 BRODSKY, Joseph R., 215*.
 BROWDER, Earl R., 79*, 143, 144, 150, 154, 155, 157-159, 165, 350.
 BRÜNING, Heinrich, 367 ♦.
 BUCHMAN, Alex H., 254*.
 BULLEJOS, José, 344.
 BURNHAM, James, 23, 86*, 96, 143, 144, 170, 226, 290-294, 309.
 BURTAN, Gregory, 278.
 CABRERA, Luis, 177*.
 CALLES, Plutarco Elias, 321.
 CAMPA, Valentin S., 118, 258, 275*, 318, 319, 332.
 CAMPESINO, El, Valentin González, dit, 257*, 259, 320.
 CANNON, James P., 20, 27, 75, 85», 96, 128, 133, 134, 136, 140, 144, 147, 157-160, 165, 170, 172, 249, 270, 293, 302, 362.
 CARDENAS, Lazaro, 19, 20, 81*, 100, 113, 121, 130, 196, 208, 222, 230, 321.
 CARILLO, Alejandro, 212*, 219, 274, 275, 331.
 CARLOS, commandante voir Vidali.
 CARRANCA TRUJILLO, Ramôn, 179, 199, 204, 273.
 CARRANZA, Venustiano, 177.
 CARRILLO, Rafael, 275*, 332, 355.
 CASAS, voir Rodriguez Casas.
 CEDILLO, Saturnino, 81*, 217, 325.
 CHAMBERLAIN, Neville, 23, 30, 54*.
 CHAVARRIA HERNÁNDEZ, Isabel, 274.
 CHURCHILL, Winston, 19, 23, 54*, 130, 132.
 CLARK, Eleanor, 254.
 CLEOPATRE, 49*.
 COLAY, 27.
 CONNOLLY, Nora, 268.
 CONTRERAS, Carlos, voir Vidali.
 COOPER, Jake, 193*, 237, 255, 364, 365.
 CORNELL, Charles O., 88*, 101, 107, 108, 113, 128, 149, 236, 301.
 COULONDRE, Robert, 68*, 315.
 CREYDT ABELENDA, Oscar, 213*-217, 224.
 CURTISS, Charles, Sam Kurz dit, 265*, 267, 305.
 CURTISS, Lillian Illstein, ép., 256*.
 DALADIER, Edouard, 175*.
 DARLAN, François, 39.
 DEBOER, Harry, 255.
 DEBS, Eugene V., 136*, 159.
 DEWEY, John, 75, 86, 215*, 244, 253.
 DÍAZ RAMÍREZ, José, 351.
 DIES, Martin, 82, 90*.
 DIMITROV, Georgi, 62*, 320.
 DOBBS, Farrell, 27, 128, 133*, 134, 137, 138, 150, 154, 156, 158, 162, 168, 169, 173, 255, 270, 362.
 DOZENBERG, Nicholas, 278.
 DUBINSKY, Dave, 142*.
 DUNNE, Vincent R., 157*, 166.
 EASTMAN, Max, 372*, 373.
 EIOV, Nikolai I., 357.

ŒUVRES, MAI-AOÛT 1940

ENGELS, Friedrich, 374.
 EPSTEIN, Melech, 141 *, 142.
 ESPINOZA, Enrique, Sam
 Gloutzberg dit, 260*.
 ESTRADA, Belém, 192-195, 234,
 237-239.
 FAURE, Sébastien, 64.
 FERNANDEZ DEL CAMPO, Luis,
 212*, 222.
 FERNANDEZ VILCHIS, Octavio,
 257.
 FORD, James, 275, 276*, 332,
 359.
 FRANCO BAHAMONDE, Fran-
 cisco, 309.
 FRANK, Pierre, 189*, 190, 249.
 FRANKEL, Jan, 254*, 267.
 FREUND, Hans, David dit Mou-
 lin, 315*.
 FREILIGRATH, Ferdinand, 293*.
 GANDHI, Mhandas Keramchand,
 52 *-54.
 GARCÍA SALGADO, Andrés, 91 *,
 218, 223, 274, 275, 322, 323,
 332, 355, 356.
 GARCIA TELLEZ, Ignacio, 208*.
 GARCÍA TREVINO, Rodrigo, 178.
 GAULLE, Charles de, 24, 184,
 302.
 GELDMAN, Max, 364*, 365.
 GENGIS KHAN, 41 *.
 GERLAND, Jarvis, voir Van.
 GIOLITTI, Giovanni, 368*.
 GITLOW, Benjamin, 231 *, 235,
 261,297,306, 341-343,347-349,
 352, 354.
 GLASS, C. Frank, 254 *.
 GLAZMAN, Mikhail S., 181*.
 GLENNER, voir Frankel.
 GLOUTZBERG, voir Espinoza.
 GODDARD, Paulette, 90.
 GOEBBELS, Josef, 60 *.
 GOLDMAN, Albert, 27, 208 *, 225,
 230, 231, 235, 249, 251, 261,
 294, 297-299, 306, 309, 357,

GOMEZ LORENZO, Rosendo,
 203 *, 333, 334, 353.
 GONZALEZ, Alberto, Abraham
 Golod dit, 27.
 GONZALEZ. Valentin, voir Cam-
 pesino.
 GONZALO BELTRAN, 322.
 GORDON, Sam, 27, 128, 135,
 147*, 158, 167, 171, 268.
 GORKY, Maksim Pechkov dit,
 293*.
 GOULD, Nathan, 160*.
 GREEN, William, 165*, 303.
 GRIMM, Robert, 46*, 47.
 GUERIN, Daniel, 268 *.
 GUERRA, Vicente, 258 *.
 GUERRERO MEJIA, Félix, 218*,
 223.
 GUERRERO, Xavier, 221 *.
 GUILLAUME II, 57 *.
 HAAKON VII, 24.
 HANK, voir MALTER.
 HANSEN, Joseph, 27, 128, 149,
 162*, 163, 309, 362, 363.
 HARRIS, Kitty, Catherine Harri-
 son dite, 79, 80, 350 *.
 HARTE, Jesse, 227*, 228, 252.
 HARTE, Robert Sheldon, dit Bob,
 20, 23, 25, 88, 116, 117, 180*,
 183, 193, 197, 204, 205, 210,
 211, 219, 237, 242, 248, 251,
 272, 273, 277, 327, 331, 334.
 HASTON, Jock, 268.
 HEALY, Gerry, 269.
 HELD, Walter, Heinz Epe dit, 27,
 160*, 161.
 HENRY, voir ROSMER.
 HIC, Marcel, 25.
 HILLMAN, Sidney, 142 *.
 HINDENBURG, Paul von, 367.
 HITLER, Adolf, 30, 37-44 47-49,
 58, 60, 62, 68, 73, 74, 78, 89,
 97,110, 128-132, 156, 175,176,
 184-187, 198, 216, 247, 248,
 263, 283, 284, 289, 290, 302,
 316, 321, 326, 320, 366, 367.

- HOOK, Sidney, 165 *.
HOOVER, Herbert C., 44*, 208.
HOOVER, J. Edgar, 227.
HUDSON, Carlos, 157 *, 309.
- INONU, Ismet, 52.
- JINNAH, Ali, 54.
JOUHAUX, Léon, 56*, 63.
JUSTO, voir SERRANO.
- KAHLO DE RIVERA, Frida, 91.
KAPP, Wolfgang, 287.
KARSNER, Rose, 249*.
KEMAL, Mostefa, 52. ■
KERENSKY, Aleksandr F., 374*.
KHROUCHTCHEV, Nikita S., 312.
KLEMENT, Rudolf, 78*, 181, 277, 315.
KONIKOW, Antoinette, 23, 95*, 128, 134, 135, 137, 143, 148, 149, 167.
KONIKOW, Edith, 232*.
KONSTAD, Leif Ragnvald, 39.
KRIVITSKY, Walter G, Samuel Ginsburg dit, 79*, 201, 206, 231, 233, 235, 261, 278, 296, 306, 345-347, 357-359.
KROPOTKINE, Pierre, 64.
KUNITZ, Josuah, 221.
KUUSINEN, Otto W., 320*.
- LABORDE, Hernân, 91 *, 117-120, 198, 244, 258, 318-320, 336, 355.
LAFOLLETTE, Suzanne, 235*, 253, 296.
LARGO CABALLERO, Francisco, 64.
LAVAL, Pierre, 24.
LENERO Ruiz, Augustin, 100, 121*.
LENINE, Vladimir I. Oulianov dit, 18, 29, 170, 172, 244, 312, 335, 339, 370, 374.
LEON OSORIO, Adolfo, 214*.
LEON TRILLA, Gabriel, 344.
- LEOPOLD III, 23.
LEWIS, John L., 63, 141*443, 149, 153, 165, 303, 307.
LIE, Jonas, 39.
LIEBKNECHT, Karl, 40, 161 *.
LIEBKNECHT, Wilhelm, 161.
LISTER, Enrique, 257 *, 259, 320.
LOBATO, Manuel, 258.
LOMBARDO TOLEDANO, Luis, 93 *, 94.
LOMBARDO TOLEDANO, Vicente, 21, 63 *, 81-83, 91, 93, 102, 108, 110, 113-115, 126, 151, 178, 206, 212, 215, 216, 233, 253, 274, 275, 316, 331, 337.
LOPEZ, Ana Maria, 273*.
LOVESTONE, Jay, 79, 152*, 165, 215, 231.
LUDLOW, Louis, 226.
LUNDEBERG, Harry, 144 *.
LUNETTES, voir TCHISTOGANOFF.
LYNCH, Charles, 40.
LYONS, Eugene, 206*, 231.
- \\J4ACDONALD, Dwight, 290 *-294, 366, 374.
MADERO, Francisco, 177.
MAISKY, Ivan, 313.
MALTER, Henry, dit Hank Stone 86*, 250, 363.
MANNERHEIM, Cari, 29, 214*.
MANOUILSKY, Dmitri Z., 320*, 350.
MARC ANTOINE, 49.
MAROUE, Adrien, 24, 25.
MARTIN, Warren Homer, 153*.
MARTÍNEZ, Enrique, 230*.
MARX, Karl, 39, 374.
MATEO MARTÍNEZ, Luis, 243*, 272, 330, 335.
MATORRAS, Enrique, 343, 344*.
MELLA, Julio Antonio, 221.
MENDEZ, Leopoldo, 218*, 221, 222.
MERCADER DEL Rio, Ramôn, 21, 22, 24, 25, 26.
METCALF, Keyes DeWitt, 96*, 231.

ŒUVRES, MAI-AOÛT 1940

- MODOTTI, Tina, 221, 258 *.
- MOLINIER, Raymond, 189*, 190, 249.
- MOLOTOV, Viatcheslav M. Skriabine dit, 262 *, 263.
- MONROE, James, 31.
- MORROW, Félix, 27, 262.
- MOULIN, voir FREUND.
- MOUSTAKIS, Christy, 307 *.
- MOUTET, Marins, 61 *.
- MUGICA, Francisco J., 265, 315.
- MUNIS, Manuel Fernández Grandizo dit, 27, 309.
- MUNZENBERG, Willy, 61.
- MURILLO, Gerardo, voir Atl.
- MUSSOLINI, Benito, 37, 44, 62, 74, 128, 181, 247, 263, 293, 368.
- MUSTE, Abraham Johannes, 86, 96*
- NAPOLEON I^{er}, 37, 43.
- NAVILLE, Pierre, 249 *.
- NEGRÍN LOPEZ, Juan, 64.
- NEHRU, Jawaharlal, 54.
- NELKEN DE PAUL, Margarita, 275-276*, 332.
- NEURATH, Konstantin von, 69.
- NUIREZ, José Manuel, 87*, 179, 197.
- NYGARDSVOLD, Johann, 39.
- O'BRINE, Jack, 247.
- ONEAL, James, 165 *.
- ORIGLASSO, Nick, 27.
- O'ROURKE, Walter, 300.
- ORTIZ, César, 247, 248.
- O'SHEA, voir Hudson.
- OUMANSKY, Konstantin, 178*.
- PALMA, Carmen, 192-195, 234, 236, 240.
- PALMOUIST, Edward, 365 *
- PAVON FLORES, Mário, 20, 191 *- 205, 210, 211, 243-245, 264, 265, 272, 277, 318, 324, 330, 331.
- PETAÏN, Philippe, 17, 18, 23-25, 39, 284 *, 302, 366.
- PIATNITSKY, Ossip Aronovitch dit, 346*, 350.
- Pirr, William, 311 *.
- PIVERT, Marceau, 25, 181, 189, 268*.
- PORETSKI, Ignacy, voir Reiss.
- POZNANSKY, Igor M., 181*.
- PRIMO DE RIVERA, José Antonio, 37.
- PUJOL, Antonio, 241, 251, 273, 330, 334.
- PURCELL, Albert A., 340*.
- QUISLING, Vidkun, 39, 89.
- RAINBOLT, Ray, 255, 362 *.
- RAKOVSKY, Khristian G., 72.
- RAMÍREZ Y RAMÍREZ, Ênrique, 127*, 218, 224.
- REISS, Ignace, Ignacy S. Poretski, dit, 76 *-79, 315.
- REYNAUD, Paul, 23, 24, 302.
- RICHARDSON, 27.
- RIQUE, voir Martinez Enrique.
- RIQUI, voir Martinez Enrique.
- RIVAS, Carlos Enrique, 223.
- RIVERA, Diego, 24, 90 *-92, 214, 219, 264, 265, 272, 293, 305, 324.
- ROBINS, Harold Roberman dit, 101 *, 128, 145, 193, 237.
- RODRÍGUEZ, Abelardo L., 222.
- RODRIGUEZ, Manuel, 257.
- RODRÍGUEZ CASAS, Jésus, 80*, 203, 240.
- ROOSEVELT, Franklin D., 31, 39*, 55, 139-141, 144, 154-159, 279, 280, 282, 284.
- ROSMER, Alfred Griot dit, 193, 195*.
- ROSMER, Marguerite Thévenet dite, 195*.
- SALAZAR, voir Sánchez Salazar
- SALGADO, voir Garcia Salgado.
- SANCHEZ HERNÁNDEZ, Nestor, 200-201* 218 222 241 257

- SANDINO, Augusto César, 91.
 SCHLEICHER, Kurt von, 367 *.
 SCHOLL, Marvel, 255.
 SCHROTER, Gertrud, 124*, 125.
 SCHÜSSLER, Otto, 27, 88*, 101, 102, 107, 108, 113, 124, 193, 236.
 SEDOV, Léon (Lev), 78, 103*, 315.
 SEDOVA, Natalia I., 101, 124*, 125, 227, 270.
 SERMUKS, Nikolai M., 181 *.
 SERNA MORALES, Agueda Libertad, 274.
 SERRANO ANDONEGUI, David, 20, 26, 203*, 218, 241, 243, 257-259, 264, 265, 272-275, 324, 329-331, 333-335.
 SHACHTMAN, Max, 21, 86, 96*, 139, 143, 144, 160, 164, 170, 282, 290, 294, 295, 307.
 SHOENFELD, Bill, 27.
 SIEVA, voir V. P. Volkov.
 SINCLAIR, Upton, 159.
 SIOUEIROS, voir Alfaro Siqueiros.
 SOLNTSEV, Eleazar B., 95.
 SOURITS, Iakov, 313.
 SPECTOR, Maurice, 96 *.
 SPIEGEL, Rae, 95 *.
 STALINE, Iossif V. Djougachvili, dit, 18, 19, 21, 22, 44, 45, 49, 60, 68, 76, 78, 82, 84, 103-106, 109, 111, 112, 117-119, 173, 176, 243, 244, 247, 248, 259, 269, 287, 297, 310-317, 321, 326, 329, 331, 354, 356, 359, 366.
 STERLING, Max Shapiro dit, 364.
 STONE, voir Malter.
 STOLBERG, Benjamin, 221 *.
 SUHL, Benjamin, 27.
 SUN YAT-SEN, 52.
 TAMERLAN, 41 *.
 TANAKA, Giichi, 307.
 TCHIANG KAI-CHEK, 28, 52*, 53.
 THALMANN, Ernst, 320 *.
 THOMAS, Norman, 35 *, 134, 135, 144, 150, 154.
 TILDEN, Alfred, 278.
 TILTON, voir Tilden.
 TIMOCHENKO, Semion P., 50*, 173.
 TOBIN, Daniel, 141*, 144, 148, 149, 156.
 TOLEDANO, voir Lombarde Tôledano, Vicente.
 TOMSKY, Mikhaïl, P. Efremov dit, 164*.
 TRAINOR, Gustie, 305.
 TRAINOR, Larry, Lawrence Turner dit, 305 *.
 TURATI, Madame, 191, 192.
 TURATI, Filippo, 191.
 VAN, Jean van Heijenoort dit, 27, 249, 260*, 267, 304.
 VASCONCELOS, José, 321 *.
 VEGA, Etelvino, 344*.
 VIDALI, Vittorio, 20, 25, 213, 221, 257 *, 259, 320, 321.
 VILLACHEZ HERNANDEZ, Victor Manuel, 219.
 VILLAREAL, Antonio L, 75*.
 VILLASENOR, Juan Manuel, 212*, 216, 222, 275, 331.
 VOLKOV, Platon L, 101.
 VOLKOV, Vsiévolod P., 87*, 101, 105, 203.
 VOLKOVA, Zinaïda L. Bronstein, ép., 87, 101.
 VOROCHILOV, Klementi E., 50*, 173.
 VYCHINSKY, Andréi E., 313.
 WANG JINGWEI, 28.
 WEBB, Sidney, 61 *.
 WEBER, Jack Louis Jacobs dit, 27.
 WEBER, Sara Jacobs dite, 27.
 WEINSTONE, William, 215.
 WEISS, Murry, 162 *

ŒUVRES, MAI-AOÛT 1940

WILKIE, Wendell, 279, 282 *, 284.

WILLIAMS, 350.

WISHNAK, George, 256.

WOLF, Erwin, 78 *, 103, 181, 315.

YANOVITCH, Fanny, 194*.

XERXÈS, 49 ♦.

ZACK, Joseph Kornfeder dit.

321 *, 233, 235, 253, 306, 350.
351.

ZASLAVSKY, David I., 313.

ZENDEJAS, Francisco, 108*, 113.

ZETKIN, Clara, 369.

ZUNIGA CAMACHO, Juan, 273

INDEX DES JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

- | | |
|---|--|
| <p><i>Babel</i>, 260.</p> <p><i>Cahiers Léon Trotsky</i>, 72, 144, 161, 189, 215.</p> <p><i>Commune, La</i>, 189.</p> <p><i>Cultura Moderna</i>, 212.</p> <p><i>Daily Worker</i>, 348.</p> <p><i>Documentai</i>, 272, 273.</p> <p><i>Excélsior</i>, 25, 110, 123, 191.</p> <p><i>Fourth International</i>, 85, 95, 166, 270, 309.</p> <p><i>Freiheit</i>, 141.</p> <p><i>Frente a Frente</i>, 200.</p> <p><i>Futuro</i>, 8, 20, 25, 81, 84, 91, 178, 199, 200, 206, 212-224, 232, 242, 246, 273, 277, 321, 324, 328, 330, 331, 337, 338, 340, 351.</p> <p><i>Humanité, L'</i>, 22.</p> <p><i>Juventud Roja</i>, 344.</p> <p><i>Labor Action</i>, 164, 307.</p> <p><i>Liberty</i>, 9, 10, 269, 300, 301.</p> <p><i>Macheté, El</i>, 81.</p> <p><i>Mexican Labor News</i>, 178.</p> <p><i>Mundo Obrero</i>, 344.</p> <p><i>Nacional, El</i>, 7, 8, 81, 98, 107, 110, 114, 115, 123-128, 264.</p> <p><i>Nation</i>, 177, 220, 282, 372, 373.</p> | <p><i>New International</i>, 85.</p> <p><i>New Leader</i>, 165.</p> <p><i>New Masses</i>, 206, 221, 231, 277, 322.</p> <p><i>New Republic</i>, 177, 372, 375.</p> <p><i>New York Herald Tribune</i>, 2A7, 248.</p> <p><i>New York Times</i>, 133.</p> <p><i>Northwest Organizer</i>, 154, 156, 157, 163, 363.</p> <p><i>Novedades</i>, 241, 272, 277, 278.</p> <p><i>Partisan Review</i>, 290, 294, 366.</p> <p><i>Popular, El</i>, 8, 20, 25, 81, 84, 93, 107, 110-115, 126, 127, 199, 206, 212, 219, 220, 232, 241, 246-248, 321, 324, 328, 330, 331, 334, 337, 338, 340, 351.</p> <p><i>Prensa, La</i>, 9, 123, 229.</p> <p><i>Régénération</i>, 76.</p> <p><i>Socialist Appeal</i>, 27, 85, 136, 140, 157, 166, 262, 303.</p> <p><i>Soir, Ce</i>, 359.</p> <p><i>Ultimas Noticias</i>, 241.</p> <p><i>Universal, El</i>, 25, 110, 123, 241, 272, 351.</p> <p><i>Voz de Mexico, La</i>, 8, 20, 25, 81, 140, 199, 206, 212, 216, 220, 232, 242, 246, 273, 276, 318, 321, 323-328, 330, 332, 333.</p> |
|---|--|

INDEX DES MATIERES

- Allemagne, 31, 176, 187.
- Amérique latine, 55, 169.
- Anarchisme, 64,
 - en Espagne, 64.
- Anti-sémitisme, 41.
- Archives,
 - tentative de destruction par G.P.U., 105, 106, 204, 208, 243, 317,
 - transfert à Harvard, 95, 207, 209, 231, 304, 309,
 - vente, 208, 209,
 - volées à Institut Nikolaïevsky, 106, 204, 208, 243, 317.
- Armée,
 - service militaire, 225, 226, 307, 308.
- Armée rouge, 50, 176,
 - en Finlande, 49.
- Auto-défense ouvrière, 226.
- Bolchevisme, 66, 67, 72, 172.
- Bonapartisme, 366.
- Bureaucratie ouvrière, 57, 58, 66.
- Bureaucratie soviétique, 45, 310-313,
 - et révolution russe, 166,
 - renversement des alliances militaires, 151, 175, 176.
- Capitalisme, 41, 72,
 - déclin, 28, 29.
- Centrisme, 63, 64, 67.
- Chine, 52.
- Colonies, 28, 51-56, 61-63.
- Défaitisme,
 - de la bourgeoisie, 37.
- Démocratie, 299, 302, 303,
 - bourgeoise, 66, 74, 226, 371,
 - 373, 375,
 - impérialiste, 38, 39, 184-186, 216.
- Dictature, 186, 288.
- Entrisme,
 - aux Etats-Unis, 144.
- Etat, 30, 36, 37, 44, 45, 226, 369,
 - totalitaire, 42.
- Etats-Unis,
 - bureaucratie syndicale, 147, 148,
 - candidature ouvrière aux présidentielles, 140, 150, 151, 155-157, 159,
 - classe ouvrière, 286, 287,
 - entrée en guerre, 35, 36, 131,
 - 132, 289,
 - et Amérique latine, 289, 290.
 - et 2^e guerre mondiale, 279, 280, 282, 283, 285,
 - New Deal, 141,
 - parti révolutionnaire, 371, 372.
- Fascisme, 41, 185, 287, 288, 292, 293, 366-369, 374, 376.

- Fraternisation, 75.
 Front populaire, 175, 176, 262,
 — en France, 56.
- Guerre, 225, 285,
 — et économie, 289,
 — impérialiste, 29, 370,
 — lutte contre, 226,
 — mondiale, deuxième, 27-75,
 129, 130, 175, 278-280, 289,
 367, 369,
 — mondiale, première, 71,
 — révolutionnaire, 370.
- G.P.U., 77-83, 114, 119, 165, 180,
 192, 198, 200, 206, 211, 213,
 217, 220, 230, 241, 242, 244,
 248, 335, 336,
 — agents au Mexique, 177, 178,
 203, 213, 216, 218, 219, 230,
 241, 242, 244, 245, 315, 360,
 — agents aux Etats-Unis, 178,
 — attentat du 24 mai, 77, 80, 87,
 91, 104-107, 109-111, 115-119,
 126, 177, 178, 180, 198, 200,
 204, 217-219, 221-224, 241, 272-
 277, 310, 316-337, 360,
 — calomnies contre Trotsky,
 81, 82, 94, 98, 112, 113, 123,
 126, 127, 197, 198, 213, 216,
 217, 220-224, 229, 245-248, 264,
 265, 316, 322-327,
 — corruption, 80, 181, 340, 352-
 354,
 — crimes, 77, 78, 103, 104, 180-
 182, 259, 315,
 — en Espagne, 259, 318, 320,
 — et I.C., 206, 231, 244, 313,
 314, 336, 340-352, 354-357,
 — financement et corruption
 des sections de l'I.C., 338-352,
 354-357,
 — infiltration, 181,
 — liens avec la Gestapo, 78,
 278, 279,
 — lutte contre, 246,
 — organisation interne, 79, 80,
 203.
- recrutement, 117, 275,
 — réfugiés d'Espagne, 83, 104,
 201, 202, 259,
 — tentative d'assassinat, 104,
 315,
 — tentative de destruction des
 archives de Trotsky, 105, 106,
 204, 208, 243, 317,
 — vol des archives à Institut
 Nikolaïevsky, 106, 204, 208,
 243, 317.
- Inde, 53-55.
- Indépendance nationale, 51-54.
- Intellectuels, 292, 293.
- Impérialisme, 28-45, 51-55, 74,
 119, 175, 367, 369,
 — allemand, 30-32, 34, 40, 50,
 184, 263,
 — américain, 33-36, 44,
 — britannique, 30-33, 42, 53,
 54,
 — français, 31,
 — japonais, 43.
- Internationalisme prolétarien, 97,
 338, 339.
- Italie, 368.
- Jeunesse, 161,
 — organisation, 161, 162.
- Marxisme,
 — et pronostic historique, 29,
 30, 43, 375, 376.
- Menchevisme, 57, 58.
- Mexique,
 — attentat du 24 mai, 88-94,
 100-102, 105-128, 177-179, 191-
 205, 210-223, 234, 236-248, 264,
 265, 272-277, 297, 310, 316-337,
 360, 361,
 — droit d'asile, 119, 196-199,
 322, 323,
 — nationalisations, 322.
- Milices ouvrières, 138, 226.
- Nazisme, 40, 186, 187.
- Norvège, 38, 39.

ŒUVRES, MAI-AOÛT 1940

- | | |
|------------------------------------|------------------------------------|
| Opportunisme, 375. | — russe de février, 371, 373, |
| Pacifisme, 36,135, 226, 302, 303. | — russe d'octobre, 73, 310, |
| Pacte germano-soviétique, 263. | 313. |
| Parti révolutionnaire, 67, 68,185, | Scandinavie, 58. |
| — aux Etats-Unis, 371, 372, | Social-démocratie, 56-59, |
| — centralisme démocratique, | — allemande, 57, |
| 68,171-173, | — et colonies, 61. |
| — direction, 70, | Socialisme, 47, 375, |
| — et responsables syndicaux, | — dans un seul pays, 48. |
| 164, | Social-patriotisme, 42, 43, 184. |
| — fonctionnement et | Stalinisme, 45, 48, 56, 59-63,165, |
| clandestini- | 166,175,176, |
| — nité, 173,174, | — aux Etats-Unis, 166, |
| — groupes de langue, 169, | — en Chine, 52, 53, |
| — nature et programme, 86, | — en France, 166, |
| 171,225, | — et colonies, 61-63. |
| — politique militaire, 131, | Syndicats, 164, |
| 132, | — aux Etats-Unis, 284, 285, |
| 134, 135, 281-286. | — et éducation militaire ou- |
| Patriotisme, 36-38, 40. | vrière, 131,135, |
| Procès de Moscou, 48, 78, 103, | — et guerre, 65, 66. |
| 215, 216, 244, 314. | |
| Question juive, 29,171. | Terreur, 337. |
| Racisme, 40, 41. | Totalitarisme, 49. |
| Révolution, | U.R.S.S., |
| — allemande (1918), 373, | — défense de, 46-48, |
| — chinoise (1925-1927), 52, | — nature de, 47,48, |
| — et partis traditionnels, 373, | — planification, 310, |
| — française, 311, | — politique extérieure, 262, |
| politique, 50, 51 | — position internationale, 50, |
| | 176 |

INDEX DES ORGANISATIONS, PARTIS, INSTITUTIONS, CONGRÈS, RÉUNIONS

- | | |
|--|--|
| <p>Alianza Popular Revolucionaria Americana (A.P.R.A.), 214.</p> <p>American Clothing Workers Union (A.C.W.U.), 142.</p> <p>American Fédération of Labor (A.F.L.), 141,142,165.</p> <p>American Labor Party de New York (A.L.P.), 165.</p> <p>American Negro Labor Congress (A.N.L.C.), 276.</p> <p>American Workers Party (A.W.P.), 96.</p> <p>Amis de l'U.R.S.S., 212.</p> <p>British Broadcasting Corporation (B.B.C.), 24.</p> <p>Bureau Latino-Américain, cf. Internationale, IV^e.</p> <p>Bureau politique, cf. Internationales, sections.</p> <p>Civilian Conservation Corps (C.C.C.), 163.</p> <p>Club franquiste de Mexico, 274.</p> <p>Collège du G.P.U., 357.</p> <p>Comintern, cf. Internationale, III^e.</p> <p>Comité central para unificaciôn revolucionaria, 214.</p> <p>Comité exécutif international, cf. Internationale, IV^e.</p> <p>Commission Dies, 81, 90, 220, 223, 229,294.</p> | <p>quête sur les procès de Moscou, commission Dewey, 215, 237, 253.</p> <p>Communist League of America, cf. Opposition de gauche, sections.</p> <p>Communist Party (C.P.), cf. Internationale, III^e.</p> <p>Communist Party-Opposition (C.P.O.), cf. Opposition de droite.</p> <p>Confederaciôn de Trabajadores de América Latina (C.T.A.L.), 63.</p> <p>Confederaciôn de Trabajadores Mexicanos (C.T.M.), 20, 21, 23, 81, 84, 89, 93, 114,118,126, 178, 212.</p> <p>Confédération Générale du Travail (C.G.T.), 56.</p> <p>Conférence :
— d'Alarme, cf. IV^e Internationale.</p> <p>- Panaméricaine de La Havane, 289.</p> <p>— Socialiste internationale de Zimmerwald, 370.</p> <p>Congrès national indien, 52, 54.</p> <p>Congress for Industrial Organisation (C.I.O.), 141-143, 145, 147, 152, 153, 221, 287.</p> |
|--|--|

- École militaire Frounzé, 257.
- Fédéral Bureau of Investigation (F.B.I.), 108, 214, 227.
- Front ouvrier international (F.O.I.), 268.
- Gauche révolutionnaire, voir Internationale, II^e.
- Geheime Staatspolizei (Gestapo). Gosoudarstvennoe Politicheskoe Upravlenie (G.P.U.), 20, 21, 77-83, 87, 89-91, 93, 94, 98, 103-120, 126, 165, 173, 177-182, 192, 198-200, 203, 204, 206, 211-224, 229, 230n, 232, 233, 241-248, 251, 258, 259, 261, 264, 265, 272-276, 278, 294, 305, 310-361.
- Guomindang, 52.
- Independent Labor League (I.L.L.) 152.
- Industrial Workers of the World (I.W.W.), 157, 351, 353.
- Institut de l'Opinion publique (E.U.), 303.
- Institution Hoover, 208.
- Intelligence Service, 215.
- International Brotherhood of Teamsters, 141, 362.
- International Labor Garment Workers Union (I.L.G.W.U.), 142, 256.
- Internationale, I^{re}, 293.
- Internationale, II^e.
- Sections
 Allemagne, 161.
- États-Unis, 35, 96, 134, 136, 144, 147, 231.
 France, S.F.I.O., 56, 268;
 Gauche révolutionnaire, 268.
 Italie, 293.
- Internationale, III^e, 52, 57, 59-63, 68, 75, 96, 100, 104, 175, 230, 231, 232, 241, 243, 258, 259, 264 274-278 329-339 351-357
- O.M.S., 345-347, 358, 359.
— Sections
 Afrique du Sud, 254.
 Allemagne, 287.
 Chine, 52.
 Espagne, 343-345.
 États-Unis, 79, 95, 140-149, 152-159, 206, 231, 249, 276, 341-343, 347-350.
 Finlande, 49.
 France, 56.
 Mexique, 20, 24, 81, 82, 91, 111, 113, 118, 126, 132, 178, 191, 203, 206, 212, 213, 217, 221, 232, 241, 243, 258, 259, 264, 274-278, 329-339, 351-357.
 Paraguay, 213.
 U.R.S.S., 312, 314, 328, 357.
- Internationale, IV^e, 23, 27-75, 77, 113-116, 137, 184-188, 293, 303, 314-316.
— Bureau Latino-Américain, 265.
— Comité exécutif international, 27.
— Conférence d'alarme, 27, 76.
— Sections
 États-Unis (S.W.P.), 22, 85, 86, 101, 142, 146, 149, 158-160, 180, 225, 254, 256, 290, 291, 362.
 France (P.O.I.), 249.
- Internationale 2 1/2, 64.
- Labour Party, 185.
- Liga de Escritores y Artistas Revolucionarios (L.E.A.R.), 218.
- Ligue Musulmane, 54.
- N.A.P., cf. Det Norske Arbeiderpartie.
- Narodny Kommissariat Vnountrennik Del (N.K.V.D.), cf. G P II

LEON TROTS KI

- | | |
|---|--|
| <p>Odtel mejdunarodnoi sviazi (O.M.S.), cf. Internationale, III^e.</p> <p>Opposition de droite.
Etats-Unis, C.P.O., 152.</p> <p>Opposition de gauche, 249.
— Sections
 Afrique du Sud, 254.
 Chine, 254.
 États-Unis, 96, 162, 265.
 Mexique, 257.
 U.R.S.S., 117, 314, 315.</p> <p>Parti communiste de..., cf. Internationale, III^e, sections.</p> <p>Parti communiste internationaliste (P.C.I.), 189.</p> <p>Parti du Peuple (Turquie), 52.</p> <p>Parti ouvrier internationaliste (P.O.I.), cf. IV^e Internationale, sections.</p> <p>Parti socialiste ouvrier et paysan (P.S.O.P.), 268.</p> <p>Parti socialiste S.F.I.O., cf. Internationale, II^e, sections.</p> <p>Partido de la Revolucîon Mexicana (P.R.M.), 81, 82, 84, 93, 98, 100, 265.</p> <p>Partido Liberal Mexicano (P.L.M.), 76.</p> <p>Partido Nacional de Salvaguardia Publica, 214.</p> <p>Partido Obrero de Unificacîon Marxista (P.O.U.M.), 63, 65.</p> <p>Partido Revolucionario Nacional (P.R.N.), 82.</p> <p>Partito Socialista Italiano (P.S.I.), cf. Internationale, II^e, sections.</p> <p>Phalange espagnole, 37.</p> <p>Sailors's Union of Pacific</p> | <p>Schutz-Staffel (S.S.), 187.</p> <p>Secours rouge international (S.R.I.), 258.</p> <p>Section française de l'internationale ouvrière (S.F.I.O.), cf. Internationale, II^e, sections.</p> <p>Social-democratic Fédératiôn (S.D.F.), 165.</p> <p>Socialist Party, cf. Internationale, II^e, sections.</p> <p>Socialist Workers Party (S.W.P.), cf. Internationale, IV^e, sections.</p> <p>Société des Nations (S.D.N.), 42, 45, 58.</p> <p>Spartacus Youth, 160</p> <p>Sturm-Abteilung (S. A.), 187.</p> <p>Torgsin (U.R.S.S.), 256.</p> <p>United Automobile Workers (U.A.W.), 153.</p> <p>United Mine Workers (U.M.W.), 141.</p> <p>Universidad Autonoma de Mexico (U.N.A.M.), 212, 321.</p> <p>Universidad Obrera y Campesina de Mexico, 216, 218.</p> <p>University,
 — Austin, 298.
 — Chicago, 208.
 — Columbia, 372.
 — Harvard, 207, 210, 304, 309.</p> <p>Workers International League (W.I.L.), 268.</p> <p>Workers Party (W.P.), 23, 86, 96,
 164, 254, 291, 294, 307, 309.</p> <p>Workers Party of the United States (W.P.U.S.), 96, 231.</p> |
|---|--|